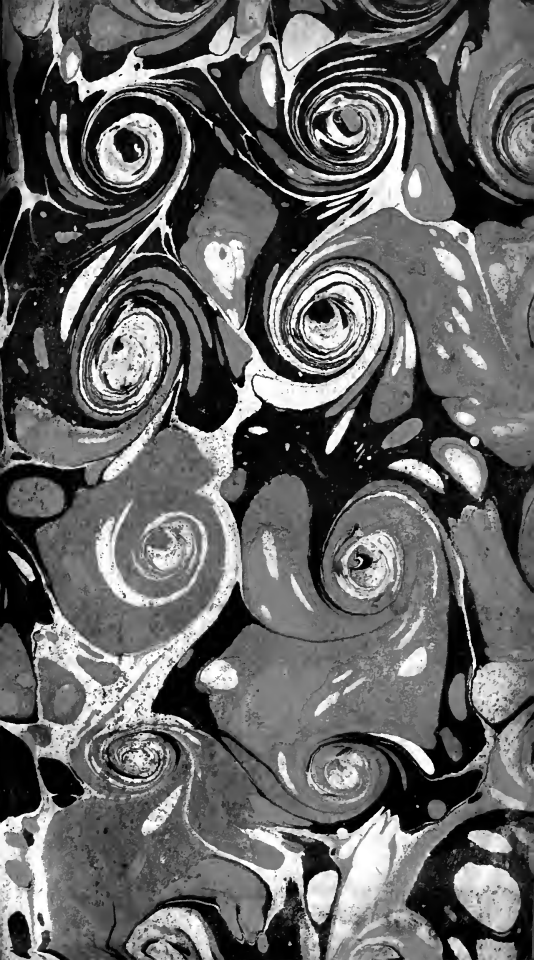




DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

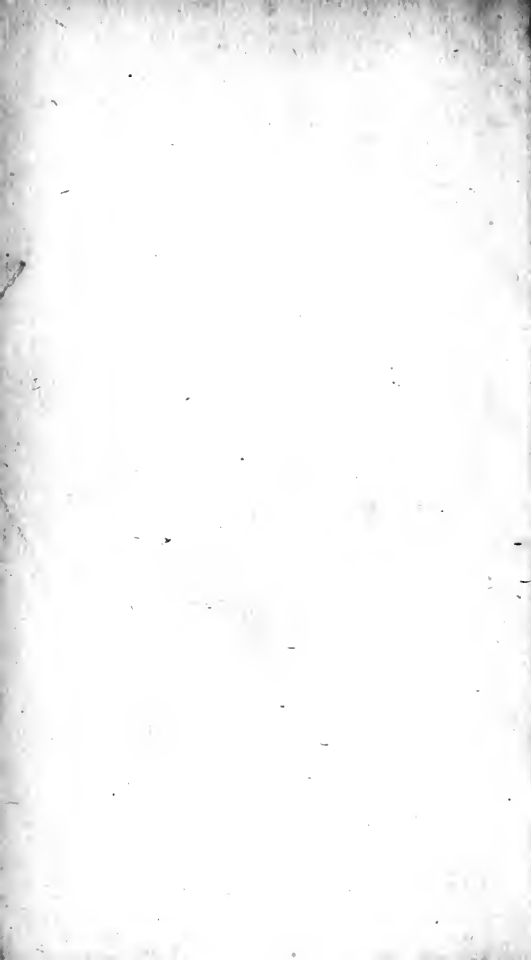
Treasure Room

THE GUSTAVE LANSON
COLLECTION





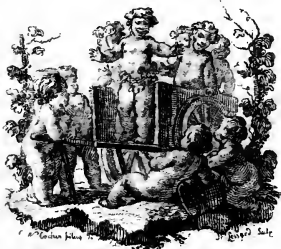




LE
THEATRE
DES
GRECS,

*Par le R. P. BRUMOY, de la
Compagnie de JESUS.*

TOME CINQUIÈME.



benire

A PARIS,

Chez CHARLES ROBUSTEL, Libraire,
rue du Hurpois.

M. DCCXLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES PIÈCES.

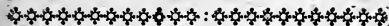
FASTES DE LA GUERRE
DU PELOPONNESE, p. 370.

COMÉDIES D'ARISTOPHANE
SUIVANT les dates de leur
composition.

LES ACHARNIENS,	p. 389.
LES CHEVALIERS,	p. 426.
LES NUÉES,	p. 466.
LES GUESPES,	p. 545.



LE
THEATRE
DES
GRECS.



LES BACCHANTES,
TRAGEDIE D'EURIPIDE.



VIDE * dans le troisiéme livre de ses Métamorphoses a décrit fort en détail l'arrivée de Bacchus à Thébes , l'aventure de Penthée , & sa mort causée par sa mere & par sa sœur

* La Fontaine a imité ce morceau : voyez les Filles de Minée.

Tome V.

A

193591

2 LES BACCHANTES,

qui le mirent en pièces. C'est le sujet de cette Tragédie dont le caractère est fort différent des autres d'Euripide.

Elle tient quelque chose du Spectacle Satyrique, si elle n'en est pas un, aussi-bien que le Cyclope *. Il est vrai que dans les *Bacchantes* il n'y a point de Satyre qui joue ; mais cette pièce peut n'en être pas moins ce qu'on appelloit autrefois une pièce Satyrique, puisque dans l'une & l'autre espèce le sujet roule également sur l'éloge de Bacchus & du vin, outre que les Bacchantes animées de la fureur que leur inspire ce Dieu, sont des personnages qui suppléent en quelque manière à la liberté des Satyres. Les Corybantes ont pû également donner lieu à ces sortes de pièces. D'un autre côté l'on ne trouvera pas dans les *Bacchantes* les mêmes bouffonneries ni la même liberté de paroles qui regnent dans le Cyclope, & qu'il n'est pas permis d'exposer. Ainsi quelque nom qu'on veuille donner à cette pièce, (car ce seroit une pure question de nom,) je n'insiste pas sur ma conjecture ; & je me borne à dire que le Poëme des Bacchantes se rapproche de ceux

* Voyez le Discours sur le spectacle satyrique, & la pièce nommée *le Cyclope* à la fin du Tome VI.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 3

qui furent l'origine de la Tragédie. En effet il ne s'agit d'un bout à l'autre que de Bacchus , & les Chœurs ne célèbrent que lui. On verra assez que ce Poëme n'en est pas meilleur , & que la Tragédie ne devint bonne , qu'à mesure qu'elle sçut s'éloigner de l'objet qui lui avoit donné la naissance , pour y substituer de plus nobles sujets. On n'y revenoit apparemment que pour célébrer les Fêtes de Bacchus ; & je crois pouvoir conjecturer plausiblement que le Poëme en question fut fait & joué dans cette conjoncture , aussi-bien que le *Penthée* d'Eschyle qui est perdu.

Les personnages d'Euripide sont le nouveau Dieu Bacchus , Penthée Roi de Thèbes , le Devin Tirésias , Cadmus pere de la Reine Agavé mere de Penthée , Agavé elle-même , deux ou trois Officiers , & un Chœur de Bacchantes. La Scène est dans le vestibule du Palais de Penthée.

ACTE PREMIER.

Bacchus dit d'abord ce qu'il est , d'où il vient & quel est son dessein. Fils de Sémélé Princesse Thébaine que son amant Jupiter foudroya , il en fait remarquer le sepulchre dans une chapelle voisi-

A ij

4 LES BACCHANTES;

ne du Palais & entourée de vignes. Il a quitté les Lydiens, les Phrygiens, les Perses, les Bactriens *, les Médes **, l'Arabie *** heureuse où il a établi son culte, & il arrive pour la première fois dans la Grèce afin d'y faire reconnoître son pouvoir & sa divinité. Il vient en effet d'y manifester sa puissance par une vengeance bien marquée de l'insulte qu'il a reçue. Les sœurs même de Sémélé lui refusoient l'honneur d'être aimée de Jupiter, & par une raillerie aussi sanglante pour le fils que pour la mère, elles vouloient que leur sœur abusée eût été le jouet d'un mortel qui s'étoit dit Jupiter, & que ce Dieu en eût puni Sémélé par le feu céleste. Bacchus outré de cet affront a versé une fureur divine dans le sein des Princesses & des Dames Thébaines; de manière qu'elles sont sorties de Thèbes couvertes de peaux de bêtes, le Thyrsé à la main, & la couronne Bac-

* L'ancienne Bactriane étoit une Province de Perse, entre la Margiane, la Scythie, l'Inde, & le pays des Massagètes.

** Médie, Royaume d'Asie, différent de la Perse. Les anciens ne laissoient pas d'appeller les Perses du nom de Médes.

*** Arabie heureuse grande Province de l'Asie; entre la mer Rouge & le Golfe Persique. Elle est bornée au midi par l'Océan.

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 5

chique en tête, pour aller célébrer les Bacchanales dans les forêts qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition le Dieu veut apprendre aux Thébains à le respecter, & particulièrement à Penthée qui refuse de le reconnoître en qualité de Dieu. Pour accomplir sa vengeance, il ordonne à une troupe de femmes étrangères qui l'entourent, (ce sont ses Prêtresses) de mener des danses Phrygiennes, avec leurs tambours de basque, à la porte même du palais, afin d'éprouver quel sera le procédé des Thébains, à la vûë de ces cérémonies en l'honneur du Dieu de la treille. Pour lui il se retire un moment pour aller trouver les Bacchantes Thébaines sur le Mont Cithéron.

Tout cela annonce une cérémonie sacrée, & confirme mon opinion sur la destination de cette pièce aux Fêtes de Bacchus, & de quelques autres à d'autres solennités. Car comme le Théâtre devoit son origine à la religion, la religion rappelloit le Théâtre à son origine. En effet, la seconde scène d'Euripide, qui est l'Intermède du Chœur, n'est qu'une hymne plus que Pindarique en l'honneur de Bacchus. Le Chœur impose un religieux silence aux assistans, écarte les profanes, & dé-

6 LES BACCHANTES.

clare qu'il ne veut chanter désormais que Bacchus. Dès la première strophe on relève le bonheur de quiconque est véritablement initié dans les mystères de ce Dieu & de Cybele : car on les réunit toujours, & ce sont des Phrygiennes qui parlent, c'est-à-dire, des Prêtresses de l'une & de l'autre Divinité, & par conséquent imitatrices des Corybantes.

» Heureux, disent-elles, ceux qui
 » sanctifiant leur vie & se consacrant par
 » un culte si beau, savent les secrets des
 » Orgies sacrées, la manière d'agiter le
 » Thyrsé, & l'art de se couronner de lierre pour honorer Bacchus ! » On invite à grands cris les Bacchantes à le conduire de Phrygie dans la Grèce. C'est le but de ce poëme, & tout retentit des noms de *Denis*, & de *Bromien*, jadis si chers au bon Ronfard.

Dans le second couplet on remonte jusqu'à la naissance du fils de Sémélé. On y dit qu'elle fut foudroyée par la jalousie de Junon, & que Jupiter sauva son fruit qu'il enferma dans sa cuisse en la recouvrant de fil d'or.

Dans le troisième, on enseigne aux Dames Thébaines quels sont les ornemens qui conviennent à des Bacchantes. On les anime à s'en revêtir & à donner

un exemple de fureur Bacchique; exemple si efficace (ajoute-t-on) que bien-tôt toute la Grèce sera saisie de cette contagieuse fureur.

Au quatrième, on attribue nettement aux Corybantes l'origine des Orgies de Bacchus. C'est à ces Prêtres de Cybele, dit-on, qu'est due l'invention du tambour nommé depuis tambour de basque, & des airs de la flûte Phrygienne. Les cérémonies de Cybele sont devenues celles de Bacchus.

L'épode, ou le dernier couplet, est une description fort animée de la marche des Bacchantes, ou plutôt de leur course rapide par les montagnes & les forêts, de leur manière de vivre durant cette folie sacrée, des viandes crues & sanglantes dont elles se nourrissent, des acclamations d'Evoé, & de choses pareilles. On y représente la terre par où elles passent à la suite de Bacchus, comme un pays heureux d'où coulent le lait, le vin & le miel. On y peint ce Dieu portant en main une torche qu'il branle en courant pour servir de guide à ses Prêtresses, qu'il anime du geste & de la voix. Il semble qu'on les voye voler çà & là, les cheveux épars, & l'œil enflammé; dès qu'elles ont entendu la voix de leur chef:

3 LES BACCHANTES,

car on y fait parler Bacchus avec un désordre que Ronfard eût mieux exprimé autrefois qu'on ne peut le faire aujourd'hui. Nous sommes en effet arrivés, ou peu s'en faut, au point où l'antiquité n'est qu'un songe.

Tel est le canevas de cette hymne, sur lequel je me suis un peu étendu, pour montrer le génie de ce poëme si différent des autres d'Euripide. A la vérité c'est une Tragédie, & une Tragédie conduite comme celles du même auteur; mais son sujet & le tour de plusieurs scènes, me portent de plus en plus à croire que c'est une Tragédie sacrée, dont la représentation se faisoit dans la joye des Fêtes de Bacchus.

Le Devin Tirésias (soit le même, soit autre que dans l'Œdipe & les pièces qui le concernent) arrive & demande à voir Cadmus fils d'Agénor. Ce Cadmus est le fondateur de Thèbes. Sa vieillesse l'avoit déterminé à remettre le timon de l'Etat entre les mains de Penthée, fils de sa fille. Tirésias & lui frappés de la même fantaisie pieuse que les Bacchantes, s'étoient donné parole de les imiter, malgré leur grand âge, afin d'autoriser par un exemple fameux le culte de Bacchus dans la Grèce.

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 9

Cadmus sort de son palais, déjà tout équipé en buveur, couronné de lierre, & revêtu de peaux de cerf marqueté, pour honorer, dit-il, le fils de sa fille devenu Dieu. Tirésias est équipé de la même manière; mais leur embarras est le poids de l'âge, & de plus Tirésias est aveugle. Il faut, à en croire les Poètes qu'il ait été long-tems aveugle & long-tems vieux, puisqu'il n'est point de pièce sur Thèbes où il ne joue son personnage sous cette double qualité.

Malgré ces obstacles le vieux Devin ne veut point de char. Il lui suffit que Bacchus & Cadmus lui servent de guide, & le nom seul de Bacchus le rajeunit. Cela est traité fort sérieusement & avec un respect très-religieux. Mais il n'est pas possible d'appriivoiser nos idées avec des superstitions, qui, malgré tous nos efforts, ne peuvent nous paroître que ridicules, témoins les tournoyemens des Derviches Turcs. Ceux-ci, pour être nos contemporains, n'en sont pas moins risibles sur nos Théâtres, quand on y expose leurs cérémonies, comme dans le *Bourgeois-Gentilhomme*. Malgré la ressemblance de mille ans & de mille lieux également propres à attirer le respect du spectateur, Racine se seroit bien gardé de nous pein-

dre les superstitions des Mosquées, comme il a représenté les intrigues du Serail. Or on doit juger des cérémonies Grecques, comme des Turques par rapport à nous. L'on passera bien celles qui ont quelque chose d'auguste, comme les sacrifices : mais pour les Orgies Bacchiques, comment les passerions-nous, surtout à deux vieillards vénérables par leur âge & leur rang, qui se disposent d'un grand sérieux à danser & à courir en masque ? Eux-mêmes dans Euripide, aux yeux des Athéniens, sont obligés de prévenir l'objection qu'on leur peut faire sur la disproportion qu'il y a entre la vieillesse & l'ivresse de leurs danses. Mais Bacchus ne mérite pas moins l'hommage des vieillards que des jeunes gens. Voilà leur réponse ; & ils croient que l'on doit s'en paier.

Sur ces entrefaites arrive Penthée, il s'étoit absenté de Thèbes depuis quelques jours. Il entre fort courroucé des nouvelles qu'il vient d'apprendre & de l'équipée des Dames Thébaines. Il en a rencontré une partie à son retour, & il les a jetées dans les prisons. Il assure que sous le pieux prétexte d'honorer Bacchus, il a appris qu'elles se livroient à des excès de vin & de débauche. qui

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 11

Font fait frémir d'horreur. Il jure qu'il punira du même traitement sa mere Agavé & les Princesses. Enfin sur les bruits qu'il a entendus il attribue cette folie universelle à un jeune imposteur (c'est Bacchus) qui a fasciné tous les yeux , & enyvré tous les esprits du culte de je ne sçai quelle Divinité dont il emprunte le nom. Il traite ce Dieu d'une façon très-cavaliere , & il ne se propose rien moins que de le faire pendre.

Aussi - tôt il apperçoit Cadmus pere d'Agavé , & le Devin Tirésias dans l'équipage que j'ai dit. Il ne peut s'empêcher de leur reprocher en face une action qui les deshonore à ses yeux. Il l'impute à la foiblesse de l'âge. Il entreprend de leur faire quitter ces ornemens indignes de leur rang. C'est surtout contre Tirésias qu'il s'emporte, parce qu'il le regarde comme l'auteur de cette extravagance ; auteur intéressé , ajoute-t'il , qui veut tirer parti des fêtes nouvelles , qu'il prétend établir en l'honneur d'un nouveau Dieu. A ce reproche sanglant il joint même des menaces , & il ne lui épargne les fers & la prison , qu'en faveur de son grand âge. La principale raison de Pen-thée , c'est que ces cérémonies lui paroissent pernicieuses , & que les festins & les

12 LES BACCHANTES;

débauches de vin qui en font l'ame, sont à son gré des pieges pour l'innocence. Son raisonnement est très-sensé : aussi ne voyoit-il pas que tout ce qui se passoit alors n'étoit qu'une punition que Bacchus tiroit des mépris de Penthée & des Thébains : c'est pourquoi l'on verra dans la suite que les discours du Roi sont regardés comme autant d'impiétés, qu'il payera bien cherement.

Le Chœur en effet se récrie d'abord. Il est effrayé de cette harangue qui lui semble également injurieuse aux Dieux, à Cadmus, & à Echion pere du Roi. Tirésias prend la chose avec plus de sang froid, & commence son discours par des sentences qui tendent à montrer que Penthée a parlé d'une maniere éblouissante, mais sans raison. Puis il releve la grandeur du Dieu Bacchus, & il prédit combien il sera un jour revéré dans la Grèce. Il fonde sa prédiction sur ce que Cérès & Bacchus sont les deux divinités les plus nécessaires à la vie. L'une fournit du bled, l'autre du vin. Le vieillard fait l'éloge de cette liqueur, comme d'une chose qui ne lui est pas indifférente. » Le vin, dit-il, charme les soucis, & procure avec le sommeil l'heureux oubli des maux ; » bien si doux pour les hommes, ».

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 13

À l'égard de l'aventure de Bacchus caché dans la cuisse de Jupiter, jusqu'à ce qu'il arrivât au terme des neuf mois, Tiréſias explique cette énigme : ce qui montre bien que les Payens ne prenoient pas leurs fables à la lettre ; mais seulement comme des symboles, qui cachoient toutefois d'autres erreurs, ou du moins une ignorance assez commune des véritables idées de la Divinité. Il dit que cela ne signifie autre chose ; sinon que Jupiter voulant dérober cet enfant aux fureurs de la jalouse Junon, le plaça dans un nuage d'air, où il le mit comme en étage. C'est ici un pur jeu de mots qui ne ſçauroit s'exprimer en François. Il roule sur les termes de *partie d'air* *, *d'orage*, & de *cuisse* qui ont quelque rapport en Grec. Eustathe dit que cette fable tira son origine d'une montagne des Indes nommée *Méros*, où fut élevé Bacchus. Le Devin, pour ne rien omettre de ce qui peut relever les cérémonies des Bacchanales, ajoute que la fureur qu'on y puise est prophétique, & que le vin dévoile l'avenir. Il est beaucoup plus vrai qu'il découvre le présent & le passé suivant le proverbe *in vino veritas*. Enfin à entendre Tiréſias, Bacchus a quel-

Voiez la
conclu-
sion gé-
né-
rale, à
la fin du
vol. VI.

^{européens}
misse,
jusqu'à
pare, qu'on
peut ora-
ge. Mé-
ros, montagne
des Indes.

14 LES BACCHANTES ;

qu'air du Dieu Mars. Il met souvent des armées en fuite.

Il n'est pas difficile de voir que tout cela est allégorique , & que les effets du vin étoient regardés comme autant d'attributs du Dieu Bacchus. Il est , ce semble , moins aisé de répondre à l'objection de Penthée sur l'abus qu'il craint des fêtes Bacchiques. Aussi Tirésias n'y répond-il que légèrement. „ La chasteté „ des femmes, dit-il , dépend de leur caractère. Les Bacchanales ne le changeront ni en bien ni en mal. „ Cadmus se joint à Tirésias pour gagner Penthée , & pour l'engager à rendre à Bacchus les honneurs qu'il attend de la Grèce. Il le prend par l'intérêt même de l'amour propre. „ Bacchus , dit-il , (ne „ fût-il pas Dieu) doit être honoré „ comme tel par ses proches. Il nous „ touche de trop près , pour ne pas nous „ intéresser à lui rendre des honneurs divins. „ Cadmus tâche enfin d'intimider le Roi par la crainte d'un sort semblable à celui d'Actéon , qui fut dévoré par les chiens de Diane , parce qu'il avoit eu la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser. Ovide apporte une autre raison du supplice d'Actéon.

Penthée , loin de se rendre aux rai-

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 15

sonnemens, aux prieres, & à la crainte, entre dans un grand courroux contre Tirésias, & pour le punir il donne ordre à ses officiers de pénétrer de force dans la maison du prophète; & de tout renverser sans épargner les couronnes & les ornemens sacrés. Il ordonne en même tems qu'on cherche avec soin le nouveau venu qui a infecté Thèbes de cette fureur Bacchique, & de le lui amener lié: Tirésias se contente de plaindre Penthée, sans lui prédire encore le malheur qu'il éprouvera; & il s'en va accompagné de Cadmus pour prier le Dieu d'épargner Thèbes & son aveugle Roi.

L'on ne sçait pourquoi Penthée qui s'est si violemment emporté contre son ayeul, contre un prophète & contre l'étranger qu'il n'a point encore vû, ne dit rien à cette troupe de femmes qui composent le Chœur, & qui prennent hautement la défense de Bacchus. Est-ce une faute? ou plutôt n'ignoroit-il point que ces femmes étoient des Bacchantes? Il vaut mieux le croire ainsi; puisqu'en effet le Chœur est devenu tranquille. Mais à peine Penthée est-il parti que ces femmes font l'Intermede sur les prétendus blasphêmes qu'elles viennent d'entendre. Leur morale est assurément bien moins

16 LES BACCHANTES;

févère que celle de Penthée. Car elles font consister la sagesse, non à être trop sage, mais à sçavoir jouir du présent. Elles portent même leurs souhaits vers l'île de Chypre, demeure de Venus & des Amours, ou vers Paphos, ou vers le mont Olympe, asyle de Cupidon & des Graces. Là, disent-elles, on peut en liberté célébrer le Dieu Bacchus. Enfin tous leurs vœux paroissent tendre à unir Bacchus & Cupidon; morale d'Opéra voilée du prétexte de la piété.

A C T E II.

Les Officiers de Penthée lui amènent Bacchus. Ils racontent avec étonnement que cet étranger s'est offert de lui-même à eux d'un air tranquille & serein; que sa douceur les a désarmés; & qu'ils ont obéi à regret. Ils ajoutent un second prodige; c'est que les Bacchantes emprisonnées par l'ordre du Roi ont vû tomber leurs fers, & les portes s'ouvrir; qu'elles se sont retirées sans violence; qu'enfin cet étranger est un homme extraordinaire qui remplit Thèbes de merveilles.

Penthée ne laisse pas de lui insulter. Il lui dit avec une raillerie amère qu'il est

venu sans doute à Thèbes à dessein d'y faire des conquêtes ; mais qu'à en juger par ses graces & son air , il n'est rien moins que Héros. Il l'interroge sur sa naissance. Bacchus répond , sans toutefois se découvrir. Il se confesse Lydien & initié par Bacchus dans ses mystères. Mais il refuse de les dévoiler. A l'égard des Orgies , il dit qu'elles sont célébrées par toutes les Nations , & qu'il vient les introduire chez les Grecs. Sur le tems de les célébrer qui est la nuit , (tems plus sacré , dit Bacchus , parce que les ténèbres ont quelque chose d'auguste & de propre à répandre dans les cœurs une sainte horreur ,) Penthée insiste & prétend que c'est un piège pour l'innocence du sexe. Le Dieu répond comme a fait Tirésias , que le jour ou la nuit sont indifférens pour des cœurs corrompus. Le Roi s'emporte. Bacchus le traite d'impie , & plein d'une noble assurance il ne répond à ses menaces , qu'en lui déclarant qu'il sçaura bien échaper de ses mains & le punir. Le Roi ordonne qu'on le lie , & qu'on le mette dans un cachot. Il menace même les femmes de sa suite , c'est - à - dire le Chœur , d'une pareille destinée ou de l'esclavage. Pourquoi ne leur avoit - il rien dit dans

18 LES BACCHANTES,
l'Acte précédent ? Le Roi se retire aussitôt ; & ses Officiers emmenent Bacchus comme prisonnier d'Etat.

Cet Acte n'est presque, comme on le voit, qu'une simple Scène où Bacchus se joue de la colere & de la curiosité de Penthée. Le Chœur pour Intermede se plaint élégamment des Thébains en adressant la parole à leur fontaine Dircé.
» Pourquoi chassez-vous Bacchus ? Ah !
» un jour viendra qu'environnée de vi-
» gnes vous rendrez des honneurs à ce
» Dieu que vous traitez si inhumaine-
» ment aujourd'hui » Ces femmes prient les Dieux de confondre Penthée. Elles rappellent Bacchus à grands cris en quelque lieu qu'il puisse être. Car elles ignorent que l'étranger emprisonné par Penthée est le véritable Bacchus qui s'est rendu visible sous une forme humaine.

Leurs chants sont interrompus par une voix céleste. C'est Bacchus qui les appelle sans être vû. Incontinent la terre tremble, le Palais de Penthée est ébranlé, & l'on en voit une partie s'écrouler, pour faire connoître la présence du Dieu, & pour punir le Roi par le même arrêt qu'il avoit prononcé contre Tirésias. Le Chœur devenu furieux par ce spectacle & par les cris de Bacchus, anime ce tu-

multe. » Brûlez, brûlez, dit-il, le Pa-
 » lais d'un Roi impie. » La flamme brille
 en effet de toutes parts ; & l'on fait re-
 marquer au Spectateur qu'elle sort du
 tombeau de Sémélé offensée dans la per-
 sonne de son fils.

A C T E III.

Cependant l'effroi l'avoit emporté sur
 la colere dans les cœurs des Bacchantes,
 & cette épouvante bacchique les avoit
 fait tomber presque pâmées. Bacchus
 reparoit à leurs yeux sous la forme de
 Lydien. Il les rassure. Surprises de revoir
 celui qu'elles avoient pris pour un hom-
 me ordinaire elles lui demandent avec
 une frayeur mêlée de joye, comment il
 a pû échaper des mains du Tyran.
 » Aisément, répond-il. La fureur lui
 » fascinoit les yeux, & l'a trompé. » En
 effet, suivant le récit de Bacchus qui se
 donne toujours au Chœur pour un sim-
 ple mortel ami de ce Dieu, Penthée
 avoit lié un taureau qu'il prenoit pour
 lui, tant il étoit transporté de courroux.
 Sur cela le Dieu Bacchus s'est emparé
 du Palais, & a ébranlé les colonnes. On
 a même crû voir un grand incendie. Pen-
 thée a volé pour éteindre le feu. Un spec-
 tre s'est présenté à ses yeux. Il l'a pour-

20 LES BACCHANTES,

suivi l'épée à la main , comme si c'eût été Bacchus , & il va revenir , sans doute , avec la rage dans le cœur. Mais je le crains peu , ajoute le Dieu déguisé. Incontinent on voit Penthée moins affligé du désordre arrivé dans son Palais , que désespéré de la fuite de son captif. Etonné de le revoir , il lui demande comment il s'est échapé. » Ne vous l'avois-je pas » prédit , répond-il , que Bacchus me dé- » livreroit ? Environnez - moi de murs » & de tours ; ce sera avec aussi peu de » succès. Mais non : écoutez cet Officier » qui vient : je ne fuirai pas. »

C'est un Berger qui arrive du Mont Cithéron pour raconter à Penthée les merveilles qu'ont opéré les Orgies des Bacchantes. Il témoigne toutefois quelque frayeur. Il craint d'irriter un Roi facile à s'aigrir , & à s'emporter ; ce qui marque de plus en plus le caractère du Souverain de Thèbes. Penthée l'encourage & lui permet de parler librement. Il parle ; & son récit est un tissu de prodiges incroyables , comme on va le voir.

» Il menoit ses troupeaux sur le sommet » du mont Cithéron dès l'aurore. Il ap- » perçoit trois troupes de femmes. Anti- » noé mere de l'infortuné Actéon étoit » à la tête de la première. La seconde

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 21

„ avoit pour chef Agavé mere du Roi,
 „ & la troisiéme étoit conduite par sa
 „ sœur Ino. Toutes étoient endormies aux
 „ pieds des arbres , mais avec beaucoup
 „ de modestie , & sans nulle apparence
 „ de débauche de vin ni rien enfin qui
 „ pût justifier les soupçons de Penthée.
 „ Agavé s'éveille la premiere , & par des
 „ hurlemens , elle dissipe le sommeil
 „ qui arrêtoit ses Compagnes trop long-
 „ tems après l'aurore. Elles se frottent
 „ les yeux ; elles se levent. La bienséance
 „ regne dans toutes leurs manieres. (C'est
 „ ce que le Berger fait sur tout observer
 „ pour détromper le Roi.) Les plus jeu-
 „ nes ne le cèdent point en modestie à cel-
 „ les qu'un âge plus avancé rend plus se-
 „ véres. „ Le Berger commence ici à dé-
 „ crire leur toilette , qui est fort singuliere.
 „ Ces femmes laissent d'abord flotter
 „ leurs cheveux sur leurs épaules. Elles se
 „ revêtent de peaux de cerf rachetées &
 „ nouées légèrement. Elles s'entourent la
 „ tête de serpens tout vifs. Celles qui
 „ étoient en état d'allaiter leur enfant
 „ portent sur leur sein les unes des che-
 „ vreaux, d'autres des louveteaux à qui el-
 „ les présentent la mamelle. Toutes se
 „ couronnent de lierre mêlé de branches
 „ de chêne & de lézéron fleuri. Une d'elles

22 LES BACCHANTES,

» frappe du Thyrse un rocher. A l'in-
» tant il en sort une source d'eau. Une
» autre donne de sa torche sur la terre
» qui s'ouvre aussi-tôt pour faire jaillir
» une fontaine de vin. Celles qui prése-
» rent le lait, en font sortir de terre en
» la grattant. Les Thyrses même devien-
» nent féconds entre leurs mains ; & le
» miel en découle avec abondance. »
Ces Thyrses, comme on sçait, n'étoient
que des bâtons entourés de longs rameaux
de lierre. Au reste tous ces prodiges, sur
tout celui de la source d'eau, ont fait
croire à bien des sçavans que le Bacchus
des Grecs étoit Moyse même dont ils
avoient défiguré l'histoire, témoin le ro-
cher frappé par la baguette de ce Con-
ducteur du peuple de Dieu. Il n'est pas
question de nous arrêter ici à ces sorres
de paralleles qui ne font rien au but que
nous nous proposons.

Le Berger continuë, & dit que ses
Compagnons étonnés de ces prodiges se
sont rassemblés pour conférer leurs pen-
sées : qu'un d'entr'eux avoit proposé de
prendre ces Bacchantes & de les amener
au Roi, parce que ce seroit lui rendre un
service signalé : que la chose étant réso-
lue dans leur conseil, ils avoient concer-
té l'exécution durant les danfes bacchi-

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 23

ques : que s'étant cachés pour être spectateurs de ce bal , où tout leur paroïsoit danser ; * la montagne même & les bêtes féroces , ils s'étoient jettés tout-à-coup

* LONGIN ch. 13. de la trad. de DESPRE'AUX ; dit au sujet d'un morceau des sept Chefs à Thèbes que nous avons cité , dans le Tom. III. » Au reste , bien que ce Poëte (ESCHY- » LE) pour vouloir trop s'élever , tombe as- » sez souvent dans des pensées rudes , grossie- » res & mal polies , EURIPIDE néanmoins » par une noble émulation s'expose quelquefois » aux mêmes périls : par exemple dans ESCHY- » LE ; le Palais de Lycurgue est ému & entre » en fureur à la vûe de Bacchus : »

Le Palais en fureur mugit à son aspect.

Ou comme le veut MR. DACIER :

Du palais en fureur les tombles ébranlés
Tremblent en mugissant.

» EURIPIDE emploie cette même pensée d'u-
» ne autre maniere , en l'adoucisant néan-
» moins : »

La montagne à leurs cris répond en mugissant.

Ou selon MR. DACIER.

La Montagne s'ébranle & répond à leurs cris.
Il y a dans le Grec d'EURIPIDE. Πᾶς δὲ σινεῶν-
χ' οὐ βέβη. *Totus mons bacchabatur simul.* EURI-
PIDE a voulu marquer l'ivresse , qui fait que
tout semble tourner ou s'ébranler.

24 LES BACCHANTES ;

sur Agavé ; mais qu'elle avoit poussé un cri effroïable , & que ses Compagnes étoient accouruës à son secours avec tant de férocité que tous les Bergers avoient fui : que les Bacchantes en fureur avoient assouvi leur rage sur un troupeau de taureaux. Il décrit ici un prodige plus merveilleux que ceux qu'on a vûs. Car , à l'en croire , on voyoit l'une traîner un taureau, l'autre mettre en pièces un de ces formidables animaux, & en jeter les membres épars. Tout le champ étoit jonché de leurs corps , & abreuvé de sang ; & tout cela se faisoit en un clin d'œil. » Après cet exploit , les Bacchantes semblables à une troupe d'oiseaux » volent d'un pied léger jusques dans » une plaine au bas du mont Cithéron , » vers les villes d'Yfia , & d'Erythra , où » elles mettent tout à feu & à sang. Avi- » des de dépouilles , nul fardeau ne les » épouvante , pas même le fer & l'airain. » Elles enlèvent jusqu'aux enfans. Leurs » têtes paroissent entourées de flammes » qui ne les consomment pas. Les habitans » prennent les armes. Leurs traits s'éteignent , tandis que les Thyrses de celles-ci » portent des coups certains & inévitables. En un mot, des femmes remportent » la victoire sur des hommes, témoignage assuré

» assuré de la puissance du Dieu qui les
 » protège & qui combat pour elles. Vic-
 » torieuses elles retournent aux sources
 » qu'elles ont fait jaillir du sein de la ter-
 » re. Elles prennent un peu de repos, &
 » lavent le sang dont elles sont couvertes.
 » Les serpens même qui les environnent
 » se repaissent de ces goûtes de sang. »

Tout le narré du Berger, dont voici à
 peu près le tour, le porte à conclure que
 Penthée ne sçauroit se dispenser de re-
 cevoir dans ses Etats un Dieu si puissant
 qui opere de si grandes merveilles. » N'eût-
 » il donné aux mortels que le vin, ce
 » présent seul mérite des autels pour le
 » bienfacteur. Car sans le vin, ajouté-t'il,
 » plus d'amour, plus de joie ». Ce mot
 scandaleux fait bien voir que la piété
 Grecque n'étoit pas toujours fort sévère
 en fait de morale, & que l'impiété de Pen-
 thée avoit quelque chose de plus vertueux.
 Cela me feroit presque penser que le ca-
 ractere de cette Tragédie est celui d'un
 véritable Opéra, & qu'il y en a eût ap-
 paremment plus d'un modele dans l'An-
 tiquité. En effet on voit tant de rapport
 entre nos Opéra & cette Pièce, que ce-
 la seul pourroit servir à justifier ma pen-
 sée; & d'ailleurs quel inconvénient y au-
 roit-il à croire que la Tragédie & l'O-

péra eussent pris naissance en mêmes tems dans les hymnes composées en l'honneur de Bacchus ? Cette antiquité de l'Opéra ne le rendra pas plus innocent à nos yeux , sur tout tant que le vice paré des plus brillantes couleurs y triomphera impunément de la vertu.

Tout ce que le Berger vient de raconter ne sert qu'à enflammer davantage le courroux de l'incrédule Penthée. Il est outré de l'insolence des Bacchantes ; & il regarde leur audace comme une tache faite au nom Thébain , tache qu'il croit nécessaire de laver dans le sang. Son premier mouvement le pousse à arrêter par les supplices un mal si contagieux dès sa naissance. Il donne ordre d'assembler des Soldats pour aller châtier cette troupe insensée , & pour couper la racine du mal.

Le Berger revient à la charge , & lui remontre qu'il va s'armer contre un Dieu puissant & implacable. Quoi donc , reprend le Roi , deviendrai-je l'esclave du caprice de mes sujets ? Non , dit le Berger : je me charge moi de ramener les Bacchantes sans violence. Penthée paroît surpris de cette proposition. Il croit y entrevoir une trahison couverte , & un concert dans ses Sujets à fouler aux pieds

son autorité. Enfin , le Berger lui propose d'être témoin lui-même de ces Orgies.

Le Roi accepte ce parti ; & l'on voit par-là que sa raison commence à se troubler par le pouvoir secret de Bacchus. Car attaché à cette pensée qu'il a saisie tout-à-coup , il brûle d'un désir insensé de voir ces cérémonies qu'il déteste. On lui dit qu'il faut se déguiser comme les Bacchantes. Cette condition le choque d'abord : mais l'envie de tout voir & de se venger l'emporte. Il part avec le Berger , & Bacchus dit en le voyant partir :
 „ Vas , malheureux , tu cours à ta perte. „ Il avertit le Chœur que Penthée va être privé de la raison , & que Bacchus qui le réduit en cet état l'exposera bien-tôt à la risée de son peuple sous un habit de Bacchante , afin de le punir de ses impiétés & de ses blasphêmes. Il prévient même une partie du dénouement. Car il dit nettement , que Penthée va être la victime de sa mere. „ Alors , ajoute-t'il , il avoura , mais trop tard , que Bacchus est le plus doux & en même tems le plus redoutable des Dieux. „ Les Bacchantes du Théâtre sont dans l'impatience de célébrer les Orgies sacrées & de dompter leurs ennemis , com-

28 LES BACCHANTES ;
me l'ont fait les Thébaines. De-là , elles
passent au souvenir de la punition qui
menace Penthée. » Les Dieux , disent-
» elles , poursuivent toujours les impies ;
» & le supplice pour être lent n'en est pas
» moins assuré ». Enfin , elles ne regar-
dent comme heureux que ceux qui me-
nent une vie tranquille & pieuse. C'est l'O-
de de l'Intermede.

A C T E IV.

Penthée reparoit , mais dans un équi-
page bien différent de celui de Roi , &
dans une situation d'esprit bien contrai-
re à celle où il étoit auparavant. Bacchus
l'appelle avec dérision , & dit qu'il croit
reconnoître en lui une des filles de Cad-
mus. En effet , le Roi de Thèbes est re-
vêtu de la longue robe , avec la ceintu-
re qui l'entoure , & la relève. Il a sur la tête
une espece de mitre bacchique avec la
couronne de lierre. Il porte sur le dos le
manteau de peau mouchetée , & le
Thyrse en main* : *Quantum mutatus ab il-
lo !* Dans l'égarement d'esprit où il se trou-

* C'est à peu près l'habit d'une Suivante de Bac-
chus gravée à la fin du VI. Tome. Voyez le Cy-
clope.

ve, „ Je crois, s'écrie-t'il, voir deux So-
„ leils & deux Thèbes „. C'est ce bel en-
droit d'Euripide que Virgile a traduit
ainsi presque mot pour mot :

*Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus
Et geminum Solem & duplices se ostendere Thebas.*

*Eneid. I.
4.6.464*

Il semble même à Penthée que Bac-
chus est un taureau armé de cornes ; &
Bacchus lui répond, qu'il voit à présent
très-juste, & qu'il mérite d'être associé
aux partisans des Orgies. C'est que Bac-
chus avoit, suivant la Fable, l'ornement
des taureaux, comme un symbole de sa
force, & non pour un indice d'une cer-
taine raillerie François, absolument in-
connuë aux Grecs & aux Latins.

PENTHÉE. Quel air me trouvez-vous ?
celui d'Ino ou d'Agavé ?

BACCHUS. Je crois les voir elles-mê-
mes en vous voyant. Mais souffrez que
j'arrange ces cheveux. Ce n'est pas ainsi
que je les avois mis sous la coëffure qui
vous ceint le front.

PENTHÉE C'est en m'agitant comme
vous l'avez-vû, dans une danse bacchi-
que, que cette boucle s'est dérangée.

BACCHUS. Hé bien, c'est à moi de la
rétablir dans son lieu, puisque je me suis

30 LES BACCHANTES ;
chargé de votre ajustement Levez donc
la tête

PENTHÉE. Prenez ce soin. Car je vous
suis désormais dévoué.

BACCHUS. Votre ceinture flotte, & les
plis de votre robe ne descendent pas
avec grace jusqu'aux pieds.

PENTHÉE. Oui, de ce côté-ci. Pour
l'autre, cela va bien,

BACCHUS. Ne me regarderez-vous pas
comme ami, lorsqu'heureusement désa-
busé vous ferez témoin de la modestie
des Bacchantes ?

PENTHÉE. Oui ; mais pour les imiter
mieux, dois-je tenir le Thyrsé de la main
droite ou de la gauche ?

BACCHUS. C'est de la droite, en l'éle-
vant en même-tems du pied droit. Je
vous félicite d'avoir si promptement rap-
pellé votre raison en ma faveur.

Cette Scène Comique montre trop
que Penthée l'a perduë, la raison ; & il est
assez étonnant qu'un Dieu jouë sérieuse-
ment cette cruelle Comédie : je dis cruel-
le ; car la fin en doit être bien sanglante
pour un Roi déjà dèshonoré par l'état où
l'a mis Bacchus. Ce Dieu a même la bar-
barie de parer de ses mains sa victime ;
pour lui ôter en même-tems le Sceptre,
l'honneur, & la vie. Comment les Païens

pouvoient-ils soutenir un pareil spectacle? La Fable avoit pris le dessus *. Penthée étoit coupable à leurs yeux; & il faut se monter à ces étranges idées, ou dire que les anciens n'avoient pas le sens commun. Alternative nécessaire, dont la seconde partie n'est pas soutenable après les grands traits que nous avons vus d'eux.

Al Au reste, Penthée dit encore bien d'autres extravagances. Il demande s'il ne pourra pas enlever le mont Cithéron, & les Bacchantes; question Pantagruelique: & on lui répond, qu'il le peut; mais qu'il doit par pitié épargner cette demeure des Nymphes & de Pan. Cela détermine Penthée à se contenter d'user d'artifice pour surprendre les Bacchantes, tandis qu'elles seront endormies, ainsi que des oiseaux dans leurs nids. « Oui, dit malignement Bacchus, vous

Ils ne considéroient en ceci que la Fable, dont ils sentoient mieux l'allégorie que nous. Car il ne faut pas croire que ce détail fabuleux tel qu'il est exposé dans les Métamorphoses fût l'essence ou l'accessoire de leur religion. Ce n'étoit-là qu'une religion de Poésie, comme nous le ferons voir ailleurs. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'allier le Paganisme réel avec les Fables qu'ils se permettoient sur les mêmes Dieux qu'ils adoroient.

32 LES BACCHANTES ;

» les prendrez, si vous-même n'êtes pris ».
 Penthée porte la folie & l'égarement jusqu'à vouloir passer ainsi équipé au travers de toute la ville pour faire voir qu'il ose seul entreprendre une si belle action. Il avoit oublié qu'avant sa manie, il avoit eû honte de se déguiser en femme, & qu'il vouloit du moins être conduit secrètement sur le mont Cithéron. Le cruel de cette bizarre cérémonie, c'est que Bacchus a l'inhumanité de lui dire
 » qu'il vole à un grand combat, qui le
 » couvrira d'une immortelle gloire; &
 » qu'il reviendra porté sur les bras de sa
 » mere. Je veux vous couduire moi-même, ajoute-t'il, & nous serons vainqueurs, aussi-bien que le Dieu Bacchus ».

Le Chœur congédie Penthée à peu près de la même sorte, c'est-à-dire, qu'il prie les Furies d'aller en foule animer les filles de Cadmus à massacrer ce malheureux Roi devenu leur espion. Le Chœur imagine même la chose d'une maniere prophétique, comme s'il la voyoit de ses yeux. » Agavé (disent ces femmes)
 » appercevra son fils en embuscade. Incontinent elle criera à l'attentat, & les
 » Ménades le sacrifieront à leur rage ».
 Cela est étendu & vivement écrit, aussi

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 33

bien que les vœux du Chœur qui semble immoler Penthée par ses paroles , tandis que les Bacchantes l'immolent en effet.

L'intervalle entre le projet & l'exécution est court. Un homme vient annoncer la mort de Penthée. Le Chœur en triomphe hautement & relève le pouvoir de Bacchus. L'Officier cependant fait entier son récit , que j'abbege. » Penthée accompagné de ce domestique & de l'étranger étoit arrivé au mont Cithéron. Il se glisse dans un petit bois afin de n'être pas apperçu des Bacchantes qui étoient dans une vallée prochaine. Là , elles s'occupoient, les unes à parer leurs Thyrses de nouvelles branches de lierre , & les autres à chanter alternativement des hymnes bachiques en dansant. Penthée qui ne les voyoit pas assez à son gré , veut monter sur une hauteur & grimper sur un arbre. Mais l'étranger lui épargne une partie de la peine. Il saisit une des branches les plus élevées d'un chêne , la plie sans effort jusqu'à terre , & ayant placé le Roi , il l'élève doucement jusqu'en haut. Mais , dit l'Officier , il est plutôt vu des Bacchantes qu'il ne les voit. Pour l'étranger , il dispaçoit comme un

34 LES BACCHANTES,

» éclair. A l'instant, on entend un cri
 » dont le son imitoit la voix de Bac-
 » chus. *Cheres Compagnes, je vous livre le*
 » *traître qui se rit de nos Orgies. Vengez-*
 » *moi, vengez-vous.* Un feu sacré brille
 » aussi-tôt & s'élève de la Terre aux
 » Cieux. Les vents se taisent : l'air est
 » tranquille ; les feuilles ne sont plus
 » agitées : & un silence religieux regne
 » dans les bois d'alentour. Les Bacchan-
 » tes qui n'avoient entendu qu'à demi les
 » premiers cris, jettent les yeux de tou-
 » tes parts, & animées par une seconde
 » voix, elles reconnoissent le signal de
 » Bacchus leur maître. Plus promptes
 » que le vol des colombes, on les voit
 » accourir toutes, Agavé & ses sœurs à
 » leur tête, à travers les rochers & les
 » torrens, comme si le Dieu les eût pouf-
 » fées de son souffle puissant. Au milieu
 » de leur course, elles voyent Penthée.
 » Elles s'arrêtent, leur fureur redouble :
 » les pierres volent sur ce malheureux
 » Roi. Les Thyrses même lancés avec
 » force tiennent lieu d'autres armes. Mais
 » en vain. Penthée se défendoit par sa
 » situation. Enfin, elles se mettent à dé-
 » raciner l'arbre. Agavé les y excite. Pre-
 » nons, s'écrie-t'elle, ce profane témoin
 » de nos mysteres secrets, & gardons

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 35

» qu'il ne les révele. Toutes mettent la
 » main à l'œuvre. L'arbre après plusieurs
 » secouffes est renversé ; Penthée tombe
 » avec lui. Il vent se dérober au sort qui
 » l'attend. Il quitte la mitre qui lui cou-
 » vre le front ; pour tâcher de se faire
 » connoître à sa mere. Il a recours aux
 » supplications : O ma mere, reconnoissez
 » votre sang. Mon erreur me coûteroit-
 » elle la vie , & la perdrois - je par vos
 » mains ? L'écume coule des lèvres d'A-
 » gavé. Ses yeux sanglans roulent d'une
 » maniere horrible. Remplie du Dieu
 » Bacchus , elle n'entend , elle ne voit
 » rien , elle n'est plus mere. Agavé loin
 » de sentir ses entrailles émûes , abbat
 » Penthée , & lui prenant un bras , elle le
 » détache & l'enleve sans presque aucun
 » effort. Bacchus lui inspiroit une force
 » secrette. Ino de son côté déchire cet
 » infortuné Prince. Antinoé & toute la
 » troupe l'entoure & s'élance sur lui avec
 » des cris épouvantables. Il a gémi tant
 » qu'il a eû un reste de vie : mais son sup-
 » plice a peu duré. Mis en pièces dans un
 » instant , à peine son corps a-t'il suffi à
 » la rage de ces Furies. Ses membres sont
 » dispersés çà & là. Agavé porte la tête
 » attachée à son Thyrsé : gage affreux ,
 » qui va lui coûter bien des larmes. »

L'Officier ajoute , qu'elle revient au Palais chargée de ce triste trophée , & que pour lui il va se retirer , pour n'être pas encore témoin de cet horrible spectacle. Il conclut qu'il faut craindre & honorer les Dieux ; & il s'en va. Pour le Chœur , il triomphe de joye en apprenant la victoire de Bacchus & la mort de Penthée.

A C T E V.

Agavé paroît sur la Scène avec les restes de son fils qu'elle prend pour un lion déchiré de ses mains. Elle vante cette victoire aux Bacchantes Phrygiennes , qui ont la cruauté de l'en féliciter. Cette Princesse qui n'est pas revenuë de son enthousiasme bacchique , les invite au festin où elle veut leur servir cette proye. Elle soupire après le moment où elle recevra le compliment de Penthée sur cet exploit , dont elle veut lui faire hommage dans la joye du festin. Ce qu'il y a d'horrible , c'est que cette équivoque ne laisse pas d'être longue. Car le Chœur prie Agavé de faire voir sa proye aux Citoyens ; & Agavé les appelle pour être les spectateurs de son triomphe. Elle appelle même derechef Cadmus & Pen-

thée , en montrant de toutes parts la tête du lion qu'elle croit avoir dompté.

Cadmus arrive suivi de ses Officiers , & chargé de quelques restes de son petit-fils , qu'il vient de recueillir lui-même sur le mont Cithéron. Il y étoit allé , comme on fait ; mais dans un autre espoir que celui d'y trouver Penthée déchiré. Il vient de rencontrer ses deux filles Ino & Antinoé encore furieuses , & il retrouve Agavé leur sœur dans le même état. » Jouissez , mon pere s'écrie-t'elle : » jouissez du plaisir d'avoir mis au monde des filles aussi capablés que nous de » signaler votre nom , & de quitter l'écheveau pour de nobles exploits. C'est » moi , sur tout , que vous devez féliciter , en voyant le prix de mon courage. » Je l'apporte à vos pieds. Recevez cette » tête pour la suspendre dans le Palais , » & fier du triomphe de votre fille , faites un festin pompeux pour vos amis. » Car enfin , pouvez-vous ne pas goûter » une joye bien flatteuse , quand vous » nous voyez après un si grand exploit » ?

CADMUS. O douleur sans mesure ! O Dieux , il me manquoit de voir que mes filles fussent coupables de cet exécrable attentat ! Cruelle , à quel sacrifice invi-

38 LES BACCHANTES,

tez-vous les Dieux ? A quel festin m'invitez-vous moi-même avec les Thébains ? Malheureuses filles , & trop malheureux pere ! O Bacchus , que ta vengeance est juste , mais qu'elle est terrible ! Tu n'as pas épargné ton propre sang.

AGAVÉ. La vieillesse est toujours austere. La tristesse est son appanage. Puiffe au moins mon fils me ressembler , & marcher sur les traces d'une mere belliqueuse ! Mais , hélas , il ne sçait que braver les Dieux ; O mon pere , avertissons-le sérieusement de donner moins à sa dangereuse Philosophie. Mais où est-il ? Que ne l'appelle-t'on pour prendre part à ma gloire.

CADMUS. Ah , que vous serez toutes à plaindre , quand vous connoîtrez vos maux ! Que ne pouvez-vous demeurer dans l'heureuse erreur où je vous vois !

AGAVÉ. Qoi donc , quel mal avons-nous fait ?

CADMUS. Levez les yeux au Ciel, Madame.

AGAVÉ. Hé bien !

CADMUS. Paroît-il le même à vos regards ?

AGAVÉ. Il me paroît plus serain que jamais.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 39

CADMUS. Ah, vous n'êtes pas encore rendue à vous-même.

AGAVE'. Moi ? Je ne comprends rien à vos paroles. Je m'apperçois seulement qu'émés sens se calment peu à peu.

CADMUS. Ecoutez donc & répondez..

AGAVE'. Revenuë à moi il ne me souvient plus de tout ce que je viens de vous dire.

CADMUS. Qui vous ai-je donné pour époux ?

AGAVE'. Echion , cet homme né des dents du serpent de Mars.

CADMUS. Quel gage de votre hymen avez-vous reçu ?

AGAVE'. Penthée. Mais à quoi tend ce discours.

CADMUS. Voyez donc ce que vous portez entre vos bras.

AGAVE'. C'est la tête d'un lion redoutable. Croyez-en mes compagnes.

CADMUS. Encore une fois , jetez les yeux sur cet objet. Un regard ne vous coûtera pas.

AGAVE'. (*reconnoissant la tête de Penthée..*) Ah Ciel !

CADMUS. Voilà le lion que vous avez égorgé.

AGAVE'. Ah , Penthée !

40 LES BACCHANTES,

CADMUS. Hélas, vous le reconnoîtez trop tard.

AGAVE'. Qui l'a tué ? Comment est-il tombé entre mes mains ?

CADMUS. Affreuse vérité, faut-il porter ton flambeau dans son esprit ?

AGAVE'. Parlez, mon pere. Je frémis : mon cœur est agité : n'importe, expliquez-vous.

CADMUS. C'est vous & vos sœurs qui l'avez tué.

AGAVE'. Dieux ! Mais où ? Est-ce dans le Palais ? Est-ce ailleurs ?

CADMUS. Au lieu fatal où fut déchiré Actéon.

AGAVE'. Hé, qui attiroit mon malheureux fils sur le mont Cithéron ?

CADMUS. Le désir de braver Bacchus & vos cérémonies.

AGAVE'. Et comment nous y sommes-nous transportées nous-même ?

CADMUS. Par une fureur bacchique qui a saisi toute la ville aussi - bien que vous.

AGAVE'. Ah, Bacchus, c'est donc toi qui m'as perduë ?

CADMUS. Vous l'aviez offensé

Agavé demande où est le corps de son fils. Cadmus dit qu'il en a avec peine rassemblé tous les restes sanglans. Il blâ-

me l'impiété de Penthée ; il le plaint , il le pleure ; il voit les suites funestes de sa mort. Contraint de s'exiler exposé aux derniers malheurs avec ses filles , il gémit sur le renversement de sa fortune & de son Trône. Le Chœur même lui donne des pleurs. Enfin , l'on voit paroître le Dieu Bacchus qui se déclare l'auteur de tous ces maux. Il annonce à Cadmus sa destinée , c'est-à-dire un bannissement des courses en Illyrie* , des conquêtes , & sa métamorphose en serpent , en un mot, ce que décrit élégamment Ovide au quatrième Livre des Métamorphoses , vers 562.

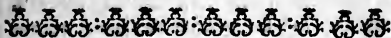
Le pere & la fille à la vûe de tant de malheurs s'abandonnent aux plaintes ; & contraints de se séparer , l'un pour quitter entièrement la Grece , l'autre pour sortir de Thèbes avec ses sœurs , ils se font les plus tendres adieux. Agavé incertaine du lieu qu'elle choisira pour son asyle , est du moins résolue d'aller si loin qu'elle puisse perdre de vûe le mont impur de Cithéron , qu'elle a arrosé du sang de son déplorable fils.

* Illyrie , grand país de l'Europe , borné anciennement au Nord par les deux Pannonies , au Couchant par l'Istrie , au Midi par la mer Adriatique , & au Levant par la haute Mysie & la Macédoine.

LE CYCLOPE, Pièce Satyrique.

Ce seroit ici son lieu , suivant l'ordre des Editions. Mais j'ai crû devoir le rejeter à la fin du sixième Volume,





LES

HERACLIDES,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

CETTE pièce est assez semblable pour la disposition des faits à celle des *Suppliantes*, & à celle d'*Hercule furieux*, quoique l'histoire en soit fort différente : car il s'agit ici des enfans d'Hercule. Mais de part & d'autre ce sont des personnes réduites à la dernière affliction, qu'on dérobe à la poursuite de leurs ennemis. Eurysthée, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui. Il poursuivit les enfans de ce héros de climats en climats, & jusques dans le sein de la Grece, c'est-à-dire, à Athènes. Ils s'y étoient réfugiés autour d'un autel*. Les

* C'étoit l'autel de Jupiter. Ils avoient recours à ce Dieu pour contrebalancer Junon, qui avoit animé Eurysthée contre Hercule & sa

44 LES HERACLIDES,
Athéniens prirent leur défense ; & Eurysthée fut la victime de la vengeance qu'il se préparoit à faire tomber sur eux.

A C T E U R S.

Iolas. Coprée , envoyé d'Eurysthée.
Démophon , Roi d'Athènes. Acamas ,
son frere , personnage muet. Macarie ,
fille d'Hercule. Alcmene , mere d'Hercule. Un esclave. Un Officier , Eurysthée
Roi d'Argos. Chœur.

A C T E I.

Iolas. Ecuyer d'Hercule & son parent
se montre au milieu d'une troupe d'en-
fans en bas âge. Ils environnent un autel
de Jupiter. Ce spectacle fait d'abord
connoître une partie du sujet. Iolas prend
la parole & explique le reste en forme de
monologue. » Qu'un homme , dit-il , qui
» n'aime que lui-même , est odieux ! La
» nature & l'équité veulent qu'on se sa-
» crifie pour ses proches. C'est cette loi
» naturelle qui me fit quitter Argos &
» toutes les douceurs de la vie , pour
» m'associer aux travaux d'Hercule. C'est
race , parce qu'Hercule étoit né d'un commerc-
se furtif de Jupiter avec Alcmene.

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 45

„ elle qui m'engage à veiller au salut de ses
 „ enfans, sans songer que j'ai besoin moi-
 „ même d'un libérateur. Hélas, à peine
 „ Hercule est-il monté aux Cieux, qu'Eu-
 „ rysthée a attenté sur nos jours. Heu-
 „ reux de racheter notre vie par l'exil ;
 „ nous fuyons. Mais le cruel ne cesse de
 „ nous poursuivre. Il répand la terreur
 „ dans toutes les villes, & en bannit la pi-
 „ tié. Fier du pouvoir dont il les ména-
 „ ce, il les contraint d'épouser ses fu-
 „ reurs, & de nous interdire les asyles
 „ sacrés. Leur politique intéressée préfe-
 „ re son amitié à la justice, & compte
 „ pour rien Hercule mort, Iolas sans ar-
 „ mée, & des enfans orphelins. Seul tou-
 „ ché de leurs malheurs, & compagnon
 „ de leur fuite, j'ai du moins la conso-
 „ lation d'éviter de justes reproches. Nous
 „ voici à Marathon. Ainsi à l'ombre de
 „ cet autel, nous n'avons d'espoir que
 „ dans les fils de Thésée. Le sang qui les
 „ unit à Hercule leur fera sans doute res-
 „ pecter dans les enfans la mémoire du
 „ pere ; & ces objets doivent les atten-
 „ drir ». En effet, outre ceux que mon-
 „ tre Iolas hors du temple, il fait entendre
 „ qu'Alcmene tient les filles d'Hercule ca-
 „ chées dans l'intérieur du temple même,
 „ & que Hyllus l'aîné de tous, accompa-

46 LES HERACLIDES,

gné de quelques-uns de ses freres , est allé chercher une autre ressource , en cas que l'asyle d'Athènes leur soit refusé. „

Iolas interrompt ses plaintes , parce qu'il apperçoit Coprée député d'Eurysthée qui vient droit à lui „ Chers enfans ; „ s'écrie-t'il aussi-tôt, accourez vers moi , „ attachez - vous à mes vêtemens : voici „ votre persécuteur „. L'ennui de tant d'erreurs coup sur coup sans pouvoir jouir d'un moment de repos , tire de la bouche d'Iolas des imprécations contre Coprée & celui qui l'envoie. Le Député insulte aux fugitifs. „ Croyez-vous , „ leur dit-il , qu'il y ait un peuple assez „ insensé pour se charger de toute la co- „ lere du Roi d'Argos en soutenant vo- „ tre foiblesse ? Partez , & venez recevoir „ le supplice qui vous attend „. Il s'agissoit de les lapider. Iolas allégué en sa faveur l'autel qu'il embrasse , & la liberté de l'Attique qui ne dépend en rien de l'Argolide. L'autre menace d'en venir à la force ouverte ; & comme il s'y dispose , Iolas implore à grands cris le secours de Jupiter & des habitans.

Il en paroît quelques-uns qui composent le Chœur. Ce sont des vieillards de l'Attique. Cette scène sert à les instruire de la qualité des supplians & de la violence

ce qu'on leur fait. Le Chœur en retarde l'effet jusqu'à ce que le Roi vienne. Il les suivoit de près, & on le voit paroître avec son frere Acamas. Démophon demande au Chœur d'où viennent les cris qu'il a entendus, & qui sont les enfans qui entourent l'autel ?

Instruit de tout il écoute Coprée, qui lui déclare avec beaucoup de hauteur les volontés d'Eurysthée. A l'en croire, Démophon ne fera pas ce que n'ont osé faire les autres peuples de la Grece; il aimera mieux s'attirer l'amitié que le courroux du Roi d'Argos. Cette harangue est plutôt une menace & une déclaration de guerre, qu'une priere; mais Démophon sans se laisser gagner par les offres, ni effrayer par les menaces de l'Ambassadeur, répond, en Roi équitable, qu'il ne scauroit juger de cette affaire sans entendre les raisons des deux partis.

„Heureux pays, dit Iolas, où du
„moins l'on nous accorde ce qu'on nous
„a refusé ailleurs, la liberté de nous jus-
„tifier ! Mais, que dis-je ? Nous n'avons
„plus rien désormais à démêler avec le
„Roi d'Argos. Nous ne sommes plus Ar-
„giens. Le décret qui nous bannit de no-
„tre patrie nous rend la liberté. Nous
„sommes étrangers à son égard. Que

48 LES HERACLIDES,

„ veut-il de plus ? Faut-il donc qu'un
 „ Argien, exilé de son pays, le soit aussi
 „ de toute la Grèce ? Athènes sera du
 „ moins exceptée. Elle nous donnera un
 „ asyle, & la crainte de déplaire à Eu-
 „ rythée ne l'empêchera pas de rendre
 „ ce qu'elle doit aux enfans d'Hercule.
 „ Non, Athènes n'est point une de ces
 „ villes timides que le nom du Roi d'Ar-
 „ gos fait trembler. C'est un état libre ;
 „ & il cesseroit de l'être, s'il écoutoit Eu-
 „ rythée. Le Génie des Athéniens m'est
 „ trop connu pour ne pas me persuader
 „ qu'ils préféreront la mort à la tache éter-
 „ nelle qu'ils feroient à leur nom „.

Il s'interrompt en cet endroit par la
 réflexion naturelle qui vient à l'esprit, à
 sçavoir que de pareils éloges sont inter-
 ressés. Il se contente donc de faire obser-
 ver aux deux Princes que les enfans d'Her-
 cule étant Pélopidés, sont par conséquent
 leurs parens. Il ajoute, comme en pas-
 sant, que la reconnoissance doit agir en-
 core plus que la nature, puisqu'Hercule
 a tiré des enfers Thésée, pere des deux
 Rois d'Athènes. „ Le retour que ces en-
 „ fans attendent de vous, continue Iolas ;
 „ c'est de ne pas les livrer à leur enne-
 „ mi ; c'est de ne pas souffrir qu'il les ar-
 „ rache de cet autel. Quelle honte seroit-

„ ce

» ce pour vous & pour Athènes ! Jetez
 » les yeux sur eux ; ce sont des supplians,
 » des exilés , des parens qui vous im-
 » plorent : ce sont des enfans d'Hercule :
 » c'est pour eux que j'embrasse vos ge-
 » noux : daignez leur tenir lieu de pa-
 » rent ou d'ami , de pere ou de frere , &
 » si vous l'aimez mieux de maitre : mais
 » enfin dérobez-les au trépas. »

Le Chœur est attendri par ce discours,
 & Démophon répond avec beaucoup de
 grandeur. » Je suis engagé par bien des
 » raisons à ne pas rebuter des hôtes si
 » chéris. Le respect dû à Jupiter, (mo-
 » tif supérieur à tout autre) le sang, la
 » reconnoissance due à leur pere , l'hon-
 » neur enfin qu'on doit préférer au reste,
 » tout m'oblige à vous secourir. » Il dé-
 » clare donc à l'Ambassadeur qu'il peut re-
 » porter cette réponse à son maître. Qu'au
 » reste si Eurysthée a quelque sujet de se
 » plaindre des Princes fugitifs , il sçaura
 » lui faire justice , mais que jusques-là il ne
 » souffrira pas que Coprée ose les enlever
 » à force ouverte dans le sein d'un pays
 » libre. L'Ambassadeur conteste , & s'em-
 » porte jusqu'à tenter la violence. Démo-
 » phon de son côté le menace de repousser
 » la force. Le Chœur blâme l'emporte-
 » ment de l'un & de l'autre : & le député

50 LES HERACLIDES ;

revenu à lui se retire après avoir déclaré la guerre aux Athéniens. „ L'armée , „ dit-il , est toute prête ; bien-tôt vous „ verrez Eurysthée à la tête des Argiens. „ Le Chœur insinue qu'on va faire les préparatifs nécessaires pour la défense des enfans d'Hercule ; & le reste de l'Acte se passe en remercimens fort tendres de la part d'Iolas, & en protestations obligantes du côté de Démophon. Iolas appelle les petits Princes , & leur fait embrasser leur libérateur. „ Souvenez- „ vous , dit -il ensuite à ces enfans , si „ jamais vous retournez dans votre patrie , si vous parvenez un jour à la gloire & aux grands biens de votre pere , „ alors souvenez-vous que les Athéniens „ furent vos fidèles amis ; & pour prix „ de cette insigne faveur , gardez - vous „ de porter les armes contre une ville „ que vous devez chérir tant que vous „ vivrez. Hé , quoi de plus juste que „ d'honorer un peuple qui n'a pas appréhendé d'attirer sur soi toutes les „ forces de Mycenes pour protéger votre enfance , tandis qu'il n'a vû dans „ vous que l'image de la foiblesse , de la „ misere & de l'exil. Pour moi , grand „ Prince , j'étendrai ma reconnoissance „ au-delà même du trépas , & descendu

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 51

„ aux enfers je raconterai vos bienfaits à
 „ Thésée, &c „.

Démophon, pour mériter davantage ces éloges, se propose de rassembler ses troupes, d'envoyer ses espions, & avant toutes choses de faire un sacrifice pour consulter les Dieux. Cependant il invite ses nouveaux hôtes à entrer dans son Palais. Mais Iolas ne veut point quitter l'autel jusqu'à ce que le combat soit terminé. L'Intermede que fait le Chœur n'est autre chose qu'une expression des sentimens naturels du peuple d'Athènes, au sujet de l'injustice d'Eurysthée, de la violence faite par son Ambassadeur, & de la vengeance qu'on se promet d'en tirer par un heureux combat.

A C T E II.

Iolas, entre la crainte & l'espérance, voit entrer Démophon d'un air triste & embarrassé. Comme les malheureux sont portés à tout interpréter en mauvaise part, il se croit perdu, & il fait vivement plusieurs questions qui expriment ses frayeurs. „ Que me présage cette tristesse
 „ peinte dans vos yeux ? Venez - vous
 „ m'apprendre des nouvelles de l'armée
 „ ennemie ? Est-elle arrivée ; ne l'est-elle
 „ pas ? Que m'annoncerez - vous ? Hé-

52 LES HERACLIDES;

„ las ! L'Ambassadeur ennemi n'aura dit
 „ que trop vrai. Son maître a les Dieux
 „ pour lui : je ne le sçai que trop par
 „ mon expérience. Ses airs menaçans
 „ contre Athènes le font assez voir. Mais
 „ enfin (ajoute - t'il dans la crainte
 „ de refroidir le Roi) Jupiter sçait con-
 „ fondre l'orgueil „. Voilà des traits
 de l'Antiquité. C'est la nature elle-mê-
 me & sans fard. La réponse de Démo-
 phon est conforme à ces traits : car il ne
 répond pas tout d'un coup de maniere à
 suspendre les craintes d'Iolas. Il les en-
 tretient au contraire , ainsi que l'on va
 voir. „ L'armée ennemie est arrivée, dit-
 „ il ; Eurysthée la commande ; j'en suis
 „ témoin oculaire. Car ce n'est point
 „ par les yeux d'autrui qu'un Roi guer-
 „ rier doit voir l'ennemi. Toutefois les
 „ Argiens ne se sont point encore répan-
 „ dus dans la campagne. Campés sur une
 „ colline , ils tâchent de nous reconnoî-
 „ tre. C'est à eux de voir comment & par
 „ où ils pourront nous attaquer. Pour
 „ moi , j'ai mis ordre à tout. La ville est
 „ en armes , & les victimes sont prêtes.
 „ Les sacrificateurs s'occupent à faire au-
 „ tour de nos murs des expiations salu-
 „ taires pour nous & funestes aux enne-
 „ mis. Pour moi , j'ai rassemblé tous les
 „ deÿins & consulté nos oracles. Les sen-

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 53

„ timens font partagés sur beaucoup
 „ d'articles ; mais tous conviennent en
 „ un point. C'est qu'on m'oblige d'im-
 „ moler à Cérès une fille née d'un père
 „ illustre. Vous voyez mon ardeur à pren-
 „ dre en main vos intérêts. Mais je suis
 „ père & Roi. Je ne puis ni sacrifier ma
 „ fille , ni contraindre aucun de mes su-
 „ jets de faire un pareil sacrifice. Trou-
 „ verez-vous un père qui le fasse volon-
 „ tairement ? Je ne vous celerai pas les
 „ murmures que cette nouvelle excite.
 „ La ville se partage. Il est des citoyens
 „ qui conviennent que rien n'est plus
 „ juste que de secourir des supplians :
 „ mais il en est aussi qui commencent à
 „ m'accuser de témérité. Du reste les
 „ choses sont au point , que si le sacrifice
 „ se fait au dépens de l'Etat , je vois naî-
 „ tre une guerre civile. C'est à vous de
 „ songer comment l'on peut accorder
 „ votre salut & ma gloire. Il faut vous
 „ délivrer ; mais sans m'exposer à la hai-
 „ ne de mon peuple. Car enfin je ne suis
 „ pas un Tyran tel que ceux des barba-
 „ res. La justice , & non ma volonté , est
 „ la règle de mon pouvoir. „

„ Chers Princes , dit Iolas , en s'a-
 „ dressant aux enfans d'Hercule , nous
 „ avons le destin d'un vaisseau échappé

54 LES HERACLIDES,

„ de la tempête & qui fait naufrage au
 „ port. Espoir séducteur, pourquoi m'as-
 „ tu si fort flatté, puisque tu devois t'é-
 „ vanouir ? Car, hélas, ce n'est point à
 „ Démophon que je dois m'en prendre.
 „ Est-il blâmable d'épargner le sang de
 „ son peuple ? Il n'en est pas moins notre
 „ bienfauteur, & je ne serai pas ingrat :
 „ mais tout m'abandonne, & je ne sçai
 „ quel parti choisir. Quels Dieux n'avons-
 „ nous pas implorés ? Quel asyle n'avons
 „ nous pas inutilement cherché ? C'en est
 „ fait, mes enfans, il faut nous résoudre à
 „ nous livrer à nos ennemis. Pour moi, je
 „ compte pour rien ce que la mort a d'af-
 „ freux, si ce n'est le plaisir que leur cau-
 „ sera mon trépas. Mais ce qui me dé-
 „ chire, c'est votre destinée : c'est celle
 „ d'Alcmene trop malheureuse, hélas,
 „ d'avoir survécu à son fils. Que m'ont
 „ servi tant de fatigues pour vous sau-
 „ ver ? Ah, qu'il eût mieux valu pour
 „ nous, périr tout d'un coup par le der-
 „ nier supplice ! Mais, grand Roi, vous
 „ pouvez nous secourir : car je ne perds
 „ point encore l'espérance de sauver ces
 „ chers Princes. Livrez-moi pour eux
 „ aux Argiens. Par-là vous garantirez vo-
 „ tre Etat d'une guerre, & vous les sau-
 „ verez. La vie ne m'est rien ; & je sçai

„ qu'Eurysthée en veut sur toutes choses au fidèle compagnon d'Alcide. „

Je passe les réflexions du Chœur dans les intervalles , parce qu'elles sont meilleures dans le spectacle même , que dans la suite d'une lecture. Démophon qui voit bien que la seule envie de sauver les restes d'Hercule a suggeré à Iolas un conseil si peu recevable , lui répond qu'à la vérité ce dessein est noble & digne de son grand cœur : mais qu'Eurysthée n'est pas assez peu politique pour se contenter de verser le sang de l'ami d'Hercule ; que le Roi d'Argos craint sur tout la vengeance des jeunes Princes devenus en âge de venger leur pere ; que c'est ce danger qu'il veut prévenir par leur mort ; qu'enfin c'est à Iolas même de trouver un dénouement à cet embarras , & que pour lui il ne voit aucun conseil propre à être proposé. C'est qu'il eût été contre la décence de proposer la mort d'une des filles d'Hercule , & qu'Iolas devoit bien voir que l'oracle tomboit sur elles.

Iolas seul s'abandonne à la douleur ; & ses cris attirent Macarie une des filles d'Alcide. Elle sort du temple avec cette bienséance que nous avons tant de fois remarquée chez les Grecs. Elle s'excuse d'abord de sa hardiesse à paroître en pu-

56 LES HERACLIDES;

blic. Ce sont les cris d'Iolas, & l'incertitude de la destinée de ses freres, qui l'obligent de se montrer. Iolas lui dit en peu de mots la situation de leurs affaires, & l'embarras que causent les Dieux en demandant une illustre victime.

Macarie instruite de cet incident, reprend aussi-tôt, » Notre salut dépend-il » de cela seul ? »

IOLAS. De cela seul : car du reste, tout nous est favorable.

MACARIE *. Hé bien, ne craignez

* Macarie s'offre à la mort. EURIPIDE a pris cet Episode ainsi que le reste, dans les traditions anciennes, dont PAUSANIAS parle ainsi, (*in Atticis.*) » Il y a encore à Marathon une fontaine » nommée Macarie, dont ont rapporte cette » particularité. Hercule fuyant de Tirynthe » pour se dérober à la fureur d'Eurysthée, se » retira chez Ceyx, Roi de Trachine & son ami. » Après la mort d'Hercule, Eurysthée recherchant les enfans de ce héros, Ceyx se crut trop » foible pour les défendre, & les envoya à Thésée, qui étoit en état de le faire. Ces supplians » arrivent à Athènes. Eurysthée les redemande. » Thésée refuse de les livrer. Les Péloponnésiens font la guerre aux Athéniens. L'oracle » ayant déclaré que les Athéniens ne pourroient » remporter la victoire, si un des enfans d'Hercule ne s'offroit volontairement à la mort, » Macarie, fille d'Alcide & de Déjanire, se devoua. Par sa mort elle donna la victoire aux » Athéniens. & son nom à la Fontaine. »

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 57

donc plus l'armée d'Argos. Voici la victime : c'est moi, Je me livre volontairement à la mort ; & je vous épargne l'embarras de déterminer votre choix. Rien n'est plus juste. Hé que diroit-on de nous, si l'on voyoit d'un côté un peuple entier s'exposer en notre faveur au péril , dont il ne tient qu'à nous de le préserver , & de l'autre , des fugitifs ingrats qui redouteroient la mort ? Il n'en sera pas ainsi. Il seroit beau de voir les enfans d'Hercule assez malheureux pour gémir au pied des autels , & assez lâches pour craindre le trépas. Il seroit beau qu'Athènes fût vaincue , & qu'il lui en coûtât encore une victime , sans que nous échappassions aux mains des ennemis. Mais quoi ; je veux qu'en fuyant nous pussions espérer un autre asyle. Quelle honte seroit-ce pour moi de m'entendre dire : Que venez - vous faire avec ces rameaux de supplians ? Retirez - vous , & ne nous rendez point complices de votre lâcheté & de vos malheurs ; la pitié ne s'étend point sur des cœurs lâches. Que dis-je ? Si je salvois mes jours aux dépens de mes freres , en serois-je plus heureuse ? J'aurois le sort de ceux qui en usent ainsi. Quel époux voudroit s'unir à mon infortune ? Je mérite une autre destinée

58. LES HERACLIDES ;

Tout autre qui ne seroit pas fille d'Hercule pourroit peutêtre prendre un parti contraire. Mais je sçai trop à quoi m'engage mon nom. Conduisez-moi à l'autel ; couronnez-moi en victime , & soyez vainqueurs ; c'est tout ce que je veux. Mon cœur est prêt : je m'en fais honneur , & je déclare que je meurs librement pour le salut de mes freres , & pour ma gloire. Pourrois-je prendre un dessein plus glorieux ?

IOLAS. Je reconnois le sang d'Hercule. Son feu divin anime votre courage , comme son sang coule dans vos veines. Je ne puis ni blâmer votre discours , ni souscrire à votre dessein. Voici une pensée qui me paroît plus juste. Faisons venir vos sœurs , & que le sort décide de la victime.

MACARIE. Que parlez-vous de sort ? S'il est notre arbitre , le trépas n'est plus volontaire , & la victime perd son prix. Je m'offre moi-même à mourir. Acceptez , si vous le jugez à propos , une mort volontaire : mais j'y renonce , s'il faut la subir par l'arrêt du destin.

IOLAS. Dieux ! Quels sentimens ! Elle se surpasse elle-même en générosité. Hé bien , vous sauverez vos freres en mourant , je le vois ; mais je n'ose ni vous le prescrire , ni vous en détourner.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 59

MACARIE. Ce silence est sage, & il me vaut un ordre. Ne craignez point que mon sang retombe sur vous. C'est de mon plein gré que je vole à l'autel. Suivez-moi seulement. Je veux expirer dans vos bras. C'est à vous de me revêtir des ornemens funébres, puisque je me fais victime pour ne pas faire rougir le héros qui m'a donné le jour.

IOLAS. Non, ma fille, je ne puis être témoin de ta mort.

MACARIE. Du moins faites que je meure entre les mains des femmes.

IOLAS. Princesse infortunée ! Allez, vos vœux seront satisfaits. Je serois le dernier des humains, si votre pompe funèbre ne répondoit pas à la grandeur de votre courage. Vit-on jamais une Princesse plus déplorable ? Approchez, & du moins recevons vos dernières paroles.

MACARIE. Recevez donc mes adieux, sage vieillard. Inspirez à mes freres une sagesse égale à la vôtre. Seule elle suffira pour leur bonheur. Vivez & ne songez qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Ils sont vos enfans. Vous leur avez servi de pere ; & c'est pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puissiez-vous être plus heureux, & puisse ma mort vous procurer une félicité confor-

60. LES HERACLIDES ;

me à mes souhaits. Honorez Iolas, Alc-
mene, & les Athéniens. Egalez, s'il se
peut, votre reconnoissance à leurs bien-
faits : & si les Dieux touchés de vos mal-
heurs, vous rétablissent un jour dans vo-
tre patrie, rappelez-vous alors quels
honneurs funébres mérite une sœur,
dont le sacrifice aura procuré votre con-
servation. Les monumens dont vous ho-
norerez mon Ombre, me tiendront lieu
d'époux & d'enfans, si pourtant il y a
quelque douceur parmi les morts. Au
moins puissai-je y trouver l'exemption
des maux. Car, hélas, si étant destinés
à la mort, nous sommes encore malhea-
reux au-delà du trépas, que devien-
dront les humains, puisque le tombeau
passe pour l'unique asyle des infortunés !

IOLAS. Trop généreuse fille, comp-
tez sur une gloire qui ne mourra point.
Nos soins sçauront l'éterniser. Adieu,
je ne vous parle plus, & je crains de pro-
faner par un plus long entretien une
victime consacrée à Proserpine. *

* Ces dernières paroles sont remarquables.
Elles justifient bien ce que j'ai dit d'Achille
(dans Iphigénie en Aulide) il laisse mourir celle
qu'il aimoit, parce qu'elle s'étoit consacrée à
Pluton. Achille joue à proportion le même rôle.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 61

Macarie se retire & Iolas poursuit.

Mes enfans, je succombe à la violence que je me suis faite ; soutenez-moi : Couvrez mes yeux de mes vêtemens , & laissez moi en proie à ma douleur. Cruelle nécessité ! Je livre votre sœur à la mort : mais il falloit vous sauver.

Le Chœur s'entretient sur ce qu'il vient de voir , matière à réflexions , surtout pour les Grecs qui attribuoient tout à la destinée. Il tâche ensuite de consoler Iolas par le souvenir de la gloire dont Macarie va se couvrir par une action si belle & si héroïque.

A C T E III.

Un esclave demande où sont Iolas & Alcmene. C'est qu'il n'apperçoit pas le premier qui est couché à terre , ni la Princesse qui est restée dans le temple. Iolas toujours attentif au moindre bruit , comme si l'on venoit lui annoncer de nouveaux malheurs , se leve & répond à l'esclave. Mais celui-ci montre de la surprise de voir ce vieillard plongé dans qu'Iolas. Il en couloit à son cœur ; mais il falloit obéir , & respecter un dévouement volontaire.

62 LES HERACLIDES;

une si profonde tristesse. En vain il tâche de pénétrer le sujet. Iolas ne déclare point que c'est le sacrifice de Macarie. Il affecte même de cacher son chagrin, d'en alléguer des causes générales, & d'éluder les questions de l'esclave. Cela est apparemment ménagé pour cacher la mort de la Princesse, & pour justifier ce qu'on verra dans la suite, à sçavoir que dans les trois autres Actes il n'est plus question de Macarie. On n'en parle plus en effet & il faut convenir qu'il est bien difficile de deviner d'où vient ce silence profond. A la vérité Alcmene est censée ignorer ce fait : mais se peut-il faire qu'elle l'ignore jusqu'à la fin ? La difficulté est grande : mais que ce soit un défaut, ou non, l'esclave est aussi peu instruit qu'Alcmene sur le sujet du chagrin qui dévore Iolas.

Le courrier se fait connoître pour un homme à Hyllus fils aîné d'Hercule, & il vient, dit-il, annoncer d'heureuses nouvelles. Cela engage Iolas à inviter Alcmene à sortir du temple, afin de calmer ses inquiétudes touchant Hyllus. Elle sort; mais elle craint tout à cause des cris qu'elle a entendus; tant la mauvaise fortune est soupçonneuse ! Elle s' imagine voir dans l'esclave un nouveau

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 67

député d'Eurysthée prêt à enlever ses petits-fils. Détrompée de cette erreur, elle apprend qu'Hyllus revient des pais voisins avec une armée qu'il a trouvé moyen d'assembler. Elle est déjà rangée avec celle des Athéniens, & les victimes sont déjà loin des rangs ? Mot remarquable pour excuser le silence des acteurs sur Macarie. L'esclave ignore que c'est elle qu'on va sacrifier ; il ne peut donc en instruire Alcmene. Mais pourquoi Alcmene, si inquiète sur le sort d'Hyllus, n'a-t'elle aucune inquiétude sur sa fille, qui l'a quittée depuis, & qu'elle ne revoit plus ? Elle suppose apparemment qu'elle n'est pas éloignée, & elle ne soupçonne pas qu'elle se soit dévouée pour le salut de ses freres.

Quoiqu'il en soit, comme l'esclave se dispose à retourner vers son maître, Iolas dit qu'il veut l'accompagner & combattre. Son extrême vieillesse oblige les autres acteurs à l'en détourner. Mais en vain. Il ordonne qu'on lui apporte des armes qui sont suspendues dans le temple. Cependant Alcmene tâche de le retenir par un motif plus fort. „ Voulez-vous, dit-elle, me laisser sans appui avec ces enfans ? „

IOLAS. C'est à moi de combattre, & à vous de les protéger.

64 LES HERACLIDES ;

ALCMENE. Mais si vous mourez, que devenons-nous ?

IOLAS. Vous tiendrez lieu de mere à ceux qui me survivront.

ALCMENE. Et si le destin est contraire ?

IOLAS. Ne craignez rien. Les Athéniens ne vous livreront pas.

ALCMENE. C'est donc là le seul espoir que vous me laissez.

Iolas assure à la Reine que Jupiter son amant veille sur elle, & qu'il ne lui est pas permis d'en douter. C'est une espèce d'inspiration qui le saisit, & qui l'engage à se trouver au combat malgré sa vieillesse.

L'esclave revient avec toute l'armure nécessaire, pour en charger le vieillard ; mais il l'avertit qu'il n'aura pas le loisir de s'armer, si ce n'est dans le lieu même du combat ; que les ennemis pressent, & qu'il est temps de s'avancer. Iolas se rend à cette raison : mais il est si accablé du poids des années, qu'il faut le soutenir pour le conduire au champ de bataille. Tout cela prépare un prodige qui entrera dans le dénouement. Iolas se retire en faisant le même souhait qu'Evandre dans Virgile.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 65

*O mihi prateritos referat si Jupiter annos,
Qualis eram, &c !*

» O si les dieux me rendoient la force ÆNEID.
l. 8. v.
560.
» que j'avois dans mes premières années,
&c ! Le Chœur finit cet Acte par des
vœux qu'il adresse à Minerve & à Ju-
piter, pour le succès du combat. C'est
une hymne à l'ordinaire avec les mêmes
cérémonies. L'on voit que cet Acte n'est
ménagé que pour donner une vrai-
semblance au combat qui se prépare, & dont
les préparatifs demandoient quelqu'in-
tervalle.

A C T E IV.

L'esclave d'Hyllus s'empresse d'abor-
der Alcmene pour lui dire des nouvel-
les de la bataille. » Nous sommes vain-
» queurs, s'écrie-t'il ; & l'on dresse dé-
» ja les trophées. Alcmene au comble
de sa joye, promet la liberté à cet es-
clave en faveur d'une nouvelle si inté-
ressante. Puis elle entre dans le détail :
Elle s'informe sur tout d'Iolas. » Je vais,
» dit l'esclave, vous éclaircir ces prodi-
» ges. Les deux armées étoient rangées
» en bataille, quand Hyllus, descendu
» de son char, s'est avancé. Eurysthée,
» a-t'il dit, pourquoi exposer pour vous

66 LES HERACLIDES ;

„ seul tant de braves soldats ? Mycenes
 „ perdra peu en se privant d'un seul.
 „ Combattons vous & moi. Ma vie ou
 „ la vôtre termineront la querelle. Ou
 „ vous enlèverez les enfans d'Hercule,
 „ ou je jouirai avec eux des biens & des
 „ honneurs de mon pere. Les Argiens
 „ y consentent ; ils trouvent ce parti di-
 „ gne du courage d'Hyllus ; mais le
 „ lâche Eurysthée, sans égard à sa gloire,
 „ & aux sentimens de ses soldats , re-
 „ fuse de se commettre ; tandis qu'il ne
 „ rougit pas de poursuivre des Princes
 „ plus courageux que lui. Hyllus lassé
 „ d'attendre, se voit contraint de se re-
 „ tirer vers ses troupes. On immole la
 „ victime. Le sang ruisselle , & annonce
 „ la victoire. On monte sur les chars ;
 „ on se couvre de boucliers. „

Il est à remarquer que l'esclave ne dit
 pas quelle est la victime. Il marque seu-
 lement que c'est une victime humaine ;
 & le spectateur devoit sentir que c'étoit
 Macarie : mais comme la victime étoit
 loin des rangs , ainsi qu'on l'a dit , l'es-
 clave ignoroit qui ce pouvoit être : &
 le secret étoit entre Iolas & le Chœur.
 En effet , si Alcmene en eût sçu quel-
 que chose , Euripide seroit inexcusable
 de donner tant d'insensibilité à cette

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 67

Princesse. Il est déjà trop étonnant qu'un sacrifice si capable d'intéresser, n'occupe qu'un Acte sans qu'il en soit mention depuis.

» Le Roi d'Athènes (continuë l'escla-
 » ve) a parlé en Roi à ses sujets. Ci-
 » toyens, leur a-t'il dit, c'est à vous
 » de défendre le país qui vous a vû naî-
 » tre. Eurysthée à l'envi en disoit autant
 » à son armée. Au son des trompettes
 » Tyrrhéniennes on s'approche, on se
 » choque. Le bruit des boucliers & les
 » cris confus retentissent dans l'air. Le
 » premier choc nous ébranle. Mais les
 » Argiens se retirent. On se mêle, &
 » l'on commence les combats d'homme
 » à homme. Le carnage est grand de
 » part & d'autre. Cependant on n'entend
 » que ces mots : *vengez Athènes, ven-*
 » *gez l'Argolide.* Enfin, après mille ef-
 » forts redoublés, nous mettons en fui-
 » te les ennemis. Alors Iolas voyant
 » Hyllus s'exposer hors de son rang,
 » le presse à grands cris de le recevoir
 » sur son char. Iolas prend les rênes &
 » pousse les coursiers droit à Eurysthée.
 » D'autres vous parleront sur les bruits
 » publics : mais voici ce que j'ai vû moi-
 » même. Iolas passoit proche de Palle-
 » ne, lieu consacré à Minerve; il ap-

„ perçoit le char du Roi d'Argos. Incon-
 „ tinent il invoque Jupiter & la Déesse
 „ Hébé; il les prie de le rajeunir pour
 „ un jour, afin de venger Hercule.
 „ Prodige incroyable! On voit à l'in-
 „ stant deux astres s'arrêter sur le char
 „ d'Hyllus, & le couvrir d'un nuage
 „ épais. C'étoient (disent les sages)
 „ Hercule lui-même & son épouse Hé-
 „ bé. Le nuage se dissipe, & l'on voit
 „ Iolas en sortir sous la forme d'un jeu-
 „ ne homme plein de vigueur & de feu.
 „ Il vole vers Eurysthée. Il le rencontre
 „ aux rochers de Sciron. Il le saisit dans
 „ son char, & lui liant les mains, il
 „ amène captif ce Prince auparavant si
 „ fier & en apparence si heureux, com-
 „ me pour apprendre aux mortels à
 „ craindre les revers, & à ne prononcer
 „ sur le bonheur d'un homme qu'après
 „ son trépas. „

Le Chœur & la mere d'Hercule trans-
 portés de joie par le récit d'une victoire
 si complète, rendent des actions de
 grâces à Jupiter. Alcmene sur-tout, que
 l'excès de ses malheurs avoit portée à
 accuser ce Dieu de lenteur à la secourir,
 après l'avoir aimée autrefois, le remer-
 cie en goûtant sa liberté, quoique tar-
 dive, comme Tytire dans Virgile.

Libertas qua fera tamē respexit inertem.

Elle demande cependant à l'esclave ^{VIRGIL} *Eclog. 1.* pourquoi Iolas n'a pas tué leur ennemi. Il répond que c'est par égard pour Alcène, à qui on le veut présenter vivant, & par haine pour Eurysthée, à qui cette confusion sera moins supportable que n'eût été une mort précipitée. L'esclave sort content, parce que la Reine le rend libre, suivant sa promesse; & le Chœur occupe le reste de la scène, en marquant la part qu'il prend au bonheur de ses nouveaux hôtes, à l'apothéose d'Hercule, & à l'humiliation du superbe Eurysthée.

A C T E V

Un Officier amène Eurysthée chargé de chaînes. Hyllus & Iolas l'envoient à Alcène, afin qu'elle en dispose au gré de sa vengeance. Cet Acte n'a rien qui nous intéresse aujourd'hui. Il étoit fait pour Athènes, aussi-bien que toute la pièce, dans laquelle cette République est extrêmement flattée. Voici ce dont il s'agit.

Alcène, après des reproches capables de couvrir Eurysthée de honte, le

condamne à la mort : mais le Chœur Athénien s'y oppose, parce que suivant la coutume d'Athènes, on se faisoit scrupule de tuer de sang froid un prisonnier de guerre, coutume bien conforme à l'humanité.

La Reine, suivant les principes des Païens, devoit souhaiter & poursuivre la mort de son plus cruel ennemi, dont la vie étoit entre ses mains : mais suivant les loix de l'Etat, Eurysthée devoit être épargné en qualité de captif. Cela cause une contestation entre Alcmene & le Chœur, desorte qu'Eurysthée prend la parole & fait en sa faveur un discours artificieux. Il proteste qu'il ne craint point la mort, & qu'il ne prétend pas sauver ses jours au dépens de sa gloire ; que s'il se justifie, c'est uniquement pour mettre son honneur à couvert ; que, c'est à Junon plus qu'à lui qu'on doit imputer sa haine pour Hercule & pour ses enfans. Car telle est l'excuse ordinaire des Anciens. Le destin ou les Dieux étoient toujours coupables des forfaits des hommes. * Hélène s'excuse de cette manière dans la Tragédie des *Troyennes* ; & Phedre

* Voyez les *Troyennes*, Tom. IV. & l'*Hippolyte*, Tom. II.

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 71

en use de même dans celle d'*Hippolyte*. Mais il paroît que ces mêmes Anciens ne se payoient point de cette excuse. Car, quoiqu'Eurysthée conclûe assez bien qu'ayant eû le malheur de ne pas recevoir la mort qu'il cherchoit dans le combat, il est à couvert du supplice, selon l'usage d'Athènes: cependant Alcmené persiste à le condamner, tandis que le Chœur l'absout. Elle trouve donc le moyen d'accorder ce qu'elle doit aux Athéniens & à sa vengeance. „ Qu'il „ meure, dit-elle, & je rendrai son „ corps aux Argiens. Eurysthée furieux y consent, & par un trait de désespoir prophétique, il déclare aux Athéniens qu'ils n'ont qu'à laisser agir le courroux d'Alcmené; que s'il meurt, ils l'inhumeront proche de la Minerve de Pallène; que son tombeau sera fatal aux Héraclides, & favorable aux Athéniens, quand la postérité d'Hercule, oubliant les bienfaits d'Athènes, osera un jour l'attaquer.

Nous avons parlé de cette fatalité des tombeaux au sujet d'Œdipe à Colone. Cet intérêt superstitieux & po-

* Cette pièce a le même but, & apparemment les mêmes allusions d'intérêts d'Etat, que celle des *Suppliantes* d'EURIPIDE, Tom. IV.

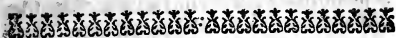
72 LES HERACLIDES;

lrique est le but de la Tragédie des Héraclides. Alcmene plus fidelle à sa vengeance que touchée des menaces d'Eurysthée, dit au Chœur. „ Pourquoi bal-
„ lancez-vous à le sacrifier, puisque les
„ destins vous feront tirer de si grands
„ avantages de sa mort „? Le Chœur abandonne la victime, persuadé que son sang ne retombera point sur Athènes, & l'on enleve Eurysthée pour l'immoler.

Il est moins nécessaire de faire sentir ici ce qui doit choquer tout lecteur François, que de l'engager à se rappeler ce qu'on a dit tant de fois sur la nécessité indispensable de se monter, autant qu'il est possible, aux idées Athéniennes.



HELENE;



HELENE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

CE n'est plus ici Hélène à Troye.
C'est Hélène en Egypte. Pour développer cette étrange histoire, & le sujet de la Pièce, je vais suivre le Prologue, où Hélène elle-même en fait l'exposé; le reste se connoîtra peu à peu par la suite des Actes.

Cette histoire est fort confuse. Hérodote la rapporte fort au long. (*Euterpe ou lib. 2.*) telle qu'il l'avoit apprise des Prêtres d'Egypte. Euripide y ajoute des traditions fabuleuses. Pour faire voir la différence de l'historien avec le Poëte, je ne puis mieux faire que d'alléguer ici l'extrait que Mr. Rollin a donné de ce morceau d'Hérodote, dans son excellent abrégé de l'*Histoire ancienne des Egyptiens*, &c. Paris 1730 à l'article de Protée, pag. 141.

„ Protée étoit de Memphis, où du
„ tems d'Hérodote, on voyoit encore son
„ Temple, dans lequel il y avoit une cha-

» pelle dédiée à Vénus l'étrangere. On
» conjecture que c'étoit Hélène. Du
» tems de ce Roi, Pâris le Troyen re-
» tournant chez lui avec Hélène qu'il
» avoit ravie, fut poussé par la tempête à
» une des embouchures du Nil, appelée
» Canope. De-là il fut conduit à Mem-
» phis devant Protée, qui lui repro-
» cha fortement le crime & la lâche
» perfidie dont il s'étoit rendu coupa-
» ble, en enlevant la femme de son hô-
» te, & avec elle tous les biens qu'il
» avoit trouvés dans sa maison. Il ajoû-
» ta, qu'il ne s'abstenoit de le faire
» mourir, comme son crime le méri-
» toit, que parce que les Egyptiens
» évitoient de souiller leurs mains dans
» le sang des étrangers: qu'il retien-
» droit Hélène avec toutes ses richesses,
» pour les restituer à leur légitime pos-
» sesseur: que pour lui, il eût à sortir
» de ses Etats dans l'espace de trois
» jours, faute de quoi, il seroit traité
» comme ennemi. Pâris continua sa rou-
» te & arriva à Troye. L'armée des
» Grecs l'y suivit de près. Elle com-
» mença par sommer les Troyens de
» leur rendre Hélène & toutes les ri-
» chesses qu'on avoit emportées avec
» elle. Ils répondirent que ni cette Prin-

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 75

„ cesse , ni ses biens n'étoient point dans
 „ cette ville. Quelle apparence en effet
 „ remarque Hérodote , que Priam , ce
 „ Vieillard si sage , eût mieux aimé voir
 „ périr sous ses yeux ses enfans & sa
 „ Patrie , que de donner aux Grecs une
 „ satisfaction aussi juste que celle qu'ils
 „ lui demandoient ? Mais ils eurent beau
 „ affirmer avec serment qu'Hélène n'é-
 „ toit point dans la ville. Les Grecs
 „ persuadés qu'on se moquoit d'eux ,
 „ persisterent opiniâtrément à ne les
 „ point croire : la Divinité , ajoute en-
 „ core le même Historien , voulant que
 „ les Troyens par la destruction entie-
 „ re de leur Empire , apprissent à l'U-
 „ nivers , *que les Dieux vengent les grands*
 „ *crimes d'une manière éclatante.* Méné-
 „ las à son retour passa en Egypte chez
 „ le Roi Protée , qui lui rendit Hélè-
 „ ne avec toutes ses richesses. Hérodote
 „ prouve par quelques passages d'Ho-
 „ mere , que le voyage de Pâris en Egy-
 „ pte n'étoit point inconnu à ce Poëte.

A C T E P R E M I E R.

La Scène représente un Palais sur les
 bords d'un fleuve. Hélène fait d'abord
 entendre que ce fleuve est le Nil ; que
 la terre qu'elle habite est l'Isle de Pha-

ros *; que Protée ancien Roi d'Egypte avoit fixé sa demeure dans cette Isle; qu'il avoit épousé une Néréide nommée Psamathé, après qu'elle eut quitté Eole; & qu'il avoit eû de cette Déesse le Prince Théoclymene nouveau Roi d'Egypte, & la Princesse Théonoé Prophétesse, ainsi que le déclare son nom Grec.

Hélène se fait connoître à son tour, comme fille de Tyndare & de Lédæ. Elle raconte même l'histoire de Pâris; mais d'une maniere un peu différente de la Fable ordinaire. Car après le jugement de ce berger sur la beauté des trois Déeses, on sçait que, pour récompense d'avoir donné le prix à Vénus, Pâris devoit épouser Hélène, & qu'il la ravit à Ménélas; ce qui fut l'origine de la guerre de Troye. Ici ce n'est plus cela. Car Hélène proteste que ce n'est point elle qui fut enlevée, mais un fantôme tout semblable à elle: & cela parce que Junon piquée de voir Vénus remporter la palme de la beauté voulut tromper Pâris par cette fausse apparence d'Hélène. Cette erreur, dit-elle, devint toutefois bien funeste à la Grece & à la Phrygie. Car il n'y a eû
à Pharaos, Isle d'Egypte, vis-à-vis d'Alexandrie,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 77

ni Phrygien , ni Grec qui n'ait crû voir Hélène dans Troye. Cependant des milliers d'hommes ont été les victimes d'une guerre de dix ans ; Troye est devenue la proie des flammes , & toute la Grece a été bouleversée par un fantôme*.

Hélène touchée des maux que cette erreur a causés & de la tache qui rend son nom exécration à toute la terre , se plaint d'être obligée de voir encore le jour. Mais le Dieu Mercure lui a promis que son mari la reverroit & lui rendroit son amitié ; cet Oracle la soutient encore. Ce qui l'accable c'est l'amour que le fils de Protée sent pour elle. Tant que Protée a vécu , il a respecté la vertu d'Hélène. Mais le fils moins respectueux que le pere ne la laisse plus jouir de sa liberté. Il veut en faire son épouse ; & c'est pour prévenir ce malheur , & pour conserver une fidélité inviolable à Ménélas , qu'elle se jette sur le tombeau de Protée pour prier

* PLATON l. 9. de la République , compare les hommes qui courent après des plaisirs vains & passagers , aux Troyens qui combattoient , (selon STESICHORE qu'il cite ,) pour le fantôme d'Hélène , croyant avoir la vraie Hélène qu'ils n'avoient pas.

l'Ombre de ce Prince de la dérober à la passion de son fils Théoclymène qui regne après lui. Voilà ce que nous n'avons point encore vû chez les Poëtes Grecs , Hélène vertueuse. Cette seconde tradition venoit apparemment des Lacédémoniens qui étoient intéressés à faire croire cette Fable, pour sauver l'honneur d'Hélène si décriée par toute la Grece , & de Ménélas qui avoit eû la foiblesse de se raccommo-der avec elle après l'avoir recouvrée. Ces sortes de traditions étoient bonnes pour le Théâtre , quoiqu'on sçût bien à quoi s'en tenir quant à l'histoire. C'étoit en partie pour les Athéniens ce que la Fable est pour nous sans restriction.

Tandis qu'Hélène se plaint, un étranger s'arrête , & demande quel est ce Palais. Puis appercevant la Princesse :
» Dieux, dit-il, quel objet vient de
» frapper ma vûë ? Est-ce une seconde
» Hélène » ? Il se sent saisi de la même indignation que le fut Enée, quand il la rencontra au milieu de Troye en flammes. Ce n'est que le respect qu'il a pour une terre étrangere qui l'empêche de la tuer. La Princesse lui dit,
» pourquoi, ô étranger, me laissez-
» vous comme l'épouse de Ménélas ?

» Suis-je coupable de lui ressembler » ?
 L'étranger lui demande pardon de ce
 premier mouvement. » Mais que vou-
 » lez-vous, ajoute-t'il ? L'épouse de Mé-
 » nélas est si odieuse à tous les Grecs
 » que vous devez excuser mon emporte-
 » ment qui n'a pas été libre ». Hélè-
 ne profite de ce moment pour lier la
 conversation. Elle se fait vers à vers ;
 mais non à coups de sentences , comme
 dit P. Corneille*.

Il a raison de blâmer cette affecta-
 tion de Sénèque. Mais je m'étonne qu'il
 mette Euripide de la partie , puisque
 ce Poëte dans ces fortes d'entretiens ne
 met presque jamais de sentences. Du
 reste , quand la Scène n'est pas trop lon-
 gue , ce n'est pas un défaut que chaque
 Acteur ne dise qu'un vers à la fois. C'est
 plutôt une beauté véritable , puisque la
 Scène imite alors la vivacité des conver-
 sations intéressantes : & Corneille lui-
 même a trop bien employé cet art pour
 avoir droit de le blâmer ici dans Eu-
 ripide.

La conversation dont nous parlons
 intéresse extrêmement. Car Hélène ne
 se fait pas connoître , au lieu que l'é-

* Voyez l'examen de la Suivante Comédie de
 P. CORNEILLE.

tranger lui apprend qu'il est un Prince Grec ; exilé de sa patrie , & contraint de chercher un asyle en Egypte. C'est Teucer frere d'Ajax. Il raconte non-seulement l'histoire de son frere , que le dépit d'avoir perdu les armes d'Achille , avoit porté à se donner la mort , les suites de cette mort , & son exil ; mais encore toute l'histoire de Troye qui étoit inconnuë à la vraie Hélène.

Comme cette Princesse garde toujours l'*incognito* avec Teucer , elle a le plaisir de s'entendre conter à elle-même les aventures de la fausse Hélène. Teucer assure qu'il l'a vûë traînée violemment par son époux , & placée dans un vaisseau pour aller en Grece. Mais il ne sçait ce que Ménélas est devenu , parce que les vents contraires ont dispersé la flotte sur la mer Egée. „ La renommée , dit-il , publie que ce Prince est mort „. Cela fait soupirer Hélène. Mais elle cache sa douleur pour ne se pas découvrir. Elle apprend encore que Leda sa mere a terminé ses jours par ses mains ; & que Castor & Pollux après un semblable Destin ont été mis aux rangs des Astres. Enfin , Teucer déclarant que le but de son voyage à Pharos est de consulter la Prophétesse Théo-

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 81

noé sur l'expédition à laquelle il se dispose , (car Apollon lui avoit prédit qu'il bâtiroit à Chypre une autre Salamine * ,) Hélène lui souhaite un heureux succès : mais en même tems, elle l'avertit qu'il ait à profiter de l'absence de Théoclymène pour s'écarter promptement de Pharos , parce que ce Roi barbare immole tous les Grecs qui abordent à son Isle.

Teucer la remercie de cet avis important , & après lui avoir désiré autant de félicité qu'il souhaite de maux à l'épouse de Ménélas , il la quitte pour retourner à son vaisseau. En effet il ne reparoit plus du tout sur la Scène : mais l'on verra bien que ce personnage n'étoit pas tout-à-fait inutile. Car quoi qu'il ne contribuë en rien par lui-même à l'action principale , il ne laisse pas d'instruire Hélène de beaucoup de choses , qu'il lui importoit de sçavoir pour le dénouement.

L'épouse de Ménélas libre de faire éclater sa douleur s'y livre toute entière , & s'abandonne au désespoir ; qu'elle exprime par des Strophes tragiques.

* Différente de celle qui étoit dans le Golphe Saronique , & dont nous avons souvent parlé.

Le Chœur arrive attiré par ses cris. Il est composé de filles Grecques qui avoient été prises par des Pirates Egyptiens. C'est pourquoi la Princesse ne fait point difficulté de leur confier le secret de son chagrin, & de leur dire qu'un Grec vient de lui apprendre les malheurs dont la fausse Hélène est la cause, & dont la véritable est la victime, à sçavoir le renversement d'Illion, la mort de Leda, celle de ses freres, & le destin de son mari qu'elle croit submergé dans les eaux. Le Chœur entre dans ses peines, & mêle ses pleurs à ceux de cette malheureuse Princesse qui perd toute esperance de retourner dans sa patrie. Comme cet unique espoir l'avoit soutenue dans sa captivité, elle ne veut recevoir aucune consolation. C'est par le moyen de ces éloquentes plaintes que le spectateur est instruit de la manière dont elle fut enlevée à Pharos. Ce fut Mercure qui par l'ordre de Junon la prit tandis qu'elle cueilloit des roses, & la transporta dans l'Egypte.

Voici une partie des plaintes qu'elle adresse au Chœur. „ Chers Compagnes,
 „ quelle est ma destinée ! Faut-il s'é-
 „ tonner que ma naissance * soit un

* Elle étoit sortie d'un œuf suivant la Fable.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 83

„ prodige , puisque ma vie en est un
 „ encore plus grand. Beauté fragile , que
 „ ne m'es-tu enlevée , comme les cou-
 „ leurs d'un tableau ! C'est toi qui fais
 „ oublier aux Grecs le prix de ma ver-
 „ tu , & qui leur rappelle des forfaits
 „ que je n'ai pas commis. Ah ! S'il est
 „ des malheureux , qu'ils comparent
 „ leurs maux aux miens ; ils les trou-
 „ veront supportables „.

Elle se représente tous ses malheurs.
 Le plus sensible , c'est de voir sa gloire
 flétrie , & son nom détesté malgré son
 innocence. L'exil auquel les Dieux l'ont
 condamnée , son séjour dans un pays
 barbare , les suites de l'esclavage , tout
 concourt à l'affliger. „ Une seule espé-
 „ rance m'empêchoit de succomber ,
 „ continuë-t-elle ; c'étoit de revoir quel-
 „ que jour mon libérateur dans mon
 „ époux ; & le voilà perdu pour moi.
 „ Ma mere n'est plus , & c'est moi qui
 „ suis la cause de sa mort , cause inno- *Hermie.*
 „ cente , il est vrai ; mais non moins *ne.*
 „ infortunée. Le cher gage* de mon
 „ hymen languit dans la solitude , &
 „ sans l'appui d'un époux. Castor &
 „ Pollux ne vivent plus. Pour comble
 étant fille de Leda & de Jupiter transformé en
 Cygne.

» de maux , je suis morte pour ma patrie ;
» & je vis malheureusement pour moi » .
Retournera-t'elle en Grece ? Quel traitement lui feroit-on , puisque Ménélas , qui seul pourroit la reconnoître , est chez les morts ; prendra-t'elle le parti d'épouser un barbare ? Elle aime mieux mourir. La mort est l'unique ressource qui lui reste ; & elle ne délibere que sur le choix , c'est-à-dire entre le poignard , & le nœud fatal. Cette dernière façon de sortir de la vie lui paroît ignominieuse , même dans les esclaves. Ce qui montre que malgré les exemples de Jocaste , de Phedre , de Léda , & de plusieurs autres , il y avoit quelque honte attachée à ce genre de mort. » Après tout , reprend Hélène , qu'importe par quelle voye un malheureux sorte de la vie ? Il faut que mes malheurs soient extrêmes , puisque la beauté qui fait le bonheur des autres femmes a causé ma perte & mon désespoir. »

La principale personne du Chœur lui apporte une raison assez bonne pour la consoler. Car enfin , Hélène doit-elle croire son mari mort sur un simple bruit ? La crainte & le chagrin sont trop crédules. Elle doit s'en défier. Il vaut mieux pour elle s'assurer du sort de Mé-

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 85

nélas en consultant Théonoé, à qui rien n'est caché. „ Alors, continuë la „ confidente, instruite de votre destin „ vous pourrez vous abandonner à la „ joie ou à la tristesse. Que sert de s'affliger avant le tems; croyez - moi, „ quittez ce tombeau de Protée. Allez „ trouver la Prophétesse: si vous demeurerez en ces lieux comment éclaircirez-vous votre doute? Pourquoi balancez-vous encore. Entrons, je ne vous quitte point; je veux moi-même être „ témoin des Oracles qu'on vous rendra. Une femme doit s'intéresser aux „ peines de ses pareilles. „

HELENE. Hé bien, cheres amies, vous le voulez, j'obéis. Venez dans ce Palais, & soyez témoins des maux que je vais entendre.

LE CHŒUR. Nous voici prêtes à vous suivre.

HELENE. O jour malheureux! Quelle affreuse sentence en va me prononcer!

LE CHŒUR. Quel plaisir prenez-vous à prévenir ainsi vos malheurs?

HELENE. Qu'est devenu mon époux! Cruelle incertitude! Voit-il encore la lumière du jour? Est-il habitant de la région des morts?

LE CHŒUR. Jugeons toujours de l'avenir en notre faveur.

HELENE. Hélas , j'ai supplié avec larmes le fleuve Eurotas de m'éclaircir sur le destin de mon époux: quelle lumière en ai-je reçue? Non , non , je le vois ; mon sort est de hâter mon trépas. Victime destinée aux Parques dès le tems que Pâris commença d'être épris de mes foibles charmes , il faut que je m'im-mole.

LE CHŒUR. Vivez heureuse ; & puisse retomber sur autrui ces funestes présages.

HELENE. O déplorable Troye , c'est pour moi que tu péris ! Que Vénus à mon sujet a fait répandre de sang & de larmes ! Que d'horreurs ! Quel carnage ! Les meres ont vû mourir leurs fils ; & les filles ont porté leur chevelure sur les bords du Scamandre pour en couvrir les tombeaux de leurs freres morts. La Grece éplorée a fait retentir l'air de ses cris. Elle s'est frappée le sein ; & son visage ensanglanté porte les marques de son désespoir.

Voilà apparemment les traits que Madame Dacier appelle le langage des Prophetes. C'est du moins celui de la nature , qui est merveilleusement exprimée par ces retours fréquens d'Hélène sur sa douleur , & par la peinture vive

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 87

qu'elle fait des malheurs de Troye & des siens.

A C T E II.

Hélène est entrée dans le Palais avec tout le Chœur. C'est une adresse du Poëte, pour introduire Ménélas seul & pour ne pas brusquer la reconnoissance d'Hélène & de son époux. On voit donc paroître un Grec en assez mauvais équipage *. En déplorant sa mauvaise fortune, il fait entendre qu'il est Ménélas. Car il voudroit que Pélops après le funeste repas des Dieux n'eût point mis au monde Atrée à qui il doit le jour. „ Hélas, dit-il, tandis „ que les débris de la Grece & les restes de Troye vont porter ailleurs les „ noms & la mémoire de ceux que cette „ guerre a fait périr, malheureux, j'erre de mers en mers, & je ne puis obtenir des Dieux le retour dans ma patrie qui fait l'unique objet de mes vœux ! J'ai parcouru tous les bords de la Libye ** ; & quand j'approche de

* Voyez dans la troisième Partie ARISTOPHANE, au sujet de ce personnage & des autres qu'EURIPIDE affectoit de faire paroître revêtus de méchans habits.

** Libye, partie considérable de l'Afrique.

» la Grece, un vent contraire m'en écar-
» te toujours. Pour furoit de maux
» je fais naufrage sur ce rivage inconnu;
» je perds presque tous mes compa-
» gnons, & je me sauve à peine sur le
» débris rassemblé de mon vaisseau avec
» Hélène que j'ai arrachée des mains des
» Troyens ».

Ménélas ignore quelle est la contrée où la tempête l'a jetté. La honte attachée à son malheur lui a fait prendre des voyes détournées pour ne pas se montrer. Cependant le besoin de secours l'oblige à en chercher tant pour lui que pour Hélène & ses compagnons qui la gardent, dit-il, dans une grotte, où il vient de les laisser après le naufrage. Il frappe donc à la porte du Palais. Une Vieille qui ouvre le rebute d'abord. L'état fâcheux où il est, & la qualité de Grec, sont la cause de ce mauvais traitement. Cette Scène commence par une contestation entre Ménélas & l'Esclave, chose naïve pour les Athéniens, mais à notre égard peu digne du Théâtre Tragique. Cependant c'est par ce moyen que Ménélas est in-

ainsi appelée, dit-on, du nom de Libye fille d'Epaphus. Les Grecs nommoient Libye toute l'Afrique,

struit qu'il est en Egypte; & qu'il y a dans le Palais une Princesse Grecque nommée Hélène. L'embarras de Ménélas est intéressant. Car ce nom redouble sa curiosité. Mais la Vieille répond si juste à ses questions, qu'il ne sçait plus que penser. Elle lui dit, que cette Princesse est fille de Tyndare & issuë de Jupiter, qu'elle est de Sparte, & qu'elle étoit en Egypte avant la guerre de Troye. Enfin, elle le congédie beaucoup moins par inhumanité que par une piété fondée sur ce que le Roi d'Egypte fait mourir tous les Grecs qui mettent le pied dans Pharos.

Ménélas surpris autant qu'on le peut croire, d'une aventure si nouvelle fait ses réflexions quand il se voit seul. Il sçait qu'il vient de laisser sa femme dans une grotte, & il en retrouve une autre dans le Palais. » Y auroit-il dans le monde deux Jupiters, deux Tyndares, deux Spartes, deux Hélènes? Cette conformité de noms lui semble possible, bien qu'extraordinaire; mais pour la chose, elle lui paroît incroyable. A l'égard de la cruauté du Roi d'Egypte, il ne peut s'imaginer qu'elle aille jusqu'à le sacrifier. » Les flammes de Troye sont trop connues,

» dit-il, & le nom de Ménélas qui les
 » alluma, est célèbre dans tous les cli-
 » mats. »

*Æneid. l.
 1. v. 460.*

Quæ regio in terris nostri non plena laboris ?

Sur cette assurance, Ménélas prend le parti d'attendre le Roi Théoclymène, & s'il le trouve aussi inhumain qu'on le dit, il retrouvera du moins sa barque pour s'échaper.

Le Chœur sort du Palais avec Hélène: & il annonce d'abord en général l'Oracle de Théonoé, qui déclare nettement, que Ménélas n'est point mort, mais qu'il n'a pû encore aborder à sa patrie. Hélène ajoute par réflexion: » Théonoé assure que Ménélas arrivera » quand il sera parvenu à la fin de ses » maux: mais elle n'a point dit s'il arriveroit sain & sauf, & la joie de » sçavoir mon époux vivant m'a fait oublier ce point. Il a fait naufrage sur » un rivage peu éloigné de nous. Cher » Ménélas, hate-toi de te rendre à mes » souhaits ». Ce retour sur l'Oracle est bien naturel, & marque bien le caractère d'une seconde Andromaque. Hélène en achevant ces mots s'avance vers le tombeau de Protée. Car ce tombeau,

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 91

comme elle le dit, est son autel, son asyle, & le gage de sa fidélité pour Ménélas : puisqu'elle a mis sa vertu sous la protection du pere, pour se garantir des poursuites du fils.

Mais en approchant de ce lieu sacré ; elle apperçoit un homme qui la suit. C'est Ménélas dans un équipage bien capable de le rendre méconnoissable aux yeux d'Hélène. Elle suit, & croit que c'est un ravisseur qui veut l'enlever. Ménélas tâche envain de l'arrêter. L'étonnement qui paroît sur son visage à la vûe de sa femme qu'il reconnoît, la confirme de plus en plus dans le soupçon qu'elle a conçu de cet homme, que la frayeur jointe à une longue absence l'empêche de reconnoître. Elle crie, elle appelle du secours. Ménélas a beau protester qu'il n'est point un ravisseur, & qu'il ne veut que lui dire un mot. Elle court : il arrête, elle échappe & ne se croit en sûreté que quand elle est arrivée au tombeau de Protée.

Après ce jeu de Théâtre, la Scène devient fort agréable. Car Hélène & Ménélas revenus de leur premier trouble, se considerent l'un l'autre avec plus d'attention & d'étonnement. L'une voit les traits de Ménélas, & l'autre ceux d'Hé-

lène : ce qui donne lieu à une situation pareille à celle d'Amphytrion. Mais les sentimens qui naissent de cette reconnaissance sont bien différens. Hélène veut embrasser son époux. » Moi , votre époux , dit Ménélas ! » Plus il en voit de preuves , plus il se perd. Il ne peut concevoir qu'il y ait une double Hélène , & il se croit trompé par un songe. Mais la véritable Hélène lui explique le secret de l'énigme , en lui assurant que celle qu'il tient cachée dans une grotte , celle qui lui a été ravie par Pâris , celle qui a causé tant de maux à la Grèce n'est qu'un spectre formé d'air , en un mot , une fausse Hélène ; au lieu que celle qui lui parle a toujours vécu fidelle à son époux dans le sein de l'Egypte. Ménélas ne se paie pas de ce récit incroyable. Tant de prodiges l'étonnent , mais ils ne l'éblouissent pas. Il paroît même indigné , & résolu de se retirer pour éviter jusqu'à l'image d'une épouse qu'il déteste & dont il est résolu de se venger. Les larmes d'Hélène coulent en vain pour le rappeler. Elle s'écrie à peu près comme Inachus ; quand il retrouva sa fille Io changée en génisse.

Tu ne es quasita per omnes

Nata, mihi terras ? tu non inventa reperta

Luctus eras levior.

OVID.
Met. l. 1.
v. 653.

» Est-ce vous, ma fille, que je revois dit.
» Inachus, après vous avoir vainement
» cherchée en tant de lieux ? Hélas ! il me
» seroit plus doux de ne vous avoir pas re-
» trouvée. Quoi, Ménélas, dit Hélène,
» je retrouve un époux & je le perds ? »

Heureusement il survient un Officier Grec, qui arrivant de la grotte crie : *Au prodige*. Il vient en effet en raconter un des plus surprenans. Mais il tient le Roi en suspens, & lui dit, que bien vainement les Grecs ont essuyé tant de maux à Troye : qu'il n'y a plus d'Hélène pour Ménélas : qu'elle s'est évanouie dans les airs après avoir dit ces paroles : » Grecs » & Phrygiens, qui avez péri pour moi » aux rives du Scamandre, que je plains » votre illusion ! Junon vous abusoit, » Vous crûtes Hélène au pouvoir de Pâris. Il ne la posséda jamais. Pour moi, » ma destinée est remplie, & je retourne » dans les airs dont je suis formée. Mais » apprenez que la fille de Tyndare étoit » innocente ».

Ici l'Officier apperçoit Hélène que sa précipitation & sa situation sur le Théâ-

tre l'avoit empêché de voir d'abord.
„ Quoi , lui dit-il, je vous vois dans ces
„ lieux, & je venois apprendre à Mé-
„ nélas que vous n'étiez plus ! Hé bien ,
„ je ne souffrirai plus désormais que l'on
„ puisse dire que tant de travaux qu'il a
„ soufferts pour vous tirer de Troye
„ soient perdus „.

Ménélas pleinement convaincu par le rapport de l'Officier , si conforme au récit d'Hélène , se rend à l'évidence de ce prétendu miracle. On conçoit qu'un sujet pareil deviendrait comique sur notre Théâtre.

Le Poète même glissant légèrement sur une manière si délicate employe une partie de la Scène à exprimer la tendresse mutuelle , qui est l'effet de cette reconnaissance , & à satisfaire la curiosité de Ménélas sur l'enlèvement d'Hélène en Egypte. L'officier entre aussi dans la conversation ; & l'on voit par les discours qui se tiennent de part & d'autre , que la vertu d'Hélène dissipe entièrement les nuages qui l'avoient obscurcie.

Tout contribué à lui donner un nouveau lustre. Ménélas lui rend sa tendresse , & l'Officier lui présente de nouveaux hommages , comme si elle épousoit de nouveau Ménélas. „ Je crois , dit cet

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 95

» Esclave , porter encore le flambeau
 » nuptial sur le char qui vous condui-
 » soit l'un & l'autre à Mycènes. » Il brû-
 le d'aller apprendre cette heureuse nou-
 velle à ses compagnons qui sont restés
 sur le rivage , & il ne s'arrête que pour
 traiter d'une manière fort cavalière les
 oracles des Devins. La divination par le
 feu & par les cris des oiseaux lui paroît
 une folie ; & ce qui est singulier , c'est
 qu'il le prouve en forme. » Calchas, dit-il,
 » n'a point dit aux Grecs, vous prodiguez
 » votre vie pour un fantôme. Il n'en a
 » pas eu la pensée. Cependant un Etat
 » entier est détruit ; & qu'on ne dise pas
 » pour le justifier, que les Dieux n'ont pas
 » voulu nous découvrir cette illusion.
 » Pourquoi donc répondrai-je , consulte-
 » t'on les Devins? Dieux Demandons aux
 » leurs bienfaits , & laissons l'art des au-
 » pices , invention propre à flatter la cu-
 » riosité humaine , à fomenter la crédu-
 » lité , & à enrichir ceux qui s'en fer-
 » vent. L'Auspice le plus sûr est la rai-
 » son & le bon sens *.

Le merveilleux de cette impiété , c'est

* On sent ici & ailleurs qu'EURIPIDE étoit Phi-
 losophe , & ami de Socrate. Nous verrons dans
 la III. Partie comment ARISTOPHANE prend
 droit là-dessus de le rendre suspect.

que le Chœur l'approuve, & qu'Hélène y fouscrit. Qu'on voye Jocaste dans l'*Oedipe* * déclamer contre les Oracles, cela ne surprend point. Elle en est punie, & le Chœur s'élève contre l'impiété de la Reine. Mais ici rien de pareil. Tout est supposé vertueux jusqu'à Hélène: il se fait un prodige en sa faveur; & cependant tout concourt à fronder la divination & les Devins, sans épargner Calchas qui étoit le plus célèbre. A la vérité, on oppose le témoignage des Dieux à Calchas. Mais ce grand Prêtre auroit pû se tirer de cet embarras, en disant avec l'Officier, que les Dieux ont leurs secrets qu'ils cachent souvent aux humains. Pour le confondre avec tout son art, on lui ôte même cette ressource. Cela paroîtroit inconcevable, si l'on ne sçavoit d'ailleurs, que les Athéniens quoique superstitieux, n'en étoient pas moins railleurs & médisans à l'égard de leurs superstitions. Les *Nuées* d'Aristophane en font une bonne preuve, comme nous l'avons déjà observé. Nous donnerons la solution de ce problème.

Après le départ de l'Officier, Hélène s'informe curieusement des malheurs arrivés à Ménélas, & de la manière dont

* *Oedipe* de SOPHOCLE, *Tom. I.*

il a pû échaper à tant de dangers. Le Prince la satisfait en peu de mots : sur-quoi , elle s'écrie : » Ah , vos malheurs » n'ont que trop duré ; mais vous ne leur » avez survécu que pour trouver icile tré- » pas. » Ce soupir & cette réflexion al- larment Ménélas , & lui donnent lieu d'interroger à son tour Hélène. Elle lui confirme ce que la Vieille avoit déjà dit , que tout Grec doit payer de son sang le malheur ou la témérité de mettre le pied dans l'Egypte. Elle propose la fuite à son mari. Mais il trouve ce parti indigne d'elle & de lui. Fuiroit-il sans elle après l'avoir retrouvée si vertueuse , & la laisseroit-il à Pharos exposée à la passion d'un Tyran qui l'aime ? Le seul parti raisonnable , c'est de se cacher jusqu'à ce qu'il trouve un moyen assuré de sortir de l'Isle avec Hélène. L'on reconnoît ici la situation d'Oreste reconnu par sa sœur , dans l'Iphigénie en Tauride *.

L'avis qu'Hélène donne à son époux , c'est de tâcher de gagner Théonoé. Comme elle connoît tout par un esprit prophétique , elle ne sçauroit ignorer l'arrivée de Ménélas. Il faut donc l'engager à n'en pas parler au Tyran , qui est son frere. » Mais si elle nous refuse le secret , » dit Ménélas , que ferons-nous ? Vous

* Tom.
III. Act.
IV. Sc.
III.

„ mourrez , répond Hélène , & je devien-
„ drai malgré moi l'épouse du Tyran. „
Toutefois , elle jure de se percer du mê-
me glaive qui aura ôté la vie à son époux.
Celui-ci fait le même serment à l'égard
de sa femme. Mais il compte qu'il en
coûtera bien du sang au barbare , avant
que d'en venir à cette cruelle extrémité.
„ Approchez , s'écrie - t'il , approchez
„ vils ennemis: je sçaurai soutenir la gloire
„ que je me suis acquise à Troye. Que di-
„ roit-on , si le vainqueur d'Achille , &
„ le témoin de la mort d'Ajax n'exposoit
„ pas sa vie pour son épouse „ ? Voilà
un caractère de Ménélas bien différent
de celui que nous avons vû dans les Tra-
gédies précédentes. Mais il n'est pas sur-
prenant qu'on fasse un Ménélas brave
pour une Hélène vertueuse. Si les repro-
ches qu'on a faits à Euripide d'avoir trop
maltraité ce Prince , ont lieu dans les
autres Pièces , ils ne sont pas fondés sur
celle-ci ; & pour porter plus loin la ré-
flexion, il y a autant d'apparence à croire
qu'Athènes étoit bien avec Lacédémone
quand on jouoit cette Tragédie, qu'à pen-
ser que les deux Républiques étoient
brouillées , quand on représentoit celles
où Sparte & Ménélas ne sont pas épar-
gnés.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 99

Comme Hélène voit sortir Théonoé,
 elle est saisie de frayeur » Nous sommes
 » perdus , dit-elle : fuyez. Mais que ser-
 » viroit de se cacher ? Théonoé quoi-
 » qu'absente vous apperçoit. Malheu-
 » reux époux , le fer qui t'épargna dans
 » Troye , t'attendoit pour t'immoler à
 » Pharos. »

A C T E I I I.

L'on reconnoît la Prophétesse Théonoé à sa démarche grave & mystérieuse, & à ses paroles toutes fatidiques. Elle donne ordre à une de ses femmes de la précéder avec une lumière pour purifier l'air qu'elle va respirer , & à l'autre de passer le feu d'un flambeau sur sa route pour en ôter les souillures & la profanation. Puis elle veut qu'après sa prière faite , on reporte au Palais la flamme sacrée.

» Hé bien , dit - elle en appercevant
 » Hélène , que pensez-vous de mes Ora-
 » cles ? Voici Ménélas votre époux que
 » vous retrouvez privé de ses vaisseaux
 » & de la fausse Hélène. Malheureux
 » Prince , que de dangers vous avez es-
 » suyez , sans sçavoir si vous retourne-
 » rez dans votre patrie , ou si vous ter-

» minerez ici votre destin ! Les Dieux
 » sont partagés , & Jupiter assemble au-
 » jourd'hui son Conseil. Junon qui fut
 » votre ennemie , vous devient favora-
 » ble , & fouhaite votre retour dans la
 » Grèce pour désabuser les Grecs au su-
 » jet d'Hélène. Mais Vénus s'y oppose.
 » Elle craint de paroître avoir reçu de
 » Pâris le prix de la beauté à la faveur d'un
 » hymen vénal. Du reste , votre sort est
 » dans mes mains. Je puis à mon gré
 » prendre le parti de Vénus ou de Ju-
 » non , cacher ou reveler au Roi mon
 » frere votre arrivée en ces lieux , vous
 » perdre enfin , vous sauver. Il m'a lais-
 » sé ses ordres : je dois lui obéir.

En effet , elle se dispose en apparence
 à envoyer vers Théoclymene , pour l'a-
 vertir que Ménélas est à Pharos. Hélène
 effrayée se jette aux pieds de Théonoé ,
 & lui tient ce discours. » Vous me voyez
 » à vos genoux , Princesse , & sur ce
 » tombeau qui sert d'asyle à deux mal-
 » heureux. N'aurois - je retrouvé mon
 » époux après tant de périls , que pour
 » le voir mourir ! Ne revelez pas , je vous
 » conjure , un secret qui nous est si
 » cher , & n'achetez pas l'amitié d'un
 » frere barbare au prix de toute votre
 » piété. Songez plutôt que les Dieux

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 101

» haïssant l'injustice & la violence, veu-
 » lent que chacun jouisse de ses biens lé-
 » gitimes, & non pas de ses rapines. L'a-
 » bondance que produit l'injustice est
 » abominable à leurs yeux. La terre &
 » l'air sont des biens communs dont les
 » Dieux permettent l'usage : mais ils ne
 » souffrent pas qu'on s'enrichisse impu-
 » nément aux dépens des malheureux.
 » C'est par leur ordre & pour mon mal-
 » heur que Mercure m'a transportée en
 » ces lieux. Je fus confiée au Roi votre
 » pere, afin qu'il me rendît à cet époux
 » qui me redemande aujourd'hui. Com-
 » ment remplira-t-on ce devoir si Mé-
 » nélas meurt ? C'est à vous, Madame,
 » de respecter les Dieux, & les Mânes de
 » votre pere. Veulent-ils qu'on retien-
 » ne un dépôt qui n'appartient pas à l'E-
 » gypte ? Non, sans doute. Il est donc
 » de votre équité de suivre plutôt les vo-
 » lontés d'un pere juste, que de servir
 » la violence d'un frere cruel : & ne se-
 » roit-ce pas une tache pour un cœur
 » dépositaire des secrets divins, qu'on le
 » vît violer les ordres paternels, pour
 » seconder l'inhumanité ? Les profonds
 » mysteres vous sont dévoilés ; l'avenir,
 » le présent, le passé vous sont connus ;
 » & vous ignoreriez les loix de l'équité !

„ Mettez votre gloire , Madame , à me
„ tirer du sein de l'infortune où vous me
„ voyez. Le nom d'Hélène est odieux à
„ tous les mortels. Les Grecs me trai-
„ tent d'épouse perfide. Souffrez que
„ mon retour à Sparte les détrompe. Ma
„ présence seule les convaincra que c'est
„ la querelle de deux Divinités qui les
„ a perdus , & non pas moi qui les ai tra-
„ his. Par-là , vous me rendrez l'honneur
„ & les biens dont je ne jouis plus. Vous
„ procurerez un époux à ma fille , &
„ vous mettrez fin à toutes nos disgrá-
„ ces. Hélas , si la mort m'eût enlevé
„ Ménélas loin de ces lieux , je le pleu-
„ rerois absent : mais les Dieux me
„ l'ont rendu , & je le verrois périr !
„ Daignez , je vous supplie , m'épargner
„ cet horrible spectacle. Montrez - vous
„ fille équitable d'un pere si juste. Est-il
„ rien de plus glorieux pour les enfans
„ que d'hériter de la vertu de leurs pe-
„ res ? „

Théonoé convient qu'Hélène est di-
gne de compassion. „ Mais je voudrois ,
„ dit-elle , entendre ce que dira Ménélas.
„ N'attendez point , répond-il , que je
„ tombe à vos genoux , & que je flétrisse
„ par des larmes les lauriers que j'ai cueil-
„ lis à Troye. Je sçai qu'un Héros ne

» doit point rougir de pleurer dans la
 » situation où je me trouve. Mais ma for-
 » tune passée m'a rendu le cœur trop
 » haut pour donner la moindre apparen-
 » ce de foiblesse. Si donc vous jugez ,
 » Madame , que ce soit une action digne
 » de vous, de sauver un Prince infortuné ,
 » & de me rendre mon épouse , ren-
 » dez-là , sauvez-nous. Sinon , accoutu-
 » mé à être malheureux , je ne le serai
 » pas sans y être préparé. Mais je vous
 » déclare que vous en ferez plus coupa-
 » ble. Toutefois, je vais faire ce que je
 » crois pouvoir hazarder sans honte , &
 » ce qui sera , sans doute , capable de
 » vous toucher. Je m'adresserai aux
 » Mânes de votre pere. Sage Roi, que
 » renferme ce tombeau , prête l'oreille à
 » mes vœux. Rends-moi l'épouse que les
 » Dieux te chargerent de me garder. Si la
 » mort te met hors d'état de me satisf-
 » faire par toi-même , voici la Princel-
 » se ta fille qui tient ma destinée entre
 » ses mains : voudroit-elle ternir la gloi-
 » re d'un pere si respectacle ? Dieu des
 » Enfers , j'ose encore t'implorer. Com-
 » bien de victimes t'ai-je immolées pour
 » Hélène ? Rends-les moi , ou fais qu'une
 » Princesse qui semble ne pas dégénérer
 » de la vertu paternelle , me rende mon

» épouse. Au reste, Madame, si vous
 » m'en privez, il est bon de vous ap-
 » prendre ce qu'elle a passé sous silence.
 » Sçachez donc, qu'elle & moi nous
 » avons fait un serment de disputer sa
 » conquête à votre frere au prix de no-
 » tre vie. En un mot, il faut qu'il meure
 » ou qu'il tuë. Que s'il refuse le com-
 » bat, & qu'il nous force par la faim jus-
 » ques dans cet asyle, j'ai juré de retirer
 » le poignard encore tout sanglant du sein
 » d'Hélène, pour le plonger dans le
 » mien. Notre sang coulera sur les Cen-
 » dres de votre pere, & son tombeau
 » deviendra le nôtre; monument éter-
 » nel de l'outrage que vous lui ferez, &
 » source intarissable de regrets pour vous.
 » Assurez-vous bien qu'Hélène ne sera
 » ni au Roi d'Egypte, ni à aucun autre
 » & que je l'emmenerai, sinon dans la
 » Grece, du moins dans la région des
 » morts. Mais sied-il de m'attendrir? Plus
 » Héros que malheureux, je préfere ma
 » gloire à votre pitié. Vous pouvez me
 » faire mourir; je mourrai glorieux; ou
 » plutôt, croyez-moi, ayez soin de vo-
 » tre propre gloire & rendez nous justi-
 » ce ».

Le Chœur avertit Théonoé de pren-
 dre garde à la sentence qu'elle va pro-

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 105

noncer. Mais Théonoé avoit déjà pris le parti de l'équité, avant que d'entendre Hélène & Ménélas. C'étoit pour les éprouver qu'elle feignoit. Aussi leur promet-elle le secret à l'égard de Théoclymène, sans crainte de blesser son devoir, puisque par-là elle acquitte, autant qu'il lui est possible, la parole de son pere, & rend service à son frere en refusant de seconder sa barbarie. Elle conseille à Ménélas de se rendre Vénus propice, & elle le laisse concerter avec Hélène les moyens de s'évader.

Cette conférence sur une affaire si difficile est traitée de maniere à montrer parfaitement l'embarras où ils se trouvent. Car Ménélas propose un parti: puis on y trouve un obstacle. Il en imagine un autre avec aussi peu de succès. Tuera-t'il Théoclymène? Quelle apparence que sa sœur le permît? D'ailleurs, comment fuir sans vaisseau? Tous ceux de Ménélas ont été brisés.

Hélène est plus heureuse en ressources. Elle propose à son mari le dessein qu'elle a de le faire passer pour mort. Mais comme Ménélas ne voit pas où conduit cet artifice, elle développe peu à peu son projet, & prévient ainsi le dénouement qu'il auroit fallu seulement préparer.

C'est un défaut que nous avons souvent observé dans Euripide. Il est vrai pour- tant que le projet est si hardi , & d'une exécution si délicate qu'il laisse encore aux spectateurs tout le plaisir de l'attente.

La Princesse veut que Ménélas ne quitte point le tombeau de Protée qui est un asyle sacré , tandis qu'elle ira préparer les ressorts que nous dirons dans la suite. Mais avant que de rentrer dans le Palais , elle invoque Junon & Vénus avec beaucoup d'ardeur. Ce qu'elle dit à Vénus est singulier. » O Vénus , cessez de pour-
» vre les tristes jours de celle qui vous a
» procuré la palme de la beauté. Ne vous
» suffit-il pas des maux véritables que
» vous m'avez faits , en livrant une fausse
» Hélène aux Troyens ? Si vous voulez
» ma mort , souffrez que je meure au
» moins dans ma patrie. Etes-vous donc
» insatiable de maux ? Faut-il que vous
» vous repaissiez de passions , de rage &
» d'horreurs ? Faut-il que les Amours en-
» sanglantés remplissent nos maisons de
» carnage ? Ah , si vous étiez ce que vous
» devez être , vous seriez la plus aimable
» des Déeses ».

Le reste de la Scène est pour le chant du Chœur. Les femmes Grecques touchées des malheurs d'Hélène & de leurs

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 107

propres calamités voudroient imiter les plaintes de Philomèle pour peindre la destinée de Troye. Elles en font en effet une peinture animée en remontant jusqu'à Pâris, qui fut la source de tant de maux. Elles se rappellent encore le dépit de Nauplius qui pour venger sur les Grecs la mort de son fils Palamede, alluma des feux sur des rochers de l'Eubée pour attirer leurs vaisseaux à un naufrage certain. Enfin elles détestent les guerres, & les Héros guerriers qui mettent leur gloire à faire des malheureux, sous prétexte d'appaîser des discordes.

A C T E IV.

Cet Acte n'est que l'exécution du dessein de l'artificieuse Hélène. Ménélas se tient caché derrière le tombeau, & Théclymène arrive en équipage de chasse suivi d'Officiers & de chiens. Après avoir salué le tombeau de son pere, suivant son usage, il ordonne à ses domestiques de reporter dans le Palais les toiles qui lui ont servi pour la chasse, & de remener ses chiens. Puis il se blâme lui-même, comme par réflexion, d'être si indulgent envers ses Officiers ; parce qu'il a appris en chemin qu'un Grec étoit arrivé dans l'Isle.

E vj.

& qu'il étoit échapé aux sentinelles. Il conjecture que c'étoit quelque espion ou quelque ravisseur député pour enlever Hélène. Aussi a-t'il déjà envoyé après lui, pour tâcher de le prendre & de le punir de mort. » Mais quoi , (s'écrie-t'il en entrant dans l'enceinte du sépulcre) le » projet est déjà exécuté. Je ne vois plus » Hélène dans son asyle. Sans doute, on » me l'a ravie. » La passion qu'il a pour elle , & le dessein où il est de hâter son mariage lui inspirent la pensée de courir lui-même après le ravisseur. Il appelle ses Officiers & demande un char. Mais Hélène sort du Palais à l'instant.

Théoclymène content de voir sa crainte déçue, ne fait paroître sa surprise qu'au sujet de l'habillement d'Hélène. Car au lieu que ses vêtemens étoient blancs, elle revient en longs habits de deuil, la tête rasée & les yeux baignés de larmes. Son amant veut sçavoir la cause de son nouveau chagrin. Seroit-ce un songe fatal ou quelque triste nouvelle de Sparte ? » Seigneur , » répond-elle ; car c'est le nom que je » consens de vous donner désormais ; je » suis accablée de douleur ; tout est perdu pour moi. »

La feinte douleur d'Hélène s'explique par une de ces Scènes dont j'ai souvent

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 109

parlé , & qui se font par des interrogations & des réponses alternatives vers pour vers. Elle est très agréable , sur tout par les équivoques heureuses que le sujet fournit de lui-même. Car l'artifice de l'épouse de Ménélas consiste à faire entendre au Roi par des pleurs affectés & par des paroles entre-coupées de sanglots , que son époux est mort ; & qu'outre Théonoé qui l'assure , un Grec qui a fait naufrage avec lui vient d'en apporter la nouvelle. Cet homme est Ménélas qui se montre au Roi :

Ses habits déchirés & le triste état où il est , font assez voir à Théoclymène que c'est un étranger qui a fait naufrage. Sur quoi Hélène contrefaisant les personnes fort affligées , s'écrie : „ Ah , il me semble voir en cet état mon époux ! „ Théoclymène s'informe curieusement de toutes les circonstances de cette mort , apparemment de peur de surprise. Mais les réponses d'Hélène sont si justes , & le piège est si bien tendu , que le Roi ne sauroit l'éviter : & de plus son amour pour elle le porte aisément à croire ce qu'il souhaite , la mort de Ménélas ; puisque cet époux étoit l'unique obstacle qu'Hélène pût apporter à la passion de ce Roi amoureux. Il demande à la Princesse , si

le tombeau de Protée fera encore désormais sa demeure. Mais Hélène sans élever beaucoup cette nouvelle attaque de son amant, lui déclare enfin, qu'étant devenuë libre elle consent à l'épouser. » Oublions le passé, reprend-elle, & cessons de nous haïr. » Puis elle demande à Théoclymène une seule grâce, c'est de lui permettre de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Ménélas : c'est là le nœud de l'artifice. Car Théoclymène peu instruit des coutumes Grecques se prête à tout ce que veut Hélène. Or elle prétend que son mari étant mort sous les eaux, il faut (suivant l'usage des Grecs) qu'elle monte sur un vaisseau ; & qu'elle aille sur la mer assez loin du rivage pour y faire les funérailles convenables. Le Roi charmé d'avoir enfin triomphé, à ce qu'il croit, des repugnances d'Hélène, permet tout, n'examine rien, & veut de plus fournir tout ce qui est nécessaire à cette pompe funébre. Pour sçavoir plus sûrement ce qu'il faut, il interroge Ménélas. Tout se borne à des animaux pour les sacrifices, à des lits, à des armes, & à des fruits.

L'usage de présenter aux morts tout ce qui sert à la vie, favorisoit le dessein d'Hélène & de Ménélas. Une seule chose fait

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 117

peine au Roi. Quelle nécessité que le vaisseau s'écarte si loin des bords? Ne sauroit-on faire cette cérémonie sans Hélène? Mais on lui donne des réponses qui écartent tous les scrupules. C'est, dit-on, l'épouse elle-même qui doit faire les funérailles de son époux; & à l'égard du vaisseau on doit le mettre en pleine mer, afin que les flots ne rejettent pas sur le rivage, les restes sacrés du sacrifice. Théoclymène trop satisfait de la parole qu'Hélène lui a donnée de l'épouser s'aveugle sur tout ceci. Il veut tout préparer pour la cérémonie, donner au Grec des vêtemens & des vivres en faveur de l'heureuse nouvelle qu'il a apportée, & laisser à Hélène la satisfaction de pleurer pour la dernière fois son ancien mari.

» Cependant, ajoute-t'il, consolez-vous, Madame. Ne vous livrez point à d'inutiles regrets: ils ne vous rendront pas votre époux. » C'est ce que dit un de nos Poètes.

Pourquoi ces soins superflus;

Pourquoi ces cris, ces allarmes?

Ton époux ne t'entend plus.

» En effet, reprend Ménélas, votre devoir, Princesse, est d'aimer le mari qui vous parle, & d'oublier le mort.

„ Votre état présent l'exige de vous. Que
 „ si je suis assez heureux pour retourner
 „ dans la Grece , je rétablirai votre gloi-
 „ re injustement flétrie , pourvû que
 „ vous soyez telle que vous devez être
 „ envers votre époux. „ Hélène répond
 sur le même ton à ces équivoques , tandis
 que le Roi qui en est la dupe goûte des
 complimens & des douceurs qui ne sont
 pas pour lui. Tous rentrent ensuite dans
 le Palais , excepté le Chœur dont l'Inter-
 mede paroît étranger au sujet , à la pre-
 miere vûë , puisqu'il ne s'agit que du ra-
 vissement de Proserpine , & des maux
 que causa aux hommes le chagrin de Cé-
 rès : mais il y a une finesse assez délicate ,
 en ce que le Chœur n'osant révéler la
 fuite d'Hélène , en parle cependant d'une
 maniere couverte & allégorique , en rap-
 pellant l'aventure de Proserpine enlevée
 par Pluton.

A C T E V.

Hélène vient rendre compte aux fem-
 mes Grecques du succès de son entrepri-
 se , & les prie de garder le secret jusqu'à
 la fin , afin qu'en se sauvant elle puisse
 contribuer un jour à leur délivrance. In-
 continent Théoclymène sort avec Mé-

nélas & des Officiers chargés de toutes les choses qu'Hélène avoit demandées ; & il leur ordonne de suivre Ménélas : mais comme il ne sçauroit perdre Hélène de vûë, il tâche de la dissuader du voyage qu'il a permis. Il craint que sa douleur ne la porte à se précipiter dans la mer, pour suivre l'Ombre de son époux : & il est jaloux des pleurs qu'elle verse pour un mort qu'il regarde encore comme un rival.

Hélène allégué la Religion & les droits sacrés d'un premier Hymen, qui ne permettent pas à une femme vertueuse de se dispenser des derniers devoirs envers un mari aimé. Du reste pour rassurer Théoclymène, elle lui promet de ne pas se livrer à son désespoir, & le presse cependant de donner ses ordres pour avoir un vaisseau prêt. Le Roi y consent enfin, & commande qu'on lui donne une galere Phénicienne de cinquante rames, avec ordre aux rameurs & à l'équipage d'obéir à l'Etranger. Il lui prend même envie d'accompagner Hélène, & d'être de la cérémonie ; mais elle vient à bout de l'en détourner. Tous ces petits obstacles qu'il faut lever l'un après l'autre, & qui semblent devoir tout renverser, font l'intérêt de cette intrigue.

Enfin Théoclymène , après avoir ordonné de faire tous les préparatifs de son nouveau mariage , prie le Grec de lui ramener au plutôt Hélène , les congédie l'un & l'autre , & se retire. Ménélas réitère ses vœux au Ciel , & part avec sa suite , tandis que le Chœur occupe la scène par des chants qui n'expriment que des souhaits vifs & élégans pour l'heureux retour d'Hélène dans sa patrie.

Quoique cet intervalle soit assez court par rapport à la vraisemblance , un homme vient d'un air effrayé apprendre au Roi la fuite d'Hélène ; & lui déclarer que c'est Ménélas lui-même qui l'a emmenée sur la Galère que Théoclymène leur a prêtée. Le Roi ne peut croire d'abord une chose si dépourvue d'apparence : & le moyen qu'un homme seul ait pû venir à bout de tant d'Egyptiens dont il étoit accompagné ? Mais l'esclave lui fait un récit détaillé en ces termes.

„ Dès qu'Hélène est sortie du palais
 „ pour aller sur le rivage de la mer , elle
 „ s'est mise à verser d'artificieuses larmes
 „ sur la prétendue mort de Ménélas qui
 „ la conduisoit. Arrivés au port nous en
 „ détachons une Galère de cinquante ra-
 „ mes : nous faisons les préparatifs : l'un
 „ s'occupe à élever les mâts , l'autre à pla-

» cer les rames , d'autres à disposer les
 » voiles & à attacher le gouvernail. In-
 » continent nous voyons s'approcher cu-
 » rieusement du rivage des hommes de
 » bonne mine, mais en mauvais équipage.
 » C'étoient les compagnons du fils d'A-
 » trée. Dès qu'il les apperçoit il s'écrie
 » avec une douleur feinte : malheureux
 » Grecs , comment & sur quel vaisseau
 » avez-vous fait naufrage : du moins ve-
 » nez seconder Hélène , & rendre avec
 » nous les derniers honneurs à son époux
 » submergé. Ceux-ci versant des larmes
 » simulées entrent dans le vaisseau , &
 » portent des offrandes pour ce sacrifice
 » de mer. Tout cela nous paroissoit suf-
 » fect , & nous nous entretenions tout
 » bas sur ce grand nombre de Grecs ; mais
 » pour obéir à vos ordres , nous n'osions
 » trop éclaircir ce mystère : car enfin ,
 » Seigneur , l'ordre d'obéir à l'Etranger
 » est la cause unique de notre infortune.
 » Déjà tout étoit transporté dans le vais-
 » seau : le taureau seul refusoit de passer ,
 » il pouffoit des mugissemens , & nous
 » écartoit tous en menaçant des yeux &
 » des cornes quiconque osoit en appro-
 » cher. Compagnons , dit alors Ménélas ,
 » vous qui avez renversé Troye ; suivez
 » nos coutumes Grecques ; traînez cette

» victime jusques dans la Galere , & cette
 » épée l'immolera. Ils prennent aussi-
 » tôt la victime , & l'entraînent sur une
 » planche ; de sorte que Ménélas en par-
 » tie par caresse , & en partie par force
 » acheve de la faire entrer dans le navire.
 » Comme il ne manquoit plus rien ,
 » Hélène s'assit au milieu de la poup-
 » pe ; Ménélas ressuscité prend sa
 » place auprès d'elle ; & les autres se
 » rangent de suite à droite & à gauche.
 » Tous avoient des poignards cachés
 » sous leurs robes. Ils poussent à l'instant
 » de grands cris , sans doute pour s'ex-
 » horter à leur voyage , autant que nous
 » avons pû l'entendre. Comme nous
 » étions à quelque distance des côtes de
 » Pharos , le Pilote demande s'il est né-
 » cessaire de voguer plus loin. C'est assez
 » pour mon dessein , répond Ménélas.
 » Incontinent il court vers la proue l'épée
 » à la main ; & en égorgeant le taureau ,
 » sans faire mention d'aucun mort , il fait
 » seulement cette prière : Dieu des mers ,
 » & vous chastes filles de Nérée , condui-
 » sez-moi avec mon épouse aux rivages
 » de la Grece. Cependant le sang de la
 » victime ruisseloit dans les eaux , pré-
 » sage heureux pour l'Etranger. Alors
 » un de nous dit à son voisin ; ce voyage

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 117

» est frauduleux ; retournons en arrière ;
 » prenez le commandement , & tournez
 » le gouvernail. Mais le fils d'Atrée , tout
 » fumant du sang de la victime , appelle
 » ses compagnons : Amis élite de la Gre-
 » ce , que tardez-vous ? Massacrez ces
 » barbares & précipitez-les dans les flots.
 » Notre chef de son côté nous crie : Sai-
 » sissez promptement cette planche ; bri-
 » sez ces bancs : tirez ces rames , & met-
 » tez en pièces ces perfides Etrangers.
 » Tous se levent ; tous s'animent : les uns
 » armés de poignards , les autres de tout
 » ce que le hazard leur fournit. Il se fait
 » un horrible combat , & la Galere est
 » rougie de sang. Hélène du haut de la
 » poupe crie aux siens : Souvenez-vous
 » des exploits de Troye , & renouvellez-
 » les sur ces barbares. Dans cette ardeur
 » mutuelle vous eussiez vû se confon-
 » dre les vaincus & les vainqueurs , &
 » plusieurs tomber morts. Ménélas en
 » général d'armée examinoit où il falloit
 » porter du secours , & il y voloit à l'ins-
 » tant. Il frappe ; il renverse tout ce qui
 » lui résiste , & culbute enfin tous nos
 » nautonniers dans la mer ; puis s'empa-
 » rant du gouvernail : C'est en Grece ,
 » dit-il , que je prétends aller. On tour-
 » ne la voile ; un vent favorable vient

» l'enfler , & le vaisseau dispa-
 » roît à mes
 » yeux. Pour moi , plutôt que de m'ex-
 » poser à une mort certaine , je m'étois
 » jetté dans les flots dont l'on m'a tiré
 » pour venir vous annoncer ce malheur ,
 » & pour vous dire que rien n'est plus sa-
 » litaire qu'une sage défiance ».

Théoclymène , doublement duppé ,
 & comme amant & comme Roi , con-
 çoit une fureur qui le porte à venger au
 moins sur sa sœur les intérêts de son
 amour & de son sceptre. Elle est coupa-
 ble à ses yeux , pour ne lui avoir pas re-
 vélée l'arrivée de Ménélas à Pharos. Le
 Chœur , suivant son office , tâche d'ap-
 païser Théoclymène. » Où courez-vous
 » Seigneur ? Dans quel sang allez-vous
 » tremper vos mains ? » Cela produit
 une contestation courte & intéressante
 entre le Roi & le Chœur : mais comme
 des femmes captives ne peuvent faire en-
 trer la raison dans l'esprit d'un ennemi
 courroucé , Euripide a recours à la ma-
 chine pour le dénouement ; & il introduit
 à propos les deux Gemeaux Castor &
 Pollux , dont l'un prend la parole pour
 calmer Théoclymène. Il le fait en lui al-
 légant l'innocence de Théonoé , & la
 volonté des Dieux sur Hélène. Il adref-

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 119

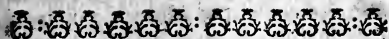
Se ensuite le discours à Hélène même , quoiqu'absente , pour lui annoncer un retour heureux dans sa patrie , & les honneurs divins qui lui sont réservés après sa mort. Elle doit donner son nom à une Isle * , & Ménélas doit habiter pour toujours dans les Isles fortunées. Cette fable Athénienne est le but de toute la pièce ; ce qui confirme ce que nous avons dit plus d'une fois , à sçavoir , que les Poètes Grecs travailloient presque toujours sur des sujets capables de flatter leur patrie , & que leurs Tragédies étoient presque toujours allégoriques.

Si l'on veut se rappeler l'idée de l'Iphigénie en Tauride on trouvera que cette Tragédie lui est parfaitement conforme. C'est de part & d'autre une Princesse transportée hors de sa patrie dans une terre étrangère, Iphigénie en Scythie, & Hélène en Egypte. Ici c'est un époux, là c'est un frere ; tous les deux inconnus & prêts d'être immolés ; qui reconnoissent l'un une sœur, l'autre une épouse. Des deux côtés ce sont les femmes qui , par leur génie plus industrieux que celui des

* L'Isle d'Hélène : c'est une des Sporades du promontoire Sunium.

hommes, trouvent le secret de s'évader
 & d'enlever ce qu'elles ont de plus
 cher, à la fureur de deux Tyrans. Enfin
 des Dieux en machine font les deux dé-
 nouemens, & remettent le calme sur le
 Théâtre.





ION,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

LA fable d'Ion est fort composée: aussi fait-elle la matière d'un long Prologue récité par Mercure tout exprès pour instruire les spectateurs à qui il adresse la parole sans autre artifice.

A C T E I.

Voici le fonds du Prologue & le sujet. Creüse, fille d'Erechthée Roi d'Athènes, fut séduite par Apollon; & de ce commerce elle mit au monde un fils, à l'insçu d'Erechthée. Pour mettre son honneur à couvert, elle exposa ce fils dans la grotte même qui avoit été témoin de son malheur: mais elle eut la précaution de mettre l'enfant dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avoit, pour suivre en cela une coutume domestique fondée sur une fable. C'est qu'E-

erichthonius * son ayeul & fils de la terre , avoit été confié par Minerve aux trois filles de Cécrops , avec défense d'ouvrir le petit panier où il étoit renfermé. Aglauros , l'une des Cécropides , cédant à la curiosité , ouvrit ce dépôt mystérieux , & y trouva un enfant accompagné d'un serpent. Ovide en parle comme Euripide.

Mais pour revenir à Créüse , elle renouvela en quelque sorte l'aventure d'Erichthonius , & Mercure fit pour elle ce que Minerve avoit fait pour son ayeul ; car le Dieu , à la prière d'Apollon , tira le fils de Créüse de la grotte où sa mere l'avoit caché , & le transporta au Temple de Delphes. La Prêtresse d'Apollon fut d'abord choquée de cette aventure , dans la pensée qu'elle étoit arrivée à quelque Delphienne , doublement coupable d'avoir manqué à son devoir , & d'avoir osé profaner un temple si respectable. Elle voulut même jeter l'enfant hors de cette demeure sacrée ; mais Apollon lui toucha le cœur , & la pitié l'emporta sur l'indignation , de manière que la Prêtresse prit soin de nourrir ce pupille. Il crut sous les yeux de sa libératrice & à

* Erichthonius quatrième Roi d'Athènes. Voyez cette fable dans OVIDE , *Mét.* l. 2. f. 12.

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 123

L'ombre des autels , fans que lui ni elle eussent aucune lumiere de ceux dont il avoit reçu le jour. L'estime qu'il s'acquit parmi les Delphiens , les engagea à le faire le dépositaire des Trésors du Temple : cependant sa mere Creüse épousa Xuthus à l'occasion qu'on va dire.

Ce Xuthus n'étoit pas d'Athènes , mais d'Achaïe , & issu d'Eole. Il vint un jour au secours des Athéniens qui avoient une guerre sur les bras. Il les aida à remporter la victoire sur leurs ennemis ; & Creüse avec le sceptre d'Athènes fut le prix de sa générosité & de sa valeur : mais tous deux après plusieurs années se voyant sans héritiers résolurent d'aller à l'Oracle de Delphes. C'est ici précisément que commence la pièce. Mercure prévient le spectacle en avertissant que le dessein d'Apollon est de faire passer Ion , ce fils qu'il a eû de Creüse , pour véritable fils de Xuthus , & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie , partie considérable de la Grece.

Mercure s'étant retiré , Ion se montre à la tête de plusieurs Ministres d'Apollon. „ Déjà , dit-il , le Dieu de la lumière fait briller son char sur la terre ; les astres en sa présence fuyent dans le sein de la nuit sacrée. Le sommet de la double

» colline reçoit un double éclat Les par-
» fums montent jusqu'à la voute du
» Temple ; & la Prêtresse assise sur le
» trépié est prête d'annoncer au peuple
» les oracles du Dieu. Allez , Ministres
» saints , allez à la source de Castalie ,
» & après vous être lavés dans ses eaux
» pures , rentrez dans le Temple : pu-
» rifiez sur tout vos levres pour inter-
» prêter heureusement les myſteres d'A-
» pollon Pour moi fatifait de l'humble
» emploi que j'exerce depuis mon enfan-
» ce , je vais orner ce vestibule de cou-
» rones de laurier , en nettoyer l'en-
» trée , & écarter à coup de fleches les
» oiseaux qui pourroient souiller les of-
» frandes : car étant ſans mere & ſans pe-
» re , je regarde ce Temple qui m'a ſer-
» vi de berceau , comme un lieu ſacré
» qui exige tous mes ſoins. »

Tandis qu'il s'occupe à ce pieux exer-
cice , il entretient ſon eſprit d'idées con-
formes à ſon emploi. Les lauriers , les
myrtes , l'eau de Caſtalie , tout lui rap-
pelle le ſouvenir du Dieu qu'il ſert , & la
pureté qu'un miniſtre doit avoir dans ſon
ſervice. » Heureux travail , s'écrie-t'il !
» O Phébus , c'eſt toi que je ſers , & dans
» le lieu qui t'eſt le plus cher ! Que cet
» emploi m'eſt doux ; qu'il m'eſt glo-

» rieux ! Je ne suis point esclave d'un vil
 » mortel ; je suis le ministre d'un Dieu.
 » Oui , ce Dieu est mon véritable pere ,
 » puisque , c'est par lui & de ses bien-
 » faits que je vis » Tout ceci est une es-
 pèce d'hymne , avec un refrain à la louan-
 ge d'Apollon. Elle est suivie de quelques
 traits un-peu trop naïfs pour notre Théâ-
 tre : car Ion voyant une foule d'oiseaux
 qui sortent du Parnasse , & qui voltigent
 autour du Temple , les écarte à grands
 cris , & les menace de les frapper de ses
 traits , en les appelant chacun par leur
 nom.

Des filles Athéniennes qui arrivent
 font une autre scène naïve : elles exami-
 nent curieusement le vestibule du Tem-
 ple. » Ce n'est pas seulement dans no-
 » tre Athènes , si chere aux Dieux , di-
 » sent-elles qu'on voit des Temples ma-
 » gnifiques , puisque Delphes en a un si
 » beau. » Sur quoi Ion leur fait considé-
 rer divers tableaux ou bas reliefs , qui ré-
 présentent quelques histoires des Dieux.
 » De grace , dit-il , voyez le fils de
 » Jupiter* , qui de sa faux dorée tuë l'hy-
 » dre de Lerne.

* Her-
cule.

LE CHŒUR. Je le vois.

ION. Et cet autre auprès de lui, qui tient * un flambeau ardent.

LE CHŒUR. Quel est-il? Nous le représentons souvent, ce me semble, dans nos ouvrages de tapisserie.

ION. C'est Iolas, Ecuyer d'Hercule. Regardez encore celui-ci * sur un cheval ailé, tout prêt à tuer le monstre à trois corps.

* Bellérophon armé contre la Chimère.

Cela suffit pour connoître le goût de cette scène : à chaque demande Ion répond : » Là? Ce sont les Géans : ici? C'est » Bacchus avec ses Thyrses : de ce côté? » C'est Pallas avec son Egide ; » & choses semblables, qui sont de vraies beautés, mais peut-être trop simples pour le goût présent. Virgile n'a pas manqué de copier en partie cette situation, lorsqu'il nous peint *Ænée* dans un Temple de Carthage, dont il parcourt les peintures » Dans » ce bois là même, dit-il, Didon faisoit » ériger un Temple en l'honneur de Junon. Elle y avoit fait dresser la statue de la Déesse, & elle avoit enrichi le Temple de ses présens. Le seuil posé sur les degrés, par où l'on montoit,

Æneid.
l. 3. v.
445.
Traduit
du P. CA-
TROU.

* Je lis ainsi après BARNEZ, parce qu'en effet Iolas bruloit les têtes de l'hydre, à mesure qu'Hercule les coupoit : la leçon ordinaire ne s'entend pas bien.

» étoit d'airain , & les colonnes qui
 » portoient l'architrave étoient de bron-
 » ze , aussi-bien que les gonds qui soute-
 » noient les portes. Le premier specta-
 » cle qui se présenta aux yeux d'Ænée ,
 » servit beaucoup à calmer ses inquié-
 » tudes , à le rassurer sur les périls dont
 » sa vie étoit menacée , & à remettre la
 » confiance dans son cœur. En effet ,
 » tandis qu'il parcouroit des yeux les di-
 » vers ornemens du Temple , en atten-
 » dant que la Reine y vînt ; tandis qu'il
 » réfléchissoit sur le bonheur des nou-
 » veaux citoyens , & qu'il étoit charmé
 » de l'habileté des ouvriers & de la beau-
 » té des ouvrages , il fut surpris de voir
 » toute la suite de la guerre de Troye ,
 » tracée par ordre en d'excellens ta-
 » bleaux. Il conclut que la Renommée
 » avoit répandu par toute la terre les
 » traveaux d'un si long siège. Ænée re-
 » connut Agamemnon & Ménélas en
 » peinture. Il discerna Priam & Achille
 » dont la colère fut si funeste aux deux
 » partis. A cette vue il s'arrêta , & les
 » yeux baignés de larmes , en quelle ré-
 » gion dit-il à Achate , nos aventures
 » n'ont-elles pas pénétré ? On a joint ici
 » le portrait de Priam à ceux des Géné-
 » raux Grecs. Vous voyez qu'on sçait y

» faire justice au mérite ; qu'on y a le
» cœur tourné à la compassion , & qu'on
» y est touché de l'infortune des malhen-
» reux. Ne craignez plus : nous ſçaurons
» tirer avantage de la connoiſſance qu'on
» a de nos malheurs dans ces lieux. Il
» parla de la forte & continua de par-
» courir des yeux ces muettes peintures.
» Chaque tableau lui fit verſer des lar-
» mes. Il voyoit d'une part les Grecs af-
» ſaillans fuir devant une troupe de jeu-
» nes Troyens qui les pourſuivoient : d'u-
» ne autre part il voyoit les Phrygiens
» mis en fuite par Achille. Il conſidéroit
» dans un tableau les tentes de l'infortu-
» né Rhéſus , qui venu pour ſecourir
» Troye , fut attaqué de nuit par Dio-
» mède. On pilloit ſon camp lorsque
» le chef étoit encore dans ſon pre-
» mier ſomme , & on le rempliſſoit de
» carnage. Diomède conduiſoit les che-
» vaux ſous les pavillons qu'il avoit enle-
» vés à Rhéſus , avant qu'ils euſſent pû
» paître dans les prez de la Troade , &
» boire des eaux du Xanthe. Ce ſpec-
» tacle fit verſer des larmes à Énée. Dans
» un autre tableau paroiſſoit le jeune
» Troïlus , qui fut aſſez audacieux pour
» défier Achille. Il eſſaïa en vain ſes ar-
» mes contre lui, Troïlus lui étoit inégal,

„ en forces : aussi le voyoit-on le corps
 „ presqu'entier hors de son char , tom-
 „ bé à la renverse & entraîné vers la ville
 „ par les cheveux dont il tenoit encore
 „ les rênes. Sa tête & sa chevelure traî-
 „ noient à terre , tandis que sa lance qui
 „ lui restoit à sa main traçoit un sillon
 „ sur le sable. Dans un troisième ta-
 „ bleau-étoient représentées les Dames
 „ Troyennes , les cheveux en désordre
 „ dans le Temple de Pallas. Elles paroîs-
 „ soient offrir leurs vœux à la Déesse peu-
 „ favorable. D'un air triste & suppliant
 „ elles lui présentoient une robe pour
 „ couvrir sa statuë ; & elles se frappaient
 „ le sein. Pallas irritée sembloit tenir les
 „ yeux baissés en terre. Une autre peintu-
 „ re représentoit le corps d'Hector, qu'A-
 „ chille après l'avoir traîné autour des
 „ fossés de Troye, vendoit à Priam qui
 „ étoit venu le racheter. Énée ne put
 „ s'empêcher de pousser un profond sou-
 „ pir , lorsqu'il vit les dépouilles , le
 „ char & le corps de son ami ; & qu'il ap-
 „ perçut Priam désarmé tendant des
 „ mains suppliantes au meurtrier de son
 „ fils. Dans une autre peinture il se vit
 „ lui-même environné dans une mêlée
 „ par les principaux chefs du camp enne-
 „ mi. Il y vit les Ethiopiens , & il re-

„ connu Mémnon à la noirceur de son
 „ visage, & à la lueur de ses armes. La
 „ généreuse Pentésilée s'y faisoit remar-
 „ quer : elle étoit conductrice d'un esca-
 „ dron d'Amazones, dont les boucliers
 „ étoient échancrés en demicercle. Leur
 „ Reine soutenant d'une écharpe la seule
 „ mammelle qui lui restoit, paroissoit plus
 „ fiere que mille autres de ses compa-
 „ gnes ; & toute fille qu'elle étoit, elle
 „ osoit se mesurer avec les plus braves
 „ guerriers „

Ce morceau de l'*Ænéide* est si beau ,
 que j'ai crû devoir n'en rien omettre
 malgré sa longueur, pour faire voir avec
 quelle délicatesse Virgile a sçu imiter les
 anciens, & enchérir sur les beautés na-
 turelles qu'il a trouvées dans leurs écrits.
 En voici encore un dans le même genre,
 que le lecteur me sçaura gré de lui rap-
 peller. Il est du sixième livre de l'*Ænéide*
 où le Poète décrit l'arrivée d'*Ænée* à Cu-
 mes ; & ce Prince occupé à considérer
 le Temple de Diane.

Ænéid.
 l. 6. v.
 31. trad.
 du P. CA-
 229. v.

„ Déjà le héros & sa suite étoient en-
 „ trés dans le bois consacré à Diane, &
 „ bientôt ils furent rendus à son Temple
 „ tout éclatant de dorures. On dit que
 „ Dédale fuyant la persécution de Mi-
 „ nos, osa se hasarder à fendre les airs

„ avec des aîles qu'il se fabriqua , & que
 „ par un chemin nouveau volant vers le
 „ Septentrion ; Il vint à Crete à l'endroit
 „ le plus élevé de Cumes. Dès qu'il y fut
 „ arrivé il commença par consacrer à
 „ Phébus ses aîles ; puis il érigea un Tem-
 „ ple magnifique. Sur les portes du Tem-
 „ ple il sculpa en bas relief la mort d'An-
 „ drogée. Il y représenta les Athéniens
 „ que Minos obligeoit tous les ans d'en-
 „ voyer à Crete quatorze de leurs enfans.
 „ On y voit l'urne dont on se servoit pour
 „ les tirer au sort. Dans un autre bas re-
 „ lief étoit figurée l'Isle de Crete vis-à-
 „ vis d'Athènes. On y avoit représenté
 „ Pasiphaé , & l'objet de son brutal
 „ amour. Le Minotaure qui en fut le fruit
 „ Monstrueux y avoit sa place. On ap-
 „ percevoit d'un autre côté le fameux la-
 „ byrinthe dont on ne pouvoit retrou-
 „ ver l'issue , lorsqu'on y étoit entré. Dé-
 „ dale s'y étoit représenté lui-même.
 „ Trop favorable à la passion qu'Aria-
 „ ne avoit conçue pour Thésée , il don-
 „ noit à celui-ci un fil pour lui faire re-
 „ trouver sa route dans les obscurs dé-
 „ tours du labyrinthe. Infortuné Icаре ,
 „ sans doute vous auriez eû part à ce
 „ bel ouvrage de Dédale ! Deux fois le
 „ pere s'efforça d'employer l'or pour ex-

» primer la chute de son fils ; deux fois
 » ses mains se refusèrent à son travail. Les
 » Troïens auroient continué à parcou-
 » rir des yeux le reste de ces histoires,
 » si Achate, qu'on avoit envoyé chercher
 » la Sibylle, ne l'eût amenée. »

La différence qu'on peut bien sentir
 entre ces peintures de Virgile ; & celle
 d'Euripide , c'est que les premières sont
 remplies de sentiment , & par-là plus in-
 terressantes que la seconde qui ne con-
 tient que des sujets généraux : mais Eu-
 ripide n'en a pas été moins sensé dans le
 choix de ses sujets , puisqu'il ne s'agis-
 soit que d'une situation de simple curiosité
 dans des filles , qui arrivant au Temple
 de Delphes avant leur maîtresse , jettent
 çà & là un coup d'œil en passant , bien
 plutôt pour faire connoître au specta-
 teur quel est le but de leur voyage , que
 pour l'amuser par des descriptions hors
 de saison : aussi la scène est-elle courte
 sur cet article.

La curiosité porte encore ces filles à
 vouloir entrer jusques dans le sanctuai-
 re , pour achever de tout voir ; mais lon
 leur fait entendre que l'entrée n'en est
 permise qu'à ceux qui viennent consul-
 ter l'Oracle , après les sacrifices requis.

Ces Athéniennes qui forment le chœur

font connoître qu'elles sont les femmes d'une Dame Athénienne nommée Créüse. Il n'est pas trop aisé de distinguer nettement si elle est entrée d'abord avec ses femmes, ou si elle vient ensuite sur le Théâtre, car jusqu'à présent Ion n'a entretenu que sa suite. Elle prend tout à coup la parole, & semble répondre à une demande qu'on ne lui fait pas. Peut-être vouloit-elle ne se point découvrir comme la suite donne lieu de le penser.

Le reste de la scène, ou si l'on veut cette nouvelle scène, est un long entretien de Créüse avec Ion. Il est frappé de son grand air & surpris de ses larmes. D'abord, elle paroît vouloir éluder les interrogations curieuses du Ministre d'Apollon; puis elle répond en mots mystérieux: « Mes pleurs doivent vous étonner, sans doute; mais l'aspect de ce Temple m'a rappelé un triste souvenir. J'oubliois que j'étois en ce lieu, & mon esprit étoit à Athènes. Que les femmes sont malheureuses, & que les Dieux sont injustes! A qui avoir recours, si l'iniquité de nos Souverains maîtres nous perd? » Ce soupir énigmatique pour Ion, lui donne l'envie de découvrir le secret de cette Dame affligée. Mais elle renferme aussi tôt son cœur pour ne pas

le laisser pénétrer par un étranger. Comme il la complimente sur sa naissance, afin de changer de discours : „ Hélas, dit-elle, „ c'est à cet unique avantage que s'est „ borné mon bonheur ! „ Elle raconte à ce sujet la Fable de son ayeul Erichthonius , (grand titre de noblesse) le sacrifice que fit Erecthée son pere de ses propres filles , pour le salut de la patrie (autre titre d'héroïsme ,) & la destinée de ce Roi, que Neptune précipita tout vivant dans le sein de la terre , qu'il entr'ouvrit d'un coup de son Trident. Comme le lieu où il fut englouti, est le même où Apollon avoit séduit Créüse, le nom de ce lieu la fait rentrer tout-à-coup dans sa rêverie & dans son chagrin , „ Lieu fatal, dit-elle , puissai-je ne t'avoir jamais vû ! „ Ion piqué d'une nouvelle curiosité fait un nouveau pas pour entrer dans la confidence de la Dâme. Mais elle détourne la conversation sur son époux Xuthus. Il doit dans quelques momens venir consulter l'Oracle d'Apollon. Mais il est allé d'abord à l'autre de Trophonius. C'est le chagrin de se voir sans postérité qui l'amene à Delphes. „ Quoi dit Ion, vous „ n'avez jamais eû d'enfans ! „ L'interrogation est embarrassante par sa naïveté. Mais Créüse s'en tire adroitement & se

contente de répondre : „ Hélas, Apol-
lon le sçait ! „

Elle interroge à son tour Ion, qui lui
avoue qu'il n'a pû connoître jusqu'à pré-
sent ni pere, ni mere, & qu'il a toujours
vécu des autels, qui lui ont servi d'asyle.

„ Je sçai, dit Creüse, une mere aussi in-
fortunée que la votre. Quelle est-elle,
répond Ion. Daignez me la nommer. „

Creüse en femme habile profite de cette
ouverture, pour proposer son affaire
sous le nom d'une autre. „ C'est elle, dit
cette Princesse, pour qui je suis venu
consulter Apollon en attendant l'arri-
vée de mon époux. „ Elle fait donc en-
tendre, que c'est pour une amie qu'elle
vient interroger le Dieu ; & comme le
Ministre lui offre ses services pour cela :
après quelques façons, elle lui dit tout
de suite, que cette amie a eû malgré elle
une galanterie avec Apollon ; qu'elle en a
eu un fils, qu'elle l'a exposé ; qu'on ignore
ce que l'enfant est devenu, & qu'elle le
croit mort ; que du reste, à en juger par
la date de cette aventure, l'enfant de-
vroit être à peu près du même âge qu'Ion.

Celui-ci surpris de la conformité qu'il
trouve entre son destin & le sort de cet
enfant, ne peut toutefois s'imaginer
qu'un Dieu ait eû un commerce secret

avec une mortelle. Ainsi il conclut qu'il est inutile & même dangereux de consulter Phœbus sur un crime qu'il n'avoueroit pas. Creüse en soupirant se plaint de l'ingratitude de ce Dieu, & voyant de loin venir son mari, elle recommande à Ion un grand secret sur l'aventure qu'elle vient de lui raconter au sujet d'une amie, dans la crainte que cet entretien rapporté peu fidèlement ne causât quelque trouble & quelque mal-entendu, dont la honte retomberoit sur elle.

Xuthus à la manière Grecque saluë d'abord le Dieu du Parnasse, puis Creüse, à qui il apprend que l'Oracle de l'autre n'a pas voulu prévenir celui de Delphes: mais qu'il assure par avance que Xuthus ne s'en retournera point sans enfans, ni Creüse sans réponse.

L'un & l'autre après quelques prières entrent dans le Temple, tandis qu'Ion va chercher l'eau pour faire les aspersions. Avant que d'y aller, il réfléchit un moment sur le discours de Creüse, & blâme assez vertement le procédé d'Apollon, dont il se tient fort scandalisé. » A quel » dessein, dit-il, séduire des beautés mor- » telles, & abandonner leurs enfans au » trépas? Songez qu'étant Dieu vous de- » vez des exemples de vertu. S'il est des

» méchans parmi nous, vous les punissez.
 » Sied-il donc aux Législateurs de violer
 » les loix ? Si cela étoit, ce que je n'ose
 » croire ; les mortels vous puniroient à
 » leur tour , & vos Temples seroient
 » bien-tôt déferts. Car enfin, si vous
 » succombez à d'indignes passions, il ne
 » faut plus accuser les hommes, c'est à
 » vous qu'il faut s'en prendre. Ils ne sont
 » plus que les imitateurs de vos vices :
 » vous êtes leurs maîtres. » Voilà ce que
 les sages Payens pensoient de leurs Di-
 vinités, ou plutôt des fables que la Poësie
 leur imputoit.

Le Chœur resté seul dans le Vestibule
 du Temple adresse des vœux à Luci-
 ne, à Minerve, & à Diane pour obtenir
 à ses maîtres une postérité digne de la
 race d'Erechthée. Il y a un morceau élé-
 gant sur l'avantage d'une postérité nom-
 breuse. Il revient à ce que dit Cicéron
 dans l'Oraison pour Cluentius où il ap-
 pelle un fils, » l'espérance du pere, la
 » gloire du nom qu'il doit perpétuer,
 » l'appui de la maison, l'héritier de la
 » famille, & un citoyen destiné à servir
 » l'Etat. » *Spem parentis, memoriam no-*
minis, subsidium generis, heredem fami-
liae, designatum Reipublica civem. Le Grec
 d'Euripide, & le Latin de Cicéron ne

font gueres susceptibles d'une traduction heureuse en notre langue.

A C T E II.

Ion revient demander si Xuthus est sorti du Temple. Ce Prince en sort à l'instant, & dès qu'il apperçoit Ion il l'aborde, en lui donnant le nom de fils. Mais le Ministre d'Apollon se refuse aux embrassemens de Xuthus, dont le discours lui paroît peu sensé. Sur quelle apparence & quelle preuve l'appeller son fils? Il faut qu'il ait mal pris le sens de l'Oracle. Cette contestation fait naître peu à peu l'explication du mystere. L'oracle a répondu à Xuthus : *La premiere personne que tu rencontrera à la sortie du Temple est ton fils* ; & ce Prince ravi de se voir un fils qu'il ne connoissoit pas, n'a point songé dans son transport à demander à l'oracle de quelle femme il a eû cet enfant. C'est ce qui fait l'embarras d'Ion.

„ Comment, dit-il, puis-je être votre
 „ fils, si vous ignorez vous même quelle
 „ est ma mere? „ A cela Xuthus n'a rien à répondre, si ce n'est qu'il convient d'avoir eû quelque galanterie avant son hymen dans un pellerinage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Or Ion

voyant que la date s'accorde assez avec son âge, se paye de cette raison, & consent de reconnoître le Roi d'Athènes pour son pere, par déférence aux ordres de l'Oracle. Il falloit que le respect pour les Oracles fût extrême alors parmi les Grecs, puisque Xuthus se montre si crédule : car pour Ion, il ne pouvoit que gagner en se donnant pour fils à un pere qui étoit Roi d'Athènes. Toutefois ce n'est point ce motif qui le guide, comme on le verra bien-tôt.

Le Chœur ne balance pas un moment à féliciter son maître d'un dénouement si agréable ; & il se borne à souhaiter pour Creüse des héritiers du sang d'Erechthée, tandis qu'Ion & Xuthus réduisent leurs souhaits à retrouver celle dont Ion a reçu le jour.

Le pere propose à ce fils retrouvé de laisser faire au tems pour l'entier éclaircissement de ce mystère, & cependant de quitter Delphes, qu'il doit regarder comme un exil, pour passer à Athènes sa véritable patrie, où le sceptre l'attend avec la plus riante fortune. » Vous ne répondez point, ajoute-t'il, pourquoi détourner vos regards ? D'où vient cette rêverie subite où se plonge votre esprit ? Ah, qu'une tristesse qui suit de si près

» la douceur de nos embrassemens cau-
» se d'inquiétude à un pere tendre ! »

ION. Seigneur, les choses envisagées dans différentes situations paroissent sous des faces fort différentes. Je ne puis que benir ma destinée, de m'avoir rendu un pere tel que vous. Mais si vous désirez de sçavoir le sujet de mes craintes, le voici. Je sçai que la nation Athénienne fiere de son origine, se vante de ne la devoir qu'au pays même qu'elle habite. De quel œil regardera-t'elle le fils naturel d'un étranger ? Le mépris est le moindre outrage qu'elle réserve à ma foiblesse, si je me borne à l'état de particulier. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands ? Le peuple me haïra. La grandeur est pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons Citoyens dont la sagesse politique est de se renfermer dans la sphere d'une vie privée, riront de ma témérité, si j'ose me mêler d'intrigues, chose toujours dangereuse dans une République. Je veux que la faveur m'élève aux premiers rangs : que ne dois-je pas craindre dans un Etat où les Chefs ne souffrent point de rivaux ? Entrerai-je enfin dans une maison étrangere, pour y voir une femme irritée d'avoir eû part à vos peines, sans espoir de partager votre

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 141

bonheur ? Hé , comment Créüse ne haïroit-elle pas l'objet de votre tendresse , se voyant privée d'un pareil gage de son hymen ? Car enfin , votre cœur penchera de son côté ou du mien. Si je lui enleve vos bonnes grâces , quel affreux désordre dans votre maison ! Vous sçavez trop les funestes effets d'un amour qui se croit outragé. Après tout , Seigneur , votre épouse privée d'héritiers excite ma compassion. Issüe d'un sang illustre , elle mérite un autre sort. Vainement , vous faites briller la Couronne à mes yeux. Son éclat ne m'éblouit pas assez pour me cacher les maux qu'elle renferme. Est-ce vivre heureux que d'être environné de frayeurs & de soucis ? Oui je préfère la félicité d'un homme qui ne rend compte de son loisir qu'à lui seul , à celle d'un Roi qu'une crainte éternelle rend ami des méchans & ennemi des bons. Peut-être répondrez-vous que l'abondance & les trésors sont préférables à la situation , où je me vois. Non , Seigneur , non , je ne puis m'accommoder des peines & de l'inquiétude qui sont attachées aux grandes richesses. Laissez-moi jouir sans chagrin de mon heureuse médiocrité ; & soyez vous même le juge de mon bonheur. Un doux loisir , point de trouble , point d'envieux ;

telle est ma félicité. Jamais je n'éprouvai le déplaisir cruel d'être supplanté par d'indignes concurrens. Les louanges des Dieux, & le service des étrangers partagent ma vie. Je renvoye les uns contents; il en revient d'autres, que j'ai toujours le plaisir de satisfaire, sans que l'habitude puisse me rendre moins agréable à leurs yeux : & ce qui me paroît un bien inestimable, c'est que mon cœur d'accord avec mon devoir contribué à me rendre vertueux & digne du Dieu que je sers. Jugez, si je dois balancer entre ces biens & ceux que vous m'offrez ; ou plutôt, permettez que je continué de vivre dans l'humble emploi où je me trouve, puisqu'après tout, il est indifférent d'être heureux par les richesses ou par la médiocrité.

C'est-là un de ces morceaux que la nature avoué dans tous les tems, & que *

* *Voyez Athalie de RACINE, Acte II. Scène VII. & autres Scènes.* Si mon Ouvrage a quelque suite, parmi plusieurs Discours ou traités qui la formeront, je ferai voir dans celui de l'*Imitation* avec quel art & quelle finesse RACINE a fondu le génie des Anciens, sur tout celui d'EURIPIDE avec le sien propre pour s'en faire un tout nouveau. On y verra en détail la souplesse inimitable de cet ingénieux Imitateur, qui a tourné en beautés suprêmes une infinité de tours & de traits naïfs,

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 143

Racine a fait heureusement passer sur notre Théâtre. Xuthus n'y répond qu'en faisant entendre à son fils qu'il faut céder à sa nouvelle fortune, & que pour lui il va faire des sacrifices, & préparer un festin pour célébrer le jour de la naissance de son fils. Il le nomme Ion par allégorie à la rencontre qu'il en a fait à l'issue du Temple * ; & pour lever toutes les difficultés, il défend au Chœur sous peine de mort, d'apprendre cette nouvelle à Créüse. Il veut en un mot qu'elle l'ignore, jusqu'à ce qu'il prenne son tems pour la déterminer à souffrir un autre fils que le sien sur le Thrône d'Erechthée. A cette condition le fils consent de suivre son pere à Athènes, & il ne désire rien autre chose pour combler ses vœux, que de retrouver pour mere une Athénienne.

Comme les femmes de Créüse, pré- que tout l'artifice d'une traduction ne scauroit bien faire sentir. En attendant, si le Lecteur veut bien jeter un coup d'œil sur l'Athalie, il reconnoitra Ion dans Joas, au moins en partie, & les Chœurs Grecs dans les Chœurs François sans compter le plus grand nombre des plus beaux tours, & la noble simplicité de cette admirable Tragédie ; comme j'espère le développer quelque jour.

* Parce que cet enfant s'est offert le premier à la vûe de Xuthus sortant du Temple.

voient les suites funestes de cet Oracle ; malgré la défense de Xuthus, l'indignation d'emporte sur la crainte dans leurs esprits ; & plus fideles au sang d'Erechthée qu'à un Roi étranger, elles forment le dessein de découvrir à Creüse le secret de son époux, & de servir la vengeance de cette Princesse & la liberté d'Athènes, en perdant Ion.

A C T E I I I.

Creüse suivie d'un Vieillard qui avoit été Gouverneur d'Erechthée, & qu'elle regarde comme un pere, le prie de se joindre à elle pour obtenir d'Apollon un oracle qui soit favorable à ses desirs. Tandis que le Vieillard se met en devoir de lui obéir & d'entrer dans le temple, elle s'avise de demander à ses femmes quelle réponse Xuthus a reçue du Dieu. Le Chœur par un air triste & par des mots entrecoupés ne lui fait rien attendre que de fâcheux, & excite de plus en plus la curiosité en lui apprenant les ordres de Xuthus & le supplice dont il a menacé celles qui violeroient son secret. Enfin, ces femmes s'expliquent peu à peu, & révèlent tout. La Reine en est frappée comme d'un coup de foudre : & la douleur ne lui permet pas de parler. Mais le Vieillard

Iard dévoué aux intérêts des Erechthides ,
 & outré d'une action qui lui paroît si di-
 gne d'un Roi , s'écrie , „ Madame , on
 „ vous trahit , & votre époux vous dé-
 „ trône. C'est moins par haine pour lui
 „ que par fidélité pour vous , que j'ose
 „ vous parler ainsi d'un étranger qui
 „ après vous avoir épousée , n'a pas rou-
 „ gi de violer la foi qu'il vous avoit ju-
 „ rée , & de se procurer des héritiers qui
 „ ne sont pas de vous. Je vais donc vous
 „ développer ce mystère. „ Il le fait d'u-
 ne maniere bien capable de consterner
 Creüse , mais aussi très-vrai-semblable ;
 eû égard aux circonstances qu'il rassem-
 ble. La stérilité de la Reine ; le voyage à
 Delphes , la rencontre & la reconnois-
 sance précipitée d'un fils , tout a l'air
 d'un artifice concerté pour placer le fils
 de quelque esclave aimée sur le Trône
 des Erechthides. Il peint cet artifice des
 plus affreuses couleurs , pour animer la
 vengeance de Creüse : & il lui dit nette-
 ment , qu'il n'y a plus de ressource pour
 elle que dans le fer ou le poison , si elle
 veut prévenir sa mort par celle de ses
 deux ennemis. Il s'offre lui-même à de-
 venir l'exécuteur de sa rage ; & le Chœur
 épouse les mêmes sentimens de fureur.

Creüse entierement convainquë de la

perfidie de Xuthus , leve le masque , & fait une action bien hardie pour une femme. » Dois-je parler ou me taire encore , » dit-elle ? Trop scrupuleuse pudeur , » cesse de me contraindre. Car qui m'arrête désormais ? Chassée de mon Trône , & privée de l'espoir d'avoir des successeurs de mon sang , est-il encore quelque devoir qui me lie à mon ingrat époux ? » Ce début est suivi de sermens affreux qu'elle fait de révéler sa honte & celle de Xuthus. Cependant les larmes qui coulent de ses yeux , & la rougeur qui lui couvre le front montrent combien lui coûte l'aveu qu'elle va faire. Aussi ne le fait-elle que pour reprocher aux hommes & aux Dieux leur ingratitude & leur trahison. C'est sur tout à Phœbus qu'elle adresse les plus vifs reproches , en publiant que ce Dieu a triomphé de sa pudeur , & qu'il a souffert que son fils soit devenu la proie des oiseaux , tandis qu'il rend au traître Xuthus un fils qui n'est pas à elle.

Le Vieillard & le Chœur également surpris de cet autre malheur de la Reine dont ils n'avoient eû aucune connoissance , comprennent à peine tout le sens de ses paroles. C'est pourquoi le vieux Gouverneur se fait répéter toute cette

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 147

aventure pour tâcher de découvrir si l'on ne pourroit pas retrouver quelque trace de cet enfant exposé, qui seroit du moins l'héritier légitime du Trône, & le vengeur de sa mere. Mais Creüse avouë qu'elle l'a caché dans une grotte, & que depuis elle ne l'a plus revû. „ O cruelle „ mere, s'écrie le Vieillard, ô Dieu, encore plus barbare ! „ Le récit de Creüse lui arrache cette expression : car elle lui peint vivement cet enfant malheureux, qui lui tendoit en vain les bras, & la fatale nécessité où elle étoit de sacrifier l'amour maternel aux égards d'un honneur sévère qu'il falloit mettre à couvert.

„ Vengez - vous, dit le Gouverneur, „ & punissez d'abord l'amant qui vous a „ perduë. „

CREUSE. Comment étant mortelle puis-je punir un Dieu ?

LE GOUVERNEUR. Mettez en feu le Temple de Delphes.

CREUSE. Une crainte religieuse m'arrête ; & je n'ai déjà que trop de malheurs.

LE GOUVERNEUR. Hé bien perdez votre époux.

CREUSE. Un reste de respect pour un hymen qui me fut cher, en murmure.

LE GOUVERNEUR. Du moins étouf-

fez ce monstre naissant , cet Ion qui s'élève contre vous.

Elle écoute plus volontiers cette proposition. Il n'est plus question que des moyens de réussir. Le Vieillard du même ton qu'on vient d'entendre , propose les plus violens , comme d'aller égorger Ion dans la tente factée où il mange avec ses amis. Mais la Princesse n'approuvant rien de tout cela , „ C'est donc „ à vous , reprend-il , à chercher une „ ressource. „ Creüse en trouve une digne d'une femme en fureur , c'est le poison. Elle en avoit un très-présent & très-efficace qui lui venoit de Minerve , à sçavoir deux gouttes du sang de Méduse que la Déesse avoit données à Eriçthonius avec cette propriété que l'une des gouttes procureroit la guérison , & l'autre une prompte mort. Creüse charge le Gouverneur d'empoisonner Ion avec la liqueur mortelle : mais elle voudroit attendre que sa victime fût à Athènes. „ Non , répond le Gouverneur , c'est ici „ qu'il faut s'en défaire pour cacher la „ main qui le perd. „

Creüse y consent , & lui donne un vase d'or où est renfermé le poison , avec ordre de le répandre dans la coupe d'Ion. Tandis qu'elle va dans son appartement

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 142

en attendre l'effet , le Vieillard s'encourage à ce crime par cette horrible sentence : » Soyons vertueux , quand tout nous » rit. Mais s'agit-il de nous venger d'un » ennemi , n'écoutons plus une importune vertu ».

Ces sentences & toute la conduite de l'attentat paroissent ne convenir guères à des personnes pour qui le spectateur s'est intéressé. Le Chœur n'est pas moins coupable que les principaux personnages , & sa fidélité pour la race d'Erechthée ne sçauroit (ce me semble) justifier son emportement , quoique le Poëte tâche de l'ériger en vertu dans l'Intermède de cet Acte. Il faut pourtant convenir que la situation est admirable ; qu'elle est tirée des vrais sentimens du cœur humain , & que par conséquent elle est dans le vrai goût du Théâtre.

A C T E IV.

Un domestique de Creüse vient d'un air effaré demander au Chœur où est la Princesse , qu'il a déjà cherchée inutilement par toute la ville ; & que tout Delphes vient de condamner à la mort. Il la cherche apparemment pour la sauver , s'il est possible ; & toutefois , il s'arrête

avec le Chœur assez long-tems pour faire un récit très-étendu de la manière dont la conspiration contre Ion a été découverte. En voici le sens.

„ Xuthus & son fils étoient partis de
 „ ce lieu dans le dessein de faire des sacri-
 „ fices & un festin pour célébrer la nais-
 „ sance d'Ion. Xuthus se charge des sa-
 „ crifices ; & prêt d'aller sur le double
 „ sommet du Parnasse pour arroser l'un
 „ & l'autre du sang des victimes en l'hon-
 „ neur de Bacchus , il dit à son fils : Ele-
 „ vez des tentes : donnez aux Delphiens
 „ une fête superbe , & n'attendez pas
 „ mon retour. „

La précaution que prend le Poëte d'écartier Xuthus étoit bien nécessaire , comme on va voir : mais elle ne sauve pas entièrement la faute qu'il a voulu éviter.

Le domestique décrit , avec beaucoup d'art & trop sans doute , la salle du festin. „ C'étoit une seule tente qui renfer-
 „ moit un arpent en quarré long , & qui
 „ pouvoit contenir tout le peuple de Del-
 „ phes. Elle étoit ornée des plus riches
 „ tapisseries du Temple ; ce qui faisoit un
 „ merveilleux spectacle. Car au lieu de
 „ plafonds on voyoit le magnifique pré-
 „ sent d'Hercule , monument de sa vic-

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 151

„ toire ; & dépouille précieuse des Ama-
 „ zones. C'étoit un Ciel parfemé d'é-
 „ toiles. Le soleil hâtant ses courriers de-
 „ se précipiter sous les eaux ne jettoit
 „ plus que les derniers traits d'une lu-
 „ miere mourante : la Nuit revêtuë de
 „ longs crespes noirs conduisoit son char
 „ léger dans la plaine Ethérée, suivie des
 „ Astres brillans parmi lesquels les Pléi-
 „ ades se faisoient distinguer, aussi-bien
 „ qu'Orion armé de son épée. „ On dé-
 „ crit du même air l'Ourse dont la queue
 „ faisoit plusieurs replis , la pleine Lune ,
 „ qui divise le mois , avec les Hyades , &
 „ dans un lointain l'Aurore qui attendoit
 „ le départ des Astres. „ D'autres orne-
 „ mens , continuë l'Officier , tenoient
 „ lieu de murs. C'étoient des Nauma-
 „ chies , des chasses , des Centaures , des
 „ cerfs , & des lions. Enfin à l'entrée , il
 „ y avoit un Cécrops avec une queue de
 „ serpent à contours tortueux , & ses
 „ filles à ses côtés. Du reste les tables
 „ étoient chargées de coupes d'or.

Cela ressemble assez aux enchante-
 mens des Fées , vû le peu de tems qu'on
 a employé à préparer cette fête. D'ail-
 leurs la description qu'on en fait , plus
 badine * , ce semble , que pompeu-

* Elle est élégante & charmante en elle-même.

se , & tout au moins hors de place , ne devoit gueres plaire à des femmes effrayées à qui l'on venoit annoncer une mort certaine. Le narrateur pouvoit s'en tenir aux choses qui suivent , & que je vais dire :

» Un Hérault avec cérémonie avoit invité tous les citoyens au festin. La salle étoit remplie , & les convives ornés de couronnes avoient commencé le repas , lorsqu'un Vieillard a paru dans l'assemblée , & a réveillé la joie en se faisant l'Echanson public. La Musique & Bacchus ayant échauffé les esprits , le Vieillard fait apporter de plus grandes coupes , & se fait un mérite de servir lui-même son nouveau maître. Il avoit mêlé dans le vin un poison , qu'il avoit , dit-on , reçu de Créüse. Ion faisoit déjà la libation , quand une parole échauffée à un des Officiers lui a fait entrevoir un fâcheux présage. Il demande une autre coupe & fait une libation de tout le vin qui étoit dans la sienne en invitant les convives à l'imiter. Cependant une troupe de colombes entre dans la tente & goûte de ce vin répandue. Ce n'est que la place que j'ose ici blâmer. On pourroit faire un beau tableau sur cette description.

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 133

du par les conviés. On n'en voit aucun
 effet funeste pour ces oiseaux. Mais la
 colombe qui s'étoit arrêtée proche
 d'lon trémie à peine son bec dans le
 vin empoisonné, qu'elle s'agit violem-
 ment, fait entendre une voix plai-
 nte, & tombe étendue aux pieds des
 spectateurs. Ion déchirant aussi-tôt ses
 vêtemens, s'écrie : Quel mortel atten-
 te sur mes jours ? C'est à toi, Vieillard,
 de me le déclarer, puisque c'est de ta
 main que j'ai reçu le poison. L'Echan-
 son après quelques détours confesse en-
 fin le forfait de Creüse. Ion à la tête
 des conviés, court à l'instant aux Minis-
 tres du Temple en demandant justice ;
 & tous d'une voix ont condamné la
 Reine à être précipitée du haut du ro-
 cher.

Je ne crains pas d'être blâmé des par-
 tisans de l'Antiquité les plus outrés, si je
 crois voir une faute dans cet inutile récit,
 puisque celles qui y sont intéressées, je
 veux dire, les femmes de Creüse, n'a-
 voient besoin de sçavoir autre chose, si-
 non que tout étoit découvert, sans s'em-
 barrasser de la manière, & moins encore
 de la description du festin ; outre que l'es-
 sentiel pour le domestique, témoin de
 cet événement, étoit de chercher prompt-

tement sa maîtresse pour favoriser son évasion , & non pas de s'amuser à décrire une salle de festin & de bal.

Le Chœur se sentant coupable du secret violé , & complice du crime de la Reine, voit bien qu'il mérite doublement la mort ; & comme il ne voit nulle apparence à se sauver par la fuite , il entre dans des sentimens de frayeur qui conviennent à des femmes , & qui pouvoient s'exciter , sans qu'il fût nécessaire d'employer une narration si détaillée.

Je suis persuadé, malgré l'arrangement ordinaire des Scènes , que le quatrième Aête finit par ce désespoir du Chœur , & que le cinquième est ouvert par Creüse. Quoiqu'il en soit cette Princesse sur le bruit de sa condamnation ayant trouvé le secret de s'échaper & de parvenir jusqu'au Vestibule du Temple demande au Chœur un conseil dans l'extrémité où elle est réduite. Mais elle n'en trouve qu'un dans des femmes éperduës à l'aspect d'une mort qui les menace elles-mêmes ; c'est d'embrasser l'autel du Dieu.

Creüse s'y réfugie à propos : car le Théâtre se remplit tout-à-coup de gens armés qu'amene Ion pour se saisir de son ennemie. Dès qu'il la voit , sa haine s'a-

dresse au fleuve Céphise en ces termes.
 „ Comment peut être issuë de vous cette
 „ vipere aux yeux enflammés, dont l'au-
 „ dace est un venin plus subtil que le
 „ poison qu'elle a osé me présenter ?
 „ qu'on la prenne, & que son corps
 „ soit impitoyablement déchiré en tom-
 „ bant de rocher en rocher. C'est sans
 „ doute un effet de mon bon destin que
 „ je l'aie connue avant que d'arriver à
 „ Athènes. Si tu as osé attenter sur ma
 „ vie au milieu de Delphes, qu'aurois-je
 „ dû attendre de toi dans le sein de ton
 „ Palais ? Tes perfides caresses m'auroient
 „ coûté le jour. Ne te persuades pas que
 „ cet autel & ce Temple te dérobent à
 „ ma vengeance. Si la pitié doit avoir lieu,
 „ c'est en faveur de ma mere & de moi-
 „ même „.

Ion fait ici mention de sa mere sans sça-
 voir que c'est elle dont il poursuit la mort.
 Elle ignore de même qu'il est son fils ; &
 cette double erreur produit l'embarras
 intéressant qu'on va voir.

GREUSE. Je vous défends à tous au
 nom d'Apollon & au mien d'approcher
 de cet autel.

ION. Qu'y a-t'il de commun entre
 Apollon & toi ?

GREUSE. Je suis dévouée à ce Dieu.

G. vj.

ION. N'as - tu pas voulu perdre son fils ?

CREUSE. Devenu fils de Xuthus tu n'es plus celui d'Apollon.

ION. Mais je l'avois été, & c'est de lui que je tiens en effet tout ce que je suis.

CREUSE. Tu as été à lui, & j'y suis à présent.

ION. J'étois juste, & tu es impie.

CREUSE. Je n'ai fait que me venger de l'ennemi déclaré de ma maison.

ION. D'un ennemi ! Ai-je envahi ton Trône à main armée ?

CREUSE. Oui, cruel, tu as mis en combustion la maison d'Erechthée.

ION. Ai-je porté à Athènes le fer & le feu ?

CREUSE. C'étoit lès y porter que de m'arracher le Sceptre.

ION. Mon pere me faisoit héritier d'un Sceptre qui est le prix de sa valeur.

CREUSE. Et quel droit un descendant d'Eole a-t'il sur le peuple de Pallas.

ION. Un droit acquis par son courage. Le droit de libérateur.

CREUSE. S'il en fut le libérateur, doit-il en être l'Usurpateur & le Tyran ?

ION. C'est donc une vaine crainte de l'avenir qui te portoit à me donner la mort ?

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 157

CREUSE. Je te donnois la mort pour prévenir mon trépas.

ION. Non, non, c'est la jalousie qui a conduit tes coups : c'est la rage de te voir sans héritiers.

CREUSE. Si je manque d'héritiers est-ce un titre pour m'enlever la couronne ?

ION. Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'héritage paternel ?

CREUSE. Il est à toi ; prends son épée & son bouclier : Voilà tes biens & ton héritage.

ION. Va, quittes cet autel & cesses de profaner la majesté du Dieu.

CREUSE. Va porter de pareils ordres à ta mere.

ION. Quoi, je ne tirerois pas raison d'une impie qui m'a presque donné la mort.

CREUSE. Venges-toi : c'est sur cet autel qu'il me faut égorger.

ION. Quelle fureur de vouloir enfan-
glaîner les couronnes du Dieu ?

CREUSE. Pour te rendre coupable.

Ion finit par une exclamation contre l'injustice des loix, qui donnent au crime un asyle réservé seulement pour l'innocence ; & soit que les Actes aient été mal divisés, comme il y a apparence, soit quelque autre raison, l'Acte suivant ame-

ne la Prêtresse de Phébus , sans autre Intermede , pour faire le dénouement de cette intrigue.

A C T E V.

Cette Prêtresse sort du Temple par inspiration divine pour venir calmer la colere d'Ion. Comme elle lui tenoit lieu de mere , il a pour elle le respect & la déférence d'un tendre fils : mais il ne peut concevoir les ordres qu'elle lui donne , à sçavoir d'aller à Athènes sans souiller ses mains dans le sang de son ennemie. » Une juste vengeance , dit-il , nous rend - elle coupables » ? La Prêtresse pour s'expliquer peu à peu , lui montre un petit berceau qu'elle porte. (C'est celui où elle avoit trouvé Ion.) Jamais elle ne lui avoit montré ce gage si propre à lui faire retrouver sa mere , parce qu'Apolon l'avoit ainsi voulu : & c'est par l'ordre de ce même Dieu qu'elle découvre en ce jour un dépôt si important. » Recevez-le dit-elle , & cherchez les traces de celle dont vous reçûtes le jour. »

Il y a beaucoup de machines dans toute cette pièce : car outre que la Prêtresse en est une aussi bien que Minerve qui viendra après , on ne concevroit pas

pourquoi la Prophétesse a gardé si longtemps ce berceau sans en rien dire, & sans que personne en soupçonnât rien, si le Poète n'avoit eû soin de faire entendre plus d'une fois que tel étoit le bon plaisir d'Apollon; de sorte qu'Apollon semble avoir tout fait exprès pour donner lieu à une Tragédie; tant il prend de précautions pour en ménager tous les ressorts. Après avoir exécuté ses ordres, la Prêtresse fait les derniers adieux à Ion, & ne lui apprend rien autre chose de son sort sinon qu'il a été exposé sur la porte du Temple dans le berceau qu'elle lui donne, & que désormais c'est à lui de chercher avec soin sa mere aux marques qu'il trouvera dans le dépôt qu'Apollon lui remet entre les mains. Il est vrai que cela se fait pour ne pas précipiter le dénouement; mais c'est un défaut que de multiplier les machines pour ménager les surprises, quelque touchantes qu'elles puissent être.

Ion attendri à la vûe de son berceau; verse des larmes en songeant qu'il a été assez malheureux pour devoir sa naissance à un crime, & pour être exposé à la mort par une mere qui auroit dû l'allaiter *. Il bénit le Dieu qui l'a secouru en

* C'étoit la coutume des femmes Grecques.

maudissant la fortune qui l'a trahi : & par un retour de tendresse il plaint sa mere , que des égards cruels ont apparemment forcée à perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Irrésolu sur le parti qu'il doit prendre , il veut d'abord faire au Dieu de Delphes un don de son berceau , pour n'être pas obligé d'y trouver ce qu'il ne voudroit pas , c'est - à - dire une mere vile , une esclave. Son incertitude lui paroît plus douce qu'un éclaircissement qui le rendroit méprisable.

» Mais quoi , reprend-il , dois-je me dé-
» fier des faveurs d'un Dieu qui m'a con-
» servé si fidèlement ces gages de ma
» naissance ? Osons ouvrir ce berceau :
» aussi bien ne sçaurois-je éluder mon
» destin. Sacrés ornemens qui environ-
» nez ce dépôt ; & vous liens qui tenez
» mon trésor enfermé , faut-il que vous
» ayez si long-tems trompé mes desirs
» curieux. »

Tandis qu'il s'avance pour délier le couvercle , & qu'il s'étonne de voir que le tems ne l'a point endommagé , Creüse reconnoît le berceau , & quittant son asyle : » Voici le berceau , s'écrie - t'elle où
» je vous exposai ; j'abandonne cet autel ,
» dût-il m'en coûter la vie ». Ion surpris de cette nouvelle audace de Creüse , veut

qu'on se faisisse d'elle, & il croit que c'est une fureur causée par ses remords qui la contraint d'abandonner son refuge; mais elle s'attache à Ion & s'obstine à l'appeller son fils. Celui-ci, pour la convaincre de supercherie, s'avise d'un stratagème, à sçavoir d'obliger Créüse à lui dire ce que contient ce berceau avant qu'il l'ait ouvert. La Princesse ne balance pas, & répondant de point en point à toutes les demandes d'Ion, elle désigne au juste tout ce qu'il se trouve dans ce dépôt, les voiles de l'enfant, & les ornemens qui les accompagnent. A mesure qu'il en tire quelqu'un, Créüse nomme les autres. L'un est une figure de Méduse en broderie sur la toile avec un bord de serpens en guise d'Egide, ouvrage qu'elle fit étant fille; un autre est un brasselet ou collier de serpenteaux d'or, suivant l'usage des Erechthides en mémoire d'Erichthonius; dans le berceau duquel Minerve avoit mis un serpent. Il y a enfin une couronne d'olivier formée d'une branche de celui que Pallas fit naître à Athènes, en frappant la terre de sa pique.

Créüse en un mot devine tout sans rien voir, & si précisément, que le jeune homme ne pouvant plus douter qu'elle

ne soit sa mere , la reconnoit pour telle ; & l'embrasse tendrement. Cette reconnoissance est bien touchée ; mais elle seroit plus agréable , si Creüse n'eut pas été coupable d'un empoisonnement médité , crime si odieux que la plus juste vengeance ne peut le justifier assez , pour rendre Creüse digne des larmes du spectateur. Cependant pour ne pas prononcer trop légèrement sur des choses si respectables , il faut se souvenir que la vengeance de Creüse n'étoit que trop bien fondée , vû l'erreur où elle étoit ; & que le poison tenoit lieu d'armes aux femmes outragées.

Cette scène doit paroître aujourd'hui désagréable par un autre endroit important ; c'est qu'après les premiers transports de la joye reciproque de la mere & du fils , Creüse qui ne peut rendre raison pourquoi & comment ce berceau avec l'enfant avoit été transporté à Delphes , se trouve obligée de découvrir à Ion par ses soupirs & par son embarras , qu'il pourroit bien n'être pas fils légitime de Xuthus. Ainsi en retrouvant sa mere , il perd le pere qu'il avoit trouvé. La Reine est même réduite à expliquer ce mystere ; & elle assaisonne cette explication le moins mal qu'il lui est pos-

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 163

fible en difant comme Hippolyte dans Racine.

L'Hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux. *Phedre.*
Act. V.
Sc. I.

En un mot elle donne à Ion de terribles scrupules fur fa naiffance. Elle dit enfin , quoique timidement & après bien des façons , la vérité qui lui coûtoit tant à révéler ; qu'elle avoit époufé malgré elle Phœbus ; qu'elle en avoit eû un fils : & que pour ne pas rendre fa vertu fufpecte , elle avoit expofé le gage d'un hymen glorieux à la vérité , mais ignoré de fes parens. On juge bien qu'Ion , durant ce récit qu'il interrompt fouvent par de curieufes queftions , eft agité de divers fentimens. Un Dieu pour pere flatte fa vanité , mais une naiffance fi extraordinaire lui femble équivoque. D'un autre côté l'un & l'autre admirent , non fans s'attendrir , que la fortune ait permis qu'un fils & une mere ayent penfé fe donner mutuellement la mort. Ce combat de tendrefle eft digne d'Euripide : mais Ion rendu à fes réflexions retombe dans fes scrupules ; ravi de trouver une Reine , il voudroit encore que fa naiffance fût fans tache ; & pour s'en affurer il s'approche de Creûfe , & lui dit à l'inf-

cû du Chœur le sujet de ses craintes.

Quelque précaution qu'il prenne & quelque assaisonnement qu'il apporte à une demande si délicate, elle n'est bonne qu'à faire rougir sa mere ; & cela feroit un méchant effet de nos jours. Car Ion la presse de lui avouer avec franchise si Apollon n'est point un voile specieux dont elle tâche de couvrir sa faute & d'embellir la naissance honteuse d'un fils recouvert.

Creüse prend Minerve à témoin de la vérité de son aventure avec Apollon. Mais ce qui confirme Ion dans ses soupçons , c'est que ce Dieu loin de l'avouer pour fils , le donne pour tel à Xuthus. „ Il vous donne à Xuthus , répond-elle. „ Mais il ne dit pas que vous soyez issu „ de ce Roi. Un aîné peut-il pas donner à un autre son propre fils pour héritier „ ? Cette raison n'est pas trop bonne. Aussi l'intéressé ne s'en payant pas , sa mere en allégué un autre , à sçavoir la bienveillance particuliere de Phébus qui veut que son fils succede à un grand Roi , ce qui ne seroit pas si ce Dieu se déclaroit pere d'Ion. „ Hé , que „ pourroit-il hériter d'un Dieu ? Pâs „ même le nom , sur tout le mariage „ ayant été secret , & l'enfant exposé „

Tout cela dégénère en comique par rapport à nous ; & les soupçons d'Ion ont paru si bien fondés à Euripide même , qu'il lui fait prendre le parti de consulter Phœbus pour les éclaircir. Mais Minerve prévient cette démarche , & tombe elle-même des nues pour justifier la vertu de la Reine , & pour dissiper les soupçons de ce qu'on lui rend.

La Déesse se dit envoyée pour cet effet par Apollon qui n'a pas voulu en paroissant lui-même , s'exposer à des reproches sur le passé. „ C'est lui (dit-elle) qui est votre pere. S'il vous donne „ à Xuthus , c'est pour vous faire entrer „ dans une illustre maison. Son bras seul „ a suspendu l'effet de vos haines mutuelles ; & son dessein étoit de vous „ déclarer son secret à Athènes ; mais „ vous en avez hâté la déclaration „. Minerve donne ordre à Créüse de placer Ion sur le Trône comme le rejetton des Erechthides , en l'assurant que ce Prince deviendra célèbre dans toute la Grece ; que ses quatre fils seront les Chefs de quatre tribus d'Athènes ; & que ses petits-fils habiteront les Cyclades & les villes de l'Ionie* , nom qu'elles devront à

* Ionie , région séparée de l'Eolide par le fleuve.

Ion. La Déesse ajoute, que Créüse aura de Xuthus son époux deux enfans dont l'un donnera son nom à la Dorie *, & l'autre à l'Achaïe. ** Tout ceci est historique & rapporté exprès pour flatter la vanité des Grecs fort jaloux de leurs anciennes origines. Enfin, Minerve fait valoir à Créüse les faveurs d'Apollon: premierement, d'avoir fait en sorte que son commerce avec le Dieu demeurât secret: & en second lieu, d'avoir dérobé l'enfant au trépas. D'où Pallas conclut, qu'il est important que Créüse ne dise pas à son mari qu'elle est mere d'Ion, de peur de tirer ce bon Roi d'une erreur qui lui est agréable: c'est-à-dire que Minerve veut que Xuthus soit la dupe d'Apollon.

On voit combien ces sortes de fables sont contraires à nos idées, & combien une traduction suivie & toute simple d'une pareille Tragédie seroit désagréable aujourd'hui. Xuthus auroit fait un mauvais personnage dans cette Scène, aussi bien que dans celles qui la précédent, lors-

ve Hermus. Ses fleuves sont le Caistre & le Méandre.

* Dorie, partie de l'Achaïe la plus proche d'Athènes.

** L'Achaïe propre, est dans le Péloponnèse.

qu'il est question d'éclaircir l'aventure d'Apollon avec Créüse : & voilà pourquoi le Poëte a pris grand soin de laisser sur le Parnasse le mari occupé à faire de longs sacrifices, tandis qu'on le joue à son insçu. C'est pour une semblable raison de bienséance qu'Euripide n'a pas fait paroître Apollon. Mais tout cet art ne rendroit pas meilleur pour nous un sujet, où après tout Apollon est séducteur, Minerve entremetteuse, Créüse barbare, Ion vindicatif, le Chœur peu vertueux, & Xuthus dupe * : outre qu'il n'est nullement vraisemblable qu'il se passe tant d'évenemens au pied du Mont Parnasse, sans qu'il en vienne le moindre bruit aux oreilles de Xuthus, dont le fils est, peu s'en faut, empoisonné, & dont la femme est condamnée publiquement à la mort. Le moyen même après le calme qui suit cette horrible tempête, de cacher à Xuthus la cause véritable des bruits qui ont si fort éclaté dans toute

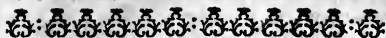
* J'ajoute encore, imprudent d'avoir revelé le secret d'un fils que lui donne l'oracle en présence des femmes de Créüse. Il est pourtant vrai, qu'il y a été entraîné par la suite de l'évenement. Mais cela n'empêche pas qu'on ne sente en ceci l'inconvénient du Chœur, dont Xuthus auroit dû se défier.

une ville : & comment l'en instruire sans blesser en rien l'intérêt du pere ou l'honneur de l'époux ; Euripide laisse tout cela à ses acteurs , qui loin de se jeter dans cet embarras se retirent tous contents après avoir remercié Minerve & Apollon. Je reconnois cependant avec un des plus habiles connoisseurs * à qui je l'ai oui dire , que malgré les défauts réels ou apparens que j'ai crû voir dans cette Pièce , rien n'est plus véritablement Théatral , qu'une mere prête à faire mourir son fils inconnu , & à mourir inconnue par ses mains , tandis que ce double projet de parricide sert à rendre la mere au fils , & le fils à la mere.

* Le Pere PORE'E



HERCULE



HERCULE

FURIEUX,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE,

COMME on est prévenu sur l'Histoire d'Hercule par la lecture des Trachiniennes de Sophocle, & par celle de l'Hercule mourant de Sénèque & de Rotrou, il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur le sujet de cette dernière Tragédie d'Euripide.

Hercule fils de Jupiter & d'Alcmène, avoit épousé en premières nûces Mégare fille de Créon Roi de Thèbes. Ce Mariage étoit un appui considérable pour Amphitryon qui passoit pour le père d'Hercule, & qui étoit Général des Armées Thébaines, d'un autre côté la renommée du grand Alcide avoit rendu cette alliance honorable pour Mégare même : mais après plusieurs ex-

170 HERCULE FURIEUX ,
ploits Alcide voulut descendre aux Enfers ; comme il ne reparoissoit plus , on le crût mort. Cependant il s'éleva une sédition dans Thèbes , les Conjurés avoient à leur tête un certain Lycus issu d'un Prince de même nom , qui avoit regné à Thèbes , & qui y avoit été tué. Ce Lycus né en Eubée osa aspirer au Sceptre Thébain , tout étranger qu'il étoit. En effet , secondé par les Conjurés il tua Créon , & s'empara du Trône : il devint plutôt Tyran que Roi : & le premier essai de Tyrannie qu'il fit , ce fut de prononcer l'Arrêt de mort contre Amphitryon , Mégare , ses enfans , & toute la race d'Hercule , dans la crainte qu'un jour quelqu'un d'eux ne vengeât la mort de Créon sur l'Usurpateur. Le retour imprévu d'Hercule change toute la Scène , & donne lieu à cette Tragédie , dont voici les Personnages ; Amphitryon , Mégare , Lycus , Iris , une Furie , un Envoyé , Hercule , Thésée , un Chœur de Vieillards Thébains. La Scène est à Thèbes dans le Vestibule du Palais d'Hercule proche de celui de Lycus.

ACTE PREMIER.

C'est Amphitryon qui fait l'ouverture.

re à la façon d'Euripide. » Qui ne con-
 » noît , dit-il , le fils d'Alcée , le Pere
 » d'Hercule , & le concurrent de Jupi-
 » ter » ? Voilà en trois épithetes fort sim-
 ples , Amphitryon si bien désigné , qu'on
 ne peut manquer de le reconnoître. La
 naïveté avec laquelle il se fait honneur
 d'avoir Jupiter pour rival , ne doit pas
 surprendre ceux qui ont la moindre tein-
 ture de l'Antiquité : toutefois elle est si
 peu conforme à nos idées , que cela seul
 présenté à un spectateur de nos jours ,
 lui feroit trouver un ridicule achevé
 dans le cours d'une Pièce toute sérieuse.
 Il faut donc effuyer d'abord ce ridicule ,
 & se ramener doucement aux idées an-
 ciennes. Dans ce point de vûe , on verra
 Amphitryon étaler ses malheurs d'une
 maniere tout-à-fait touchante.

Il raconte à peu près ce que j'ai dit d'a-
 bord de l'Histoire d'Hercule , de Créon ,
 & de Lycus ; il marque le lieu de la Scène , à sçavoir l'Autel de Jupiter érigé à
 Thèbes par les soins d'Hercule à la por-
 te de son Palais. Il l'embrasse comme un
 asyle contre la Tyrannie de Lycus qu'il
 peint des plus noires couleurs. Il se re-
 garde comme une victime de la Politi-
 que de l'Usurpateur. La situation où il
 se voit réduit lui & sa famille est la plus

172 HERCULE FURIEUX ,
triste qu'on puisse imaginer. C'est un
manquement général des choses néces-
saires à la vie , sans appui , sans ressource ,
sans amis : de ceux-ci , les uns peuvent
servir , & ne font rien ; les autres
le veulent & ne le peuvent pas. On le
voit dans cet état avec sa famille , c'est-
à-dire , sa Belle-fille & trois petits fils ,
ensans d'Hercule , tous prosternés au pied
de l'Autel.

Le Prologue se tourne en Dialogue.
Car Mégare se leve & s'avance pour s'en-
tretenir avec son Beau-pere Amphitryon.
Comment Euripide n'a-t-il pas voulu
voir combien il lui étoit aisé d'ôter à ses
Exordes l'air de purs Prologues adres-
sés aux Spectateurs ? Mégare auroit pu
faire connoître Amphitryon , & celui-
ci Mégare , sans parler au Parterre. C'est
apparemment par un amour outré de
l'extrême clarté , qu'Euripide a négligé
cette finesse de l'Art , dans presque tous
ses Poèmes.

Mégare se fait donc connoître , non
pas à la vérité en déclinant son nom ,
mais en comparant sa fortune passée avec
ses maux présens. Le sort de ses enfans
est ce qui la touche le plus. Elle se com-
pare à un tendre oiseau qui couvre ses
petits de ses ailes. Cette infortunée me-

re dit qu'ils viennent souvent les uns après les autres lui demander, „ Où est „ donc leur pere ? Que fait-il ? Quand „ reviendra-t-il ? C'est en enfans qu'ils „ le cherchent encore. J'ai beau les distraire de cette pensée, continue-t-elle ; au moindre bruit qu'ils entendent, „ ils accourent dans le vain espoir d'embrasser un pere trop inutilement attendu. Quel espoir nous reste, Seigneur ? Hélas, je ne vois plus de ressource. Elle insinüe qu'en effet on les garde attentivement, & qu'il n'y a plus moyen d'échaper.

Amphitryon aime à se repaître d'espérances. Il en croit voir une lueur dans le retardement de la mort : mais ce délai même paroît affreux à Mégare. C'est par ces sentences & d'autres semblables que finit l'Entretien ; & l'on voit arriver le Chœur ; ce sont des Vieillards, petit reste d'amis inutiles qui viennent consoler ces Princes malheureux. Ils plaignent surtout leurs enfans en qui ils reconnoissent le sang qui les fit naître. Mais à peine ont-ils commencé de parler, que Lycus paroît.

Il demande avec insulte aux Princes sur quel espoir ils cherchent à prolonger des jours qu'il a proscrits. Sur quelle

ressource peuvent-ils compter ? » Est-ce
 » sur le retour d'Hercule qui est retenu
 » aux Enfers ? Seroit-ce sur la préten-
 » due gloire , ou d'Amphitryon qui se
 » vante d'avoir Jupiter pour rival , ou
 » de Mégare qui se glorifie d'être épou-
 » se d'Hercule ? Vain artifice pour ex-
 » citer la compassion des Thébains ». En
 effet Lycus tâche dans son discours de
 rabaisser les exploits d'Alcide. » Est-on
 » censé brave , dit-il , pour dompter des
 » bêtes féroces & des monstres ? Ce pré-
 » tendu Héros se sert de l'arc & des flê-
 » ches , armes affectées aux lâches tou-
 » jours prêts à fuir. On n'est Héros que
 » lorsque , sans sortir de son rang , on
 » voit l'ennemi de près , & qu'on attend
 » de sang-froid les coups qu'il va por-
 » ter. »

Lycus , après cette satire assez crüe ,
 confesse nettement qu'ayant tué Créon ,
 il ne veut point laisser vivre ceux qui
 pourroient devenir les vengeurs de leur
 Ayeul. Cette bravade d'un Roi à l'égard
 d'une famille subjuguée par l'effet d'une
 Conjuratiou , n'est pas dans la noblesse
 de nos mœurs ; mais elle entroit dans
 celles des Grecs , qui ne rougissoient
 point de dévoiler les motifs secrets de
 leur vindicative Politique. Elle montre

du moins le génie du Gouvernement de leur tems. Outre qu'il n'étoit pas permis à Lycus de violer l'asyle sacré d'un Autel, un Roi n'osoit apporter simplement sa volonté pour regle de ses actions. Il en alléguoit des raisons bonnes ou mauvaises ; & voilà pourquoi l'on suppose ici que Lycus entre en discussion avec Amphitryon & Mégare ; l'un attaque, & les autres se défendent. C'étoit un spectacle fait pour une République où re-
gnoit une apparence de Justice, la popularité, le raisonnement, & le goût des Harangues pour & contre.

Amphitryon commence la sienne par dire, que c'est à Jupiter de défendre la Maison d'Hercule son fils : que pour lui il se contente de justifier la valeur de ce Héros injustement attaquée. Il le fait avec dignité ; car il prend à témoin de cette bravoure le Char de Jupiter, d'où Hercule foudroya les Géans*, & la Forêt de Pholoë**, où il dompta les Centaures.
» Interrogez votre Patrie même, dit-il
» au Tyran, elle vous apprendra les ex-
» ploits d'Alcide ». C'est qu'il avoit dé-

* Dans la plaine de Phlégra en Macédoine.

** Sur une Montagne de ce nom proche du Mont Othrys dans la Thessalie.

176 HERCULE FURIEUX ;
truit Œchalie ville de l'Eubée où étoit né
Lycus.

Quant aux reproches sur les armes
d'Hercule, Amphitryon y répond en cet-
te maniere » Un Guerrier pésamment
» armé est esclave de ses armes, & sou-
» vent victime de la lâcheté de ceux qui
» l'environnent, ou de son malheur, si
» ses armes viennent à se briser ». J'a-
vouë que tout ce détail avec une partie
de ce qui le suit doit nous paroître so-
phistiquement puéril. Mais il falloit
peindre des mœurs qui plaisoient alors,
que nous souffrons dans les peintures,
& qui nous déplaisent au Théâtre.

Enfin pour ce qui regarde la mort
des enfans d'Hercule, leur Ayeul dit :
» Pourquoi attenter à leur vie ? Que
» vous ont-ils fait ? Si un Tyran est sage
» de craindre les enfans des vrais Héros,
» nous en est-il moins dur d'être sacri-
» fiés à ses craintes comme il devroit
» l'être lui-même à notre vengeance ?
» Vous voulez regner dans ce pais :
» hé-bien donnez-nous un exil pour
» ressource, ou craignez vous-même un
» funeste revers ». Il finit en s'adressant
aux Thébains, à qui il reproche leur
ingratitude envers Alcide dont ils ont
reçu tant de bienfaits. C'est proprement

la peroraison de sa harangue, à laquelle le Chœur paroît applaudir.

Le Tyran aigri n'en est que plus porté à précipiter sa vengeance. Comme il n'ose tirer violemment ces malheureux de leur asyle, il ordonne qu'on les entoure d'un bucher, & qu'on y mette le feu; coutume cruelle & conforme à la superstition qui se croyoit quitte envers les Dieux, lorsque sans arracher une personne de l'Autel, elle l'obligeoit à le quitter ou à y périr par la violence du feu. C'est ainsi que la vengeance éludoit la Religion, pour se satisfaire sans paroître la blesser. A l'égard des Vieillards attachés à Amphitryon, amis plus compatissans qu'utiles; Lycus qui ne les craint pas, se contente de leur faire souvenir, que Créon n'est plus leur Roi, & qu'ils sont les esclaves d'un nouveau Maître. Le Chœur outré du nom d'esclave & de la dureté de Lycus, éclate en reproches très-amers en sa présence. Ces généreux Vieillards ne respirent que la vengeance; & leur unique peine, c'est de voir que leur pouvoir ne réponde pas à leur courage.

Mégare les remercie de leur affection, mais elle ne veut pas qu'il leur en coûte les biens ou la vie. Puis adressant la parole

à Amphitryon , elle ouvre un avis plein
de générosité. » Je chéris mes enfans, dit-
» elle ; mere tendre, comment pourrois-
» je ne les pas aimer ? J'avouë que la
» mort me semble affreuse, mais quelle
» témérité de résister à sa destinée ? Puis-
» qu'il nous faut mourir , livrons-nous
» volontairement au trépas. N'attendons
» point une mort honteuse ; & ne don-
» nons pas à nos ennemis un sujet de
» risée, confusion pire pour nous que la
» mort. Soutenons l'éclat de notre rang,
» & mourons dignes d'Hercule. Blanchi
» sous les lauriers, voudriez-vous les
» flétrir par un soupçon de frayeur ?
» Mon époux dont la gloire est si juste-
» ment établie, voudroit-il racheter le
» salut de ses fils au prix d'une lâcheté ?
» Non. L'opprobre des peres retombe
» sur les enfans : c'est son exemple que
» je veux suivre. Quels fonds d'ailleurs
» voulez-vous que je fasse sur votre es-
» poir ? Espérez-vous que votre fils sorte
» du sein de la terre ? Hé qui jamais
» est revenu du Royaume de Pluton ?
» Compteriez-vous de fléchir un Tyran ?
» Non sans doute : si l'on a un ennemi,
» on vient à bout de ses desseins sans
» blesser l'honneur. Mais que peut-on
» gagner sur un Tyran insensé ? Il m'étoit

» venu en pensée comme à vous, de
 » demander au moins un exil pour mes
 » infortunés fils : mais est-ce les sauver
 » que de les livrer à l'indigence ? Tout
 » fuit les malheureux ; & leurs amis se
 » lassent de l'être plus d'un jour. Osez
 » donc subir avec nous une mort qui aussi
 » bien est inévitable » ?

C'est par ces pensées que Mégare anime Amphitryon. Ce vénérable Vieillard répond que ce n'est ni lâcheté ni amour de la vie, qui lui ont fait différer son trépas ; mais la tendresse & la pitié qu'il a pour ses petits fils. » Me voici
 » prêt, dit-il, au Tyran ; frappez, per-
 » cez mon sein, employez tous les sup-
 » plices ; je n'ai qu'une grace à deman-
 » der ; s'il faut que ces enfans périssent ,
 » du moins faites-nous mourir avant
 » eux. Epargnez-nous l'horreur de les
 » voir expirer en implorant vainement
 » le nom de leur Mere & de leur Ayeul.
 » Du reste faites ce que vous avez pro-
 » jecté, puisqu'aussi bien nous ne pou-
 » vons éviter notre destinée »,

» Ajoutez, reprend Mégare, une se-
 » conde grace à la première, afin de
 » rendre le bienfait commun. Souffrez
 » que je pare ces tendres victimes de leurs
 » vêtemens funéraires. Faites ouvrir ce

» Palais dont on nous a chassés ; c'est
 » le seul bien que je vous demande pour
 » eux , de l'héritage de leur pere ».
 Lycus y consent ; ordonne qu'on ouvre ,
 & ajoute en se retirant qu'il va revenir
 pour les sacrifier ; réponse tyrannique
 & dans les mœurs Grecques. Ainsi le fils
 d'Achille immola-t-il Polyxène. Le *for-*
tez , de Roxane à Bajazet qu'elle envoie
 à la mort , a bien plus de noblesse & de
 grandeur.

Bajazet
Act. V.
Sc. 4.

Mégare avec un profond soupir , fait
 entrer ses fils dans le Palais qui fut à eux ,
 & dont ils n'ont plus le nom. Pour Am-
 phitryon il termine la Scène par un cri
 d'indignation contre Jupiter , & d'une
 maniere aussi ridicule qu'impie. Car il
 reproche à ce Dieu d'avoir bien sçu trom-
 per Alcmène , & d'être insensible à la re-
 connoissance & à l'amitié qu'il doit à son
 époux.

L'intermède est une Ode sur les tra-
 vaux d'Hercule. Du reste les Vieillards
 hors d'état de défendre sa famille l'ho-
 norent du moins de leurs larmes , à la
 vûe de Mégare accompagnée de ses trois
 fils , qui reviennent en habits de deuil ,
 & suivis d'Amphitryon.

ACTE II.

„ Où est le Prêtre (dit Alcmène en en-
 „ trant ?) Voilà les victimes. Chers en-
 „ fans , quelle funeste union ! C'est la
 „ mort qui nous réunit , & c'est pour
 „ la dernière fois que je jouis de votre
 „ vûe. Cruelle destinée ! Ne vous ai-je
 „ donc mis au monde , & élevés avec tant
 „ de soin que pour être dévoués à l'op-
 „ probre & au dernier supplice ? Etoit-
 „ ce là ce que m'avoit fait espérer votre
 „ père ? Il vous destinoit à vous (*Elle* Ces trois
 „ *parle à l'ainé*) le Sceptre d'Argos , le enfants é-
 „ Palais d'Eurysthée , & la peau du Lion rotent
 „ de Némée dont il étoit revêtu : (*au* Thérima-
 „ *second*) à vous sa redoutable Massue que. Cré-
 „ & la Couronne de Thèbes que lui onriade
 „ apportoit mon Hymen. L'Échalie , Deiceon
 „ le prix de sa valeur devoit être le
 „ partage du dernier. Ce Héros rem-
 „ pli de ses vastes desseins , vous faisoit
 „ tous Monarques , tandis qu'occupée
 „ de mon côté à vous choisir des épou-
 „ ses dignes de vous , je me faisois un
 „ plaisir secret d'assurer votre bonheur
 „ & de le fonder sur l'alliance d'Athènes ,
 „ de Lacédémone , & de Thèbes. Vains
 „ projets : tout cela s'est évanoui com-

„ me une ombre. Le Destin vous don-
 „ ne aujourd'hui les Parques pour épou-
 „ ses, & ne me laisse que mes larmes
 „ pour * bain nuptial. Votre Ayeul,
 „ au lieu du Banquet de l'Hyménée,
 „ vous offre un tombeau, & donne Plu-
 „ ton pour Gendre à votre pere. Qui
 „ de vous dois-je embrasser le premier ?
 „ Comment recueillir vos larmes & vous
 „ arroser tous ensemble de mes pleurs ?
 „ Cher époux, car hélas ! si les morts
 „ entendent nos cris, c'est à vous que
 „ je dois m'adresser, femme, pere, en-
 „ fans, tous les vôtres vont au tombeau.
 „ Votre Hymen me faisoit appeller heu-
 „ reuse, & voici que je meurs. Venez,
 „ secourez-nous ; faites du moins pa-
 „ roître votre grande Ombre : elle suf-
 „ fira pour accabler nos lâches meur-
 „ triers „.

. Amphytrion de son côté s'adresse à
 Jupiter : „ Mais hélas, dit-il, je l'ai déjà
 „ trop vainement imploré „. Il se re-
 tourne vers les Vieillards pour leur faire
 une leçon très-Epicurienne. Il leur fait
 sentir par ses malheurs que rien n'est
 stable dans la vie, & que par conséquent

* C'est une allusion à l'usage des meres Grec-
 ques, qui se baignoient avant les Nôces de leurs
 enfans.

il faut jouir du tems sans crainte & sans chagrin.

Dans ce moment de crise où tout semble desespéré, Hercule reparoit inopinément. C'est Mégare qui la premiere l'apperçoit. Elle fait éclater des transports de joye difficiles à représenter. Elle envoie ses enfans à sa rencontre & leur dit de s'attacher aux habits de leur libérateur. Cette Scène est une belle situation après ce qui a précédé. Hercule en revoyant sa maison s'écrie : » Cher hospice, que je vous revois avec joye, » après mon retour des Enfers ! Mais » qu'apperçois-je ? Je vois mes enfans » couronnés comme des victimes, mon » épouse au milieu d'une troupe d'hommes, & mon pere éploré. Voyons quel malheur nous attend. Chere épouse, qu'est-il donc arrivé » ?

Mégare raconte à Hercule, par des réponses alternatives, l'extrémité où se trouve sa famille, la sédition de Thébes, la révolution en faveur de Lycus, le meurtre de Créon, & toutes les suites. Il n'est pas surprenant qu'Hercule ignorât encore tout cela : il est entré secrettement dans la Ville sur le présage d'un oiseau qui lui annonçoit quelque calamité, & il a gardé l'*incognito* jusqu'à

son Palais. Ainsi il a pû ne pas sçavoir ce qui s'est passé, quoiqu'il ait traversé la Ville. Euripide a grand soin de prévenir l'objection qui vient tout d'un coup à l'esprit sur cet article.

Le beau de cette Scène, c'est cette ignorance même d'Alcide pour qui chaque vers que dit Mégare est un coup de foudre. Il ne peut revenir de son étonnement. „ Quoi, dit-il, mon ab-
„ sence a-t-elle donc dissipé tous mes
„ amis „.

MÉGARE. Est-il des amis pour les malheureux?

HERCULE. Les ingrats Thébains ont-ils perdu le souvenir de mes bienfaits?

Il leur en avoit fait d'insignes, entr'autres par la victoire qu'il avoit remportée pour eux sur ceux d'Orchomène*, qu'il avoit contraints de payer aux Thébains le double du Tribut que les Thébains eux-mêmes leur payoient auparavant.

Hercule courroucé au point qu'on peut imaginer, arrache les bandelettes mortuaires de la tête de ses enfans, & ne songe qu'à assouvir sa vengeance. C'est peu pour lui d'égorger le Tyran; il veut envelopper dans la punition les

* Orchomène Ville de Béotie, où il y avoit un beau Temple dédié aux Graces.

perfides Thébains , comme complices
 d'un crime qu'ils ont eu la lâcheté de
 souffrir. Il veut rougir de sang les eaux
 de l'Ismene & de Dirce. Tout ce qu'il
 a fait d'exploits lui semble méprisable ,
 s'il ne signale son bras & son courroux
 en vengeance & en sauvant ce qu'il a de
 plus cher.

Amphitryon qui jusqu'à présent a laissé
 parler Mégare , prend enfin la parole.
 Il étoit de la bienséance Théâtrale qu'une
 femme comme plus sensible , ainsi qu'elle
 le dit elle-même , fit éclater sa joye , &
 qu'un Vieillard se réservât pour le con-
 seil. Celui qu'il donne à son fils est plein
 de prudence. Il ne veut pas qu'un Héros
 s'expose seul à la brutalité d'une mul-
 titude de gens perdus & accablés de
 dettes , que leurs crimes & l'amour des
 choses nouvelles ont , dit-il , attachés au
 Tyran. » Sans doute , ajoute-t-il , on vous
 » aura vû entrer dans la Ville , & c'en
 » est assez pour les rassembler contre
 » vous. Que m'importe , répond Hercu-
 » le , qu'on m'ait vû ou non » ? Réponse
 fiere & digne d'Hercule. Mais il assure
 qu'il est entré secrètement , ainsi que
 nous l'avons observé. C'est pour cela
 même , & afin d'agir à coup sûr dans
 une conjoncture si délicate , qu'il se rend

au conseil de son pere, & qu'il consent d'attendre Lycus.

Durant ce court intervalle Euripide donne quelque lieu à la curiosité d'Amphitryon, justement étonné de revoir son fils revenu des Enfers. Alcide dit, qu'il y est entré en effet, qu'il en a tiré Thésée, & qu'il a amené jusques dans une forêt le Chien Cerbere. Tout cela se raconte en très-peu de mots. Il n'étoit pas convenable de s'étendre sur ces prodiges dans la situation où se trouvoit Hercule, ni aussi de les omettre entièrement, puisqu'on ne l'attendoit plus. Les bienséances dictées par le bon sens sont ici exactement observées. Rien de plus naturel que les empressements d'une famille sur le point de périr & qu'un libérateur imprévu vient sauver inopinément. On la voit autour d'Hercule qui paroît à leurs yeux comme une Divinité. Femme, enfans, tous tremblent par l'effet de la frayeur qui les a saisis, & qui se renouvelle par la réflexion. Tous l'embrassent & le serrent étroitement, comme s'ils craignoient qu'il ne leur échappât. Il sent par-là à quel point de désespoir ils étoient réduits; ses entrailles en sont émûes. Il les console, il essuie leurs larmes, & il leur dit tendrement

de laisser ses vêtemens, puisqu'il ne prétend pas les abandonner. Hercule ne rougit point de paroître pere, & il en soutient le rôle d'un air qui relève encore celui de Héros. „ Les richesses „ & la pauvreté, dit-il, distinguent les „ rangs parmi les hommes. Mais la tendresse paternelle les ramene à l'égalité „. Tous rentrent après ces mots pour attendre le retour du Tyran.

Le Chœur du second Intermede n'est gueres plus intéressant que le premier, au moins pour notre goût. C'est une hymne d'allégresse qui roule en partie sur les avantages d'une jeunesse florissante. Les Vieillards voudroient qu'elle fût éternelle, ou du moins doublée pour les gens de bien. Car comment discerner les bons des méchans, puisque les Dieux les laissent tous également vieillir. Ce sont des Vieillards & des Payens qui parlent ainsi. Ils retombent sur la conclusion ordinaire, qui est de ne pas abandonner la joye & les Muses. Ils veulent enfin, employer leurs voix à chanter le triomphe du grand Alcide.

A C T E III.

Lycus paroît & gardant toujours son

caractere de Tyran, il somme Amphitryon qu'il voit sortir, de lui livrer Megare & ses enfans, suivant sa promesse, afin de les immoler. Le tems que les victimes mettent à s'orner semble long à son impatiente barbarie. Amphitryon dissimule afin d'attirer Lycus dans le piège qu'on lui prépare. C'est comme l'Electre de Sophocle. Elle en use ainsi à l'égard d'Egisthe.

L'impatience de Lycus le fait rentrer dans le Palais pour en tirer ses victimes, sans soupçonner le sort qui l'attend lui-même. A l'égard d'Amphitryon, il reste un moment avec le Chœur sur le Théâtre. Vœux communs sur l'événement, jouissance de la part des Vieillards, espérance & crainte, tout prépare à la révolution. Mais à peine Amphitryon est-il rentré qu'on entend le cris de Lycus. Le Chœur éclate en chants d'allégresse, & regarde Thèbes comme un Royaume délivré d'un cruel usurpateur. C'est une espèce de divertissement comme dans un Opéra. Il y en a plusieurs de ce genre dans notre Poète pour remplir les vuides que laissent les Principaux Acteurs, quand ils agissent derriere le Théâtre. Ce sont de cours Intermèdes tout différens de ceux qu'on voit entre

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 189

les Actes, & ménagés seulement pour instruire le Spectateur des faits qu'on ne peut produire sur la Scène, tel qu'est par exemple ici le meurtre de Lycus.

Sur ces entrefaites Iris Messagere de Junon, & une Furie se montrent en l'air. Euripide entre ici dans le merveilleux de la Fable, & change, à proprement parler, de sujet & d'action. Car Lycus mort, & la famille d'Hercule délivrée, tout semble fini. Cependant la Pièce n'est qu'au troisième Acte. Véritablement ce qu'on va voir est lié avec ce qui a précédé. Mais ce n'est plus le même objet. En effet, Junon toujours ennemie déclarée d'Hercule, n'ayant pû venir à bout de le perdre ni par le voyage aux Enfers, ni par le moyen de Lycus, veut l'exposer à un revers qui lui fera payer bien cherement le plaisir d'avoir arraché sa famille au trépas. Elle prétend qu'Hercule immole de ses mains ces mêmes enfans qu'il vient de sauver avec tant de bonheur & de gloire. Iris le dit nettement, & donne ordre à la Furie de troubler les sens de ce Héros jusqu'à la fureur. Qui le croiroit ? La furie touchée de compassion ne sçauroit consentir à exercer cette barbarie sur un homme si utile aux mor-

190 HERCULE FURIEUX ,
tels , & même aux Dieux. C'est que les
Enfers l'avoient respecté comme Orphée.
Cependant Iris presse. » Il n'est pas ques-
» tion de délibérer , dit-elle , Junon
» l'ordonne ; il faut obéir. Ces ordres
» tout étranges qu'ils paroissent produi-
» ront un bien véritable ». L'Euménide
atteste le Soleil qu'elle obéit malgré elle.
Toutefois elle le fait , & s'empare invisi-
blement d'Hercule , tandis qu'Iris re-
monte aux Cieux.

Les Vieillards témoins d'un si affreux
projet se réplongent dans la tristesse. Ils
croient déjà voir un massacre horrible ,
& entendre un grand bruit dans le
Palais. Cela est dit pour marquer que
l'ordre de Junon est exécuté.

A C T E I V.

En effet , un Officier vient dire à ces
Vieillards qu'Hercule saisi d'une fureur
divine a tué ses propres enfans. Sa narra-
tion est une peinture aussi vive que toutes
celles qu'on a vuës d'Euripide. Mais il
y a des choses qui , sans doute , blesse-
roient la noblesse de nos manieres. En
voici une partie ; on en jugera. » On
» faisoit un sacrifice à l'autel de Jupiter
» pour expier le Palais souillé par le sang

» de Lycus. Hercule étoit environné de
 » sa famille. On portoit déjà la corbeille
 » autour de l'Autel, & nous gardions un
 » silence Religieux; lorsque ce Héros sur
 » le point d'éteindre le tison sacré dans
 » l'eau lustrale afin de purifier les assis-
 » tans, s'arrête tout-à-coup. Ses enfans
 » surpris, tournent aussi-tôt la vûe sur lui.
 » Ses yeux roulent d'une maniere af-
 » freuse, & se remplissent de sang. L'é-
 » cume coule sur sa barbe, & il s'écrie
 » avec un souris convulsif & forcé. O
 » Jupiter, mon pere, pourquoi m'ar-
 » rêter à des sacrifices d'expiation avant
 » que d'avoir immolé Eurysthée? Sa-
 » crifions cette autre victime, comme
 » j'ai fait la premiere; & quand je vous
 » aurai apporté la tête de cet ennemi,
 » il sera tems de purifier mes mains. Lais-
 » sez les vases, répandez cette eau: c'est
 » mon arc que je demande. Où sont mes
 » armes? Je pars pour Mycènes. Por-
 » tons * ce qu'il faut pour renverser
 » la ville de fonds en comble.»

L'Officier ajoute, qu'Hercule se re-
 tire de l'Autel; qu'il s'imagine monter
 sur un char, & animer ses coursiers;
 que les esclaves sourient, & se disent

* Dans le Grec il y a *μολαί, δινάμας, vestes,*
Liganes.

les uns aux autres : „ Notre maître est „ il en humeur de se réjouir, ou dans „ une fureur véritable ? „ Voilà de ces naïvetés qui nous paroissent à juste titre peu dignes de la majesté du cothurne, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette sorte dans les anciens. D'un autre côté, c'est sur ce pied-là qu'on les juge à la rigueur : mais injustement. Ce qui est comique aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Les modes qui nous paroissent ridicules, étoient sérieusement respectées il y a cinquante ans : comparaison simple & juste à laquelle il est difficile de ne pas se rendre.

Le reste de la narration est un détail des folies d'Hercule. J'appelle ainsi ses fureurs, parce qu'elles n'ont pas toute la noblesse à la mode, qu'on trouve dans celles d'Oreste chez Racine. Aussi le Poëte Grec ne les expose-t'il pas sur la Scène. Hercule passe dans un appartement. Il croit être chez les Mégariens : un moment après à Corinthe : puis à Mycènes. Il se dépouille, il se bat en l'air, il se persuade avoir remporté de grandes victoires. Son pere se présente à lui, & tâche de le rappeler au bon sens. Mais Hercule le prend pour Eurysthée, & ses propres enfans pour ceux
de

de son ennemi. Armé de son arc, il les poursuit. L'un se cache sous les habits de sa mere: l'autre, derriere une colonne: le troisiéme sous l'Autel.

La mere a beau crier: „ Que faites-
 „ vous? Hé, ce sont vos enfans que
 vous tuez. „ Il court après l'un d'eux
 & le renverse mort derriere la colonne.
 Il en immole un autre sous l'Autel.
 Il voloit vers le troisiéme. Mais Mé-
 gare se sauve avec lui. Elle sort de l'ap-
 partement, & enferme heureusement
 son époux furieux. Il se croit aux portes
 de Mycènes. Il brise tout, se fait un
 passage, & du même coup, il tuë la
 mere & le fils. Il préparoit le même
 sort à son pere. Mais Pallas l'arrête &
 le renverse. „ Enfin, dit l'Officier,
 „ il est plongé dans un profond som-
 „ meil; & revenus de notre frayeur,
 „ nous l'avons lié à un débris de co-
 „ lonne „. Hercule, en bon françois,
 étoit sour à lier, pire que le Roland
 d'Arioste. N'imitons pas ces traits d'Eur-
 ipide pour notre siecle: mais aussi ne
 les condamnons pas légèrement dans
 le sien.

Le Chœur plus frappé de ce malheur
 que de celui des Danaïdes & de Progné,
 dont les premieres égorgerent leurs ma-

194 HERCULE FURIEUX,
ris, & l'autre tua son fils, ne peut revenir de sa surprise. On ouvre incontinent le Palais pour augmenter l'impression par le spectacle des tristes effets de la fureur d'Alcide. Des portes brisées, des cadavres étendus, des pilliers renversés, Hercule lié, Amphitryon au désespoir, tout l'appartement ruisselant de sang, voilà l'ouverture de la Scène suivante.

Le malheureux pere que son agitation empêche de sentir encore tous ses maux tremble, qu'on ne réveille Hercule. Il craint qu'à son réveil il ne mette tout à feu & à sang. Cette Scène est précisément du même goût que celle de Tecmesse dans l'Ajax de Sophocle, Tom. III. & celle de Phédre dans Euripide, Tom. II. En un mot, c'est un jeu de Théâtre ancien où le Chœur & Amphitryon font paroître également la crainte & la douleur, comme si c'étoit la chose même, & non une représentation feinte. Cependant Hercule se réveille & revient à lui.

Etonné comme on peut penser, de se retrouver dans l'état où il se voit, couché par terre & attaché à une colonne brisée, son arc loin de lui & ses flèches éparfes çà & là, il se croit presque re-

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 195

descendu aux Enfers. „ Où suis-je , s'é-
 „ crie-t'il „ ? Amphitryon & les Vieillards
 s'avancent vers lui timidement. „ Pour-
 „ quoi pleurez-vous , mon pere , dit Her-
 „ cule ? Pourquoi vous éloignez-vous
 „ de moi „ ? Le pere jette un cri de
 douleur , & profere des mots interrom-
 pus qui font assez connoître à son fils
 qu'il s'est passé quelque chose de bien
 funeste. Redevenu tranquille on le délie.
 On lui dit que toute la colere de Junon
 est tombée sur lui. „ Tournez vos re-
 „ gards , ajoute Amphitryon ; voyez ces
 „ cadavres „. Hercule est foudroyé par
 cette vue & plus encore en apprenant
 qu'il est l'unique auteur de tout ce car-
 nage. Il ne peut se rappeler aucune
 trace de ce qu'il a fait. Le tout se dé-
 veloppe par des interrogations & des
 réponses vives qui sont d'un naturel in-
 fini , & qui percent Hercule , comme
 autant de traits. Trop instruit de son
 malheur , il veut se donner la mort ,
 il se livre à un repentir affreux , il ne
 pense qu'aux moyens de se délivrer de
 la vie , & ne dit rien que de funeste.
 Sur le point d'exécuter son dessein , il
 voit tout-à-coup paroître Thésée. La
 honte & la confusion succedent à la fu-
 reur. Il s'enveloppe la tête de ses vête-

196 HERCULE FURIEUX,
mens, & craint, dit-il, de fouiller un
ami si cher par son seul aspect.

A C T E V.

Thésée adresse la parole à Amphitryon à qui il déclare qu'il vient avec des troupes pour secourir son ami Hercule, sur le bruit qui s'est répandu à Athènes, que Lycus s'étoit emparé du Sceptre de Thèbes. Aussi-tôt, en se détournant, il voit une femme & des enfans égorgés. Il croit d'abord être venu trop tard au secours d'Hercule, & que Lycus a répandu tout ce sang. Puis il se détrompe, & il juge que c'est l'effet de quelqu'autre infortune qu'il ignore,

Amphitryon lui fait entendre par ses larmes & ses cris la vérité de ce qui s'étoit passé. Thésée vivement frappé du malheur de son ami & du courroux de l'inéxorable Junon, demande au moins qu'Hercule se dévoile le visage. Il conjure le pere d'obtenir cette grace du fils. Le Vieillard s'y employe avec les paroles les plus touchantes. Il prie, il gémit, il presse. » O mon fils, quittez
» ces voiles qui vous cachent. Montrez-
» vous à la lumière du jour. Ma voix
» doit avoir sur vous le pouvoir des

TRAGEDIE D'EURIPIDE. 197

» prieres. J'y descends toutefois, & je
 » tombe à vos genoux tout en pleurs.
 » Etouffez, mon fils, ces horribles re-
 » mords qui vous font frémir comme
 » un lion. Quittez ces idées funestes &
 » ces présages de mort. Ne mettez point
 » un surcroît à notre accablement ».

Hercule ne répond que par de pro-
 fonds soupirs. Thésée presse de son côté.
 » Malheureux Prince, s'écrie-t'il, mon-
 » trez-vous du moins à un ami. Aussi-
 » bien n'est-il point de ténèbres assez
 » épaisses pour cacher votre calamité.
 » Pourquoi me faire signe de tourner
 » les yeux sur le sang que vous avez
 » répandu? Croyez-vous que Thésée
 » puisse vous abandonner sous le vain
 » prétexte de craindre une souillure?
 » Non, non, mon amitié ne refuse point
 » de s'associer aux maux d'un ami. Hé-
 » las, si je suis assez heureux pour m'être
 » tiré des Enfers, n'est-ce pas vous à
 » qui je dois ce bonheur? Loin de moi
 » ces lâches amis dont la reconnoissance
 » vieillit, & dont l'amitié mercenaire
 » dans le calme, n'ose affronter la tem-
 » pête. Levez vous donc, quittez ces voi-
 » les, & daignez jeter vos regards sur
 » nous. Songez qu'un Héros sçait suppor-
 » ter les revers que lui envoient les
 » Dieux ».

HERCULE. Ah Thésée, avez-vous jeté la vûe sur mes fils égorgés ?

THESÉE. J'ai tout entendu, j'ai tout vû.

HERCULE. Comment donc pouvez-vous me forcer de revoir le Soleil ?

THESÉE. Que craignez-vous ? Ce Dieu peut-il être souillé par les regards d'un mortel ?

HERCULE. Ah, fuyez du moins la contagion d'un ami malheureux ?

THESÉE. Moi, fuir ! Moi, vous abandonner ! Les amis n'ont rien de profane & de contagieux pour Thésée.

HERCULE. Je ne puis que louer votre amitié ; & j'avouë aussi que j'ai signalé la mienne pour vous.

THESÉE. C'est pour cela que ma tendresse doit éclater au moins en vous plaignant.

HERCULE. Affassin de mes propres enfans, je ne suis que trop à plaindre.

THESÉE. D'autres malheurs me rendent sensibles aux vôtres.

HERCULE. Quoi ? Avez-vous vû des malheurs plus affreux que les miens ?

THESÉE. Non, ce n'est pas ma pensée. Les vôtres passent toute expression.

HERCULE. Et c'est pour cela que j'ai résolu de mourir.

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 199

THESE'E. Croyez-vous que les Dieux
soient touchés de ces menaces ?

HERCULE. Les Dieux me bravent ;
& je veux les braver.

THESE'E. Arrêtez, Hercule, & ne
vous attirez pas un surcroît de maux.

HERCULE. * Arrivé au comble de
l'infortune, je ne laisse plus de lieu à
de nouveaux malheurs.

THESE'E. Que prétendez-vous ? où
aboutira tout votre courroux ?

HERCULE. Je veux rentrer dans les
Enfers d'où je suis sorti.

* Ce vers d'EURIPIDE est rapporté par
LONGIN comme un exemple du sublime qui
dépend de l'arrangement des mots, qu'il com-
pare à l'assemblage des justes proportions. « Ain-
» si, dit-il, les parties du sublime étant divisées,
» le sublime se dissipe entièrement, au lieu que
» venant à ne former qu'un corps par l'assem-
» blage qu'on en fait, & par cette liaison harmo-
» nieuse qui les joint, le seul tour de la période
» leur donne du son & de l'emphase, &c. » Sur
cela il cite ce vers d'Hercule.

Γέμω καὶ γὰρ δὴ, κ' οὐκ ἔσθ' ὅττι τέθῃ.

Que DESPREAUX a traduit moins vive-
ment dans ces deux vers, à cause de la gêne de
la langue.

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame ;
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

200 HERCULE FURIEUX ;

THESE'E. Sentimens peu dignes d'un Héros !

HERCULE. Ah, vous me conseillez, & vous n'êtes pas malheureux !

THESE'E. Est-ce Hercule que j'entends ? Cet Hercule qui a dévoré tant de calamités...

HERCULE. Sont-elles comparables à l'état où je me vois ?

THESE'E. Quoi ? ce libérateur de l'Univers entier ! ce Héros...

HERCULE. J'ai fait du bien aux hommes : ils m'abandonnent ; & Junon triomphe.

THESE'E. Non, la Grece ne souffrira pas que le trépas d'Hercule, soit l'effet d'un chagrin.

HERCULE. Ecoutez-moi, Thésée ; je veux à mon tour renverser tous vos conseils, & vous montrer que je dois cesser de vivre, que je devrois même n'avoir jamais vécu.

Hercule fait ici l'énumération des malheurs qui ont accompagné tous les momens de sa vie. Il reprend les choses de loin. Il rappelle tous ses travaux, & les traits innombrables de la colere de Junon. Car que n'en a t'il pas essuyé ?

Mais le dernier trait lui semble le plus insupportable de tous. Il vient ensuite à la nécessité de se donner la mort. Il ne lui est plus permis de rester à Thèbes. Hé, qu'y feroit-il ? Quel Temple, quelle assemblée pourroit-il fréquenter ? Ira-t'il à Argos ? Mais il faut qu'il fuie tout ce qui est censé être sa patrie. Quelle ville étrangère lui pourroit servir d'asyle ? De quels yeux le regarderoit-on ? Que ne diroit-on pas en le montrant au doigt ? Il est dur à un guerrier couvert de gloire de se voir tombé dans l'ignominie. La terre même prendroit la parole, & déposeroit contre lui, pour lui enlever tout espoir de refuge. Il éprouveroit le sort d'Ixion dont la rouë marque une instabilité éternelle.

» Non, non, conclut-il ; ma destinée
 » est de m'arracher pour toujours à la
 » vuë de la Grèce. Quel fruit me re-
 » viendrait d'une vie inutile & flétrie
 » par un attentat ? Laissons triompher
 » Junon. Elle s'est fait un plaisir cruel
 » de perdre le plus grand des Grecs,
 » & elle a encore des autels ! »

Thésée convient que tous les maux d'Hercule viennent de l'implacable Junon. Il avoue, qu'il est plus aisé de conseiller autrui, que de sçavoir être

malheureux. » Mais enfin , ajoute-t'il ,
 » nul mortel , nul Dieu même , si l'on
 » doit en croire les Poëtes , n'est exempt
 » d'infortune. » Il appuie particuliere-
 ment sur l'exemple des Dieux , sur leurs
 mariages illicites , & sur le manque de res-
 pect envers les peres. » Ils habitent
 » pourtant le Ciel , continuë-t'il , & ils
 » sçavent se consoler de la honte de leurs
 » forfaits. » Cette doctrine est concluante
 pour un mortel , comme l'est Hercule.
 Mais il n'en paroît pas moins surpre-
 nant qu'on osât parler si librement sur
 un Théâtre Païen. Nous en allons voir
 la raison. Après les paroles consolantes ,
 Thésée en ami généreux passe aux effets.
 Il veut qu'Hercule quitte Thèbes , puis-
 qu'il le faut suivant la loi. Mais il lui
 offre Athènes , où il lui réserve un rang ,
 des biens , & des honneurs dignes du
 grand Alcide. C'est par-là que le Roi
 d'Athènes veut éterniser sa reconnois-
 sance.

La réponse d'Hercule est remarqua-
 ble. » Les exemples des Dieux , répond-
 » il , sont étrangers à mon infortune.
 » Non , je ne les crois point capables
 » des forfaits qu'on leur impute. Jamais
 » je ne compris qu'un Dieu pût être
 » le Souverain d'une autre Divinité. Un

„ Dieu véritablement Dieu n'a besoin
 „ de personne. Laissons-là les fables ri-
 „ dicules que nous débitent les Poètes „.
 Voilà le Polytheïsme nettement renver-
 sé, & cela sur un Théâtre public en pré-
 sence d'un peuple entier de Payens.
 D'où il s'ensuit que les sentimens vrais
 ou moins déraisonnables sur la divinité
 n'étoient pas renfermés dans un petit
 nombre de Philosophes, mais assez com-
 munément répandus dans la Grèce &
 qu'à l'égard des fables on les abandon-
 noit au caprice des Poètes qui travail-
 loient pour la Scène. *Voyez la fin du*
dernier Tome.

Hercule persuadé enfin, que ce se-
 roit donner un soupçon de lâcheté que
 de quitter la vie dans un excès de cha-
 grin, accepte l'asyle que lui offre son
 ami, & lui rend graces de sa généro-
 sité. „ Mais hélas, ajoute-t'il, je suis
 „ inconsolable. Vainqueur de mille re-
 „ vers, dont aucun n'a pû me tirer le
 „ moindre soupir, je n'avois pas crû
 „ devoir être jamais réduit à la foiblesse
 „ de verser des pleurs. Aujourd'hui je
 „ le vois, il faut céder à la fortune. O
 „ mon pere, vous voyez en moi un fu-
 „ gitif & un parricide. Faites ce que m'in-
 „ terdit la loi, Pleurez ces chers enfans

204. HERCULE FURIEUX ;

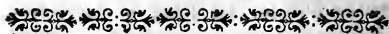
„ dont j'ai été malgré moi le bourreau ;
 „ inhumez-les sur le sein de leur mere ;
 „ & rendez-leur les derniers honneurs.
 „ Quitte de ce pieux devoir régné sur
 „ cette ville, & bien que malheureux
 „ forcez votre courage à supporter la
 „ vie comme moi. Tristes enfans ; inno-
 „ centes victimes d'un pere qui vous a
 „ perdus sans que vous aïez pû jouir
 „ du fruit de ses travaux & de sa gloire ;
 „ chere épouse , trop mal païée de votre
 „ fidélité & de vos tendres soins , je
 „ me suis donc privé de vous , & m'en
 „ voilà pour toujours séparé ! Funestes
 „ adieux , tristes embrassemens ! hélas ,
 „ voici mes armes qui m'ont trop cruel-
 „ lement servi. Dois-je encore les re-
 „ prendre ? Ces flèches suspendues à
 „ mon côté me rediront sans cesse : bar-
 „ bare , nous fûmes les instrumens de
 „ tes fureurs : c'est par nous que tu as
 „ percé ton épouse & tes enfans „

Après cette courte délibération sur
 ses flèches , il les reprend en soupirant ,
 pour ne pas être exposé à mourir hon-
 teusement par les mains de ses ennemis ,
 faute de ces traits qui lui ont servi à
 exécuter tant de grandes actions. Il prie
 Thésée de l'accompagner à Argos chez
 Eurysthée , pour lui mener le chien Cer-

TRAGÉDIE D'EURIPIDE. 205

beré, qu'il a tiré des Enfers par l'ordre de ce Prince. La fable à part, ceci gâte un beau morceau. Enfin, il prie les Thébains d'honorer de leurs larmes les funérailles de ses fils, & de le pleurer.
 » Car hélas, dit-il, Junon nous a tous
 » frapés, & nous sommes tous au rang
 » des morts ».

Thésée l'interrompt pour ne pas le laisser s'attendrir davantage. Il l'invite à se lever, & il le soutient comme un homme accablé sous le faix de la douleur. Hercule louë la tendresse généreuse de son ami : mais il veut avant le départ jeter encore les yeux sur ses enfans : & Thésée voudroit l'en écarter. Il lui permet toutefois d'embrasser un pere, & pour ne lui plus donner lieu de nourrir sa douleur, il presse le départ, il insiste, & par d'amables reproches il rappelle peu à peu la fermeté d'Hercule. Ce Héros après avoir promis à son pere la sépulture qu'il lui a demandée, suit enfin son ami en se comparant à un vaisseau battu de la tempête. » Malheureux (dit-il en partant)
 » quiconque préfère les biens ou la gloire
 » à un véritable ami ». Cette pensée est, ce semble, la moralité de cette Tragédie : puisque tout y paroît arrangé pour amener le dénouement d'Hercule & de Thésée.



HERCULE FURIEUX, TRAGÉDIE DE SENEQUE.

DANS la Tragédie de Sénèque soit le Philosophe, soit le Tragique, soit un autre des différens Auteurs de toutes celles qu'on a sous le même nom, le sujet d'Hercule furieux est précisé-ment celui d'Euripide. Mais la conduite en est bien différente.

ACTE PREMIER.

Junon fait seule le premier Acte ; façon assez ordinaire de ce Poëte. Elle déclame longuement, & c'est tout ; non pas que sa déclamation n'ait des morceaux très-vifs & dignes de Sénèque : mais enfin, c'est peu de réalité sous beau-

TRAGEDIE DE SENEQUE. 107

coup de vers brillans & magnifiques. Junon jalouse de la gloire d'Hercule veut le rendre furieux & l'obliger à tuer sa femme & ses enfans, après qu'il les aura fauvés des mains de l'usurpateur Lycus. Voilà tout ce qu'il faut sçavoir pour être au fait. Mais Sénèque met 124 Iambes mortels à le dire.

» Sœur de Jupiter, (dit la Déesse
 » en prenant d'abord le haut ton,) il
 » ne me reste plus que ce titre. J'ai
 » quitté la demeure Ethérée & mon per-
 » fide époux. La terre est mon partage
 » depuis que ses maîtresses occupent les
 » Cieux ». Ici elle fait l'énumération des
 figures du globe céleste, & manie fort
 sçavamment la fable antique. En effet,
 » tout le Ciel est marqué par les ga-
 » lanteries de Jupiter, & ce Dieu a
 » divinisé toutes ses amours ». Mais ce
 qui pique le plus la jalouse Déesse, c'est
 de voir Alcide, ce fils de sa rivale Alc-
 mène, prendre par de nouveaux exploits
 le chemin des Cieux, & mériter la place
 que les Destins lui ont promise. » Vai-
 » nement, dit-elle, je me lasse à l'acca-
 » bler de travaux : il jouit de mon cour-
 » roux, & tourne ma haine à sa gloire ».
 Tous ses hauts faits que Junon rappelle
 à son souvenir sont pour elle autant

108. HERCULE FURIEUX ;

d'éguillons qui la pressent d'en artêter le cours. » Il a dompté l'Enfer ; il ne » lui reste plus qu'à attenter sur le Ciel » même , & qu'à ravir le Sceptre à son » pere. Il a porté la voûte azurée , & moi- » même qui la fouloit. Sans doute , il se » fraye un chemin vers les Dieux ». Junon s'anime donc à la vengeance. Elle songe à délivrer les Titans pour les lui opposer. » Vaine ressource ! Il les a subjugués. On ne peut lui opposer que » lui-même. Qu'il devienne son propre » ennemi ».

Ce parti pris , Junon évoque les Euménides & tout l'Enfer avec un grand fracas de paroles. Il n'en falloit pas tant pour renverser la raison d'un mortel. Elle fait plus encore : elle veut conduire la main d'Hercule & devenir l'auteur d'un crime qui puisse le noircir & le rendre indigne du Ciel. Quel nom mérite une si abominable Divinité ? Les Tragiques Grecs donnent aux Dieux des passions & des foiblesses. Mais ils sçavent au moins les déguiser ou les pallier bien ou mal. Il y a une noirceur trop marquée dans le procédé de Junon. A peine la passeroit-on au désespoir d'un femme en fureur.

Le Chœur qui suit est tout-à-fait

stérile, & ne parle que pour parler. Ce sont des Thébains qui charmés de voir le jour reparoître, font d'abord une belle description du lever du Soleil & de tous les objets qu'il ranime. Puis ils retombent sur les soucis & les agitations des grands, qu'ils comparent avec la tranquillité des états inférieurs. Ils n'épargnent pas même Alcide, qu'ils blâment de son voyage aux Enfers, comme s'il avoit précipité son trépas qui vient, disent-ils, toujours assez-tôt. Ce Chœur en un mot, est un tissu de sentences communes bien exprimées.

A C T E II.

Mégare à son tour vient déclamer en élevant la voix par un

© magne Olympi rectôr & mundi arbiter !

C'est le Souverain des Dieux à qui elle demande la fin de ces maux & le retour d'Hercule. Ces deux mots sont noyés dans 113 Vers dont plusieurs sont très-beaux ; mais dont le total ne dit presque rien. Voici des brillans d'esprit. „ La fin d'une entreprise est „ pour Hercule un degré à de nouveaux

210 HERCULE FURIEUX ;

» dangers. Il trouve à son retour un
 » ennemi tout préparé, & avant son
 » arrivée une autre guerre le rappelle.
 » Nul repos, nul loisir pour lui, que
 » le tems qu'on employe à lui donner
 » des ordres. Junon attachée à lui nuire
 » depuis sa naissance, n'a pas même
 » laissé son enfance oisive. Il a dom-
 » pté les monstres avant même que de
 » les connoître ». Elle parle des ser-
 » pens, dont un Poëte de nos jours dit-
 » si bien ,

M. Et les Couleuvres étouffées
 R O U S -
 S E A U . Furent les jeux de son berceau.

» Hercule faisoit dès-lors les préludes
 » du combat de l'Hydre ». *Prelusit Hy-*
dra. On repasse les douze Travaux dans
 ce style toujours soutenu, & l'on con-
 clut par ce Vers ,

Quid ista profunt ? orbe defenso caret.

» Que lui ont produit tant d'exploits ?
 » Il ne jouit plus du monde dont il
 » fut le libérateur ». C'est que Mégare
 le suppose arrêté aux Enfers, comme
 Phédre le supposoit de Thésée, quand
 elle disoit à Hippolyte :

TRAGEDIE DE SENEQUE. 211

L'on ne voit point deux fois le rivage des *Phédr.*
 morts *Trag.*
Act. II
Sc. 5.

Seigneur ; puisque Thésée a vû les sombres
 bords ,

N'esperez pas qu'ici jamais on le revoie ,

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proye.

Durant cette cruelle absence de son
 époux, Mégare a vû tomber sous l'é-
 pée de l'Usurpateur, non seulement
 Créon son pere, mais encore ses freres
 héritiers du Diadème. Elle devoit en
 avertir plutôt le Spectateur & ne pas
 mêler dans ses plaintes des choses tout-
 à-fait étrangères, comme la Fable d'Am-
 phion qui bâtit les murs de Thèbes au
 son de sa Lyre. O race de Cadmus,
 » continuë Mégare, ô cité d'Amphion,
 » dans quel abîme êtes-vous précipitée ?
 » Vous tremblez sous les loix d'un vil
 » étranger devenu votre Tyran, tandis
 » que le Héros qui poursuit les forfaits
 » par mer & par terre, & qui dompte
 » par tout la tyrannie, est esclave quoi-
 » qu'absent, & porté un joug qu'il
 » empêcha les nations de porter ».

Nunc servus absens, ferique quo ferri vetat

Mégare espere qu'il n'en ira pas ainsi ;
 « Qu'Hercule reverra la lumière , & qu'il
 » s'y fera une route s'il ne la trouve
 » pas. Sortez de la terre , cher époux ;
 » fendez les ténèbres infernales ; & si
 » le passage vous est fermé , brisez le
 » globe terrestre pour en sortir ».

Orbe diducto redi.

Quelle idée ! Mégare veut que son époux fasse plus. Elle l'invite » à en-
 » traîner avec lui tout ce qui est enfer-
 » mé dans la nuit éternelle , la mort ,
 » & les peuples ensevelis dans ses om-
 » bres depuis tant de révolutions de sié-
 » cles ». Pour rendre sa pensée plus extraordinaire , comme si elle ne l'étoit pas assez , elle la confirme par un exemple incroyable ; elle fait souvenir Alcide de la belle action qu'il fit , lorsqu'il renversa de sa main des Montagnes entières , & qu'il fendit la vallée de Tempé pour ouvrir un nouveau lit à un fleuve. Tous ces grands souhaits se réduisent toutefois au désir de revoir Hercule. N'est-ce pas là abuser du sens commun , & ne valoit-il pas mieux se borner avec Euripide , à une simple priere telle que la douleur sensée sçait la suggérer ? Combien plus sensément se plaint Pénélope

TRAGÉDIE DE SENEQUE. 213
chez Ovide, de l'absence d'Ulysse ! Ses
plaintes ont je ne sçai quoi de mélo-
dieux qui flatte également le cœur &
l'oreille. Elle dit plus dans les deux pre-
miers vers de sa Lettre que Mégare en
quarante. Un auteur dans sa jeunesse en
a paraphrasé la pensée d'une manière qui
passe de beaucoup tout le reste de son
ouvrage qu'il a depuis effacé par ses
pleurs. Les premiers vers au moins méritent
d'être conservés.

Reçois , mon cher Ulysse , un tendre souvenir ,

Des beaux nœuds dont l'hymen a voulu nous unir ,

Et si ta Pénélope a pour toi quelques charmes ,

Viens calmer ses douleurs , viens essuyer ses larmes ;

Ne crois pas qu'une Lettre en arrête le cours ;

C'est Ulysse que j'aime & non pas ses discours.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit , Ulysse ;

Nil mihi rescribas attamen : ipse veni.

Si Ovide sème souvent des Antithèses
& des pensées brillantes dans le mou-
vement d'une passion , il paroît les ren-
contrer plutôt que les chercher ; & d'ail-
leurs il est plus sobre & moins outré
que Sénèque qui aime mieux forger

des pensées folles & extravagantes, que d'être réduit à penser simplement. Ce qu'il y a de spirituel dans Ovide n'intéresse presque en rien le sentiment qu'il veut faire naître. Il n'en est pas ainsi de Sénèque. Sa subtilité ne produit que des sentimens, aussi faux que ses pensées. D'où il est aisé de conclure en passant, combien devoit être différent le génie du Théâtre latin, entre les mains d'Ovide & de ses contemporains, d'avec celui qu'on voit regner dans le Théâtre de Sénèque & de ses imitateurs.

On commence à voir quelque air de Dialogue dans les Scènes suivantes. Amphitryon vient consoler Mégare, fondé sur l'espoir du retour d'Hercule. „ Ah, „ répond-elle, les malheureux sont tous „ jours dupes de leur espérance. Au contraire, reprend Amphitryon, ils le „ sont plus souvent de leur crainte „. Ces deux sentences sont la matière de la Scène. Car Mégare ne peut se persuader „ qu'Hercule au centre de la terre & „ accablé d'un si grand poids, puisse „ se frayer un chemin à la lumière „. Le vieillard de son côté pour l'encourager, lui rappelle les efforts étonnans d'Alcide qui vint, dit-il, à bout de passer à pied la mer de Lybie lorsque son vaisseau échoüa.

Lycus qui paroît, interrompt par sa présence ce court entretien. Il laisse pourtant à Mégare le loisir de l'annoncer au spectateur par six vers qui ne signifient rien du tout, sinon que Lycus est l'usurpateur du Trône Thébain. Il fait lui-même un monologue, où il se peint comme tel par des sentences dignes de lui. Il convient qu'il n'a ni naissance ni droit au Sceptre. Mais il prétend que la force lui tient lieu de tout, que la sûreté est dans les armes, & que tout autre moyen est un foible appui du Trône. Il veut pourtant réparer son défaut de naissance par l'hymen de Mégare. Possesseur d'un grand Etat il ne s'avise pas de craindre le refus de sa main, ou du moins il est résolu de s'en venger, s'il le faut, en exterminant toute la race d'Hercule. Voilà ce qui appartient en propre à Sénèque, & ce tour est très-heureusement imaginé. Car outre que l'amour de Lycus est dans la vrai-semblance, il donne beau jeu au Poëte, & plus de couleur à la cruauté du Tyran, qui paroît avoir un motif trop bas chez Euripide. Lycus profite donc de l'occasion, & aborde Mégare proche de l'Autel où elle s'est retirée avec son Beau-pere.

Il ne lui dit point , comme dans Euripide , qu'il vient la sacrifier à sa politique. Au contraire il lui fait une déclaration soumise & artificieuse. Racine a semblé l'imiter dans l'Andromaque , lorsqu'il fait parler Pyrrhus en cette maniere.

Androm. Hé quoi , votre courroux na-t'il pas eu son cours ?

Act. 1.

Sc. 4. Peut-on haïr sans cesse , & punit-on toujours ?

Mégare ne répond pas comme Andromaque. Aussi a-t-elle affaire à un Tyran moins généreux que Pyrrhus. „ Moi , dit-elle , que je baise une main „ encore teinte du sang de mon pere „ & de mes freres ! Ah que plutôt l'U- „ nivers soit renversé ! (Je traduis ainsi „ cinq ou six tours latins qui ne veulent „ dire que cela) pere , freres , sceptre , „ patrie , tu m'as tout ravi. Mais il me „ reste un bien plus précieux que tout „ ce que j'ai perdu : c'est ma haine pour „ toi ; bien si cher à mes yeux , que „ je souffre même d'être obligée de le „ partager avec tous les Thébains „. Après ce début elle remet sous les yeux du Tyran les crimes célèbres de Thèbes que les Dieux ont punis , & elle lui présage une destinée pareille à celle de
tant

tant de coupables qui l'ont précédé & qui l'étoient moins que lui.

Lycus fait une assez mauvaise réponse. Car il convient qu'il foule aux pieds les loix; & cependant il entreprend de justifier la mort de Créon & des freres de Mégare. » C'est dans la guerre, dit-il, qu'ils ont trouvé le trépas. La » fureur des armes ne connoît point de » frein. Ils défendoient leur Trône; je » l'attaquois en Usurpateur. Mais enfin » c'est le succès, non le motif, qui décide ». Il conclut que Mégare doit oublier tout, & céder au vainqueur; que c'est une épouse & non une captive qu'il veut s'attacher; qu'enfin loin de blâmer la fermeté de Mégare, il l'en estime plus digne de lui.

La veuve d'Hercule confirme ses refus par des exécration. Lycus menace; elle le brave. Il déprime les faits & la naissance d'Hercule. Amphitryon le justifie sur ces deux points. C'est une contestation vive & serrée; mais dont le sujet est petit & peu intéressant à cause de la Fable ridicule qui en est le fonds. Il est vrai que Sénèque a pris cela d'Euripide: mais d'une mauvaise chose il en a fait une pire. En effet dans Sénèque, Hercule est très-bien attaqué & fort mal

218 HERCULE FURIEUX ,
défendu. » Peut-on donner le nom de
» Héros , dit Lycus , à un Guerrier qui
» changeant sa peau de Lion & sa mas-
» sue en ornemens Tyriens , n'a pas
» rougi de parfumer ses cheveux , de
» ceindre d'un voile léger un front ba-
» sanné , & de mouvoir au son d'un
» instrument Lydien des bras célèbres
» par tant d'exploits » ? Que répond
Amphitryon ? Loin de désavouer une
partie si peu honorable de l'histoire
d'Alcide , il tâche de l'excuser par l'exem-
ple de Bacchus , & il ajoute niaisement
que les grands travaux souffrent quelque
relâche. Lycus passe enfin jusqu'à l'insolence la plus outrée : ce qui seul montre
assez que l'auteur de cette Pièce n'en-
tendoit rien au Théâtre en fait de
mœurs , comme en tout le reste. Ce vers
de Lycus au sujet de Mégare en est une
preuve.

Vel ex coactâ nobilem partum feram.

C'est-à-dire , qu'il se propose d'en
venir à la violence pour satisfaire sa
passion , & se donner un héritier d'un
sang illustre. Sur quoi Mégare atteste les
Ombres de Créon , d'Œdipe , & de la
Maison de Labdacus , déterminée qu'elle

TRAGEDIE DE SENEQUE. 219

est „ à rendre complet le nombre des „ Danaïdes „. Elle veut dire à tuer un époux tel que Lycus , & à faire ce que la seule Hypermnestre ne fit pas.

Le Tyran passe de l'amour à la fureur , & commande qu'on entoure l'Autel d'un bucher pour consumer tout ce qui reste d'Hercule. Amphytryon demande en vain à mourir le premier. Il n'a plus recours qu'à Hercule qu'il invoque à grands cris. Déjà il croit voir la terre trembler , & le ciel s'ouvrir.

Le Chœur ensuite déclame à l'ordinaire , & après avoir chargé la fortune d'imprécations , il fait à son tour une invocation pour engager Hercule à sortir des Enfers. L'exemple d'Orphée qu'il étend fort au long , lui donne lieu d'espérer que la bravoure n'aura pas moins de force contre Pluton , que la douceur du chant n'en eut sur lui.

Qua vinci potuit Regia cantibus ,

Hac vinci poteris Regia viribus.

A C T E III.

Cet Acte où l'on commence à voir Hercule , est ridicule à proportion que la Scène d'Euripide son modèle , est

220 HERCULE FURIEUX,
pleine de noblesse & de grandeur. Hercule paroît suivi de Thésée, mais comment? En Héros qui vient délivrer sa famille d'une mort prochaine? Non: mais en vrai déclamateur qui vient débiter avec emphase des exploits incroyables qui ne vont point au fait. En un mot il s'adresse au Soleil & à Jupiter pour leur demander pardon de ce qu'il leur fait voir un monstre horrible capable de les faire pâlir. C'est le chien Cerbere: il les prie de détourner les yeux. C'est à Junon seule & à lui d'oser regarder ce monstre. Il a percé la nuit du Tenare. A l'en croire il n'a tenu qu'à lui de détrôner Pluton. Il a vaincu le Destin & la mort. Il défie Junon de lui rien commander au-delà.

Passons legerement sur de pareilles rodomontades. Il apperçoit enfin sa maison entourée de gardes, il approche; Amphitryon le reconnoît à ses larges épaules, & à sa massue.

Tunc es? agnosco toros,

Humerosque, & alto nobilem trunco manum.

Ce n'est pas là certainement Euripide, quoiqu'on ait prétendu l'imiter dans cette Scène. La seule trace qu'on en

TRAGEDIE DE SENEQUE. 221

reconnoisse, c'est ce court récit d'Amphitryon. » Créon a été massacré : Lycus regne, & il est sur le point d'égorger vos enfans, votre pere, & votre épouse ». A quoi Hercule pour être concis à son tour, au lieu de marquer la surprise si naturelle que peint Euripide, répond brusquement qu'il va tuer l'Usurpateur.

Thésée s'offre à le faire pour épargner à son ami une action peu digne d'un tel Héros. » Elle l'étoit pourtant assez. » Non, reprend Alcide, c'est à moi d'immoler Lycus. Il faut qu'il aille apprendre à Pluton, mon retour sur la terre. » Hercule écarte donc son pere & sa femme qui veulent l'embrasser, & s'en va de ce pas exécuter son projet.

Le beau est que Thésée, pour porter à son comble l'étourderie romanesque d'une si brusque entreprise, console sur le champ Mégare & Amphitryon par ce court raisonnement. » Je connois Hercule, Lycus sera immolé à Créon : que dis-je, sera immolé : il meurt : c'est trop peu dire encore : il est mort ».

Si novi Herculem,

Lycus Creonii debitas penas dabit;

Intum est, dabit, dat: hoc quoque est lentum; dedit...

*L'A-
vare,
Comedie
de M O-
LIERE,
Act. 4.
Sc. 7.* Le *Je meurs, je suis mort, je suis enter-*
ré, de l'Avare, est apparemment né de
cette source. Mais c'est un ridicule en
fureur que Moliere fait parler suivant
son caractere: & Thésée devoit s'ex-
primer si non en Roi, du moins en
homme sensé. Autre impertinence pour
le dire en bon François, c'est tout le
reste de cette Scène, qui auroit dû être
la plus intéressante, & qui dégénere
en fadeur. En effet Hercule étant venu
& parti comme un éclair, que peuvent se
dire Amphitryon, Mégare, & Thésée,
qui soit capable de dédommager les
Spectateurs. Tout leur entretien, quel
qu'il puisse être, doit sembler bien froid:
mais il devient glaçant par la matiere.
Amphitryon & Mégare oublient qu'ils
alloient périr un moment auparavant.
Contens du retour d'Hercule & de son
entreprise contre Lycus, sans avoir la
moindre inquiétude sur le succès, ils
s'amusent à questionner Thésée sur le
voyage des Enfers, à peu près comme
des enfans qui écoutent avec avidité les
personnes revenues d'un voyage de long
cours.

Thésée conteur prolix contrefait sot-
tement l'effrayé, avant que d'oser entrer
dans le détail de ses aventures infernales.

Il faut qu'on le rassure, & qui ! Des gens qui un moment plus tard étoient consumés par le feu. Il se rassure donc, & demande permission „ à tous les „ Dieux d'en haut & d'en bas, de révéler „ impunément des secrets cachés sous „ l'épaisseur de la terre „. Trait imité de Virgile, ou plutôt estropié d'après ce grand maître qui parle ainsi.

*Dii quibus imperium animarum, umbraque silentes ;
Et Cahos & Phlegeton, loca nocte silentia late
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ & caligine mersas.*

VIRG.
Æneid.
l. 6. v.
264.

Après cette demande, Thésée se donne carrière. On me dispensera de le suivre. Il suffit de dire qu'il fait une description des Enfers en Virgile travesti ; qu'Amphitryon lui fait des questions puériles ; qu'il y répond en contant toujours de plus belle, & qu'après un long & pompeux circuit, il décrit encore plus au long comment Hercule a terrassé & emmené Cerbere. Un seul mot sur une pareille Fable qui étoit reçue des Anciens avoit suffi à Euripide. L'Auteur latin a cru devoir en faire son bel endroit ; & il n'a pas vu qu'en voulant déclamer, il gâtoit par là le morceau

214 HERCULE FURIEUX,
le plus charmant de son modèle, &
qu'il donnoit justement dans l'inconvé-
nient que reproche Horace aux Poëtes
novices.

HOR. *Incapitis gravibus plerumque & magna professu*
Poët. v. *Purpureus latè qui splendeat unus & alter*
14. Trad. *Assuitur pannus : cum tucis & ara Diana,*
du P SA- *Et properantis aqua per amenos ambitus agros,*
NADON. *Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus*
Scis simulare. Quid hoc si fractis enatat expes
Navibus arc dato qui pingitur ? Amphora capis
Institui : currente rotâ cur urceus exit ?

» Vous prétendez faire un Poëme. Le
» début en est magnifique, & ne promet
» rien que de grand. Puis vous vous
» amusez à décrire le Rhin, l'Arc en
» Ciel, un Autel de Diane, un bois
» sacré, ou les détours d'un ruisseau qui
» s'échape avec un doux murmure au
» travers d'une campagne délicieuse. Ce
» sont deux ou trois bandes de pour-
» pre, qui jettent un grand éclat, je
» l'avouë : mais ce n'est pas là leur place.
» Peut-être excellez-vous à peindre un
» cyprès ; c'est un talent. Mais que fait
» un cyprès dans un tableau, quand
» celui qui vous paie veut que vous le
» représentiez au milieu d'un naufrage,
» se sauvant sur une planche des débris

TRAGEDIE DE SENEQUE. 225

» de son vaisseau, après avoir tout per-
 » du. Nous faisons comme un Potier
 » présomptueux & malhabile qui veut
 » débiter par un grand vase. Après
 » avoir bien fait tourner sa rouë, tout
 » son travail aboutit à faire un petit
 » pot ».

J'ai crû devoir rapprocher ici cet en-
 droit d'Horace, parce qu'il peint parfai-
 tement l'inconvénient où tombe presque
 toujours l'Auteur des Tragédies Latines.
 Pour achever d'endormir les spectateurs,
 le Chœur revient avec sa tirade ordinaire,
 où il chante les louanges d'Hercule, &
 sur tout son retour triomphant des En-
 fers.

A C T E I V.

Hercule reparoit couvert du sang de
 Lycus & de tous ceux qui accompa-
 gnoient le Tyran. Son premier soin est
 de faire sur le champ un sacrifice pour
 remercier les Dieux de cette victoire.
 Il les invoque tous, en les nommant
 ses freres, hormis ceux qui doivent le
 jour à Junon. Il ordonne qu'on amène
 des victimes, & qu'on apporte de l'en-
 cens. Mais afin de le dire en style de
 Sénèque, pour victimes il demande des
 troupeaux entiers, & pour encens tout

ce qu'en recueillent les Indiens & les Arabes. Thésée saisi du même esprit fait aussi des invocations. Vainement Amphitryon veut-il retarder le sacrifice jusqu'à ce que son fils ait pris un peu de repos, & purifié ses mains ensanglantées. » Il » n'est point, dit Hercule, de victime » plus agréable aux yeux de Jupiter » qu'un Tyran. Que ne puis-je encore » l'immoler » !

Il commence donc le sacrifice par une prière qu'il dit être digne de lui. Elle l'est en effet. Il prie les Dieux d'écarter tous les maux de l'Univers. Mais surpris incontinent d'une horrible vapeur il se trouble, & tout se change à ses yeux : il se croit environné de ténèbres épaisses. Il s'imagine voir le Lion céleste, ce Lion qu'il avoit dompté dans la forêt de Némée, prêt à passer sur le corps des signes de l'Automne & de l'Hyver pour dévorer le Taureau, Signe affecté au Printems. Voilà certes une folie sçavante. On y peut reconnoître en passant l'Auteur de l'*Hercule Œtaus*, où nous avons remarqué les mêmes idées dans Hercule qu'on y suppose sensé. Ces confrontations sont plus sûres pour faire juger que les deux Pièces sont de la même main, que les conjectures des Heinsius pour les donner à différens Auteurs.

TRAGEDIE DE SENEQUE. 227

Vainement Amphitryon effrayé tâche de rappeler son fils à la raison. Son esprit s'égaré toujours de plus en plus, & s'évapore en fantaisies tellement bizarres que je ne pense pas devoir y arrêter le Lecteur. C'est une escalade au Ciel, & un siège dans les formes. Hercule menace Junon de briser les portes des Cieux, si elle s'obstine à les tenir fermées. Il menace Jupiter même, de rendre la liberté à Saturne. Il appelle à son secours les Titans dont il se fait le Chef. Enfin, c'est un tintamarre horrible qui se passe dans la tête de ce Héros devenu fou. Il falloit, ou lui donner une folie plus vrai-semblable, ou du moins ne le pas exposer en cet état à la vue du public, & le cacher, comme a fait sagement Euripide, qui le peint bien moins insensé.

Dans Sénèque tous ces objets s'évanouissent pour faire place à d'autres dont la suite est plus triste. Hercule s'avise malheureusement de prendre ses enfans pour ceux de Lycus, & sa femme pour Junon. Frappé de cette imagination, il les massacre tous impitoyablement. Il est vrai qu'il le fait hors de la vue du parterre. Car c'est Amphitryon éploré qui sans sortir de la Scène raconte

ce qu'il voit seul. Il voit Mégare & ses enfans se sauver çà & là, tandis qu'Hercule fait plusieurs tours en paroissant & disparoissant pour les atteindre. Cette Scène sanglante ne laisse pas de frapper les spectateurs, comme si le sang couloit véritablement sous leurs yeux, & l'on ne peut nier que ce jeu de Théâtre n'ait son prix. Enfin, Hercule fatigué tombe dans une espèce de léthargie, comme chez le Poëte Grec, de sorte que l'agitation du Théâtre venant à cesser, laisse au Chœur le tems de faire ses lamentations presque aussi folles que les extravagances du Héros.

A C T E V.

Hercule se réveille : & les circonstances de son réveil sont à peu près les mêmes que dans Euripide, c'est-à-dire, assez naturelles. Il y a même des traits qui ne sont pas dans l'original. Alcide s'aperçoit qu'il est désarmé. » Quel est mon
 » vainqueur, dit-il ? C'est, sans doute,
 » un autre Hercule. Qu'il paroisse. Quel
 » est donc celui qui n'a pas tremblé à
 » la vûe d'Alcide endormi ? Puis voyant
 les cadavres de sa femme & de ses fils.
 » Ah, reprend-il, quel nouveau Lycus

„ a surpris Thèbes , & vient de me faire
„ voir tant d'horreurs „ ? Pour le trouver
il erre çà & là , sans que personne se
présente à sa vûë. Il rencontre à la fin
son pere & Thésée qui se sont voilé
le visage , & qui pleurent. A cet Aspect
sa surprise redouble , & leur silence aug-
mente de plus en plus son étonnement.
On ne lui parle qu'en termes ambigus
& entrecoupés. Il reconnoit une de ces
flèches dans le sein d'un de ses fils. Il
entrevoit son crime : les larmes d'Am-
phitryon & de Thésée achevent de le
convaincre. „ Suis-je le coupable , (s'é-
„ crie-t'il en revenant vers eux) ils se
„ taisent ; je le suis „. Son repentir est
presque une fureur nouvelle. Il implore
la foudre de Jupiter. Il veut prendre
la place de Prométhée sur le Caucase.
Il souhaite d'être attaché aux rochers
Cyanées , afin qu'en s'approchant l'un
de l'autre ils puissent l'écraser. Il se dé-
termine à se brûler vif. En un mot , il
veut rendre Hercule aux Enfers. J'em-
prunte ses termes sans pouvoir en ren-
dre l'énergie. Aussi Amphitryon re-
marque-t'il que la frenésie d'Hercule
loin de se dissiper n'a fait que changer
d'objet en se tournant sur lui-même.
Il a d'autant plus de raison d'en juger

230 HERCULE FURIEUX ;

ainfi , qu'Alcide continuë en effet fes horribles invocations aux Enfers , aux Furies , à l'Erebe , & à tout ce qu'il peut y avoir de plus affreux que tout cela. Mais il y mêle du ridicule à fon ordinaire. Il veut brûler fa mafuë , fes flèches , & les mains même de Junon qui les ont fi malheureusement conduites.

Théfée fe hazarde enfin à lui parler pour lui faire entendre que cette calamité eft l'effet de l'erreur , non du crime. Mais Hercule s'obftine à vouloir mourir. Il redemande fes armes. Le parti en eft pris. Amphytryon s'efforce de le détourner de ce funefte deffein , & il employe tout ce qu'il y a pour Hercule de plus cher & de plus facré. „ Non , „ non , répond-il , il n'eft plus rien qui „ m'arrête ici bas. Raifon , renommée „ armes , femme , enfans , valeur , fureur „ même , j'ai tout perdu. Rien ne peut „ affouvir mon cœur , ni effacer mon „ crime que la mort „.

Mais vous ferez mourir un pere , dit Théfée.

HERCULE. C'eft pour éviter ce forfait que je meurs.

THÉSÉE. Quoi , fous les yeux d'un pere ?

HERCULE. Je les ai déjà instruits à voir de pareils attentats.

TRAGEDIE DE SENEQUE. 231

AMPHITRYON. Jetez les yeux sur vos exploits , & pardonnez vous un crime involontaire.

HERCULE. Qu'Alcide se pardonne un forfait , lui qui n'en a épargné aucun !

Il persiste à demander ses flèches pour se tuer : & Thésée le porte à faire un dernier effort sur son cœur , à se dompter lui-même , & à vivre. Mais en vain :
 „ Si je vis , répond Hercule , mon forfait est volontaire ; si je meurs il ne
 „ l'est plus „.

Si vivo , feci scelera ; si morior , nulli.

Déterminé à se donner la mort , il ranime toute sa rage & menace de renverser les forêts des monts Parnasse & Cithéron , pour s'en faire un bucher , de bouleverser sur lui les Temples avec les Dieux , en un mot Thèbes entière , & de s'en faire un tombeau : que si Thèbes avec ses sept portes , ses remparts , & ses tours , est encore un fardeau trop léger pour ses épaules , il est résolu de briser en deux l'axe du Monde pour s'écraser plus sûrement. Voilà , comme on voit , une résolution bien sérieuse. Aussi Amphitryon qui la regarde comme telle , désespérant de vaincre une pareille

232 HERCULE FURIEUX,

opiniâtreté, prend le parti d'approcher de son sein une des flèches d'Hercule pour s'en percer. „ Voici, dit-il, le trait „ que Junon a lancé par vos mains sur „ un de vos fils, il se tournera contre „ moi-même „. Thésée contrefait l'homme épouvanté pour augmenter la crainte d'Hercule à cet aspect. Mais Alcide ne se relâche qu'à dire un seul mot, quand on lui demande ce qu'il ordonne. „ Je „ ne veux rien, dit-il : ma fureur est en „ fureté „.

Dans cette conjoncture si délicate, Amphytrion prêt à se frapper, redouble ses prières & ses menaces pour la dernière fois. Son fils se laisse enfin dompter ; & demande grâce à son père pour son père même. Il veut que Thésée relève ce Vieillard. La main d'Hercule est trop souillée pour lui donner ce secours. Il se rend en soupirant, & regarde comme un effort supérieur à tous ses travaux celui de supporter la vie. Le père de son côté, baise la main de son fils comme un appui qu'il recouvre inespérément. Mais Hercule rendu à lui-même & à la vie malgré lui, ne sçait où se bannir de la vue des hommes. Il invoque géographiquement tous les fleuves pour laver son crime, & toutes les

TRAGEDIE DE SENEQUE. 233

parties du Monde les plus reculées pour le cacher. Il conclut que sa trop grande renommée lui ôte la consolation même d'un exil obscur.

Ubique notus perdidit exilio locum.

Thésée interrompt son ami en lui offrant un asyle à Athènes, país, dit-il, qui sçait rendre „l'innocence aux Dieux „même„. C'est que Mars y avoit été absous au tribunal de l'Aréopage, suivant la Fable. Le Roi d'Athènes emmene Hercule, & par ce moyen le Spectacle finit.

Fin du Théâtre Tragique.



LE

THEATRE
DES GRECS.

TROISIEME PARTIE.

THE

NEW YORK

LIBRARY



AVERTISSEMENT.

JE termine cet ouvrage, comme je l'ai promis, par le Théâtre Comique, & je prie le Lecteur, soit favorable, soit contraire à l'Antiquité Théâtrale, de ne juger ni les Anciens ni moi sans avoir lu de suite tout cet Ouvrage. Quoiqu'il soit un composé de Pièces toutes séparées & indépendantes en apparence de celles qui précèdent, ou qui suivent, il forme toutefois un tout dont les parties ne sauraient se passer les unes des autres. Le moyen de connoître les Spectacles antiques, si l'on ne compare tout ce qui nous en reste? C'est cette comparaison précieuse & nécessaire qui m'avoit fait juger qu'il falloit tout publier, ou ne publier rien. D'ailleurs les réflexions qui m'ont paru importantes sur chaque Pièce, & sur le goût général de l'Antiquité, ont une sorte

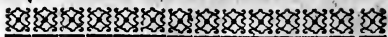
238 AVERTISSEMENT.

de gradation imperceptible que j'ai tâché de ménager avec soin, & dont le fil se perd, quand on ne fait que parcourir légèrement tantôt un morceau, tantôt un autre. C'est un édifice que j'ai essayé de rendre le moins irregulier qu'il m'a été possible de le faire, & qui veut être vu en son entier & par ordre. Enfin un Lecteur qui ne feroit que voltiger çà & là dans ce Livre, pourroit faire cent objections qui se trouveroient ou prévenues, ou résolues dans ce qu'il auroit omis de voir. J'ai même tellement compté sur la liaison des parties de cet Ouvrage, que loin d'épuiser la matiere, j'ai supprimé quantité de mes idées, pour laisser au Lecteur judicieux le plaisir de conclure ce que je jugeois qu'il verroit beaucoup mieux que moi. Au reste ce n'est point ici une Apologie anticipée des Anciens, ou de ma maniere. Je n'ai ni prétendu contraindre personne à déterminer à mon point le

AVERTISSEMENT. 239

degré d'estime que je crois dû aux Auteurs de la Scène Athénienne, ni crû que leur renommée (dans notre siècle) dût dépendre de ma façon de penser ou de m'exprimer, que j'abandonne au jugement du public.





DISCOURS

SUR LA

- COMEDIE GRECQUE.

Raisons
d'expo-
ser Ari-
stophane,
sans le tra-
duire
entiere-
ment.

L'AI balancé long-tems si je toucherois l'article de la Comédie des Grecs, tant à cause du petit nombre de Pièces qui nous en reste, qu'à cause de la licence effrénée d'Aristophane leur Auteur, & de la difficulté d'établir une idée sûre de la Comédie Grecque sur les œuvres d'un seul Poëte. D'ailleurs la Tragédie m'avoit paru mériter toute l'attention dont j'étois capable pour la bien peindre, comme le morceau le plus estimé des Athéniens & des Grecs sensés *a*, parti-

a Il y avoit une Loi qui défendoit à tout Juge de l'Aréopage de faire des Comédies,

culièrement

COMEDIE GRECQUE. 241

culierement de Socrate qui n'estimoit ni les Comédiens ni les Comédies. Mais le seul nom d'un ouvrage de Théâtre qui dans les beaux siècles, & beaucoup plus dans le nôtre, a fait tant de progrès, qu'il est devenu égal pour ne pas dire préférable au Tragique même, m'a fait juger qu'on pourroit peut-être me reprocher de n'avoir pas rendu mon Ouvrage complet, si après avoir approfondi, autant qu'il m'a été possible, ce qui regarde le Tragique des Grecs, je n'ébauchois au moins le caractère de leur Comique.

J'ai donc fait réflexion qu'il n'étoit pas entièrement impossible de vaincre en partie les obstacles qui m'avoient arrêté, ni d'aller un peu plus loin que les Sçavans Auteurs *a* qui nous ont donné en François quelques Pièces séparées d'Aristophane : non pas que je

a Madame DACIER, M. BOIVIN.

Tome V.

L

prétende beaucoup traduire. Les mêmes raisons qui m'ont retenu dans la plus noble partie du Théâtre Grec croissent de moitié quand il est question de toucher à celle-ci. Quoique le ridicule qui en est l'objet, soit aussi bien le même en tout tems que les passions qui sont les objets de la Tragédie, cependant si la différence des mœurs rend quelquefois les passions méconnoissables, combien plus altère-t'elle les plaisanteries ! C'est peu dire qu'altérer, elle les déguise si fort que le plaisant qui peint le ridicule devient fade ou bas bien plus aisément, que ce qui est passionné ne dégénere en chose risible, à force de vieillir.

Ce qu'on appelle plaisant & comique n'est qu'un tour, un rien qui veut être senti dans son point précis. Pour peu qu'on s'éloigne de ce point, la plaisanterie disparoit & ne laisse en sa place que de la fa-

deur. Tel bon mot, qui aura réjouï une compagnie, ne vaudra rien du tout étant exposé au public, parce qu'il est isolé & séparé des circonstances qui le rendoient piquant. Il en est à peu près de même de plusieurs railleries anciennes; leur sel le plus subtil s'évapore à la longue, & ce qu'il en reste s'affadit à notre égard. Il n'y a que le plus mordant dont la pointe ne s'émousse jamais.

Mais outre cet obstacle qui s'oppose à la traduction universelle d'Aristophane, outre quantité d'allusions perduës par l'intervalles des tems, les mots licencieux qu'il prodigue à la populace, pour en tirer des risées coupables, sont indignes de la curiosité des honnêtes gens, & méritent de rester éternellement dans l'obscurité qui leur convient. Enfin tout n'est pas excellent dans ces com;

244 DISCOURS SUR LA
mencemens de la Comédie, ou
du moins ne sçauroit-il paroître
tel dans des tems si éloignés, à
l'aspect de ce que nous avons en
ce genre sous les yeux; & cette
raison suffiroit seule pour épar-
gner bien de la peine au Tradu-
cteur, & encore plus d'ennui aux
Lecteurs quels qu'ils soient; car
le petit nombre des Sçavans qui
aiment les délices attiques, (pour
parler leur vrai langage) s'emba-
rasse assez peu des traductions,
si ce n'est pour les critiquer; &
le grand nombre des gens d'esprit
ou, ce qui est la même chose,
le public veut des Comédies qui
lui plaisent sans beaucoup de gê-
ne; & il n'est pas disposé à trou-
ver beau tout ce qui a besoin de
preuves un peu longues pour être
trouvé beau. S'il eût fallu prou-
ver aux Grecs & aux Troyens
qu'Hélène étoit belle, il n'y au-
roit point eu de guerre de Troye.

D'un autre côté Aristophane est un morceau plus considérable qu'on ne peut croire. L'Histoire Grecque ne sçauroit presque s'en passer pour ce qui concerne la connoissance des Athéniens en particulier. Cela seul le rendroit respectable, quand on ne le considéreroit pas comme Poète comique; mais si l'on a encore égard à cette qualité, il est l'unique dont on puisse tirer l'idée de la Comédie de son tems: & de plus on voit que dans ses pièces il en veut souvent aux Poètes Tragiques, (surtout aux trois fameux dont nous avons examiné les précieux restes) & qui pis est à l'Etat & aux Dieux mêmes.

II. Ce sont ces considérations Points capitaux de ce Discours. qui m'ont engagé à suivre dans la peinture de ce Poète à peu près la même méthode que j'ai suivie pour plusieurs Pièces des Tragiques, c'est-à-dire, à en don-

246 DISCOURS SUR LA
ner des analyses exactes autant
que les sujets le permettent , pour
en déduire quatre systèmes essen-
tiels. 1°. Sur le caractère de la Co-
médie de son tems , sans omettre
celle de Ménandre *a*. 2°. Sur le:

a MÈNANDRE , Athénien , fils de
Diopethes & d'Hégestrate , fut sans
contredit le plus distingué des Poètes
de la nouvelle Comédie. Il avoit été
disciple de THEOPHRASTE. Sa pas-
sion pour les femmes le déshonora. Il
étoit louche & fort spirituel. Des 180
ou , pour parler plus juste avec SU-
DAS , des 80 Comédies qu'il compo-
sa , & qu'on dit avoir été toutes tra-
duites par Térence , il ne nous reste que
très-peu de fragmens. Il florissoit vers
la 115. Olympiade l'an du monde 3645 ;
& 318. ans avant J. C. Il se noya dans
le port de Pirée où il se baignoit. Nous
avons rapporté ailleurs ce qu'il dit à un
certain Philémon son antagoniste , moins
poète que lui , mais quelquefois vain-
queur. Ce Philémon plus ancien que lui
étoit en vogue du tems d'Alexandre le
Grand. Il avoit exprimé tous ses vœux
en deux vers : » la santé d'abord , puis

gouvernement & les vices des Athéniens. 3°. Sur ce qu'on peut penser des sentimens d'Aristophane touchant Eschyle, Sophocle & Euripide. 4°. Sur les railleries qu'il fait des Dieux. Ces choses ne seront point traitées par ordre, comme elles sembleroient devoir l'être.

» la fortune ; ensuite la joye ; enfin ne
 » devoir rien à personne : voilà tous mes
 » souhaits ». Il étoit extrêmement avare. On le représentoit avec des doigts crochus : aussi se faisoit-il cherement payer ses Comédies. Il vécut environ cent ans : d'autres disent cent un an. On rapporte diverses historiottes de sa mort : entr'autres VALERE MAXIME dit qu'il mourut à force de rire d'une petite aventure. Voyant un âne manger des figues, il ordonna à son valet d'aller l'écarter. Celui-ci ne se pressant pas, l'âne mangea tout.
 » Hé bien, lui dit Philémon, donne
 » lui du vin maintenant ». APULEE & QUINTILIEN mettent ce Comique fort au-dessous de MENANDRE ; mais en récompense ils lui accordent la seconde place.

tre dans un discours suivi; mais elles naîtront tantôt séparément, tantôt ensemble; de l'exposé de chacune des Comédies, & des réflexions que permet la liberté de la méthode que je suis. Un précis de tout à la fin achevera peut-être le dessein que je me suis proposé.

Histoire
de la
Comé-
die.

III. Je ne répéterai point ici ce que Madame Dacier & tant d'autres avant elle ont recueilli de ce qu'on a pu sçavoir sur l'histoire de la Comédie. Ses commencemens sont aussi obscurs que ceux de la Tragédie même; & il y a grande apparence que si l'on prend ces deux choses dans un sens fort étendu, elles sont nées dans le même berceau, je veux dire parmi les divertissemens des vendanges, & que l'une ne se distingue de l'autre que par les Chœurs, tantôt sérieux, tantôt bouffons, qui en faisoient toute l'ame & tout le corps. Mais à prendre ces

deux mots dans une signification plus étroite, suivant l'idée qu'on en a depuis qu'elles ont pris forme, la Comédie est postérieure à la Tragédie: & comme celle-ci est uniquement l'ouvrage d'Eschyle, celle-là doit passer pour en être une suite & une imitation à beaucoup d'égards. Ce n'est en effet qu'une action mise en spectacle avec le même artifice. L'objet seul est différent, & n'est autre que le ridicule. Cette origine de la vraie Comédie ne souffre pas de difficulté, si l'on s'en rapporte à Horace, qui devoit mieux sçavoir que nous l'époque véritable des œuvres de Théâtre.

Ce Poëte justifie tellement le système que j'ai tâché d'établir dans le second discours, qu'il me paroît démontré.

Horace parle ainsi. » * On dit que Thespis s'avisa le premier d'une espece de Tragédie où il pro

» menoit sur des charrettes les Ac-
 » teurs barbouillés de lie, dont
 » les uns chantoient & les autres
 » déclamoient. » Voilà l'ébauche
 de la Tragedie & de la Comedie. Car
 Thespis n'avoit qu'un seul Acteur
 qui parlât, sans nulle ombre de
 dialogue ni d'interlocuteurs. » Es-
 » chyle les fit paroître ensuite
 » avec plus de dignité. Il les pla-
 » ça sur un Théâtre médiocre-
 » ment exhaussé, leur donna des
 » masques, & les habilla de ro-
 » bes traînantes, leur chaussa le
 » cothurne, & leur fit prendre
 » un style plus relevé. » (Horace
 omet l'invention des interlocu-
 teurs; mais on l'apprend d'Ari-
 stote. Le Poëte le dit assez lui-mê-
 me par les termes suivans.) » Après
 » que la Tragédie eût ainsi pris
 » toute sa forme, (c'est dans l'ar-
 ticle d'Eschyle qu'on parle de cet-
 te forme; c'est donc à Eschyle
 qu'elle la doit.) » parut la vieille

ARIST.
 poët. cb.

» Comédie; & ses commencemens
 » eurent de grands succès. » Voi-
 ci la Comédie Grecque née après
 la Tragédie, & par conséquent
 de la Tragédie même, & de l'i-
 mitation d'Eschyle inventeur de
 celle-ci, ou pour remonter plus
 haut, née d'Homere qui avoit ser-
 vi de guide à Eschyle: car à en
 croire Aristote, le *Margites*, poë- poët. ch.
 me satyrique d'Homere a donné ^{4.}
 lieu à la Comédie, comme l'*Ilia-*
de & l'*Odyssée* à la Tragédie: c'est-
 à-dire, que l'objet & l'art de l'œu-
 vre Comique ont été puisés dans
 Homere & dans Eschyle. Cela Quel
 doit paroître d'autant moins sur- est-il? Au-
 prenant, que les idées de l'esprit teur de
 humain sont toujours successives, la Co-
 & que les arts ne s'inventent guè- médie:-
 res que par imitation. Une pre-
 miere idée renferme le germe
 d'une seconde, & celle-ci en se
 développant donne la naissance
 à une troisième; & ainsi de suite.

Telle est l'allure de l'esprit des hommes, il n'avance que par degrés dans ses productions: semblable à la nature qui fait & multiplie les siennes en s'imitant & en se répétant elle-même, lorsqu'elle paroît le plus se varier. C'est ainsi que la Comédie a reçu sa naissance, ses accroissemens, sa perfection & sa variété.

IV. Mais la question est de sçavoir quel est l'heureux Auteur de cette imitation & de ce spectacle; si c'en est un seul, comme Eschyle le fut du Tragique, ou si ce sont plusieurs. Horace n'en dit rien, ni personne avant lui *a*.

» *a* Les changemens qui sont arrivés
 » à la Tragédie ont été sensibles, & on
 » en a connu les Auteurs; mais la Co-
 » médie a été inconnue, parce qu'elle
 » n'a pas été cultivée dès le commen-
 » cement, comme la Tragédie; car le
 » Magistrat ne commença que fort tard
 » à donner des Chœurs comiques. Ceux

COMEDIE GRECQUE. 253

Ce Poëte nous cite seulement trois Ecrivains estimés dans le genre de la vieille Comédie ; à sçavoir Eupolis *a*, Cratinus ;

» qui jouoient alors étoient des Acteurs.
 » libres & volontaires, qui jouoient pour
 » eux & sans ordre du Magistrat. De-
 » puis que la Comédie eut commencé
 » à prendre quelque forme, on sçait
 » les Poëtes qui y ont travaillé ; mais
 » on ignore ceux qui y ont employé
 » les premiers des masques, fait des pro-
 » logues, augmenté le nombre des Ac-
 » teurs, & ajoûté toutes les autres cho-
 » ses que nous y voyons aujourd'hui.
 » EPICHARMUS & PHORMYS s'aviserent
 » les premiers de former des sujets, &
 » par conséquent cette maniere vint de
 » Sicile. CRATES fut le premier des Athé-
 » niens qui la suivit en renonçant aux
 » railleries grossieres qui regnoient au-
 » paravant. » ARISTOTE *Poët. chap. 5.*
traduction de Me. DACIER. CRATES flo-
 rissoit dans la 82. Olympiade, 450 ans
 avant notre Ere, douze ou treize ans
 avant Aristophane.

a. EUPOLIS étoit Athénien. Sa mort :
 dont nous parlerons bientôt, est rappor-

a Aristophane : & il dit , „ qu'eux
 „ & les autres qui travaille-
 „ rent dans leur goût , repre-
 „ noient les vices personnels avec
 „ une extrême liberté. „ Ce sont
 là apparemment les Poètes les
 plus distingués dans ce genre ,
 quoiqu'ils ne soient pas les pre-
 miers , & qu'on trouve ailleurs

tée diversement par les Auteurs. Pres-
 que tous conviennent qu'il fut noyé.
 ELIEN ajoute un trait qui mérite d'a-
 voir ici sa place. Il dit (l. 10. des A-
 nimaux) qu'un certain Augeas d'Eleu-
 sine fit présent à ce Poète d'un fort
 beau chien Mèlosse qui s'attacha à son
 Maître au point de tuer un esclave qui
 emportoit quelques Comédies d'EUPO-
 LIS. Il ajoute que le Poète étant mort
 à Egine , son chien se laissa mourir de
 faim & de regret sur son tombeau.

a CHRATINUS d'Athènes , fils de Cal-
 limedes , mourut âgé de 97. ans. Il
 avoit composé vingt & une Comédies ,
 dont neuf furent couronnées. Il étoit aussi
 timide guerrier que hardi Comédien.

COMEDIE GRECQUE. 255

les noms de beaucoup d'autres *a.*
 Parmi ces trois on peut assurer
 qu'Aristophane étoit le plus céle-
 bre, puisque nonseulement le Roi
 de Perse * en témoigna une haute *Inter-*
 estime aux Députés Grecs, com- *medes:*
 me d'un homme infiniment utile *II. acte*
 à sa patrie; & que Platon * en fai- *de la Co-*
 soit un cas si particulier qu'il di- *med. in-*
 soit, que les Graces avoient choi- *titulée*
 si pour demeure le sein d'Aristo- *les A-*
 phane; mais encore puisqu'il est *charai-*
 le seul dont quelques Comédies *ens.*
 aient pénétré le cahos des tems ** Epi-*
 pour parvenir jusqu'à nous. A la *gram-*
 vérité ce ne sont pas là des preu- *me at-*
 ves qu'il soit l'inventeur de la Co- *tribuée*
 médie proprement dite; d'autant *à PLA-*
 plus qu'il avoit des prédécesseurs *TON.*
 ou plutôt des contemporains qui
 couroient la même lice. Mais ce
 la marque du moins qu'il avoit

a HERTELIIUS a recueilli les sentences
 de cinquante Poètes Grecs des trois
 âges de la Comédie.

contribué plus qu'un autre à porter la Comédie à la perfection où il nous l'a laissée. C'est pour-
 quoi sans rechercher davantage si la Comédie en regle est l'ouvrage d'un seul génie, ce qui ne paroît pas être bien décidé, ou de plusieurs contemporains, tels que les trois que cite Horace, il faut distinguer trois formes que prit la Comédie, tant par le génie des Poëtes, que par les loix des Magistrats, & le changement du gouvernement populaire en celui du petit nombre.

Comédie ancienne, moyenne & nouvelle. V. a La Comédie qu'Horace appelle la vieille, & qu'il dit avoir été postérieure à Eschyle, tenoit quelque chose de sa première origine, & de la liberté qu'elle s'étoit donnée, étant encore infor-

a Cette Histoire des trois âges du Spectacle Comique & de leur différence est tirée en partie d'un fragment précieux de PLATONIUS.

me, de dire des bouffonneries & des injures aux passans du haut du chariot de Thespis. Quoique devenue régulière dans son plan, digne d'un grand Théâtre, d'un cirque rempli de nombreux spectateurs, & du nom de Comédie en forme, elle n'en étoit pas plus réservée. Elle représentoit des faits véritables, les habits, les gestes & les airs en masques, de quiconque il lui plaisoit de sacrifier aux huées publiques. Nul n'étoit épargné (dans une ville aussi libre, disons mieux, aussi libertine que l'étoit alors Athènes) pas même les premiers Magistrats, ni les Juges qui devoient donner leur voix pour autoriser ou proscrire les Comédies. Insolente jusqu'à l'impiété déclarée, elle se jouoit presque également des hommes & des *a* Dieux. On la

a On expliquera en quel sens & comment cela étoit toléré.

258 DISCOURS SUR LA
reconnoitra à ces traits dans la
plûpart des Pièces d'Aristophane.
Sur-tout l'on y trouvera nulle om-
bre de louange, & bien moins des
traces de fadeur & d'adulation.

Cette licence des Poètes, dont
Socrate devint en quelque façon
la victime, fut enfin réfrénée par
une Loi. C'est que le Gouverne-
ment partagé auparavant à tout
le monde, fut restreint à un nom-
bre déterminé de citoyens. On
défendit de nommer personne sur
le Théâtre; mais la malignité
poétique trouva bientôt le secret
d'éluder l'esprit de la Loi, & de
se dédommager de la gêne où
mettoit les Auteurs la nécessité
de supposer des noms feints. El-
le se mit à tracer des caracteres
vrais & reconnoissables: de for-
te qu'elle gagna l'avantage de sa-
tisfaire plus finement la vanité
des Poètes & la malice des spec-
tateurs. Elle procura aux uns le

plaisir délicat de se faire deviner ,
 & aux autres celui de deviner ju-
 ste en nommant les masques.
 Quand les portraits sont si ressem-
 blans , qu'il n'y manque autre
 chose que le nom , on ne s'avise
 guères de l'y afficher. La Loi ne
 fit donc que retrancher une gros-
 siereté , pour y substituer une fi-
 nesse ; & l'art qu'elle crut renfer-
 mer dans les bornes du devoir ,
 n'en devint que plus ingénieux à
 en sortir. Aristophane qui fut
 compris dans la Loi , en est un
 bon exemple dans quelques-uns
 de ses Poëmes. Telle fut la Co-
 médie qu'on appella depuis Mi-
 toyenne.

La Nouvelle qui la suivit fut
 encore un raffinement exquis que
 l'on dut aux Magistrats : car com-
 me ils avoient défendu d'abord
 les vrais noms , ils défendirent
 ensuite les sujets véritables , & a-

a Peut-être le Chœur étoit-il déjà in-

260 DISCOURS SUR LA
l'attirail d'un Chœur trop mé-
disant; de maniere que les Poë-
tes se virent réduits à la néces-
sité de produire sur la scène des
sujets & des noms de pure inven-
tion: ce qui purgea le Théâtre
Comique & l'enrichit; car alors
la Comédie plus sage, cessa d'être
une Mégère armée de tor-
ches, & devint un miroir agréa-
ble & innocent de la vie humaine.

DESPR. Chacun peint avec art dans ce nou-
Art veau miroir
Poët. S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y
chant. pas voir!
8. L'avare dès premiers rit du tableau
fidelle
D'un avare souvent tracé sur son mo-
delle;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait sur lui-même
formé.

terdit dans le moyen âge de la Comédie.
BLATONIUS semble le dire.

COMEDIE GRECQUE. 261

C'est là proprement la belle Comédie, la Comédie de Ménandre & celle de Térence. Je ne rappelle tout ceci d'après tant d'Auteurs, que pour en rafraîchir le souvenir, & pour ajouter à ce qu'ils ont dit, un effet singulier des Edits publics, qu'ils ont omis d'observer; c'est le progrès successif de l'art. Une histoire nue de la Poësie & des Poëtes, telle qu'on l'a faite souvent, n'est qu'un corps sans ame, si l'on n'y joint ce qui en fait la vie; à sçavoir la naissance, le progrès, la perfection de l'art, & les causes qui y ont contribué.

VI. Pour ne rien omettre d'essentiel sur ce qui concerne cette partie, disons un mot de la comédie La Comédie Latine. Latine. La comédie eut son tour comme les autres arts, & passa avec eux de Grece à Rome; mais les Romains ne s'attachèrent guères qu'à la nouvelle, sans mé-

distances personnelles & sans Chœurs, quoiqu'ils ayent pû jouer quelques Pièces traduites de la vieille ou de la moyenne Comédie; ainsi que Pline le dit d'une qui fut représentée de son tems. Mais la Comédie Romaine, bien que modelée sur la nouvelle Grecque, ne laisse pas de compter aussi ses divers âges tirés de la rudesse ou de la politesse des plumes qui la traiterent. Les

An de Rome 514. la première année de la 135. Olympiade.

pièces de Livius Andronicus plus ancien & moins poli que ceux à qui il montra l'art de la scène, forment le premier âge, & ce qu'on peut nommer la vieille Comédie & Tragédie Romaine. Il faut y comprendre Névius son contemporain, & même Ennius, qui parut plusieurs années après eux. Le second âge se borne à Pacuvius, Cécilius, Accius & même Plaute, si l'on n'aime mieux mettre ce dernier avec Térence,

COMEDIE GRECQUE. 263
pour faire le troisieme & le bel
âge de la Comédie Latine, qu'on
peut nommer la nouvelle, sur tout
si l'on a égard à celle de Térence
le fidèle copiste de Ménandre,
& l'ami de Lélius.

Mais les Romains, sans s'arrêter
à cette généalogie, distinguoient
communément les Comédies par
a les habits des Acteurs. La robe
nommée *Prætexta*, à larges bandes
de pourpre, étant l'ornement des
Magistrats en dignité & en exer-
cice, les Acteurs qui en étoient
revêtus donnoient à la Comédie
un nom qui en étoit tiré. C'étoit
l'espece la plus noble. Il n'en faut
pas séparer celle qu'on appel-
loit *Trabeata* b à cause de *Trabea*,
ornement des Consuls en paix,
& des Généraux triomphans après

a *Prætextata, Togata, Tabernaria.*

b SUET, de *Claris Grammat.* dit que
C. GELISSUS Bibliothécaire d'Augus-
te en fut l'Auteur.

la guerre. La seconde espece introduisoit des Sénateurs, non pas dans les grandes charges, mais hommes privés, dont les habits nommés *Tôges* la firent nommer *Togata*. L'habit commun du peuple, ou la Tunique, ou plutôt les maisons basses dont on ornoit la décoration de la scène, donnerent à la derniere espece le nom de *Tabernaria*. On ne parle ici ni des pièces Atellanes qui tiroient leur nom & leur origine de la Ville *Atella* ^a, parce qu'elles ne différoient de la derniere espece que par une plus grande liberté: ni de celles qu'on nommoit *Palliatas*, à l'occasion du manteau Grec dont on revêtoit les personnages de la Grece sur la scène Latine; parce que cet habit ne marquoit que la nation, & ne caractérisoit pas la dignité & la con-

^a Atella, ville ancienne d'Italie dans la Campanie.

dition, ainsi que les autres dont nous avons parlé. A dire vrai, ces distinctions sont frivoles ; c'est par le caractère des sujets généraux, qu'on peut plus utilement & plus judicieusement diviser la Comédie comme nous le verrons dans la suite. A l'égard des Romains, qu'ils aient eû raison ou non d'en user autrement, ils ont laissé si peu de chose en cette matiere, qui soit venu jusqu'à nous, qu'il n'est pas nécessaire de nous embarrasser dans leur division qui ne nous apprend presque rien de solide. Les seuls Plaute & Térence, que nous en avons hérité, nous instruisent mieux du vrai caractère de leur Comédie, au moins pour leur tems, que ne font des noms & des termes dont nous n'avons plus d'exemples sensibles.

VII. Pour ne nous pas trop écarter, revenons à Aristophane, Poète unique, où nous puissions

La Co-
médie
Grec-
que ré-
duite au
seul A-
RISTO-
PHANE.

voir ce que c'est que la Comédie Grecque. Il est en effet le seul que les injures des ans aient épargné en partie , après avoir enveloppé dans les ténèbres & presqu'enfermé dans l'oubli , tant de grands hommes , dont il ne nous est venu que les noms & quelques fragmens , avec un léger souvenir peu capable de les défendre contre les ennemis de la belle antiquité ; souvenir semblable à ces ombres du soleil couchant , qui laissent à peine discerner une foible lumière : toutefois de cette lueur même il faut tâcher de recueillir des rayons assez forts pour former un portrait de la Comédie Grecque le plus approchant de la vérité qu'il sera possible.

L'on sçait peu de chose de la personne d'Aristophane , encore est-ce beaucoup plus par ses Comédies que par autrui. On peut même à peine assurer au vrai

quelle fut sa patrie: du moins les ennemis qu'il s'étoit faits par ses médisances cruelles lui disputèrent-ils assez vivement sa qualité de citoyen; pour la rendre douteuse. Les uns vouloient qu'il fût Rhodien, d'autres Eginete ^a & tous étranger. Pour lui il se disoit fils d'un Philippe, & du bourg Cydathénien; mais il convenoit qu'il avoit du bien dans EGINE, dont apparemment il étoit originaire. Il fut toutefois déclaré citoyen d'Athènes, malgré ses ennemis, sur ses preuves bonnes ou mauvaises, par un jugement décisif; & cela pour avoir réjoui ses Juges en disant un bon mot: il consiste en deux vers fort naïfs de Télémaque dans Homere, qu'il s'appliqua fort plaisamment.

HOMERE, Odyssée.

Je suis fils de Philippe, à ce que dit
ma mere:

^a EGINE petite Isle assez proche du Péloponnèse.

M ij

Pour moi je n'en sçai rien. Qui sçait
quel est son pere?

CICER.
Orat.
pro Archia
poëta.

Cette plaisanterie valut pour lui la harangue de Ciceron : qui disoit en faveur d'Archias, que ce Poëte étoit citoyen Romain; mais que quand même il ne l'eût pas été par sa naissance, il auroit mérité de l'être par ses talens.

An de
la 85.
Olymp.
437.
avant
notre
Ère &
de la
fond.
de Ro-
me; 17.

Aristophane florissoit dans le siècle des grands hommes de la Grece, particulièrement de Socrate & d'Euripide, auxquels il survécut. Ce fut sur tout durant la guerre du Péloponnèse qu'il parut avec le plus d'éclat, moins comme un Comédien propre à amuser le peuple, que comme le censeur du gouvernement, l'homme gagé par l'Etat pour le réformer, & presque l'arbitre de la patrie. C'est par le détail de ses Comédies que nous connoîtrons mieux & les traits person-

nels qui le regardent comme Poëte, & le caractère de son génie, qui est la partie la plus intéressante. Il ne sera pourtant pas mal de prévenir les lecteurs par les divers jugemens qu'en ont porté les Critiques de nos jours, tels que le P. Rapin & Madame Dacier, sans oublier un ancien aussi respectable que l'est Plutarque. On verra par le détail du petit nombre des pièces, si & jusqu'où ils peuvent avoir tort ou raison.

VIII. » Aristophane, dit le P. Censu-
 » Rapin, n'est point exact dans res & E-
 » l'ordonnance de ses fables; ses loges
 » fictions ne sont pas vrai sembla- d'ARIS-
 » bles; il joute les gens grossiere- TOPHA-
 » ment & trop à découvert. NE.
 » crate qu'il raille si fort dans ses
 » Comédies, avoit un air de rail-
 » lerie plus délicat que lui; & il
 » n'étoit pas si effronté. Il est vrai
 » qu'Aristophane écrivoit encore

» dans le désordre & dans la li-
» cence de la vieille Comédie, &
» qu'il avoit reconnu l'humeur du
» peuple d'Athènes, qui se cho-
» quoit aisément du mérite des
» gens extraordinaires, dont il
» plaisantoit. Mais la trop grande
» envie qu'il avoit de plaire à ce
» peuple en joüant les honnêtes
» gens, le rendit lui-même mal-
» honnête homme, & gâta un peu
» le génie qu'il avoit de railler,
» par ses manieres rudes & ou-
» trées. Après tout il ne faisoit
» souvent le plaisant que par des
» goinfries. Ce ragoût compo-
» sé de septante & six syllabes
» dans la dernière scène de la Co-
» médie des Harangueuses, ne se-
» roit pas au goût de notre sié-
» cle. Son langage est quelque-
» fois obscur, embarrassé; bas,
» trivial; & ses allusions fréquen-
» tes de mots, ses contradictions
» de termes opposés les uns aux

„ autres , ses mélanges de style ,
„ du tragique & du comique , du
„ sérieux & du grave & du fami-
„ lier sont fades ; & ses plaïsan-
„ teries , à les examiner de près ,
„ sont souvent fausses. Ménandre
„ est plaïfant d'une maniere plus
„ honnête ; son style est pur , net ,
„ élevé , naturel ; il persuade en
„ Orateur , & il instruit en Phi-
„ losophe : & si l'on peut former
„ un jugement juste sur les frag-
„ mens qui nous restent de cet
„ Auteur , on trouvera qu'il fait
„ des portraits agréables de la vie
„ civile ; qu'il fait parler les gens
„ dans leur caractère ; qu'on se
„ reconnoît dans les peintures
„ qu'il fait des mœurs , parce qu'il
„ s'attache à la nature , & qu'il
„ entre dans les sentimens des per-
„ sonnes , qu'il fait parler. Enfin ,
„ Plutarque dans la comparaison
„ qu'il a faite de ces deux Au-
„ teurs , dit que la Muse d'Aristo-

» phane ressemble à une femme
 » effrontée, & que celle de Mé-
 » nandre ressemble à une honnête
 » femme. »

On verra bien que tout ce caractère est pris de Plutarque. Poursuivons cette réflexion du P. Rapin, puisque nous avons parlé de la Comédie Latine, dont il fait aussi le caractère.

» Pour les deux Poètes comi-
 » ques Latins, Plaute est ingé-
 » nieux dans ses desseins, heureux
 » dans ses imaginations, fertile
 » dans l'invention. Il ne laisse pas
 » d'avoir de méchantes plaisante-
 » ries au goût d'Horace, *a* & ses

a Si l'on en croit de bons Critiques, HORACE ne traite pas tout-à-fait de méchantes, les plaisanteries de Plaute; car au lieu de dire dans l'Art poétique ce que disent les leçons ordinaires,

Voyez
 la tra-
 duct. du
 P. SA-
 NA-
 DON.

*At vestri proavi Plautinos & nume-
 ros &*

*Laudavere sales, nimium patientem
 utrumque.*

» bons mots qui faisoient rire le
 » peuple , faisoient quelquefois
 » pitié aux honnêtes gens. Il est
 » vrai qu'il en dit les meilleurs
 » du monde ; mais il en dit sou-
 » vent de fort méchans. C'est
 » à quoi on est sujet quand on
 » veut trop faire le plaisant :
 » on tâche à faire rire par des
 » hyperboles , quand on ne peut
 » pas réussir à faire rire par les
 » choses. Plaute n'est pas tout-à-
 » fait si régulier dans l'ordonnan-
 » ce de ses pièces , ni dans la di-
 » stribution de ses actes que Té-
 » rence ; mais il est aussi plus sim-
 » ple dans ses sujets ; car les fables
 » de Térence sont d'ordinaire
 » composées , comme on le voit
 » dans l'Andrienne qui contient
 » deux amours. C'est ce qu'on re-
 » prochoit à Térence , qu'il fai-
 » soit une Comédie Latine de

Ne dicam stultè . . . ces Critiques lui
sont dire , non dicam stultè.

» deux Grecques, pour animer da-
 » vantage son Théâtre; mais aussi
 » les dénouemens de Térence sont
 » plus naturels que ceux de Plau-
 » te, comme ceux de Plaute sont
 » plus naturels que ceux d'Ari-
 » stophane. Et quoique César ap-
 » pelle Térence un diminutif de
 » Ménandre, parce qu'il n'a que
 » de la douceur & de la délicatesse,
 » & qu'il n'a pas de force & de
 » vigueur, il a écrit d'une ma-
 » nière & si naturelle & si
 » judicieuse, que de copie qu'il
 » étoit, il est devenu original; ja-
 » mais Auteur n'a eû un goût plus
 » pur de la nature. Je ne dirai
 » rien de Cécilius dont il ne nous
 » a resté que des fragmens. On
 » sçait de lui tout au plus ce
 » qu'en dit Varron, qu'il étoit
 » heureux dans les sujets qu'il
 » prenoit ».

Le P. Rapin en omet beaucoup
 d'autres par la même raison qu'il

nous en est venu trop peu de chose pour en juger. Tandis que nous y sommes, l'on ne fera peut être pas fâché de revoir ici ce qu'il pense de Lopes de Vega & de Moliere. On va voir qu'à l'égard du premier, il outre un peu trop l'éloge, & qu'il ne le porte pas plus loin qu'il ne le faut quant au second : en tout cas ces morceaux ne seront pas inutiles à notre dessein, quand nous examinerons à fonds ce qui doit caractériser la Comédie.

» Jamais personne n'a eû un
 » génie plus grand pour la Comé-
 » die que Lopes de Vega Espa-
 » gnol. Il avoit une fertilité d'es-
 » prit jointe à une grande beau-
 » té de naturel, & à une facilité
 » admirable ; car il a composé
 » plus de trois cens Comédies.
 » Son nom seul faisoit l'éloge de
 » ses pièces, tant sa réputation
 » étoit établie ; & c'étoit assez

» qu'un Ouvrage fortit de ses
 » mains pour mériter l'approba-
 » tion publique. Il avoit l'esprit
 » trop vaste pour l'assujettir à des
 » règles, & pour lui donner des
 » bornes. Ce fut ce qui l'obligea
 » de s'abandonner à son génie,
 » parce qu'il en étoit toujours
 » sûr. Il ne consultoit point d'au-
 » tre commentaire quand il com-
 » posoit, que le goût de ses Au-
 » diteurs ; & il se régloit plus
 » sur le succès de ses pièces, que
 » sur la raison. Ainsi il se défie de
 » tous les scrupules de l'unité, &
 » des superstitions de la vrai-
 » blance. (Cela n'est pas dit en
 » forme d'éloge, sans doute, & il
 » faut le joindre à ce qui suit im-
 » médiatement.) » Mais comme il
 » veut d'ordinaire raffiner sur le
 » ridicule, & être trop plaisant,
 » ses imaginations sont souvent
 » plus heureuses qu'elles ne sont
 » justes, & elles sont plus folles.

» qu'elles ne sont naturelles: car
 » par trop de subtilité sur la
 » plaisanterie, son enjouement de-
 » vient faux à force d'être trop
 » délicat, & ses graces devien-
 » nent froides, pour être trop
 » fines ».

» Personne n'a aussi porté le
 » ridicule de la Comédie plus loin
 » parmi nous que Moliere; car
 » les anciens Poètes comiques
 » n'ont que des valets pour les
 » plaisans de leur Théâtre; & les
 » plaisans du Théâtre de Molie-
 » re sont les Marquis & les gens
 » de qualité. Les autres n'ont
 » joué dans la Comédie que la
 » vie bourgeoise, & Moliere a
 » joué tout Paris & la Cour. Il
 » est le seul parmi nous qui ait
 » découvert ces traits de la na-
 » ture qui la distinguent & qui
 » la font connoître. Les beautés
 » des portraits qu'il fait, sont si
 » naturelles qu'elles se font sen-

» tir aux personnes les plus grossières : & le talent qu'il avoit à plaisanter s'étoit renforcé de la moitié par celui qu'il avoit de contrefaire. Son Misanthrope est, à mon sens, le caractère le plus achevé, & ensemble le plus singulier qui ait jamais paru sur le Théâtre : mais l'ordonnance de ses Comédies est toujours défectueuse en quelque chose, & ses dénouemens ne sont point heureux : c'est tout ce qu'on peut observer en général sur la Comédie. Telles sont les pensées d'un des plus fins connoisseurs en ouvrages d'esprit. Quoiqu'elles ne soient pas toutes des oracles, on en peut tirer avantage ; & elles approchent beaucoup plus de la vérité que les jugemens de Baillet, dont le goût un peu Bérrien étoit plus propre à compiler qu'à juger.

* Préface du

* Jamais homme (s'écrie Ma-

» dame Dacier éprise du mérite
 » d'Aristophane) n'a eû plus de
 » finesse que lui pour trouver le
 » ridicule, ni un tour plus ingé-
 » nieux pour le faire paroître. Sa
 » critique est naturelle & aisée; &
 » ce qui se trouve fort rarement,
 » il conserve beaucoup de délica-
 » tesse dans une grande fertilité.
 » En un mot, l'esprit Attique que
 » les Anciens ont tant vanté, pa-
 » roît plus dans Aristophane que
 » dans aucun autre Auteur que je
 » connoisse de l'antiquité. Mais
 » ce qu'on doit le plus admirer
 » en lui, c'est qu'il est toujours
 » si bien le maître des matieres
 » qu'il traite, que sans se gêner,
 » il trouve le moyen de faire ve-
 » nir naturellement des choses
 » qui auroient paru d'abord les
 » plus éloignées de son sujet; &
 » que ses caprices, même les plus
 » vifs & les moins attendus pa-
 » roissent comme des suites né-

Plutus
de Ma-
demoi-
selle le
 FEB-
 VRE,
depuis
Ma-
dame
 DA-
 CIER.
Paris
 1684.

» cessaires des incidens qu'il a
» préparés. C'est cet art qui rend
» inimitables les Dialogues de
» Platon , qu'on doit regarder
» comme autant de pièces de
» Théâtre , qui ne divertissent
» pas moins par l'action que par
» le discours. Le style d'Aristo-
» phane est aussi agréable que son
» esprit ; outre la pureté, la net-
» teté, la force & la douceur,
» il a une certaine harmonie qui
» flatte si agréablement l'oreille,
» qu'il n'y a rien de comparable
» au plaisir qu'on prend à le lire.
» Quand il s'attache au style mé-
» diocre & commun, il le fait sans
» bassesse ; quand il vient au sty-
» le sublime il s'élève sans obscu-
» rité ; & jamais personne n'a su
» faire un mélange si agréable de
» tous les différens genres d'écri-
» re. Que l'on ait étudié tout ce
» qui nous reste de l'ancienne
» Grece, si l'on n'a pas lu Ari-

COMEDIE GRECQUE. 281

» stophane on ne connoît pas en-
 » core tous les charmes & toutes
 » les beautés du Grec ».

IX. Voilà un magnifique élo-
 ge : mais suspendons notre juge-
 ment , & daignons écouter Plutar-
 que : l'ancien mérite bien audien-
 ce , au moins après les modernes.
 Voilà le précis de son jugement sur
 Aristophane & Ménandre. Il élève
 extrêmement ce dernier au-dessus
 de l'autre. Il reproche au premier
 d'outrer la nature, de parler à la po-
 pulace plus qu'aux honnêtes gens,
 d'affecter un style obscur & licen-
 tieux , tragique , sublime & bas ,
 sérieux & badin jusqu'à la puéri-
 lité , en un mot un style très-iné-
 gal ; de ne pas faire parler ses
 personnages suivant leurs caracté-
 res ; de sorte qu'on ne peut dis-
 tinguer chez lui le fils du pere ,
 le citoyen du païsän, le héros du
 bourgeois , & le Dieu du valet :
 au lieu que la diction de Ménan-

Senti-
 ment de
 PLU-
 TAR-
 QUE sur
 ARI-
 STO-
 PHANE
 & ME-
 NAN-
 DRE.
*Voyez
 cette
 compa-
 raison
 dans les
 Opuscu-
 les.*

dre, qui est d'ailleurs uniforme & pure, a l'adresse de s'ajuster aux différents rôles, sans négliger le comique un peu fort, quand il est nécessaire; mais aussi sans l'outrer, ni perdre la nature de vûë: en quoi Ménandre, continuë Plutarque, a atteint une perfection, où nul artisan ne sçauroit parvenir. Car quel homme trouva jamais l'art de faire un masque qui convînt également aux enfans & aux femmes, aux jeunes & aux vieux, aux Divinités & aux Héros? Or Ménandre a trouvé cet heureux secret dans l'égalité & la souplesse de son expression qui sans cesser d'être la même, est toute fois différente selon le besoin; semblable à l'eau (pour exprimer de plus en plus la pensée de Plutarque) semblable, dis-je en cela à une eau pure, qui coulant le long de différents rivages tortueux, en

prend les formes, les détours & les retours, & sans altérer en rien sa nature & sa pureté. Plutarque fait encore un mérite à Ménandre d'avoir commencé fort jeune & fini à la force de l'âge, tout prêt à enfanter de plus grands prodiges si la mort ne l'eût interrompu: ce qui joint à la réflexion qu'il fait en retombant sur Aristophane, montre que ce dernier continua trop long-tems à faire valoir son talent: car, dit-il sa poésie est une courtisane sur le retour qui affecte quelquefois des airs de prude, mais dont l'impudence ne peut être pardonnée par le peuple, ni les faux airs supportés des personnes graves. Ménandre au contraire ne se produit jamais qu'en homme agréable & spirituel, recherché au Théâtre, à table & dans les compagnies, vrai Elixir de tous les trésors nés de la Gré-

ce, digne d'être toujours là, représenté, appris par mémoire, & toujours digne de plaire. Son art inévitable de persuader, & la réputation qu'il a eû d'être le plus beau parleur de la Grèce, font assez voir quelle est l'amenité de son style. Plutarque ne sçauroit finir sur l'article de Ménandre : il dit qu'il fait les délices des Philosophes fatigués de leurs méditations ; qu'il est à leur égard comme une prairie émaillée de fleurs où l'on aime à respirer un air pur ; que malgré les talens des Poètes comiques d'Athènes, Ménandre a toujours un sel consacré, en quelque sorte, pour être sorti de la même mer qui donna la naissance à Vénus. Que le sel d'Aristophane au contraire est un sel amer, âcre, cuisant & ulcérant ; qu'on ne sçait si la dextérité tant vantée de celui-ci consiste plus dans les rôles

que dans les mots : car il lui reproche beaucoup les jeux de mots, & les allusions antithétiques, qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature ; que chez lui la ruse est malignité ; la naïveté bêtise, les railleries moins capables de faire rire que d'être sifflées, & les amours moins égayés qu'effrontés ; qu'enfin c'est moins pour des personnes sensées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

X. Après un tel caractère il ^{Justifi-} semble qu'il ne faudroit pas al- ^{cation} ler plus loin, & qu'il vaudroit ^{d'ARIS-} mieux contribuer à ensevelir pour ^{TO-} jamais, s'il étoit possible, la mémoire d'un Poète odieux, qui nous dédommage si mal de Ménandre qu'on ne peut ressusciter. Mais sans faire aucune grâce à Aristophane de ses libertés en paroles, soit deshonnêtes soit médisantes, non plus qu'à Plaute

286 DISCOURS SUR LA
 son imitateur, ou du moins l'hé-
 ritier de son génie, ne seroit-il
 point permis de faire à leur égard
 ce qu'on dit que faisoit Lucrèce,
 si je ne me trompe, par rapport
 à Ennius, dont il tiroit des pier-
 rerres cachées dans ses vers bour-
 beaux ; *Enni de stercore gemmas.*

De plus il ne faut pas croire
 que Plutarque qui vivoit plus de
 quatre siècles après Ménandre,
 & plus de cinq après Aristophane,
 ait jugé si exactement de l'un &
 de l'autre, que son jugement ne
 soit pas un peu sujet à révision.
 Platon contemporain d'Aristo-
 phane en jugeoit bien différem-
 ment, au moins quant au génie,
 lui qui dans son *Banquet* donne
 à ce Poëte comique une place
 distinguée où il le fait parler sui-
 vant son caractère, & même avec
 Socrate : par où il est visible (pour
 le dire en passant) que ce dialogue
 de Platon étoit fait avant qu'A-

PLU-
 TAR-
 QUE
 L'AN de
 J. C.
 119.
 ME-
 NAND.
 341.
 avant J.
 C. &
 ARIS-
 TOPH.
 437.

Aristophane eût composé ses Nuées contre Socrate. On rapporte que le même Platon envoya à Denys le Tyran un exemplaire d'Aristophane en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fonds l'état de la République d'Athènes.

Enfin plusieurs Sçavans ont crû pouvoir n'être pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque*. Frischlinus, par exemple, quoiqu'avec raison plus favorable au goût de Ménandre, qu'à celui d'Aristophane, a entrepris la défense de ce dernier contre la critique outrée de l'ancien censeur. 1°. Il passe d'abord condamnation sur les obscénités & les bouffonneries. Mais cette partie si méprisable & composée uniquement pour le menu peuple, (comme le remarque M. Boivin,) quelque inexcusable qu'elle soit, n'est pas après

*Préface
sur les
Oiseaux
d'ARISTOPHANE.*

* Un des Interprètes d'ARISTOPHANE.

tout le principal fond de ce que nous avons d'Aristophane. Je ne dirai point avec Frischlinus que Plutarque lui-même semble se contredire en ceci, & faire l'éloge du Poëte, lorsqu'il l'accuse d'avoir rendu sa diction conforme à la scene: il entendoit par scene la *farce* ou le Théâtre ignoble sur lequel se joüe le bas comique. C'est donc une pure chicanerie; & quand même le Poëte auroit attrapé son but, qui étoit en partie de divertir une populace corrompue, il n'en seroit ni moins malhonnête homme, ni plus Poëte, malgré la prétention de son défenseur. On n'est point Poëte pour sçavoir précisément divertir des fots ou des libertins. Ce n'est donc pas par cet endroit qu'il faut excuser le talent d'Aristophane. Le goût dépravé du petit peuple qui chassa une fois Cratinus & sa troupe, parce que
la

la scène n'étoit pas assez bassement comique à son gré, ne justifie nullement Aristophane, puisque Ménandre trouva bien le secret de changer ce goût en donnant une sorte de Comédie, non pas à la vérité aussi modeste que paroît le dire Plutarque, mais beaucoup moins libre qu'auparavant. Aristophane n'est pas non plus justifié par le motif qu'il allégué lui-même, quand il dit qu'il peint les débauches sur le Théâtre, non pour corrompre les mœurs, mais pour les corriger. La vue des vices grossiers est plutôt un poison qu'un remède.

L'Apologiste a oublié une raison qui me paroît essentielle pour fonder le déchaînement de Plutarque contre Aristophane. C'est que selon les apparences Plutarque ayant entre les mains toutes les pièces de ce Poète qui mon-

290 DISCOURS SUR LA
toient au moins à cinquante, en
voyoit beaucoup plus de liberti-
nes que nous n'en avons, quoi-
que celles qui nous restent au
nombre de onze le soient encore
beaucoup plus qu'il ne seroit à
souhaiter.

2^o. Le second reproche de Plu-
tarque, roule sur quelques jeux
de mots dont il apporte des exem-
ples, & que Frischlinus défend
tantôt plus tantôt moins heureu-
sement. Il est impossible de les
exposer en François. Mais après
tout cette partie est si peu de cho-
se, qu'elle ne méritoit pas d'être
si sévèrement reprise, d'autant
plus qu'entre ces bons mots il y
en a de si malins, qu'assurément
ils devoient passer en proverbe,
du moins par le sel de la mali-
gnité, sinon par la finesse de l'es-
prit. Un seul exemple suffira: il
s'agit des Questeurs ou Trésoriers
d'Athènes. Aristophane les noye

tout net, *non quod essent τὰμια sed λαμια* *. Si un mot pareil qu'on ne peut rendre en notre langue, eût été dit en France dans un cas semblable, il auroit autant fait fortune que quantité de nos bons mots qui ne sont que trop bien reçus & trop durables. Le bon de l'affaire c'est que Plutarque même convient que ce mot étoit extrêmement loué. Nous en verrons quelques autres dans la suite des Comédies, autant qu'il sera possible de les rendre.

3°. Le mélange du comique & du tragique, troisième accusation. Véritablement elle est fondée, puisqu'en effet Aristophane monte souvent sur le cothurne; mais il reste à examiner comment. Le fait-il en Poëte tragique? Non,

* Le mot *lamia*, c'est à-dire, larves ou esprits qui dans l'idée populaire dévoreroient les hommes, fait tout le sel de la plaisanterie contre ces Trésoriers.

mais comme il avoit remarqué que l'art de la parodie lui réussissoit, chez un peuple qui vouloit rire des mêmes choses qui lui avoient arraché des pleurs, il y revient éternellement; & il n'y a gueres de Tragédies ou de ces morceaux frappans que les Athéniens sçavoient par cœur, qu'il ne tourne en plaisanterie, en y jettant une couche de ridicule ou de burlesque, tantôt par des changemens ou transpositions de mots, tantôt par l'application imprévûe qu'il en fait. Ce sont des guipures tragiques dont il revêt sa Muse comique, pour la rendre plus comique encore. Cratinus en avoit usé de même, & nous sçavons qu'il fit une Comédie intitulée *Ulysse*, pour travestir Homere & son Odyssée: ce qui montre que les beaux esprits & les Poëtes sont à l'égard les uns des autres à peu près les mê-

mes dans tous les tems ; & qu'on peut dire à cet égard d'Athènes, *c'est tout comme ici*. Je prouverai ce systême par les faits, sur-tout par rapport aux railleries d'Aristophane, sur nos trois célèbres Tragiques. Or cela étant ainsi, ce mélange tant reproché à Aristophane ne passera pas pour être aussi reprehensible que le veut Plutarque. Nous n'avons besoin ni du Virgile travesti ; ni de parodies de nos jours, ni du Lutrin pour montrer que cette bigarrure peut avoir souvent son mérite selon les conjonctures.

4°. Il faut dire la même chose en général de l'obscurité, de la bassesse, de l'enflure, en un mot de l'inégalité prétendue de style qui met Plutarque en colere. Ces reproches ne conviennent en aucune maniere à un Poëte dont le style a toujours passé pour être extrêmement attique, mais d'un

194 DISCOURS SUR LA
artificisme qui le rendoit infiniment
cher aux amateurs du goût d'A-
thènes. Plutarque en ceci a peut-
être blâmé les Chœurs dont le
langage tantôt élevé, tantôt bur-
lesque, & toujours fort poétique,
paroît peu convenable à la Co-
médie. Mais ces Chœurs qu'elle
avoit empruntés de la Tragédie
en naissant étoient alors à la mo-
de, principalement pour médire,
& Aristophane les admit comme
les Poètes de son tems, du moins
dans la vieille Comédie & peut-
être dans la moyenne; au lieu que
Ménandre les supprima moins par
goût que par décret public. Ce
n'est donc pas sur cet assemblage
de sérieux & de comique qu'il
faut condamner Aristophane pour
élever Ménandre.

5°. Un cinquième reproche,
c'est de n'avoir pas observé les
caractères; d'avoir, par exemple,
fait parler les femmes en Ora-

teurs, & les Orateurs en esclaves : mais on verra bien par les personnages critiqués, que cette objection tombe d'elle-même ; & il suffit de dire ici qu'un Poëte qui peignoit non pas seulement des personnages en l'air, mais des personnes réelles, des hommes connus, des citoyens qu'il nommoit par leur nom, qu'il jouïoit sous leur masque, & sous leurs habits, qu'il marquoit enfin d'un fer brûlant, (si j'ose user de cette comparaison) à la vûe de tout un peuple extrêmement fier & moqueur, il suffit encore une fois de dire qu'un tel Poëte ne manquoit pas assurément ses caractères. Sa licence applaudie ne le justifie que trop de ce côté-là. Il s'exposoit pourtant, s'il eût déplu, au sort d'Eupolis, qui sur une Comédie des *Noyé*, où il déchiroit imprudemment des particuliers plus puissans que lui, fut pris

Frag.
de PLATON-
US, &
HER-

TEL-
LIUS.

& noyé plus effectivement que ceux qu'il avoit noyés en plein Théâtre.

60. La critique qui condamne le sel d'Aristophane comme trop acrimonieux est plus solide. Tel étoit le goût d'une Comédie licentieuse qui se permettoit tout, parce qu'on rioit de tout parmi une nation jalouse de son excessive liberté, & ennemie de tout air de supériorité & de domination; car le génie d'indépendance produit naturellement un goût de raillerie plus mordante que délicate: ce qu'il est aisé de reconnoître dans la plûpart des peuples insulaires. Si nous ne disons

*Traité
du Su-
blime,
ch. der-
nier.*

pas, avec Longin, que le gouvernement populaire anime l'éloquence, & que le joug d'une domination légitime l'étouffe; au moins est-il aisé de juger par l'événement, que l'éloquence prend différentes formes selon les gou-

vernemens différens. Plus vive & plus emportée dans une République, elle est plus douce & plus insinuante dans une Monarchie. On peut dire la même chose de la raillerie. Elle suit le tour des esprits, & les esprits suivent celui du gouvernement. Ainsi la raillerie républicaine sur tout celle du siècle dont nous parlons, devoit être bien plus forte que dans le siècle qui suivit, par la même raison que celle d'Horace étoit plus fine, & celle de Lucilius plus épiciée ; si j'ose user de ce terme. En effet le ra-gôût de la médifance fut toujours un mêts délicieux pour la malice humaine ; mais l'assaisonnement de ce mêt s'est toujours diversifié suivant les mœurs plus ou moins polies : & il faut entendre par politesse, ce sçavoir vivre, cet art de se gêner, de contraindre ses sentimens & ses airs,

qui est le fruit de la dépendance. S'il s'agissoit de prononcer sur ces deux especes de plaisanterie, quoique l'une & l'autre ait son prix, il n'y auroit pas à balancer; tous les suffrages se réuniroient en faveur de la seconde, sans mépriser pourtant la premiere. Aussi préférera t'on Ménandre; mais on ne dédaignera pas Aristophane: d'autant plus qu'il fut le premier à quitter cette étrange méthode de mordre impunément à droit ou à tort, & que par une Comédie d'un autre goût, il donna lieu à la maniere plus agréable & moins dangereuse de Ménandre. Sur quoi il y auroit encore une distinction à faire entre l'acrimonie de l'un & la douceur de l'autre: c'est que cette acrimonie & cette douceur ne se trouvent répandues dans leurs ouvrages, que parce que l'un employoit des traits personnels, & l'autre des

traits généraux ; ce qui laisse toujours la liberté d'examiner s'il ne peut pas y avoir une égale délicatesse dans les deux manieres. Nous le verrons par le détail : disons ici seulement que l'esprit regnant, ou l'amour des peintures parlantes & des fortes touches de pinceau justifieroient encore Aristophane d'avoir tourné, comme le prétend Plutarque, la ruse en malignité, la naïveté en bêtise, les ris en farce, & les amours en effronterie, si dans quelque siecle que ce puisse être un Poëte pouvoit être excusable de peindre les ridicules & les scélérats publics tels qu'ils sont.

70. Enfin c'est par un pur motif d'intérêt secret qu'Ælien, Plutarque, & plusieurs autres condamnent ce Poëte sans appel. Socrate qu'il perdit, dit-on, * à l'in-

* Il n'est pas certain qu'ARISTOPHANE ait été cause de la mort de SOCRATE.

300 DISCOURS SUR LA
fligation de deux misérables &
par une vengeance poétique ,
c'est-à-dire , plus que Vatinienne ,
tient trop au cœur des honnêtes
gens , pour lui pardonner un cri-
me si horrible. C'est ce qui leur
a inspiré une haine implacable
contre Aristophane. L'esprit phi-
losophique s'en est mêlé ; & cet
esprit , quand il s'y met , est plus
dangereux qu'aucun autre. Un
ennemi ordinaire peut avouer
quelques bonnes qualités dans son
ennemi ; mais un ennemi philo-
sophe & partial par philosophie ,
veut détruire entièrement celui
qui l'a blessé dans la partie la plus
sensible du cœur , je veux dire ,
dans son attachement à quelqu'a-
morceur d'esprits , tel qu'étoit So-

Il n'en fut pas moins coupable pour l'a-
voir accusé publiquement d'impiété ,
comme il le fit dans *ses Nuées*. Voyez
l'article qui précédera ce que nous di-
sons de cette Comédie.

crate. L'esprit est ce qu'il y a de plus libre & de plus délicat sur la liberté, dans l'homme. On peut tout sur ses biens, sur sa vie, sur sa réputation; mais rien sur ses jugemens. Or si quelqu'un a été assez insinuant pour se concilier les esprits, & faire secte dans une République, l'on se sacrifiera pour lui, & l'on ne pardonnera pas à quiconque aura osé l'attaquer justement ou injustement, parce qu'on s'est érigé en idole cette vérité réelle ou imaginaire qu'il soutenoit. Cette haine même loin de s'éteindre, ne fera que se perpétuer de siècle en siècle; & de là naît cette étonnante diversité qui se manifeste dans les jugemens sur les hommes. Aristophane obtiendra-t'il jamais grace des disciples de Platon qui fait de Socrate son héros? Il ne faut pas l'espérer. Tout autre avouera qu'Aristophane peut avoir été un

302 DISCOURS SUR LA
méchant homme en une occasion,
& du reste un bon Poëte; mais
ce discernement ne convient pas
à la passion & au préjugé: & c'est
pourtant l'un & l'autre qui fait
les réputations en bien ou en mal.

8°. Comme je joins ici mes raisons, bonnes ou mauvaises, pour
& contre Aristophane, à celles
de Frischlinus son défenseur, je
ne dois pas omettre une chose
qu'il a oubliée, & qui peut-être
a mis Plutarque de mauvaise humeur
sans compter le reste: c'est
la mascarade éternelle qui regne
dans les Comédies d'Aristophane,
comme les Arlequinades sur le
Théâtre des Italiens. Des nuées,
des grenouilles, des guêpes, des
oiseaux: quels personnages! Ils
ont dû paroître bien bizarres à
Plutarque accoutumé à une toute
autre espèce de spectacle comique,
& combien plus doivent-ils nous le
paroître à nous qui avons une es-

pèce de Comédie toute nouvelle,
& peu connue des Grecs & des
Romains : Voilà le vrai & le so-
lide reproche qu'on peut faire à
notre Poëte ; il renferme tous les
autres. Prétendrois-je le justifier ?
Non : vainement dirois je qu'A-
ristophane écrivoit pour un siècle
qui vouloit du spectacle , du fail-
lant & du grotesque dans les pein-
tures satyriques ; que les brouhaha
des Spectateurs refusés quelque-
fois à Cratinus & prodigués à
Aristophane , l'obligeoient de plus
en plus à suivre ce goût domi-
nant , pour ne pas échoüer par
des peintures plus fines & moins
frapantes ; que dans un Etat où
la politique alloit à démasquer
tout ce qui avoit l'air d'ambition ,
de singularité , ou de friponnerie ,
la Comédie s'étoit érigée en ha-
rangueuse , en réformatrice , en
donneuse d'avis propre à émou-
voir le peuple sur ses plus chers

intérêts ; qu'enfin cette même Comédie dans le deſſein de gourmander le peuple & de lui plaire, ſ'arrogeoit tous les droits de l'éloquence, dont les traits n'étoient que trop forts, en ſe réſervant des touches de pinceau plus marquées encore. Toutes ces raifons & beaucoup d'autres ne feroient que blanchir, & l'on me fermeroit la bouche d'un ſeul mot qui ſeroit applaudi : c'eſt qu'un tel ſiècle étoit digne de compaſſion ; & de ce ſiècle paſſant ſucceſſivement aux ſuivans juſqu'au notre, on concluroit tout bas que nous ſeuls avons le ſens commun en partage : concluſion flatuſe trop reprochée aux François : mais qui renverſe imperceptiblement le prétendu préjugé en faveur de l'antiquité. A la vûe de quantité d'heureux traits, qu'on ne peut ſ'empêcher d'admirer dans Ariſtophane, peut-

être plaindroit-on encore par pitié un tel génie d'avoir eû affaire à des fots. Mais dans quel siècle n'y en a t'il pas ? Et ne craignons-nous point nous-mêmes que la postérité ne juge de Moliere & de son siècle, comme on veut aujourd'hui juger d'Aristophane ? Ménandre changea de goût & fut applaudi dans Athènes, mais dans Athènes changée. Térence l'imita à Rome, & mérita d'être préféré à Plaute, quoique César ne l'appellât qu'un demi-Ménandre, parce qu'il paroïsoit manquer de cette vivacité & de cette force qu'il nomme *vis comica*. On s'est lassé depuis du goût de Ménandre & de Térence à la vûe de Moliere qui a paru comme un nouvel astre en ouvrant une nouvelle carrière. Hé, qui peut répondre qu'en supposant les mêmes intervalles de tems qui se trouvent entre ces quatre génies,

il n'en naîtra pas quelque autre ;
ou plutôt quelque goût différent,
qui fera tomber Moliere à son
tour ? Sans aller plus loin , les
Anglois nos voisins ne le trouvent-
ils pas un peu froid ? Qu'ils ayent
raison ou non , c'est une question
à part. Tout ce que je prétends ,
c'est qu'on devroit conclure ce
que je dis ; à sçavoir que les
Auteurs comiques doivent vieillir
comme les modes , si l'on prend
uniquement chaque siècle & cha-
que climat pour la règle sou-
veraine du goût. Mais parlons
plus précisément ; & par une
analyse exacte tâchons de discer-
ner dans la Comédie même , soit
d'Aristophane & de Plaute ; soit
de Ménandre & de Térence ;
soit de Moliere & de ses concur-
rens (s'il en a ,) ce qui ne veillit
point , ce qui doit plaire dans
tous les siècles , & chez toutes
les Nations.

XI. Je dis dans la Comédie même : ce qu'il faut bien observer ; car il y en a entr'elle & les autres œuvres de littérature , sur tout la Tragédie , une différence essentielle que les ennemis de l'antiquité ne veulent pas appercevoir ; & que je vais tâcher de rendre palpable.

Diffé-
rence
remar-
quable
entre le
goût de
la Co-
médie
& les
autres
ouvra-
ges
d'esprit
quant à
la du-
rée.

Tous les ouvrages se sentent du siècle où ils sont nés. Ils en portent l'empreinte. Les mœurs & les tems y sont marqués par des traits ineffaçables. Si l'on accorde que les plus beaux siècles passés sont grossiers en comparaison & au gré du notre, le procès des Anciens est fait ; & il faudra convenir de la rudesse tant reprochée de nos jours à leurs ouvrages. L'histoire seule semble être à couvert de ce reproche. On n'ose s'aviser de dire au sujet d'Hérodote & de Thucydide , Tite-Live & de Tacite ce qu'on a dit sans

308 DISCOURS SUR LA
façon d'Homere & des Poëtes
Grecs ou Latins. Pourquoi cela ?
c'est que l'histoire va droit à son
but en racontant les manieres &
les mœurs des peuples, quelles
qu'elles puissent être. Elle est in-
dépendante de sa matiere ; il ne
reste qu'à examiner son art. L'his-
toire de la Chine bien écrite pour-
roit plaire autant aux François que
celle de France. Il n'en est pas
de même des autres ouvrages d'es-
prit, ils dépendent de leurs su-
jets, & par conséquent des mœurs
& des manieres du tems où ils
ont été composés : du moins c'est
par-là qu'on veut les envisager.
Chose injuste ; car, comme nous
l'avons dit bien des fois, tous les
Ecrivains, par exemple, les Ora-
teurs, & sur tout les Poëtes, sont
peintres & rien de plus. Ils peignent
la nature telle qu'ils la voyent,
avec l'appanage de l'éducation qui
la varie dans tous les tems & tous

les climats, sans la changer entièrement. Mais on veut que leur succès dépende en partie de leur matiere; c'est-à-dire, de cette accessoire qu'on mesure sur l'accessoire d'aujourd'hui. Suivant ce préjugé les Orateurs sont plus dépendans de leur matiere que les Historiens, & les Poètes plus que les Orateurs: aussi fait-on plus de grace de nos jours à Hérodote ou à Suétone, qu'à Démosthène ou à Cicéron, & plus aux uns & aux autres, qu'à Homere ou à Virgile. Cela va par degrés; & pour revenir au point dont nous sommes partis, on fait (par la même raison imperceptible) beaucoup moins grace ou justice aux Poètes tragiques, qu'à tous les autres. D'où vient? c'est que leurs peintures sont plus examinées du côté de la matiere que de l'art. Ainsi l'on sifflera l'Achille & l'Hippolyte d'Euripide auprès de ceux de Ra-

310 DISCOURS SUR LA
cine , fans considérer que ceux-ci
seront peut être sifflés à leur tour
dans un siècle plus reculé , si l'on
suit la même règle de juger en
mesurant tout au siècle où l'on
vit.

Mais après tout la Tragédie
n'ayant pour objet que les passions ;
est beaucoup moins exposée à la
bizarrerie de notre goût , qui veut
tout régler sur nos manieres. Car
quoique les passions Grecques
soient souvent revêtues de modes
& d'usages qui nous choquent ,
elles percent pourtant à travers
ce voile , quand elles sont bien
touchées , comme on ne peut nier
qu'elles ne le soient dans Eschyle ,
Sophocle & Euripide. Le prin-
cipal l'emporte donc sur l'acces-
soire. L'accessoire consiste dans
les mœurs , & les passions sont
le principal. Grecques ou Fran-
çoises , il n'importe , les passions
se ressemblent plus par ce qu'elles

ont de commun dans tous les tems qu'elles ne diffèrent par ce qu'elles contractent de particulier dans chaque siècle. Nos trois Poëtes tragiques en sont donc quittes pour quelques railleries qui retombent à plomb sur leur siècle ; mais leur siècle & eux se trouvent bien dédomagés par l'admiration qu'on ne sçauroit refuser à leur art.

La Comédie est beaucoup plus à plaindre : non seulement son objet est le ridicule , qui par sa dépendance des manieres change dans tous les tems & chez toutes les nations, quoique pour le fonds il soit le même ; mais l'art comique consiste encore à attraper ce ridicule au gré des spectateurs présents & non à venir. La Comédie à beau atteindre son but & divertir le parterre pour qui elle est faite ; si elle passe à la postérité, comme dans un monde nouveau,

on ne la reconnoît plus: elle y devient étrangere, parce qu'elle n'y trouve ni les mêmes originaux, ni le même ridicule, ni les mêmes spectateurs, mais des lecteurs impitoyables qui lui font un procès de les ennuyer après avoir réjouï Athènes, Rome ou Paris: car la these est générale, & enveloppe tous les Poëtes & tous les âges. En un mot, la Comédie est l'esclave de sa matiere & du goût regnant, servitude que n'éprouve pas la Tragédie au même degré, par la diversité (bien comprise) des objets de l'une & de l'autre. C'est pour cela qu'en supposant dans tous les siècles, des Critiques (comme il y en eut toujours) qui mesurent tout au même compas, la Comédie d'Aristophane a vieilli pour eux? celle de Ménandre a fait quelque tems leurs délices: & quoique rajeunie à Rome, elle a enfin éprouvé l'injure des ans; la
muse

musé de Molière a presque fait oublier l'une & l'autre, & se tiendroit encore sur ses brodequins (comme dit Boileau) si l'avidité des choses nouvelles ne rendoit à la fin ennuyeux sur le Théâtre ce qu'on y a trop souvent admiré.

Ceux qui ont tâché de rendre leur jugement indépendant des mœurs & des usages (& il y en eut aussi toujours) n'ont pas jugé si rigoureusement ni les Auteurs ni les siècles. Ils ont senti que tous les siècles polis se ressembloient à certains égards essentiels, & ne différoient que par certaines manières pour le moins indifférentes, hormis la Religion; que par tout où regnoit l'esprit, la politesse, l'abondance & la liberté, on voyoit aussi régner un goût sûr & fin qu'on n'exprime point, & qui se sent par qui sçait sentir; qu'Athènes cette inven-

314 DISCOURS SUR LA
trice de tous les arts, cette mere
du goût Romain; & depuis uni-
versel, n'étoit pas composée de
bêtes; qu'enfin le siècle des grands
hommes d'Athènes & celui d'Au-
guste ayant toujours passé pour
des siècles privilégiés, quoiqu'on
y distinguât de mauvais Auteurs;
comme en ce tems-ci, il falloit
suspendre sa critique & aller bride
en main avant que de prononcer
si facilement sur le mérite des
siècles & des Auteurs, loués uni-
versellement en fait de goût.
Arrêtez par cette considération
si simple, ils ont tâché de remon-
ter à la source du goût; & ils ont
trouvé qu'il y a non seulement
une beauté immuable de tous
les tems & de tous les pays, de
même qu'un sens commun qui
ne vieillit point; mais encore une
forte de beauté qui change &
qui varie; beauté dépendante des
conjonctures & des lieux, beauté

dont nous parlons ; que l'une ne se rencontre jamais sans un mélange de l'autre ; parce qu'il n'y a rien ici bas de parfait ; & que de ces deux choses réunies résulte ce qu'on appelle le goût d'un siècle : l'entens toujours un siècle spirituel & poli ; un siècle dont les œuvres laissent après lui un long souvenir , un siècle qu'on tâche d'imiter ou de critiquer après en avoir perdu la trace à force de révolutions.

Sur ce principe incontestable d'un *beau* universel & absolu, & d'un *beau* relatif & particulier, dont le mélange ne se trouve que trop inégal de nos jours, il est aisé d'apporter la raison de nos divers jugemens sur les Anciens, particulièrement sur Aristophane. Considérons-le uniquement du côté des beautés qui plaisoient aux Athéniens & qui ne nous plaisent plus, nous le condamnerons

sans même examiner si cette espèce de beautés n'avoit pas quelquefois sa source dans le vrai *beau*, quoiqu'elle paroisse en sortir à force d'être outrée. Nous ne lui sçaurons pas même gré d'avoir fait rire le peuple le plus raffiné qu'il y eût alors ; nous irons jusqu'à mettre ce peuple avec son atticisme au rang des sauvages qu'il nous plaît de dégrader, parce qu'ils n'ont en partage que l'innocence & le bon sens. Mais n'avons-nous pas dans nos mœurs même (plus polies, si l'on veut,) ces beautés de mode qu'on voit passer dans les écrits comme dans le reste, ces beautés si chères à notre amour propre, mais qui déplairont peut-être à nos neveux ? Soyons plus équitables : laissons le *beau* relatif pour ce qu'il vaut dans chaque siècle ; ou si nous en voulons décider, disons que ce qui s'en trouve dans *Aristo.*

phane, Ménandre & Moliere pouvoit être bien placé pour leur tems; mais qu'en le comparant au vrai *beau*, cette partie relative d'Aristophane étoit un coloris outré; celle de Ménandre un coloris trop foible, & celle de Moliere un vernis singulier composé de l'un & de l'autre, ou plutôt inimitable, sans paroître imité, mais toujours dépendant des années qui l'altéreront peu à peu, à mesure que nos idées (que nous voyons changer tous les jours) se trouveront sensiblement changées. Hé, ne le font-elles pas considérablement depuis Moliere? S'il revenoit au monde il lui faudroit presque tenter de nouvelles routes;

A l'égard des beautés inaltérables, dont la Comédie est beaucoup moins susceptible que la Tragédie, s'il est question d'en prononcer, ne mettons pas aisément

318 DISCOURS SUR LA
 Aristophane & Plaute au-dessous
 de Ménandre & de Térence. Ba-
 lançons même avec Despreaux
 à préférer le Comique françois
 aux Comiques Grecs & Latins.
 Donnons seulement avec lui la
 grande règle de plaire en tout
 siècle, & le dénouement de toutes
 les difficultés sur la préférence.
 Cette règle & ce dénouement ne
 font autres que le but de la Co-
 médie.

B O I. Etudiez la Cour, & connoissez la
 L E A U, Ville :
 art. L'une & l'autre est toujours en mo-
 poët. déles fertiles.
 chant. 3. C'est par-là que Molière illustrant ses
 écrits
 Peut-être de son art eût remporté le
 prix ,
 Si moins ami du peuple en ses doctes
 peintures
 Il n'eût point fait souvent grimacer
 ses figures,

COMEDIE GRECQUE. 319

Quitté pour le bouffon l'agréable &
le fin,

Et sans honte à Térence allié Ta-
barin.

Véritablement Aristophane & Plaute ont fait cette indigne alliance, & beaucoup plus que Molière : c'est en cela qu'il faut les blâmer. Ce qui plaisoit alors à Athènes & à Rome n'étoit qu'une beauté passagere, qui n'avoit pas un fondement légitime sur la vraie beauté. Aussi ce goût changea-t-il. Mais si nous condamnons en ceci leur siècle, quel siècle ne mérite pas d'être condamné ? Rapportons tout au goût universel, & nous trouverons dans Aristophane autant pour le moins à estimer qu'à censurer.

XII. Mais avant que de passer à ses œuvres, on me pardonnera encore quelques réflexions sur le parallele de la Tragédie & de la Comédie. La premiere, quoi-

La Tra-
gédie
plus
uniforme que
la Co-
médie.

que différente selon les tems & les Poëtes, est uniforme par sa nature ; étant fondée sur les passions qui ne varient jamais. Il n'en est pas ainsi de la seconde. Quelque différence qu'on trouve entre Eschyle, Sophocle & Euripide ; entre Corneille & Racine ; entre les François & les Grecs, on n'en trouvera pas assez pour établir diverses espèces de Tragédie. Les œuvres de ces grands Maîtres sont en quelque sorte semblables aux Néréydes, dont Ovide dit ingénieusement, » qu'elles avoient un » air, non pas à la vérité le même, » mais tel qu'il laissoit aisément » reconnoître qu'elles étoient » sœurs ».

*Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse so-*
rorum.

La raison est que les mêmes passions en font l'ame & le jeu.

A l'égard des Comédies d'Aristophane & de Plaute, de Ménandre & de Térence, de Moliere & de ses imitateurs, si on les confronte entr'elles, on trouvera à la vérité quelque air de famille, (s'il est permis de pousser cette comparaison) mais beaucoup moins marqué à cause de la différence que contractent le ridicule & le plaisant quant aux manieres de chaque siècle. On ne les prendra pas pour sœurs, mais au plus pour parentes éloignées. La Muse d'Aristophane & de Plaute, à la bien définir, est une Bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue médisante est détrempée de fiel; & dont le poison dangereux ressemble à celui de l'aspic & de la vipere; mais dont les saillies malignes & les caprices ingénieux portent plutôt leur coup qu'on ne s'en est appercû. La Muse de Térence, & par conséquent celle

322 DISCOURS SUR LA
de Ménandre, est une beauté simple & sans fard, mais enjouée; dont les traits sont plus fins que frappans, plus doux que forts, plus naïfs & plus modestes que grands & fiers; mais toujours infiniment naturels.

Ce n'est pas un portrait, une image semblable:

C'est un fils, un amant, un pere véritable.

Quant à la Muse de Moliere, elle n'est pas toujours vêtue en bourgeoise républicaine, comme celles des Grecs & des Latins; elle prend souvent des airs de qualité, & sort de son état jusqu'à se parer avec grace des plus brillans atours. Elle mêle toujours dans ses manieres de l'élégance au badinage, de la force à la délicatesse, de la grandeur & de la fierté même à la naïveté & à la

modestie. Si quelquefois en faveur du peuple elle s'émancipe à admettre la mascarade, ce sont des momens de joye folle dont elle revient bientôt, & qui durent aussi peu que ceux d'une legere yvresse. La premiere peut être peinte entourée de petits Satyres, les uns bouffons, les autres délicats; mais tous extrêmement libres & malins, véritables singes toujours prêts à rire en face & à montrer au doigt l'honnête homme confondu avec le scélerat. On peindroit bien la seconde environnée de Génies dont l'enfance est pleine d'agréments & de candeur, que la nature seule a instruits à plaire, & dont le langage emmiellé est d'autant plus attrayant, qu'on est moins tenté de s'en défier. Les Ris délicats de la Cour & ceux de la ville un peu plus folâtres, semblent accompagner la dernière, & s'en être

324 DISCOURS SUR LA

rendus inféparables. Toutefois refufera-t-on à la Mufe d'Aristophane ou de Plaute l'avantage d'être plus vive, plus animée, plus inventive? A celle de Ménandre ou de Térence la gloire d'être plus naturelle & plus réfervée? Enfin à celle de Moliere l'heureux fecret d'avoir allié tout le fel des deux premières à un art fingulier qui leur étoit inconnu? Rendons à ces trois fortes de mérite la justice qui leur est dûe. Séparons dans chacun d'eux l'or pur & véritable d'avec le faux or, fans approuver ni condamner en tout ni les uns ni les autres. S'il faut enfin prononcer sur le goût général de leurs ouvrages; convenons que celui de Ménandre, de Térence & de Moliere, plaira plus fans contredit aux honnêtes gens, & par conféquent qu'il approche plus de la vraie beauté, ou qu'il est moins mélan-

COMEDIE GRECQUE. 325

gée de beautés purement relatives, que celui d'Aristophane & de Plaute.

En distinguant la Comédie par les sujets, nous en avons trouvé trois sortes chez les Grecs; & autant chez les Latins; en la distinguant comme eux par les habits: de plus en la distinguant par les Auteurs & les tems, nous venons d'en voir trois espèces; mais nous en verrons encore trois autres classes, si nous voulons nous arrêter plus particulièrement à la matiere. Comme le but & les règles générales de toutes ces espèces de Comédie sont les mêmes, il ne fera peut-être pas hors de propos de se les remettre sous les yeux en racourci, avant que d'exposer la dernière division dont je viens de parler. Je ne puis mieux faire à ce sujet que de transférer ici la xxv. réflexion du P. Rapin sur la poétique en particulier.

** Réflex. sur la poët. p. 154. Paris 1684. Regles généra. les de la Comédie.*

* XIII. » La Comédie, dit-il,
 » est une image de la vie com-
 » mune. Sa fin est de montrer sur
 » le Théâtre les défauts des par-
 » ticuliers, pour guérir les dé-
 » fauts du public, & de corriger
 » le peuple par la crainte d'être
 » moqué. Ainsi le ridicule est ce
 » qu'il y a de plus essentiel à la
 » Comédie. Il y a un ridicule dans
 » les paroles, & un ridicule dans
 » les choses, un ridicule honnête
 » & un ridicule bouffon. C'est un
 » don purement de la nature que
 » de trouver le ridicule de cha-
 » que chose. Car toutes les actions
 » de la vie ont leur beau & leur
 » mauvais côté, leur plaissant &
 » leur sérieux. Mais Aristote qui
 » donne des préceptes pour faire
 » pleurer, n'en donne point pour
 » faire rire. Cela vient purement
 » du génie : l'art & la méthode
 » y ont peu de part : c'est l'ouvra-
 » ge du pur naturel. Les Espa-

COMEDIE GRECQUE. 327

„ gnols ont le génie de voir le
 „ ridicule des choses bien mieux
 „ que nous. Les Italiens qui sont
 „ naturellement Comédiens, l'ex-
 „ priment mieux : leur langue y
 „ est plus propre que la nôtre ,
 „ par l'air badin qu'elle a de dire
 „ ce qu'elle dit. La nôtre peut
 „ en devenir capable quand elle
 „ sera encore plus perfectionnée.
 „ Enfin ce tour agréable, cet en-
 „ jouement qui sçait soutenir la
 „ délicatesse de son caractère ,
 „ sans tomber dans la froideur
 „ ni dans la bouffonnerie, cette
 „ raillerie fine qui est la fleur du
 „ bel esprit, est le talent que
 „ demande la Comédie. Il faut
 „ toutefois observer que le vrai
 „ ridicule de l'art qu'on cherche
 „ sur le Théâtre, ne doit être
 „ que la copie du ridicule qui est
 „ dans la nature. La Comédie est
 „ comme elle doit être, quand
 „ on croit se trouver dans une

» compagnie du quartier, ou dans
 » une assemblée de famille, étant
 » au Théâtre ; & qu'on n'y voit
 » que ce qu'on voit dans le monde.
 » Car elle ne vaut du tout rien
 » dès qu'on ne s'y reconnoît point,
 » & dès qu'on n'y voit pas les
 » manieres & celles des person-
 » nes avec qui l'on vit. Ménan-
 » dre n'a réussi que par là parmi
 » les Grecs : & les Romains pen-
 » soient être en conversation,
 » quand ils assistoient aux Comé-
 » dies de Térence : car ils n'y
 » trouvoient rien que ce qu'ils
 » avoient coutume de trouver
 » dans les Compagnies ordinaires.
 » C'est le grand art de la Co-
 » médie, de s'attacher à la natu-
 » re, & de n'en sortir jamais,
 » d'avoir des sentimens communs
 » & des expressions qui soient à
 » la portée de tout le monde ;
 » car il faut bien se mettre dans
 » l'esprit que les traits les plus

» grossiers de la nature , quels
 » qu'il soient , plaisent toujours
 » davantage que les plus délicats ,
 » qui sont hors du naturel. Néan-
 » moins les termes bas & vulgai-
 » res ne doivent pas être permis
 » sur le Théâtre , s'ils ne sont
 » soutenus de quelque sorte d'es-
 » prit. Les proverbes & les bons
 » mots du peuple n'y doivent pas
 » aussi être soufferts , s'ils n'ont
 » quelque sens plaisant , & s'ils
 » ne sont naturels. Voilà le prin-
 » cipe le plus universel de la Co-
 » médie : par-là tout ce qu'elle
 » représente ne peut manquer de
 » plaire ; & sans cela rien ne plaît.
 » Ce n'est qu'en s'attachant à la
 » nature qu'on parvient à expri-
 » mer la vrai-semblance , qui est
 » le seul guide infailible , qu'on
 » puisse suivre au Théâtre. Sans
 » la vrai-semblance tout est dé-
 » fectueux : avec elle tout est beau ;
 » on ne s'égare jamais en la sui-

» vant, & les défauts les plus or-
» dinaires de la Comédie vien-
» nent de ce que les bienséances
» n'y sont pas gardées, ni les
» incidens assez préparés. Il faut
» même bien prendre garde que
» les couleurs dont on se sert pour
» préparer les incidens n'ayent
» rien de grossier, pour laisser au
» spectateur le plaisir de trouver
» lui-même ce qu'elles signifient.
» Mais le foible le plus ordinaire
» de nos Comédies est le dénou-
» ment: on n'y réussit presque
» jamais par la difficulté qu'il y
» a de dénouer. heureusement ce
» qu'on a noué. Il est aisé de lier
» une intrigue; c'est l'ouvrage de
» l'imagination; mais le dénou-
» ment est l'ouvrage tout pur du
» jugement: c'est ce qui en rend le
» succès difficile. Et si l'on veut
» y faire un peu de réflexion, on
» trouvera que le défaut le plus
» universel des Comédies, est que

„ la catastrophe n'en est pas natu-
 „ relle. Il reste à examiner si
 „ l'on peut faire dans la Comé-
 „ die des images plus grandes que
 „ le naturel, pour toucher davan-
 „ tage l'esprit des spectateurs par
 „ de plus grands traits & par des
 „ impressions plus fortes; c'est-à-
 „ dire, si le Poëte peut faire un
 „ avare plus avare, & un fâcheux
 „ plus impertinent & plus incom-
 „ mode, qu'il n'est ordinairement.
 „ A quoi je réponds que Plaute
 „ qui vouloit plaire au peuple l'a
 „ fait ainsi; mais Térence qui
 „ vouloit plaire aux honnêtes
 „ gens, se renfermoit dans les
 „ bornes de la nature, & il re-
 „ présentoit les vices sans les gros-
 „ sir, & sans les augmenter. Tou-
 „ tefois ces caractères outrés,
 „ comme celui du Gentilhomme
 „ Bourgeois, & celui du Malade
 „ imaginaire de Moliere, n'ont pas
 „ laissé de réussir depuis peu à la

» Cour où l'on est si délicat : mais
 » tout y est bien reçu , jusqu'aux
 » divertissemens de Province
 » quand ils ont quelque air de
 » plaisanterie : car on y aime à
 » rire plus qu'à admirer. Ce sont
 » là les règles les plus importantes
 » de la Comédie.

Trois
 classes
 de Co-
 médie.

XIV. Ces règles sont véritablement communes aux trois sortes que j'imagine : mais il est essentiel de bien distinguer toutes les trois , & je le fais par leur matière qui ne laisse pas de diversifier un peu leur art. La vieille & la moyenne Comédie représentoient naïvement des aventures véritables. De la même façon quelques traits d'histoire ou de fable peuvent former un ordre de Comédies qui lui ressemble , sans en avoir les défauts ; tel est l'Amphitryon. Combien d'historiettes morales , combien d'aventures anciennes & nouvelles , combien de

petites fables d'Esopé, de Phédre, de la Fontaine ou de quelque ancien Poëte ne fourniroient pas de jolis spectacles, si tout cela étoit mis en œuvre par d'habiles mains? Et n'en a-t'on pas vû qui ont réussi dans ce genre, comme *Timon le Misanthrope*? C'est proprement les Italiens que cette espèce regarde. L'ancien spectacle nommé satyrique à cause des Satyres qui y jouoient leur rôle, & dont nous n'avons d'autre exemple que le Cyclope d'Euripide, a donné lieu sans doute aux Comédies pastorales que nous devons principalement à l'Italie, & qu'elle cultive beaucoup plus que la France. C'est toutefois une sorte de spectacle qui auroit son agrément, s'il étoit touché avec élégance & sans bassesse: c'est l'Idylle mise en action. Enfin la nouvelle Comédie inventée par Ménandre a produit ce qu'on appelle

334 DISCOURS SUR LA
aujourd'hui Comédie proprement
dite. C'est celle qui roule sur des
portraits généraux de la vie com-
mune, & sur des aventures & des
noms supposés, soit de ville soit
de cour. Cette troisième espèce
est incontestablement la plus no-
ble & la plus autorisée par l'usage.
Aussi est-elle la plus difficile à exé-
cuter, parce que tout y est de pure
invention, sans que le Poëte soit
soutenu par des traits & des person-
nages connus, comme l'est tou-
jours le Poëte tragique. Qui sçait
même si à force de réflexions on
n'inventeroit pas encore quel-
qu'autre sorte de spectacle comi-
que tout différent des trois que
je viens de dire, tant la Comédie
est féconde? Mais sa carrière n'est
déjà que trop vaste, pour l'enga-
ger à découvrir de nouvelles lices;
& dans un champ où l'on fait
tant de faux pas, rien n'est si pé-
rilleux que la nouveauté mal en-

tenduë. C'est un écueil où l'on n'a que trop échoué en tout genre, à commencer par la Grammaire & la Langue. Il vaut mieux chercher la nouveauté dans la manière de dire les choses communes, que dans des idées extraordinaires où l'on se perd souvent. Le mauvais succès de l'espèce bizarre de la *Tragicomédie* (espèce monstrueuse tout-à-fait inconnue aux Anciens) prouve assez le danger de la nouveauté en cette matière.

XV. Pour achever le parallele de la Comédie & de la Tragédie, on pourroit reveiller une question plus souvent proposée que bien décidée, & aussi intéressante qu'elle est commune; à sçavoir lequel de ces deux genres est le plus aisé ou le plus difficile à remplir dans l'exécution. Je n'aurai pas la témérité de résoudre entièrement un problème sur lequel tant de

Si la
Tragédie est
plus difficile à
composer que
la Comédie,

336 DISCOURS SUR LA

grands génies n'ont osé nettement prononcer avant moi : mais s'il est permis à tout homme qui se mêle de littérature d'exposer ses raisons pour & contre , sur tout ouvrage d'esprit considéré uniquement comme tel , sans égard à l'utilité où à l'abus , je déduirai en peu de mots les miennes , que je puise dans la nature des deux spectacles & des génies qu'ils exigent. Horace se propose une question à peu près de même espèce , qu'il résout de la manière qu'on va voir * . » On a demandé » si un bon Poëme étoit l'ouvrage de l'art ou de la nature :

* HOR. poët. v. 407. trad. du P. SANADON.

*Natura fieret laudabile carmen an arte
Quæsitum est : ego nec studium sine divite
venâ ,*

Nec rude quid possit video ingenium : alterius sic ,

Altera poscit opem res & conjurat amicè.

» pour

» pour moi je ne vois pas ce que
 » l'art peut faire sans le génie,
 » ni le génie sans l'étude. L'un
 » a besoin de l'autre, & leur suc-
 » cès dépend de leur bonne in-
 » telligence ». Si l'on suivoit le
 biais que prend Horace pour pro-
 noncer, par maniere d'accommo-
 dement, il seroit aisé de dire tout
 d'un coup qu'en supposant deux
 génies égaux, l'un tourné au Tra-
 gique, & l'autre au Comique,
 supposant encore une égalité par-
 faite dans l'un & l'autre art, l'un
 seroit aussi facile, ou si l'on veut,
 aussi difficile que l'autre : mais cela
 ne satisfait pas ; comme dans la
 question d'Horace qui est toute
 simple ; car personne ne peut dou-
 ter que le talent & le travail ne
 contribuent de concert aux bon-
 nes choses, surtout à la bonne
 poésie : mais s'il étoit question de
 mettre dans la balance le talent
 & l'étude, afin de prononcer le-

quel des deux doit plus mettre du sien pour former un bon ouvrage , le problème deviendrait plus curieux , & peut-être seroit-il assez difficilement résolu. En effet , quoique la nature doive faire une grande partie des frais en fait de vers , nous ne voyons pourtant de vers un peu durables , que ceux qui sont extrêmement corrects. Il y auroit même à parier en faveur de la correction. Hé , ignore-t-on que Virgile avec moins de génie qu'Ovide , est pourtant plus précieux aux personnes qui ont le discernement fin ? Sans aller si loin , l'Horace de nos jours , ce Boileau qui produisoit avec tant de peine , qui demandoit à Moliere où il trouvoit si aisément la Rime , qui disoit :

Si j'écris quatre mots , j'en effacerais
trois ,

Na-t-il pas acquis par ses vers li-

més & mille fois remis sur l'enclume, la préférence sur ceux de ce même Moliere, si naturels d'ailleurs & sortis d'un génie si fécond? Horace pensoit bien lui-même ainsi, lui qui en donnant des leçons de poésie aux Ecrivains de son siècle, leur dit nettement que Rome l'emporteroit sur toutes les nations par le talent d'écrire comme par les armes, si les Poëtes ne redoutoient la gêne, le courage, & le tems nécessaires pour limer leurs pièces. Tout poëme lui paroissoit répréhensible, s'il n'avoit été remis dix fois sur le métier; encore vouloit-il qu'on le tint neuf ans caché (comme l'enfant l'est neuf mois dans le sein de sa mere) afin de modérer l'impatience naturelle qui se joint à l'amour propre & à la paresse pour déguiser les défauts; tant il est véritable que la correction est la pierre de touche des écrits.

Or la question proposée revient à la comparaison que je viens de faire entre le talent & la correction, puisqu'il s'agit d'une comparaison entre le plus ou le moins de difficulté à faire une Tragédie ou une Comédie. C'est pourquoi de même que la nature & l'étude pouvant concourir plus ou moins à faire un Poëte, on doit balancer l'un & l'autre : de même si l'on veut comparer les efforts de deux esprits en deux genres différens, il faut peser le talent de part & d'autre du côté des Auteurs, & le plus ou le moins d'obstacles du côté des ouvrages.

Que les talens, soit le Tragique soit le Comique, doivent être très-différens, il n'y a pas de difficulté. Il est pour toutes choses un tour d'esprit qu'on ne se donne point, pur don de la nature, don exquis en toute matiere, & qui détermine ceux qui l'ont reçu, à

suivre presque malgré eux un goût
 qui les maîtrise. Pascal sentit dès
 l'enfance qu'il étoit né Géomé-
 tre, & Van-dyk qu'il étoit né
 Peintre. Quelquefois à la vérité
 ce sentiment intérieur ne se dé-
 couvre pas si nettement; mais il
 est rare de trouver des Corneilles
 qui ayent long-tems ignoré qu'ils
 fussent Poëtes. P. Corneille après
 avoir entrevû son talent, tâtonna
 long-tems pour sçavoir de quel
 côté il le guidoit. Il essaya d'abord
 la Comédie dans un siècle où elle
 étoit si grossiere en France, qu'elle
 ne pouvoit plaire aux honnêtes
 gens. Il la métamorphosa du pre-
 mier coup d'essai. *Mélite* plut si
 fort étant parée de ses mains qu'elle
 fonda une nouvelle espèce de Co-
 médie & de Comédiens. Ce succès
 qui encourageoit Corneille à pour-
 suivre cette sorte de Comique, qu'il
 avoit imaginée le premier, ne lui
 laissoit pas lieu de soupçonner

MOLI-
ÈRE.

qu'il dût enfanter un jour les chefs-d'œuvres tragiques que la Muse étala depuis avec tant d'éclat. Il soupçonnoit encore moins que, quoique les pièces comiques fussent extrêmement à la mode faute de mieux ; il dût paroître un autre génie formé par la Comédie Grecque & Latine, qui en faisant lui-même de nouveaux progrès, feroit bien-tôt éclipser cette espèce de Comédie de mode, à qui Corneille croyoit devoir consacrer son talent comme à son idole. Il s'avisa enfin de produire le Cid après Médée, & par cet élan extraordinaire de son génie, il reconnut, quoique tard, que la nature ne lui avoit marqué d'autre carrière à courir que celle des Sophocles. Heureux génie, qui sans imitation & sans règles, scut d'abord s'élever à un si haut vol ! Devenu aigle, pour ainsi parler, il n'abandonna plus la route qu'il

s'étoit tracée au-dessus des esprits de son siècle. Il retint pourtant quelques vestiges du faux goût qui infectoit toute la nation ; mais en cela même il fut admirable , puisqu'il vint à bout de le changer entièrement , soit par les réflexions qu'il fit , soit par celles qu'il donna lieu de faire. En un mot Corneille étoit né pour la Tragédie , comme Moliere pour la Comédie. A la vérité , celui-ci connut plutôt son talent que celui-là , & ne fut pas moins heureux à se faire applaudir , quoique souvent ,

L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes
pièces

En habit de Marquis , en robes de
Comtesses ,

Vinssent pour diffamer son chef-d'œuvre
nouveau ,

Et secouer la tête à l'endroit le plus
beau.

Mais sans avoir égard au tems où
l'un & l'autre connut ce dont il

étoit capable, supposons le talent Tragique & le talent Comique aussi égaux dans ces deux Poètes, qu'ils sont différens dans leur nature; il n'y aura plus qu'à faire un parallele des difficultés inégales de leur art, & une compensation de celles qui paroîtront communes.

Il semble, 1^o. Que le Poète Tragique a l'avantage du sujet, que n'a pas le Comique; car le premier tire son sujet de l'Histoire, & le second est contraint de le créer (comme nous l'avons déjà dit) au moins pour la Comédie noble & relevée. Or il n'est pas si aisé qu'on penseroit bien, de trouver des sujets Comiques capables de recevoir une forme agréable & nouvelle; au lieu que l'Histoire est une source, sinon intarissable du moins assez féconde, pour ne pas laisser les talens à sec. Il est vrai que l'invention paroît

avoir un plus grand champ que l'Histoire. Les faits véritables sont limités à un nombre assez resserré. Les faits qu'on a droit de feindre peuvent aller à l'infini ; mais quand l'invention l'emporterois de ce côté-là, comptera-t'on pour rien la difficulté d'inventer ? Faire une Tragédie, c'est rassembler des matériaux & les mettre en œuvre comme un habile Architecte ; mais faire une Comédie, n'est-ce point bâtir en l'air comme le disoit & le faisoit Esope ? Vainement d'ailleurs vanteroit-on le champ de l'invention, comme étant aussi étendu que celui des souhaits. Tout est borné, & l'esprit de l'homme l'est pour le moins autant que le reste. De plus il faut inventer, mais conformément à la nature. Or les caracteres bien marqués de la nature sont eux-mêmes très-bornés. Moliere a saisi les principaux traits du ridicule. En choi-

sira-t'on de moins forts ? on courra risque d'être froid. Quand une Comédie compte pour s'animer, sur des personnages subalternes, elle hazarde extrêmement. Un tableau doit tirer tout son feu de son principal personnage, & non pas des groupes : de même une Comédie, pour être bonne, se soutient plus par un caractère dominant, que par des rôles subalternes.

Les caractères tragiques au contraire sont sans nombre ; non que les traits généraux n'en soient limités : dissimulation, jalousie, politique, ambition, soif de régner, autres intérêts de cœur & ces passions se varient à l'infini, & prennent mille formes différentes dans les diverses situations que fournit l'histoire ; formes qui se rendront toujours nouvelles, tant qu'on fera des Tragédies. Ainsi le dissimulé, le jaloux Mithridate si heureuse-

ment peint par Racine n'empêchera pas un Poëte de faire un Tibere jaloux & diffimulé. Le violent Achille laissera lieu au tableau du violent Alexandre.

En est-il de même de l'avarice, de la forte vanité, de l'hypocrisie, & des autres vices pris du côté du ridicule ? Non pas à beaucoup près. On aura plutôt doublé & triplé toutes les Tragédies de nos Poëtes célèbres, & remanié tous leurs sujets, comme on a fait *Sophonisbe* & *Oedipe*, qu'on n'aura osé remettre sur la scène des Comédies en cinq actes sur un *Avare*, un *Bourgeois-Gentilhomme*, un *Tartuffe*, & les autres sujets trop connus. Quoi donc ces vices populaires feroient-ils moins propres à se diversifier, que les passions & les vices héroïques, si j'ose user de ce terme ? Les uns changent-ils plus que les autres suivant les conjonctures ? Non, certes ; mais

348 DISCOURS SUR LA
étant répétées dans les Comédies,
ils seroient moins marqués, moins
précis, moins vifs, & par consé-
quent moins applaudis. Le ridi-
cule & le plaisant veulent être
plus frappés que l'héroïque & le
passionné, qui se soutiennent assez
par eux-mêmes. De plus, quand
ces deux choses si dissemblables
pourroient également se varier &
se soutenir (ce qui n'est pas,)
la Comédie, sur le pied qu'elle
est aujourd'hui, subsiste par les
caractères & non par les incidens.
Or il n'y a que les incidens qui
diversifient les caractères, soit sur
le Théâtre du monde : soit sur
le Théâtre Comique. La Comé-
die au point où l'a portée Moliè-
re, ressemble aux portraits qu'a
tracés le célèbre la Bruyere. Ose-
roit-on les retracer après lui, sans
s'exposer au sort de ceux qui ont
osé les continuer ? Qu'ajouter,
par exemple, à son *Distrain* ? Le

mettra t'on en d'autres circonstances? Ce seront toujours les mêmes traits principaux de distraction; & il n'y a que ces traits saillans qui soient propres de la Comédie, dont le but est de peindre d'après nature, mais vivement & fortement, comme Callot dans ses desseins. Si la Comédie étoit encore parmi nous (comme elle l'est chez les Espagnols,) une espèce de Roman composé de beaucoup d'incidens & d'intrigues, qui se broüillent & se dénouent avec surprise; si elle étoit telle à peu près que celle que suivit Corneille de son tems; si même elle s'étoit toujours bornée à ne peindre, comme celle de Térence; que les portraits communs qu'offre la simple nature, des peres, des fils, des rivaux, malgré l'uniformité qui y regneroit toujours (ainsi que dans les six Comédies de Térence, & apparemment dans celles de Ménandre

dre, qu'il imita en ses quatre premières pièces,) on se sauveroit du moins ou par la variété des incidens & des intrigues à l'Espagnole, ou par la répétition des mêmes caracteres de la nature à la façon de Térence; mais ce n'est plus aujourd'hui cela: on veut des portraits nouveaux & rien davantage. La multiplicité des incidens & le pénible effort d'une intrigue ne sont plus un asyle permis à la foiblesse des génies, qui s'en accommoderoient beaucoup mieux: ni au goût de la Comédie qui veut un air moins embarrassé. Libre & aisée dans ses manieres elle ne souffre rien de romanesque. Elle laisse tout cet attirail aux *Nouvelles* ou petits Romans qui ont amusé le siècle passé. Elle ne souffre que des masques ressemblans qui se succedent tour à tour sans gêne, & presque sans apparence d'apprêt. Racine même, sur les

pas des Grecs, ne nous a-t'il pas instruits à donner cet air simple & peu apprêté à la Tragédie? Na-t'il pas tâché de la débarrasser de ce grand nombre d'incidens, qui font une étude d'un divertissement pour les Spectateurs, & qui marquent moins de fécondité que peu de goût dans les Poètes? Mais quoiqu'il ait pû faire & que l'on fasse pour la simplifier, elle aura toujours sur la Comédie l'avantage du nombre des fujets, parce qu'elle est plus susceptible de situations & d'évenemens que la Comédie. Or les évenemens & les situations varient les caracteres. & les rendent nouveaux. Un avare pris d'après nature, sera toujours l'avare de Plaute ou de Moliere: mais un Néron ou un Prince tel que lui, ne sera pas toujours le Néron de Racine. Le peu d'intrigue que souffre la Comédie, ne changera pas assez l'un pour

352 DISCOURS SUR LA
en faire un nouveau portrait ; &
les grands projets de la Tragédie
changeroient assez l'autre pour
en faire un caractère tout neuf.

Mais 2^o. outre les sujets , n'y
a-t'il pas encore beaucoup à dire
sur le but de l'un & de l'autre
spectacle ? L'un veut toucher , l'au-
tre rejouir ; & lequel des deux est
le plus aisé ? A bien pénétrer ces
deux fins ; toucher , c'est frapper
les ressorts du cœur qui sont les
plus naturels , la crainte & la pitié :
réjouir , c'est porter à rire : chose
très-naturelle à la vérité , mais plus
délicate. L'honnête homme & le
payfan ont le cœur sensible &
humain : il n'y a que le plus ou
le moins ; mais ils sont hommes
enfin , & leur cœur est mû par
les mêmes touches. Ils aiment aussi
à sortir d'eux-mêmes , à s'épanouir ,
& à s'égayer : mais les ressorts
qu'il faut toucher pour cela ne sont
pas les mêmes dans le payfan

& dans l'honnête homme. Les passions ne dépendent que de l'humanité; le ris dépend de l'éducation. Le payfan rira d'une poliçonnerie, & l'honnête homme ne se déridera que pour un trait délicat. Les Spectateurs, pour peu qu'ils ayent de connoissances & de lumieres, sont presque tous réduits au même niveau pour le Tragique; mais ils font trois classes au moins quant au Comique, le Peuple, les Scavans, & la Cour. Si tout le monde est peuple en certaines choses, il ne l'est guères en ce genre. Quoiqu'en dise le P. Rapin, on admire plus volontiers encore qu'on ne rit. Tout homme qui a le sentiment un peu fin, rit aussi peu que le sage admire peu; car il faut compter pour rien des ris qui ne sont rien moins que naturels, & qu'on livre à la complaisance, au respect, à l'intérêt, à la flatterie, à la bonne humeur,

354 DISCOURS SUR LA
tels que ceux qui échappent aux
prétendus bons mots qui se disent
dans les compagnies. Ceux du
Théâtre sont d'un autre aloi. Tout
Spectateur ou tout Lecteur se fait
juge d'un bon mot, & ne le mesure
qu'à sa condition ou à sa portée.
Or la portée & la condition de
chaque homme mettent une gran-
de différence dans les choses ca-
pables de le réjouir. Si donc on
regarde le but du Poëte, soit Tra-
gique soit Comique, celui-ci doit
être bien plus embarrassé que ce-
lui-là, sans préjudice des difficul-
tés communes & inséparables de
leur art, qui consiste à toucher
ou à réjouir le grand nombre. Le
premier n'a guères qu'à se replier
sur lui-même, pour y puiser dans
son cœur des sentimens qu'il est
assuré de faire entrer dans tous
les cœurs, s'il les a trouvés dans
le sien. Le second doit se multi-
plier & se reproduire presque en

autant de personnes , qu'il en veut avoir à contenter & à divertir.

Dira-t'on que les talens étant supposés égaux , & le succès dépendant du seul talent , la chose est également facile ou difficile des deux côtés pour les Auteurs ? L'objection est frivole ; car la question reviendra au même , qui sera de sçavoir lequel des deux talens est préférable & plus rare. Si l'on procédoit par voye d'exemples & non de raisonnemens , la question feroit (ce semble) décidée en faveur du Comique.

Dira-t'on qu'à prendre la chose du côté de l'art , il faut bien plus de méditations profondes pour construire un plan juste & simple , pour amener d'heureuses surprises , sans qu'il y paroisse d'artifice , pour conduire habilement une passion par degrés jusqu'à son comble , pour arriver toujours à la fin ,

en la reculant toujours, comme Ithaque qui fuyoit devant Ulyffe, pour lier les scènes & les actes, pour élever enfin par un progrès insensible, un édifice frappant, dont le moindre mérite soit d'avoir toutes ses proportions? Ajouterait-on que cet art est infiniment inférieur dans la Comédie où tous les personnages peuvent s'amener sans beaucoup d'adresse & d'effort, dont la conduite tout unie peut s'envisager d'un seul coup d'œil, dont le plan même & la construction fait beaucoup moins le prix, qu'un vernis de plaisant répandu dans chaque scène, qui est plus souvent le fruit d'un heureux moment que de la méditation?

Mais (outre que ces objections ne sont pas sans réplique, non plus qu'une infinité d'autres qu'on peut former sur un sujet si abondant) s'il s'agissoit de juger par l'impression que font la Tragédie

& la Comédie supposées également bonnes, on trouveroit peut-être dans l'examen de cette impression, que le sel d'un bon mot qui réjouit tout le monde, a dû coûter plus de réflexions que tel qui aura plu extrêmement dans une Tragédie: & l'on penchera d'autant plus de ce côté-là, qu'on fera plus d'attention qu'une veine heureuse en fait de Tragique coûte souvent moins à ouvrir & à laisser couler, qu'un mot bien placé dans le Comique ne coûte à placer ainsi. Sur-tout en jugera-t-on de cette manière, quand on voudra sentir le prix d'un mot mis en sa place, & la différence d'un tel mot en toutes sortes d'écrits, d'avec le pur bon sens & l'imagination même la plus ornée, qui souvent fait illusion.

C'est trop m'arrêter sur une digression pareille; & comme il ne m'appartient pas de décider, j'a-

bandonne volontiers & le Problème & mes raisons au goût particulier des Lecteurs, qui en trouveront de meilleures pour ou contre. Je n'ai prétendu qu'exposer sur la Comédie (comme ouvrage d'esprit) tout ce qu'un homme de lettres peut raisonnablement en dire sans sortir de son état, & sans approuver en aucune sorte l'abus qu'on fait presque toujours d'un spectacle, qui dans son essence pourroit être innocent; & qui cesse de l'être dès que la malignité humaine s'en mêle. C'est en faveur des Lettres & non des spectacles que j'écris. Les uns sont peut-être trop fréquentés, & les autres trop négligées. Cependant c'est aux Lettres Grecques & Latines que nous devons ce goût si précieux, que l'on perdra insensiblement par la négligence qu'on affecte aujourd'hui

de remonter aux sources. Si la raison a beaucoup gagné, ne peut-on pas dire que le goût a un peu perdu ?

Mais pour revenir à Aristophane, tant de grands hommes de l'antiquité, & des siècles consécutifs jusqu'à nous en ont fait cas, qu'il n'est pas naturel de juger qu'il soit méprisable, malgré les défauts essentiels qu'on lui reproche à si juste titre. Il suffit de dire que Platon & Ciceron l'ont estimé; & pour finir par le trait qui lui est le plus glorieux (sans toutefois le justifier) le grand S. Chrysostome n'a-t'il pas nourri son éloquence si vive & si ferme, de l'atticisme vif & mâle de ce mordant Comique, qu'il estimoit au point de faire à son égard ce que faisoit Alexandre d'Homere, dont il mettoit les œuvres sous son chevet, pour les re-

366 DISCOURS SUR LA &c.
trouver le soir avant le som-
meil & le matin au reveil. Pas-
sons à la révision des Comédies
d'Aristophane.



OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

PRELIMINAIRES.

I. **L**ES Comédies se joüoient par l'autorité publique trois ou quatre fois l'année ; aux Fêtes Dionysiaques * vers le Printems & dans la Ville , aux Panathénées ou Fêtes de Minerve tous les cinq ans , & aux Fêtes de Bacchus Lénéen ** sur la fin de chaque Automne dans les champs. Outre ces Fêtes on prétend qu'il y en avoit encore une particuliere de Bacchus nommée *Anthesleries* , qui se partageoit en trois , qu'on appelloit Fêtes des *tonneaux* , des *coupes* & des *marmites*. On dit que l'excommunication d'Oreste donna lieu à la Fête des coupes ***. Elle étoit aussi affectée aux spectacles. C'étoit dans ces jours que les Poëtes Tragiques & Comiques dispuoient le prix. Les premiers

Le tems où l'on jouoit les Tragédies & les Comédies,

* De Bacchus sous le nom de Denys.

** Ainsi appelé à cause du pressoir *Λιμός*.

*** EURIPIDE en parle dans l'Iphigénie en Tauride , Vol. III.

donnoient leurs pièces quatre à quatre, excepté Sophocle qui ne jugea pas à propos de continuer un si pénible exercice, & qui se borna à donner une seule pièce chaque fois pour disputer au concours.

Juges
des pié-
ces de
Théâtre

II. Il y avoit des Juges ou Commissaires nommés par l'Etat, afin de juger, dans le concours, du mérite des pièces, soit Comiques soit Tragiques avant que de les publier dans les Fêtes. On les joüoit devant eux, & même en présence du peuple *, mais apparemment sans beaucoup d'appareil. Les Juges donnoient leurs suffrages, & la pièce qui avoit la pluralité des voix étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle, & représentée avec toute la pompe possible aux frais de la République. On ne laissoit pas de représenter aussi celles qui n'étoient qu'au second ou au troisième rang. Ce n'étoient pas toujours les meilleures pièces qui avoient la préférence; mais dans quel tems la brigue, l'aveuglement, l'inconstance, le caprice & le préjugé n'ont-ils pas eu lieu ?

* Cela paroît être par un endroit d'ARISTOPHANE dans les *Oiseaux*, Acte II.

III. Il ne paroît pas qu'Aristophane ait joué lui-même ses pièces, si non une seule fois, pour le rôle de Cléon dans les *Chevaliers*; & cela parce que Cléon étoit tellement redouté, qu'il ne se trouva aucun acteur assez hardi pour oser le jouer; du moins ce fut la première fois qu'Aristophane monta sur le Théâtre. Callistrat & Philonide étoient ses acteurs ordinaires. Le premier mettoit au Théâtre les pièces qui ne regardoient pas directement l'Etat & les particuliers. Tel est le *Plutus*. Le second jouoit celles qui peignoient les Athéniens présens d'après nature, & qui s'adressoient à la République en corps. C'est ainsi qu'en parle l'Auteur anonyme de la vie d'Aristophane.

Principaux acteurs d'ARISTOPHANE.

IV. Quoique les Comédies Grecques qui sont venues jusqu'à nous ne portent pas les titres qui marquent leur division en cinq actes, non plus que les Tragédies, il est aisé d'appercevoir cette division naturelle, que les Poètes ont exactement suivie, & de la marquer en examinant la nature du spectacle. Leurs commentateurs l'ont marquée dans la plupart des pièces. J'ai divisé de même celles qui ne l'étoient pas dans le Poète Comique, tel que nous l'avons aujourd'hui.

Division des Comédies en Actes.

364 OBSERVATIONS

Ordre
de la
composi-
tion & de
la repré-
sentation
des
pièces
d'ARIS-
TOPHA-
NE.

V. Nous n'avons point la première Comédie d'Aristophane. Elle étoit intitulée les *Dattaliens* *. Il la fit jouer sans se faire connoître, parce qu'il étoit trop jeune selon les loix, qui défendoient aux Poëtes de composer ou de donner au Théâtre des Comédies avant l'âge de trente, d'autres disent de quarante ans **. Elle fut représentée par Callistrate sous l'Archonte Diotime la première année de la 88 Olympiade ***, & fut jugée mériter la seconde place ****. Cette date sert en partie à fixer celle de quelques autres. Mais indépendamment d'elle la plupart des Comédies les plus essentielles qui regardent l'Etat, ou des hommes distingués dans Athènes, ou la guerre du Péloponnèse, durant laquelle furent jouées presque toutes celles que nous avons, sont fixées par les paroles mêmes d'Aristophane, par d'anciennes préfaces Grecques sur ses œuvres, par les Scholiastes, & par les raisonnemens qu'on peut tirer de toutes

* Peuple de l'Attique.

** Voyez la scène du Chœur aux Spectateurs dans les *Nuées* & le SCHOLIASTE à ce sujet.

*** Un Auteur anonyme dans la description des Olympiades.

**** SCHOLIASTE sur les *Nuées*.

PRELIMINAIRES. 363

ces choses réunies. On en verra les preuves en leur lieu, preuves d'autant plus nécessaires que les Comédies en ont besoin pour être entendues, C'est ce qui m'a déterminé à les arranger de la manière suivante *.

1. LES ACHARNIENS. *	} Comédie jouée l'an de la guerre du Péloponnèse	VI.	* Après M. M. SAMUEL PETIT, PAUL-MIER DE GREN-TEMES-NIL, SPAN-HEIM, KUS-TER, & ARISTOPHANE. lui même
2. LES CHEVALIERS.		VII.	* Il faut prononcer les Aciriens.
3. LES NUE'ES.		IX.	
4. LES GUESPES.		IX.	
5. LA PAIX.		XIII.	
6. LES OISEAUX.		XVIII.	
7. LES FESTES DE CERES.		XXI.	
8. LYSISTRATA.		XXI.	
9. LES GRENOUILLES.		XXVI.	
10. LES HARANGUEUSES.		L'an 4. de la 69. Olymp. date incertaine.	
11. PLUTUS.		L'an 4. de la 97. Olymp.	

Tel est l'arrangement des Comédies d'Aristophane, comme on le verra par les preuves *. Je le suivrai préférablement à celui qu'on trouve dans les éditions, & que voici.

1. PLUTUS.
2. LES NUE'ES.
3. LES GRENOUILLES.
4. LES CHEVALIERS.

366 OBSERVATIONS

5. LES ACHARNIENS.
6. LES GUESPES.
7. LA PAIX.
8. LES OISEAUX.
9. LES HARANGUEUSES.
10. LES FESTES DE CERES.
11. LYSISTRATA.

On s'est peu embarrassé de rechercher avec soin les dates de toutes les pièces d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide, parce que ce sont des Tragédies tout-à-fait indépendantes du temps où elles ont été jouées, les sujets de ces Tragédies étant des faits antérieurs, la plupart fabuleux & connus comme tels. Mais il n'en est pas de même d'Aristophane. Ses pièces sont tellement liées au tems où il les composoit, que la plupart des traits les plus délicats & les plus agréables seroient inintelligibles, si l'on ne fixoit les faits contemporains dont ils dépendent, & par conséquent la vraie origine de chaque pièce. Ce travail entrepris sur le rapport des Comédies qui nous restent a été d'autant plus nécessaire, que les Scholiastes mêmes, dont nous avons d'ailleurs tant de remarques précieuses, sont quelquefois tombés dans de grandes bévûes, faute d'a-

voir débrouillé les tems. Quantité de Sçavans y sont tombés après eux sur leur autorité.

VI. Comme il ne suffit pas de marquer les tems, si l'on n'y joint les faits & les événemens qui y tiennent, j'ai crû devoir mettre d'abord sous les yeux du Lecteur les fastes de tout ce qui s'est passé de plus remarquable dans la fameuse guerre du Péloponnèse. Les Comédies d'Aristophane pour être bien comprises, demanderoient une bonne histoire Grecque. Pour y suppléer j'ai tiré ces fastes de la chronologie du P. Pétau; & j'ai quelquefois ajouté l'autorité du Poëte Comique à celle de Thucydide, historien d'une partie de cette guerre. Il suffira de les parcourir d'abord; mais on pourra y avoir recours en lisant chaque pièce, particulièrement les *Achéniens*, les *Chevaliers*, la *Paix*. Ces trois Comédies ne sçauroient s'en passer; & quoiqu'en les traitant j'aye rapproché, & même étendu les faits auxquels elles font allusion, un coup d'œil sur les fastes y jettera encore plus de clarté. On trouvera peut-être une difficulté sur les Archontes marqués dans les Comédies, c'est qu'ils semblent ne pas s'accorder

Fastes
des éven-
emens
dont par-
le ARIS-
TOPHA-
NE.

toujours avec ceux qu'a marqués le P. Pétau : mais il est aisé d'en faire l'accord en ayant égard aux années commençantes ou finissantes de chaque Archonte. Par-là on conciliera les Scholiastes d'Aristophane, avec les fastes dont je me sers.

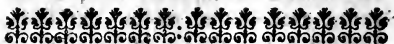
THU-
CYD. l. 5.

Thucydide lui-même nous avertit au sujet de la guerre du Péloponnèse, dont il donne l'histoire, » de nous en tenir » à sa manière de supputer les années » par les Etés & par les Hyvers, sans » égard à l'énumération & à la suite des » Archontes Athéniens, ou des autres, » soit Magistrats soit Généraux, de quel- » que país, parce que cet autre supputa- » tion nous jetteroit dans l'embarras, » à cause des divers commencemens de » leurs charges ».

VII. Je prie le Lecteur de ne pas dédaigner ces recherches, sous prétexte que leur objet est de trouver le mot pour rire dans des Comédies. Je conviens qu'il est fâcheux pour elles d'avoir besoin de tant d'apprêt pour nous réjoûir, & que la satire perd une partie de son prix, quand il faut la deviner. Mais tel est le sort des plaisanteries & des bons mots, Leur

sel dépend de rapports fins, & dis-
paroît avec eux en moins d'un siècle.
Boileau a crû devoir se procurer un
commentaire de son vivant. Moliere en
auroit presque autant de besoin que
lui; comment Aristophane pourroit-il
s'en passer ?





FASTES

DE LA GUERRE

DU PELOPONNESE;

Pour servir aux Comédies d'Aristophane.

— **C**ommencement de la guerre du Péloponnèse sous l'Archonte Pythodorus au printems. Thucydide l. 2. La véritable cause de la guerre fut la jalousie des Lacédémoniens au sujet d'Athènes, devenue trop fiere & trop puissante. Les prétextes furent différentes hostilités, entr'autres le décret porté contre les Mégariens * par Périclès; & Périclès lui-même, qui craignoit de rendre compte en fut l'occasion & le promoteur. La guerre commença par la surprise de Platée **, où les Thébains furent tous tués. Quelques mois après,

Année avant J. C. 431.
de la fond. de Rome 323.
OLYMP. 87. ANNE'E 2.
de la guer. 1.
Aich. Pithodorus finissant;
Euthydémus commençant.

* Mégare capitale de la Mégaride, Contrée entre Athènes & Corinthe.

** Platée, ville frontiere de Béotie.

DU PELOPONNESE. 371

les Lacédémoniens firent le dégât dans le territoire de l'Attique, & camperent à Acharne *, quatorze ans depuis l'irruption de Plistoanax. Thucyd. 1. 2. Les Athéniens chassent les Eginetes ** de leur Isle, & ruinent les côtes du Péloponnèse, avec une flotte de cent vaisseaux. Il gagnent Sitalcès Roi de Thrace, & Perdiccas Roi de Macédoine. Voyez les *Acharniens*, les *Chevaliers*, & la *Paix*. Eclipsé de Soleil au 3. d'Août Mercredi, à la 17. h. 43. depuis le Midi.

LES ATHÉNIENS assiégent en vain Méthone ***. Brasidas chef des Lacédémoniens se rend illustre. Peste cruelle à Athènes à cause du grand nombre de Payfans qui s'y étoient retirés après un second dégât, que firent les Lacédémoniens dans l'Attique. Periclès insulte derechef les côtes du Péloponnèse. Il devient odieux aux Athéniens qui le condamnent à une amende. Thucyd. 2. Diod. 12. Voyez les *Chevaliers*.

ANNÉE
III. de la
guer. 2.
Arch.
Apollodore.

* Acharne, Ville & pays des plus riches de l'Attique.

** EGINE, Isle & Ville dans le Golphe Saronique.

*** Méthone, ville du Péloponnèse à l'extrémité maritime de la Messénie.

372 FASTES DE LA GUERRE

ANNE'E
IV. de la
guerre 3.
Arch,
Epami-
non.
PERICLES meurt deux ans & six mois
depuis le commencement de la guer-
re. Agnon Général des Athéniens atta-
que & prend Potidée *. Phormion autre
chef des Athéniens gagne deux batailles
navalles sur les Lacédémoniens. Ceux
du Péloponnèse attaquent Platée au mois
d'Octobre. Sitalcès est occupé contre
Perdiccas. Thucyd. l. 2. Voyez les *A-*
charniens.

OLYMP.
88. de la
guer. 4.
Arch
Dioti-
mus.

LES LESBIENS **, surtout ceux de
Mitylene, quittent le parti des Athé-
niens, & envoient en secret des Dé-
putés aux Péloponnésiens. Thucyd. l. 3.
Mitylene est prise, & ses habitans pas-
sés au fil de l'épée. Le siège de Platée
continuë.

ANNE'E
II. de la
guer. 5.
Arch.
Euclides.
LES LEONTINS *** prient les Athé-
niens d'envoyer une flotte en Sicile, pour
les défendre contre Syracuse ****; ce
qui fut fait: mais on s'accommoda. Les
Mitylénienens assiégés par Pachès pour la

* Potidée, ville de Macédoine & Colonie des
Corinthiens à l'isthme de Pallene, presqu'Isle
entre les Golpes de Therme & de Torone.

** Lesbos, Isle de la Mer Egée, Mitylène,
aujourd'hui Mételin en étoit la principale ville.

*** Les Léontins, ville ancienne de Sicile
qui avoit été habitée par les Lestrigons.

**** Ville alors la plus considérable de Sicile.

seconde fois sont contraints de se rendre. Athènes les condamne tous à mort, les femmes & les enfans à l'esclavage. Le lendemain on envoie un contr'ordre qui arrive à propos. Voyez les *Acharniens*. Les Lacédémoniens prennent & ruinent Platée. Sédition dans Corcyre *. La Noblesse penche pour Lacédémone, & le peuple pour Athènes. Les Athéniens soutiennent le peuple contre la Noblesse. Diod. 12. Thucyd. 3.

LA PESTE recommence à Athènes. On purifie Delos ** en transportant les corps morts. Thrachine *** prend le nom d'Héraclée & devient Colonie Lacédémonienne. Lachés en Sicile attire les Messiniens **** au parti d'Athènes. Les Athéniens envoient 30 vaisseaux au Péloponnèse sous la conduite de Demosthène, d'Alcisthène, & de Proclès. Ils en donnent 51. à Nicias pour

ANNEE
III. de la
guer. 6.
Arch.
Scyto-
dorus

* Corcyre, aujourd'hui *Corfou*, Isle de la mer Ionienne, peu loin de l'Epire.

** Délos; Isle de la mer *Ægée*, la plus renommée des Cyclades, connue par la naissance de Diane & d'Apollon.

*** Trachine, pays & ville de la Phthiotide sur le bord du Golphe Maliaque.

**** Messine, ville de Sicile, fameuse par son port.

374 FASTES DE LA GUERRE

Melos *. Ceux-ci domptent les Béotiens à Tanagre **. Demosthène infeste les Leucadiens *** avec des troupes d'Acarnani **** : mais il est vaincu par les Etoliens. Les Athéniens, dans la grande Grèce ou la Calabre, font le dégât au territoire des Locriens *****. Ils y prennent Péripopolion. Demosthène a sa revanche sur les Etoliens unis aux Lacédémoniens. Diod. 12.

ANNEE
IV. de la
guer. 7.
Arch.
Strato-
cles.

DÉMOSTHÈNE fortifie Pyle *****, éloignée de 400. stades ***** de Lacédémone. Les Lacédémoniens jettent quelques troupes dans la petite Isle de Sphac-

* Mélos, Isle oblongue adjacente à celle de Crete.

** Tanagre, ville de la Béotie sur le fleuve Asopus.

*** Leucade, Isle de la mer Ionienne. Elle tenoit autrefois à l'Acarnanie, comme la carte le marque.

Leucada continuam veteres habuerunt Coloni.
Nunc freta circumcunt. OVID. Met. l. 15. v. 289.

**** Pays proche de l'Epire, séparé de l'Etolie par le fleuve Achéloüs.

***** Locriens, ou Locres : territoire borné par la Doride, la Phocide, & la mer Egée. Ils avoient dans la Calabre une colonie de leur nom.

***** Pyle de Messénie, ville & port du Peloponnèse, vis-à-vis l'Isle de Sphacterie, & différente de Pyle de Nestor, & de Pyle d'Elide, &c.

***** vingt lieues.

terie, vis-à-vis le port de Pyle. Ils y sont interceptés sans espoir de ressource. Les Lacédémoniens entrent en négociation. On les rebute avec dureté, & Cléon est l'auteur de cet avis très-pernicieux pour les Athéniens. Cléon nommé Général malgré lui prend l'Isle avec Demosthène. Thucyd. 3. Diod. 12. Voyez les *Chevaliers*. La Comédie roule principalement sur cette histoire, Mort d'Artaxerxès Longuemain l'an 40 de son regne. Xerxès lui succède pour deux mois, & Sogdien pour sept. Les Syracusains & les Locriens prennent Messine.

CEUX de Syracuse, & les autres Siciliens font leur paix. Les chefs des Athéniens à leur retour sont condamnés à l'exil ou à l'amende. Brasidas chef des Lacédémoniens sauve Mégare que les Athéniens veulent surprendre. Par ordre d'Athènes Lamachus va au Pont *, & Demosthène à Naupacte **. Brasidas de son côté négocie auprès de Perdiccas, va le trouver & gagne plusieurs villes au parti Lacédémonien. Il prend Amphipolis ***.

OLYMP.
89. de la
guer. 8.
Arch.
Isarchus

* Région de l'Asie Mineure.

** Ville d'Etolie sur le bord du golphe Corinthien. On l'appelle aujourd'hui *Lepante*.

*** Amphipolis, ville de Thrace, ainsi nommée parce que le fleuve Strymon l'environne en partie.

Thucyd. 4. Diod. 14. Voyez les *Acharniens* & la *Paix*.

Commencement du règne de Darius Nothus, neuvième Roi des Perses, qui dure 19 années. Cette époque est la date des premières *Nuées* d'Aristophane. Les secondes furent jouées l'année d'après. Schol. d'Aristoph. Or Socrate ne mourut que la première année de la 95. Olymp. âgé de 70. ans, selon Diogene Laërce & Eusébe; c'est-à-dire, 23. ans au moins après la représentation des *Nuées*: donc Aristophane ne fut pas la cause prochaine de sa mort, comme Elie paroît l'insinuer. On développera ce point de critique en son lieu d'après M. Paulmier. Eclipse de Soleil le 21. Mars Mercredi à 8. h. 29. après minuit. Thucyd. 3.

ANNE'E
II. de la
guer. 9.
Arch.
Aminias.

LAMACHUS, Général pour Athènes, perd sa flotte près d'Héraclée* par une tempête. Trêve d'un an entre Athènes & Lacédémone. Brasidas prend** Scione avant que d'avoir appris la nouvelle de la trêve, sujet d'altercation qu'on ne peut terminer***. Menda passe aux

* Héraclée de Thrace.

** Scione, une des cinq villes de Pallene ou Phlegra, presqu'île entre les golphes de Thermes & de Torone en Macédoine.

*** Menda, ville de la région Pallene.

Lacédémoniens. Nicias reconvre cette place. On assiége Scione. Perdiccas aliéné des Lacédémoniens, reprend le parti d'Athènes. Le Temple d'Argos brûlé par la négligence du Sacrificateur. Thucyd. 4. Diod. 12.

ANNE'E
III. de la
guer. 10.
Arch.
Alcæus.

CLEON en Thrace prend Torone *. Il fait une retraite précipitée devant Amphipolis. On le poursuit : il est tué & Brasidas aussi ; mais les Lacédémoniens sont vainqueurs. Par la mort de ces deux brouillons il se fait une trêve de 50. années entre Athènes & Lacédémone. C'est-là, à proprement parler, la fin de la guerre du Péloponnèse. Thucyd. 5. On ne laisse pas d'appeller encore de ce nom la guerre qui suivit ; parce que les nouveaux troubles qui rompirent la trêve, furent une suite naturelle de cette première guerre. Cette époque est remarquable pour les Comédies d'Aristophane.

LES VILLES GRECQUES s'imaginant que les Athéniens & les Lacédémoniens de concert avoient conspiré contre la liberté du reste de la Grèce, se liguent entr'elles, & déferent le principal pouvoir à Argos, en l'otant aux uns & aux autres. Les Lacédémoniens usent de dou-

ANNE'E
IV. de la
guer. II.
Arch.
Ariston.

* Torone ville sur le Golphe Toronien.

378 FASTES DE LA GUERRE

ceur pour retenir leurs alliés; les Athéniens ont recours à la sévérité & aux voyes de fair. Nouveau sujet de broüilleries. Thucyd. 5. Diod. 12.

OLYMP. 90. de la guer. 12. Arch. Aristophyle ou Astyphile. **LES ATHENIENS** rétablissent les Deliens qu'ils avoient chassés. Ils refusent de rendre Pyle aux Lacédémoniens. Renouvellement de guerre. Les Argiens se joignent aux Athéniens, & cela par une ruse d'Alcibiade. Les Eléens * sont exclus des jeux Olympiques pour avoir fait un acte d'hostilité durant la treve stipulée pour ces jeux. Diod 12.

ANNE'E II. de la guer. 13. Arch. Archias. **LES ARGIENS** sont aux prises avec les Lacédémoniens; font la paix & la violent. Les Béotiens s'emparent d'Heraclée **. Alcibiade entre à main armée dans le Péloponnèse. Les Argiens prennent Epidaure ***. Thucyd. 5. Diod. 12. Voyez la Paix.

ANNE'E III. de la guer. 14. Arch. Antiphon. **LES LACEDEMONIENS** remportent une victoire signalée sur ceux d'Argos & de Mantinée ****. Thucyd. 5.

ANNE'E IV. de la guer. 15. Arch. Euphemus. **TRAITE' des Lacédémoniens avec ceux d'Argos & de Mantinée, sur la fin**

* Ceux d'Elis dans le Péloponnèse.

** Du Trachine de Phthiotide.

*** Du Péloponnèse. Cette ville étoit célèbre par le Temple d'Esculape.

**** Mantinée, ville d'Arcadie.

de la 4^e. année de la 90^e Olympiade. Thucyd. 5. Perdiccas devient suspect aux Athéniens.

ENTREPRISE téméraire de la guerre de Sicile par les Athéniens : en voici le sujet. Ceux de Sélinus * avoient accablé les Egestans **, & ceux de Syracuse avoient chassé les Léontins. Ces peuples malheureux ont recours aux Athéniens, qui après avoir envoyé sur les lieux, prennent leur défense à l'instigation d'Alcibiade, dans le dessein d'envahir toute la Sicile ; mais le succès fut bien différent de leur espérance. Jamais Athènes ne souffrit un si terrible échec. Les trois Généraux nommés pour cette guerre furent Alcibiade, Nicias, Lamachus. Aristophane n'en parle point dans la *Paix*, ni ne peut en parler, quoiqu'en disent quelques commentateurs. Cette expédition n'étoit pas encore faite. Les Insulaires de Melos domptés par les Athéniens. On tua tous ceux qui étoient au dessus de l'âge de puberté. Thucyd. 5. Diod. 12.

LA FLOTTE nombreuse d'Athènes vo-

* Ville sur le bord austral de la Sicile.

** Egeste, ville de Sicile bâtie, dit-on, & ainsi nommée par *Ænée* du nom de *Ægesta* mère d'*Acestes*.

OLYMP.
91. de la
guer. 16.
Arch.
Arist.
tomnes-
tus.

ANNEE
H. de la
guer. 17.
Arch.
Chabrie,
as.

380 FASTES DE LA GUERRE

gue en Sicile. Les *Hermés* ou figures de Mercure qu'on mettoit dans les Carfours, se trouverent mutilés une nuit. On prit cela pour un fâcheux présage, par rapport à l'expédition de Sicile. On accuse Alcibiade d'impiété à ce sujet. On veut l'obliger à revenir de Sicile pour répondre à cette accusation. Il va jusqu'à Thurium * & s'enfuit à Sparte. Il gagne les Lacédémoniens, & les anime à secourir la Sicile contre les Athéniens. On envoie à sa place Gylippus. Diod. 13.

ANNE'E III. de la guer. 18. Arch. Pisander. EN SICILE les Athéniens bloquent Syracuse. Lamachus est tué. En Grèce les Athéniens unis aux Argiens, font le dégât dans la Laconie. Rupture de la Trêve. Les Syracusains se fortifient. Nicias réduit à une fâcheuse extrémité, demande son rappel. Thucyd. 7.

ANNE'E IV. de la guer. 19. Arch. Cléocritus. LES LACEDÉMONIENS prennent Décélie ** éloignée d'Athènes de 120 stades. Athènes envoie des secours en Sicile sous la conduite d'Eurymedon & de

* Thurium, ville de la grande Grèce ou Calabre, vers le golphe de Taracate, à l'embouchure du fleuve Sybaris, dont elle avoit porté le nom.

** Décélie, ville de l'Attique, une des douze de Cecrops attribuée à la tribu Hippothoontides.

Demosthène. Bataille navale perdue par les Syracusains; mais ils ont leur revanche, & les Athéniens sont totalement défaits sur mer & sur terre. Demosthène & Nicias y perdent la vie. Eclipsé de Lune le 28. Août mercredi vers minuit. Thucyd. 8. L'effet de cette perte pour les Athéniens, fut la défection des Isles de Lesbos & de Chio *. L'Eubée songe aussi à se séparer. Tissapharnes & Pharnabaze Lieutenans du Roi de Perse s'abouchent avec les Lacédémoniens.

LES LACÉDEMONIENS font un traité avec Darius Nothus, Roi de Perse. Les Athéniens attaquent Chio. Les Syracusains fournissent des secours aux Péloponnésiens. Alcibiade négocie son pardon & son retour à Athènes. Il propose de gagner Tissapharnes, & d'établir l'Oligarchie. Pisander vient à bout de ce dernier article; & l'on établit quatre cens Administrateurs de la République d'Athènes, 100. ans après la Royauté abolie. Alcibiade fait sa paix; quitte Lacédémone, & revient à Athènes. Thucyd. & Diod. Charminus Athénien, perd six triremes dans un combat naval vers

* Chio, belle Isle de la mer Egée entre Samos & Lesbos.

OLYMP.
92. de la
guer. 10.
Arch.
Callius.

382 FASTES DE LA GUERRE

l'Isle de Simia * contre Anthiocus Lacédémonien. Aristophane, *Fêtes de Cérès*. Thucyd.

ANNE'E
II. de la
guer 21.
Arch.
Théo-
pompus.

Les quatre cens ADMINISTRATEURS exercent une tyrannie insupportable. Agis, Roi de Lacédémone, inquiète l'Attique. Hyperbolus (dont parle tant Aristophane) banni par l'ostracisme (honneur qu'il ne méritoit pas) est tué à Samos ** dans une sédition. L'on se défait des quatre cens Administrateurs à Athènes, & l'on établit le gouvernement des cinq mille. Les Athéniens sont vaincus dans l'Eubée, & l'Eubée quitte leur parti. Mindarus, chef des Lacédémoniens, fait passer une flotte de Milet *** dans l'Hellespont en trompant les Athéniens Thrasybule & Trasylle gagnent sur Mindarus une bataille navale entre Sestos **** & Abydos. Ensuite ils prennent Cyzique. Thucydide finit là son histoire. Mindarus vaincu.

* Simia ou Sima, petite Isle de la mer Egée entre celle de Rhodes & le Cap Crio.

** Samos, Isle de la mer Icarienne à l'opposite d'Ephèse.

*** Milet, ville située sur les frontières de la Carie près du Méandre.

* Sestos & Abydos, villes séparées par l'Hellespont aujourd'hui les *Dardanelles*.

pour la troisième fois à Cyzique * y perd la vie. Xenoph. 1.

LES EGESTANS opprimés par les Sélinontins, & craignant la colere des Syracusains, à cause de leur liaison avec les Athéniens, appellent à leur secours les Carthaginois. Ceux-ci y envoient Annibal petit-fils d'Amilcar, & fils de Giscon. Ceux de Sélinus s'adressent aux Syracusains. Diod. 13. Ceux de Chalcis en Eubée abandonnent les Athéniens, conspirent avec les Béotiens, retrécissent leur bras de mer, & n'y laisse de passage que pour un vaisseau. Les Lacédémoniens tâchent de procurer la paix sans y réussir. Diod. 3. Archélaus 14^e. Roi de Macédoine, règne 14. ans.

ANNÉE
III. de la
guer. 22.
Arch.
Claucip.
pus.

ANNIBAL prend Sélinus & la pille vers la 242^e. année depuis la fondation. Il détruit aussi Himéra ** 240. ans après qu'elle eût été fondée. Les Lacédémoniens recouvrent Pyle 15. ans après avoir été fortifiée par Démosthène & enlevée par les Athéniens. Thérámene prend

ANNÉE
VI. de la
guer. 23.
Arch.
Dioclès.

* Isle de la Propontide, tout près du continent. La ville portoit le même nom.

** Himéra, ville Grecque de Sicile, patrie du Poëte Stesichore. Il y avoit des bains chauds, qu'on dit que Minerve enseigna à Hercule, sur quoi Aristophane badine dans les Nuées.

384 FASTES DE LA GUERRE

Chalcédoine *, & Alcibiade Bizance.
Diod. 13.

OLYMP.
93. de la
guer. 24.
Arch.
Eucte-
mon.

LES ATHÉNIENS s'emparent de toutes les villes de l'Helléspont, hormis Abydes. Alcibiade revenu à Athènes y est reçu avec pompe. Peu après il monte une flotte, & fait des excursions. Les Lacédémoniens font Lyfander Général. Il est aidé par Cyrus fils de Darius Nothus en Asie. Dans l'absence d'Alcibiade, son Lieutenant Antiochus est malheureux en guerre. Les Athéniens s'en prennent à Alcibiade, & mettent son armée sous le commandement de dix chefs. Il s'enfuit d'Athènes pour la seconde fois. Diod. 13.

ANNE'E
II. de la
guer. 35.
Arch.
Antigé-
nes.

LES LACÉDÉMONIENS mettent Callicratidas à la place de Lyfander. Conon, Général des Athéniens est contraint de se retirer à Mitylène. Callicratidas l'assiège. Diod. 13.

ANNE'E
III. de la
guer. 26
Arch.
Callias.

LES ATHÉNIENS vainqueurs aux Isles Arginufes, entre Mitylène & Metymne**.

* Chalcédoine, ville ancienne de Thrace, séparée de Bizance, aujourd'hui *Constantinople*, par le Bosphore Thracien.

** Mitylène & Methymne étoient aux deux extrémités de l'anse de Lesbos. Les trois petites Isles Arginufes que Strabon place dans cette anse se trouvent ou omises ou autrement

Callicratidas

Callicratidas tué. Les Chefs des Athéniens punis pour n'avoir pas retiré les corps de ceux qui avoient fait naufrage; quoique la tempête les en eût empêchés. Éclipse de Lune le 15. Avril lundi à 8. h. 50'. depuis le midi. Le Temple de Minerve à Athènes brûlé. Xenoph. 2. Sophocle & Euripide meurent cette même année, au témoignage d'Apollodore l'annaliste chez Diod. d'autres disent que Sophocle, quoique plus âgé, survécut six ans à Euripide.

LYSANDER a pour Collegue Aracus avec ordre au second d'obéir au premier. Les Athéniens vaincus dans un lieu nommé * *Egos Potamos* (fleuve de la Chevre) pour n'avoir pas suivi les conseils d'Alcibiade. Lysander assiége Athènes.

ANNEE
IV. de la
guer. 27.
Arch.
Alexias.

AU COMMENCEMENT de la première année de cette Olympiade 94. finit la guerre du Péloponnèse, par la prise d'Athènes, dont Lysander se rendit maître après six mois de siège, environ le 28.

OLYMP.
94. de la
guer. 28.
Arch.
Pythodorus.

placées dans les Cartes recentes. Il y avoit encore une ville de ce nom à l'extrémité de l'Eolide. C'est dans cette mer que se donna le combat de Conon.

ANNEE
avant J.
C. 404.
de la
fond. de
Rome

* Ville de la Chersonnèse Thracienne. Le fleuve lui a donné son nom.

386 FASTES DE LA GUERRE, &c.
d'Avril. Les Thébains opinoient à la dé-
truire. Lacédémone la conserva, & y
établit trente Tyrans. Thérამენე leur
chef fut tué, quoique le plus modéré
de tous. Eclipse de Soleil le 3. Septem-
bre vendredi à la 9. h. 12'.

Ainsi la guerre du Péloponnèse dura
27. ans 6. mois. Les fortifications du
port de Pyrée qu'avoit faites Thémis-
tole, furent rasées. *Pausan. in Attic.*
Alcibiade mourut cette même année.
Diod. 13.



**LES COMEDIES
D'ARISTOPHANE.**

LES COMEDIES
D'ARISTOPHANE

LES COMEDIES.

D'ARISTOPHANE.

LES ACHARNIENS.

Comédie jouée la 6. année de la guerre du Péloponnèse, année 3. de la 88. Olympiade, aux Fêtes Lenéennes, sous l'Archonte successeur d'Euclides, soit Euthymenes suivant la Préface Grecque, soit Euthydemus, selon MM. Sam. Petit & Paulmier, soit Scithodorus, selon Diodore. La preuve de cette date est tirée de l'ancien sujet Grec, & confirmée par les paroles mêmes d'Aristophane, que l'on exposera.



Le sujet de cette pièce regarde directement le bien public & l'Etat entier. Le but du Poëte est d'engager Athènes à conclure la Paix avec Lacédémone; mais la conduite & le tour

qu'il prend pour traiter une affaire d'Etat si délicate, sont fort énigmatiques. Il y a même, généralement parlant, beaucoup de bas comique, sur lequel il faut glisser légèrement, ou plutôt qu'il faut supprimer.

Pour l'intelligence du plan & des plus précieux morceaux, il est nécessaire de reprendre les choses dès leur source; c'est-à-dire, de remonter au commencement de la guerre du Péloponnèse. Bien des causes contribuerent à l'allumer & à l'entretenir. Elles sont déduites dans Thucydide, & en partie dans le *Pericles* de Plutarque. Périclès en effet, une des meilleures têtes & des plus grands Capitaines des Athéniens, joua un grand rôle dans cette guerre si funeste à toute la Grèce. Quelque brouillés que fussent les intérêts, il lui eût été aisé de tout pacifier. Mais loin de s'y prêter, on prétend qu'il souffla le feu de la discorde, & qu'il fut l'unique auteur de cet incendie universel. Voici le fait, » dont Aristophane a fait tant » de bruit (dit Plutarque) que le peuple avoit toujours ses vers à la bouche ».

PLUT.
dans *Peri-*
clès.

Il y avoit à Athènes une beauté célèbre nommée Aspasia, que son esprit

& ses charmes rendoient l'oracle des Athéniens. Les plus grands personnages se faisoient honneur de la voir. Socrate même ne dédaignoit pas de lui faire sa cour. Elle gouvernoit l'Etat sans paroître se mêler de rien. Périclès en fut épris; & elle se l'attacha si bien, qu'il répudia sa femme pour l'épouser. Elle avoit entretenu chez elle des courtisanes. Quelques jeunes gens d'Athènes s'aviserent dans l'yvresse d'aller à Mégare, & d'enlever une courtisane nommée Simætha. Les Mégariens offensés, allèrent à leur tour à Athènes, d'où ils enleverent deux courtisanes d'Aspasie. Ce rapt de trois femmes perduës fut plus fatal aux Grecs, que n'avoit été aux Troyens celui d'Hélène: car il en coûta aux premiers près de 28. ans de la plus cruelle guerre qu'ils eussent encore éprouvée, & il s'en fallut peu que les Grecs conjurés à se perdre ne renversassent la plus brillante de leurs Républiques, je veux dire Athènes.

Périclès épousa, dit-on, les intérêts d'Aspasie si vivement qu'il porta un décret terrible contre les Mégariens. » Ar-
 » chidamus Roi des Lacédémoniens fit
 » tout ce qu'il put pour accorder la plu-
 » part des différens (entre les Athéniens

PLUT.

trad. d'A.

MYOT.

Ib.

» trop fiers & le reste de la Grèce) de
 » maniere que les Athéniens n'eussent
 » point eu la guerre pour les autres
 » charges qu'on leur mettoit sus, s'ils
 » eussent voulu condescendre à révoquer
 » le decret qu'ils avoient fait contre les
 » Mégariens. Au moyen de quoi Péri-
 » clès, qui résista plus que nul autre à
 » cette révocation, & qui aiguïsa & in-
 » cita le peuple à perséverer opiniâtre-
 » ment en ce qu'il avoit une fois ordon-
 » né contre les Mégariens, fut seul esti-
 » mé cause & auteur de la guerre Pe-
 » loponnésiaque. Car on dit que les
 » Lacédémoniens envoyèrent des Am-
 » bassadeurs à Athènes sur ce point-là,
 » & comme Périclès alléguoit une Loi
 » qui défendoit d'ôter le tableau sur le-
 » quel un Edit public auroit été une
 » fois écrit, il y eut l'un des Ambassa-
 » deurs de Lacédémone, nommé Po-
 » lyarces qui lui dit: Hé bien, ne l'ôtez
 » pas, mais tournez-le seulement; car
 » vous n'avez pas de Loi qui vous dé-
 » fende cela. Ce mot fut trouvé plai-
 » sant. Mais non pour cela Périclès n'en
 » fléchit jamais: & pourtant semble-t-il
 » qu'il avoit quelque occasion secrette
 » de propre & particuliere malveillance

» contre eux *. Mais la voulant couvrir
 » d'une cause publique & manifeste, il
 » leur ôta & retrancha les terres sacrées
 » qu'ils mettoient au labourage, & pour
 » ce faire mit en avant un décret qu'on
 » leur envoyât un Hérault pour les som-
 » mer de s'en départir, & que le même
 » Hérault allât aussi devers les Lacédé-
 » moniens pour en accuser devant eux
 » les Mégariens. Il est bien certain que
 » ce decret fut mis en avant par Pé-
 » riclès. Aussi n'y a-t-il rien qui ne soit
 » juste & raisonnable. Mais il avint que
 » le Hérault qui y fut envoyé mourut,
 » & pensa-t'on que les Mégariens l'eussent
 » fait mourir. Parquoi Charinus pro-
 » posa incontinent un decret contre eux,
 » qu'ils fussent déclarés ennemis mortels
 » des Athéniens à jamais sans espoir de
 » réconciliation quelconque: & que si
 » un Mégarien mettoit le pied seulement
 » dans le territoire d'Attique, il fût
 » puni de mort, & que les Capitaines
 » annuels quand ils feroient leur serment
 » ordinaire jurassent entre les autres
 » articles que tous les ans ils entreroient
 » en armes par deux fois dedans le pays,
 » & au dommage des Mégariens; & que
 » le Hérault Anthémocritus fut enterré

* Les Mégariens.

» au lieu qui s'appelloit lors les portes
 » Thrialiennes, & maintenant s'appelle
 » Dipylon *. Mais les Mégariens niant
 » fort & ferme qu'ils eussent été causes
 » de la mort de cet Anthémocritus, en
 » rejettoient la cause ** sur Aspasia &
 » sur Périclès, alléguant pour témoi-
 » gnage ces vers du Poëte Aristophane
 » en sa Comédie intitulée les Acharnes,
 » qui sont si vulgaires que le commun
 » du peuple même les a en la bouche ».
 Nous en avons dit le sens. Il s'agit du
 rapt des courtisanes. » Aussi est-il bien
 » mal aisé (continuë Plutarque) de sça-
 » voir dire à la vérité la premiere ori-
 » gine & cause de cette guerre. Mais
 » bien sont tous les Historiens d'accord
 » que Périclès fut principalement au-
 » teur de ce que le décret fait à l'en-
 » contre des Mégariens ne fut point
 » révoqué ».

A ce morceau il en faut nécessaire-
 ment joindre un autre du même An-
 cien. » Si descendirent les Lacédémo-
 » niens, & leurs alliés & confédérés,
 » avec grosse puissance aux pays de l'At-
 » tique sous la conduite du Roi Archi-

* Dipylon une des portes d'Athènes.

** La cause du second decret si foudroyant
 contr'eux.

» damus, & en ruinant tout par où ils
 » passoient entrèrent jusqu'au Bourg,
 » d'Acharnes, là où ils se camperent,
 » estimant que les Athéniens ne les y
 » souffriroient jamais, mais leur forti-
 » roient à l'encontre pour défendre leur
 » pays, & montrer qu'ils n'avoient point
 » le cœur abbattu. Mais Périclès con-
 » sidéroit qu'il seroit trop dangereux
 » de hasarder la bataille, où il seroit
 » question de la propre ville d'Athènes,
 » contre soixante mille combattans à
 » pied tant du Péloponnèse, que de
 » la Béotie. Car autant y avoit-il au
 » premier voyage qu'ils y firent. Et
 » quant à ceux qui vouloient com-
 » battre à quelque prix que ce fût, &
 » qui perdoient patience de voir ainsi
 » détruire leurs pays devant leurs yeux,
 » il les reconfortoit & appaisoit en leur
 » remontrant que les arbres taillés &
 » coupés revenoient en peu de tems,
 » mais qu'il est impossible de recouvrer
 » les hommes, quand on les a une fois
 » perdus ». En effet (suivant Thucy-
 » dide & Plutarque) Périclès étoit sage.
 Car la vuë des ennemis en désolant ainsi
 le pays d'Acharnes qui faisoit la plus
 belle portion de l'Attique & du peuple
 d'Athènes, étoit de venir à bout ou

d'attirer les Athéniens à une action générale qui auroit sans doute décidé du fort d'Athènes, ou d'exciter les Acharniens à la révolte par la considération de l'indifférence d'un chef qui les abandonnoit au pillage. Périclès tint bon, & sauva Athènes, comme Fabius sauva Rome, en temporisant. Il se cantonna dans la ville en se moquant de tout ce qu'on pouvoit dire à son désavantage. Il avoit de son côté d'assez belles actions pour ne rien appréhender sur l'honneur. Cependant toute la République étoit partagée de sentimens, & il se voyoit comme un Pilote au milieu de l'orage. Les Acharniens sur-tout vouloient qu'on donnât bataille. Cléon lui-même, cet homme populaire & maître du peuple, que nous ferons bientôt connoître, étoit le premier à animer la populace contre Périclès; mais le ministre habile dévora tout, & alla son train. Il fit porter la guerre dans le Péloponnèse par mer, & quand la ville n'eut plus besoin de sa présence pour la contenir dans le devoir, il alla lui-même châtier les Mégariens.

Tandis que duroient ces pillages mutuels (& ils durèrent long-tems) les Athéniens trouvèrent accès auprès de

deux ou trois Rois qui les bercerent de grandes espérances de secours. Mais apparemment leur politique alloit à amuser les deux partis, & à les laisser s'entre-détruire. Le Sénat Athénien se repaissoit de chimères au sujet de ces secours qui ne venoient point, & il en repaissoit le peuple pour tirer les affaires en longueur, comme Aristophane le lui reprochoit en face. Le premier de ces Rois qu'on croyoit avoir gagnés étoit Sithalcès Roi de Thrace, que son beau-frere Nymphodore Abderitain * avoit mis dans le parti des Athéniens, & dont le fils & l'héritier présomptif Sadocus avoit été fait citoyen d'Athènes. L'Abderitain promettoit que le Roi viendrait à bout de pacifier la Thrace, où la guerre étoit allumée, & que bientôt la République auroit les Troupes Thraciennes à son service. Perdiccas fils d'Alexandre ** Roi de Macédoine étoit le second sur qui l'on comptoit; & le troisième étoit le Roi de Perse ***. Nous dirons le reste dans le détail de la pièce.

* Abdere ville maritime de Thrace, bâtie par Hercule après qu'il eut vaincu Diomède, selon la fable.

** Alexandre fils d'Amyntas.

*** Darius Nothus.

398 LES ACHARNIENS,
à mesure qu'il en fera besoin. Il suffit
de se rappeler encore que Périclès mourut
deux ans & demi après le commencement
de la guerre du Péloponnèse, & que cette
guerre commença la seconde année de la 87.
Olympiade 431. avant J. C.

Il y a grand nombre de personnages
dans cette pièce d'Aristophane. Il n'a
pour but, comme j'ai dit, que de mon-
trer dans une allégorie combien la paix
est préférable à la guerre. Il représente
un homme qu'il appelle bon citoyen,
quoiqu'il ne laisse pas de dire & de faire
des bouffonneries fort basses. Le Poëte
feint que cet homme trouve le secret
de faire seul sa paix avec les ennemis,
& de jouir seul des fruits de la paix,
tandis que les Acharniens, les Mégariens,
& le peuple d'Athènes souffrent
toutes les rigueurs de la guerre, amu-
sés qu'ils sont par les promesses ou par
les menaces du Sénat, & par l'ambition
du Général Lamachus dont l'intérêt par-
ticulier est de prolonger la guerre. Ni
les Généraux, ni l'Etat, ni la mémoire
de Périclès ne sont épargnés dans cette
singulière Comédie.

ACTE PREMIER.

Dicæopolis ou le bon citoyen paroît seul, (c'est un Acharnien désolé des pertes qu'il a souffertes) & repassant dès le matin tous les sujets de chagrin qu'il a, il n'en trouve qu'un seul de joie, à sçavoir les cinq talens * que Cléon a été obligé de vomir. Ce sont ces termes. Il le taxe (dit le Scholiaste **) d'avoir reçu de certains insulaires les cinq talens à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. *** Les Chevaliers ses ennemis déclarés lui en firent un procès, & le contraignirent de rendre gorge ****, pour user du terme d'Aristophane. Il en fait compliment aux Chevaliers comme d'une action digne de la Grèce.

Mais d'un autre côté Dicæopolis est affligé de voir tout changé dans Athènes.

* Un talent, mille écus.

** Après Theopompé.

*** Les Chevaliers, second ordre des quatre d'Athènes. On en parlera ailleurs.

**** Madame Dacier dit que ces cinq talens furent donnés à ARISTOPHANE après la Comédie des Chevaliers, pour avoir joué Cléon. C'est une méprise visible. La Comédie des Chevaliers est postérieure.

400 LES ACHARNIENS ;

jusqu'au goût, par exemple, de voir qu'on préfère les pièces de Théognis à celles d'Eschyle. Il donne ici sur les doigts à quelques Poètes & Musiciens; c'est sa manie. Enfin il s'impatiente d'être si long-tems à attendre que le peuple s'assemble. Il se plaint de ce que chacun s'amuse au marché, & tâche d'éviter les coups de cordes colorées qu'on donnoit aux paresseux pour les reconnoître & leur faire payer l'amende. Il ajoute que les Magistrats mêmes ne se pressoient pas de venir, bien disposés du reste à fondre comme un essain pour se disputer les premières places. Tout cela annonce une assemblée * „ Mais hélas, „ dit-il, ils ne se soucient point de la „ paix. Je suis le seul qui soupire après „ elle, & qui regrette mon village „. La raison qu'il en apporte c'est que son champ ne lui dit point, va acheter du charbon, de l'huile, du vinaigre. Il produit tout.

* Le lieu de l'Assemblée du Peuple se nommoit *Eclés*, par allusion aux moissons épaisses. Les principaux Magistrats s'appelloient *Prytaniens* *Ἐπυρῆναι* par rapport au lieu où ils s'assembloient extraordinairement nommé *Prytanée*. C'étoit un Palais où l'on entretenoit aux frais de la République ceux qui s'étoient distingués par quelque service signalé.

Dicæopolis las de tant d'assemblées qui ne produisent rien, va donc à celle-ci résolu de troubler tout, si l'on y parle d'autre chose que de la paix qu'il souhaite. Aussi-tôt le Théâtre se remplit de Magistrats du Prytanée qui se précipitent pour être les premiers placés.

* Un Hérault les fait ranger & demande *qui veut parler* **. Amphithéus se présente. Il commence par prouver qu'il est issu des Dieux, & que les Dieux lui ont ordonné de parler de Paix. Cet Amphithéus représente un noble gueux. Car après avoir fait sa généalogie divine, il se plaint de n'avoir pas un sou; mais au mot de Paix avec les Lacédémoniens on le fait chasser. Dicæopolis remontre que c'est une injustice de traiter si mal un homme qui veut procurer le bien de la patrie. On le fait taire lui-même. Il réplique. A l'instant on annonce les Ambassadeurs d'Athènes qui reviennent de la Cour du Roi de Perse. Leur scène est curieuse. Car ils disent d'abord qu'ils ont été députés depuis douze ans ***.

* * ARISTOPHANE raille souvent sur cette puérile précipitation.

* * Formule ordinaire.

* * * Depuis l'Archonte Euthymene, il veut dire depuis fort long-tems.

402 LES ACHARNIENS,
avec deux dragmes * par jour. C'est
un ridicule que le Poëte veut donner
à ceux qui briguoient les Ambassades
& les prolongeoient pour s'enrichir. Il
n'en veut pas moins au Gouvernement
qu'il taxe de profusion & de folle dé-
pense en députations inutiles. Les Am-
bassadeurs disent qu'ils ont beaucoup
souffert en chemin, qu'on les a parfai-
tement bien reçûs, qu'ils ont beaucoup
bû & mangé pour se distinguer auprès
des Perses qui n'estiment que ceux qui
boivent & mangent beaucoup. La rai-
son burlesque de leur long retardement;
c'est le détail des grands repas qu'il leur
a fallu faire. Enfin pour fruit de leur
ambassade ils amènent Pseudartabane le
favori du Roi. Cela est interrompu par
les *à parte* de Dicæopolis qui se déses-
père de voir que la République soit aussi
dupe qu'elle l'est.

En effet le Satrape interrogé répond
dans son langage barbare d'une manière
inintelligible. Dicæopolis le tire à quar-
tier, & venant au fait il demande si le Roi
envoie de l'argent à Athènes, & si les
Députés nouvellement revenus ne trom-
pent point le peuple. Il répond lui-même

* Une dragme, dix sols.

pour le Satrape, comme s'il lui voyoit faire des signes qui signifient *non* pour le premier article, & *oui* au second. Le Hérault l'interrompt & déclare au Satrape que le Sénat le prie d'aller au Prytanée * où il sera bien reçu. Dicaopolis est indigné de cette duperie. Quoi, dit-il, faire à des Ambassadeurs subornés un honneur qui n'est dû qu'aux véritables ! Etre assez insensé pour vouloir être séduit par ces mascarades, pour peu qu'on nous flate de fausses espérances de secours contre les Lacédémoniens ! Telle est au moins la pensée du bon citoyen. Il prend le parti de tirer à l'écart Amphithéus, & il lui dit à l'oreille, pour achever les Ambassadeurs & le Gouvernement. » Prenez moi ces deux dragmes » que je vous donne, & faites alliance » pour moi seul & ma famille avec les » Lacédémoniens. (*à part*) Vous autres » Messieurs, envoyez & recevez des Ambassadeurs tant qu'il vous plaira, & » bayez aux corneilles. » **

Le Hérault appelle à son tour Théorus qu'on avoit envoyé chez le Roi de Thrace.

* Palais où on logeoit les Ambassadeurs. Voyez la note précédente.

** *καὶ οὕτως*.

D I C Æ O P O L I S à part.

Autre imposteur gagé pour nous amuser.

T H É O R U S.

Je ne serois pas resté si long-tems en Thrace, si

D I C Æ O P O L I S à part.

Si tu n'avois eû une grosse récompense.

T H É O R U S.

Si la neige & la glace n'eussent rendu les chemins impraticables. Car tandis que Théognis donnoit ici une pièce (*allusion maligne à ses poësies à la glace*) je bûvois avec le Roi Sithalcès. En verité il adore Athènes, & nous n'avons pas de meilleur ami. Croiriez vous qu'il porte sa tendresse jusqu'à écrire sur les murs, * *Charmans Athéniens*. Son fils que nous avons fait Athénien, fouhaitoit fort de venir prendre part à nos fetes. Il a prié le Roi son pere de secourir sa nouvelle patrie. Celui ci a juré dans un sacrifice qu'il enverra le secours promis; & ses armées sont si nombreuses qu'on s'écriera en les voyant, quelle prodigieuse quantité de mouchérons! **

* Allusion aux Bergers qui gravent sur l'écorce le nom des Bergeres qu'ils aiment.

** Trait de satire contre la voracité des trou-

DICÆOPOLIS.

Je veux être pendu, si j'en crois un mot.

THEORUS.

Il envoie même avec nous les plus braves Thraciens.

Le Hérault les appelle. C'étoient des
* Odomantes, Peuples féroces, grands
mangeurs d'ail, & qui demandoient pour
solde deux dragmes : chose à remarquer.
Dicæopolis peu content de ces troupes
auxiliaires qui devoroient la République,
trouve moyen de faire rompre l'assem-
blée sous prétexte d'une superstition.
Tout s'en va, hors Dicæopolis qui ap-
perçoit son ami Amphithéus. Celui-ci
revient, comme on voit, en bien peu
de tems. Mais Aristophane cherche ici
beaucoup plus le plaisant que le vrai-
semblable. Il y paroît par l'assemblée
ridicule qu'il fait tenir, & par la har-
dieffe à jouer des Ambassadeurs, des
Rois, des Alliés, & tout l'Etat.

» J'accourois, (dit Amphithéus) pour
» vous apporter la Paix. Mon dessein
» a été éventé par des vieillards aus-
» tères, de vrais guerriers de Mara-
pes étrangères qui mangeoient l'Etat quand il
les appelloit.

* Odomantes, Nation vers le fleuve Stry-
mon.

406 LES ACHARNIENS,

» thon *, des Acharniens en un mot ;
 » qui crioient de toute leur force ; Ah
 » perfide , tu portes la paix , & nos vignes
 » sont brûlées ! Ils prennent des pier-
 » res : Je fuis. Mais ils n'ont cessé de
 » me poursuivre avec de grands cris ».

D I C Æ O P O L I S. *mobo*
 » Laissons les crier. Où sont les Trai-
 » tés ?

A M P H I T H E U S. *mobo*
 » J'en ai de trois goûts. En voici de
 » cinq ans , goûtez. (*Il en parle comme*
 » *des vins.*)

D I C Æ O P O L I S *faisant une grimace*
 » Fi , celui-ci sent la poix & le gou-

» Cela a l'air de raillerie. Les Athéniens ne
 » voyoient rien de plus grand que leurs anciens
 » guerriers qui se trouverent à la bataille de Ma-
 » rathon. Ils y firent en effet des prodiges de va-
 » leur. Aussi perpétua-t-on leur mémoire par
 » quantité de monumens. E S C H Y L E avoit le sien
 » aussi bien que Miltiade au rapport de PAUSA-
 » NIAS (*in Attels.*) » Les Marathonienis disent ,
 » ajoute-t-il , que durant le combat il parut un
 » homme vêtu & armé en payfan , qui tua quan-
 » tité de barbares avec une espèce de soc de
 » charrue , & qu'ensuite il disparut. L'Oracle
 » consulté au sujet de cet homme ne répondit
 » rien autre chose aux Athéniens , sinon qu'ils
 » eussent à révéler le Héros de la charrue. On
 » érigea en son honneur un monument de marbre
 » blanc ».

dron de vaisseau. (*Allusion aux flottes qu'on équipoit pour la guerre.*)

AMPHITHÉUS.

Goutez d'un de dix feuilles.

DICÆOPOLIS *secouant la tête.*

Aye, celui-ci est encore un peu aigre. Il sent les allées & venues des Ambassadeurs, & le retardement des Alliés.

AMPHITHÉUS.

Hé bien en voilà un autre de trente ans sur mer & sur terre.

DICÆOPOLIS.

Donnez, donnez. O Dieux, celui-ci est pure ambrosie, vrai nectar, &c.

Ce n'est là qu'un essai des fréquentes allégories dont Aristophane est rempli. Dicæopolis content d'avoir sa recette qui le délivre désormais de toute crainte, remercie son ami. Amphithéus se retire pour ne pas rencontrer les Acharniens qui le poursuivent; & l'autre va chez lui pour préparer un sacrifice à Bacchus en action de grâces du bienfait qu'il vient de recevoir.

Les Acharniens entrent tumultueusement sur le Théâtre. Ils se séparent en deux demi-Chœurs, & cherchent partout, mais en vain, le porteur de Traités.

pour le lapider, comme si un *Traité de Paix* eût été à leur égard une *mar-*
chandise de contrebande.

A C T E II.

La première Scène n'est que le sacrifice de Dicæopolis. Il impose silence à ceux qu'il rencontre. Il est suivi de sa femme, de sa fille, & de ses valets, qui portent ce qui est nécessaire au sacrifice. Je ne dois pas insister sur cette Scène, ni sur la prière du Sacrificateur, excepté sur un seul endroit qui confirme la date de cette pièce. Le voici.

» O Phalez, je m'adresse à vous à la
» sixième année * qui enfin me fait re-
» voir ma chère patrie, après mon trai-
» té particulier avec les Lacédémoniens.
» Me voilà donc délivré des misères,
» des inquiétudes, & des Lamachus »,
Lamachus étoit un Général d'Armée d'Athènes qui joue son rôle dans cette

* Il y avoit donc six ans que la guerre du Péloponnèse étoit commencée quand on joua cette pièce. Cette date de six ans est encore énoncée dans un autre endroit, où il est dit que depuis six ans on ne voyoit plus d'aiguilles de Copays. Lac de Béotie, à cause de la guerre qui interrompoit ce commerce.

Comédie.

Comédie, c'est-à-dire, qui y est maltraité en personne malgré sa dignité & ses exploits.

Le Chœur entendant parler Dicæopolis de Traités, tourne toute sa colere contre lui, & se dispose à le lapider. Le citoyen demande qu'au moins on l'écoute. Cela fait un jeu de Théâtre. Les Acharniens s'emportent contre ceux de Lacédémone comme si c'étoient des gens sans foi. Dicæopolis se met en devoir de les justifier, & de prouver qu'ils ne sont pas les auteurs des maux de la Grèce. Le Chœur s'irrite de plus en plus. Leur compatriote a beau demander grâce, on s'apprete à le lapider sans miséricorde. Le villageois ne sachant comment se tirer de leurs mains s'avise d'un stratagème, c'est de les menacer de tuer leurs amis qu'il a en ôtage. Cette menace est pour eux une énigme qu'ils ne comprennent point. A-t-il quelqu'un de nos enfans chez lui? Mais il éclaircit le mystere par une bouffonnerie, afin de parodier le Telephe * d'Euri-

* Tragédie perdue d'EURIPIDE; le SCHOLIASTE prétend sans preuve que le Poëte attaque ici le Telephe d'ESCHYLE. ARISTOPHANE fait à peu près la même parodie dans les *Haraguenfes*, où il s'agit du Telephe d'EURIPIDE.

pide. Car comme Telephe pour se sauver des mains des Grecs menace de tuer Oreste, de même Dicæopolis tire l'épée, afin de percer (le devineroit-on?) un sac de charbons. On ne voit pas là le mot pour rire, même en se transportant à Athènes, si ce n'est la parodie. A l'égard des charbons qui sont si chers aux Acharniens, qu'ils demandent grace pour eux avec des larmes comiques, j'ignore où est la finesse, si ce n'est de dire que les vignes d'Acharnes ayant été brûlées, elles tenoient si fort au cœur des habitans, qu'ils en chérissoient jusqu'aux charbons, ou parce qu'ils aimoient leurs foyers, & qu'ils ne haïssent pas la bonne chère, ou tout simplement parce qu'ils faisoient commerce de charbon. Aussi Aristophane fait-il dire au Chœur composé de vieillards, qu'ils n'ont plus cette légereté avec laquelle ils égaloient celle de Phayllus * bien que chargés de sacs de charbons. Quoi qu'il en soit, le Poëte joint tellement l'idée de charbons avec celle d'A-

* Phayllus célèbre par sa légereté à la course. Une Epigramme citée par le SCHOLIASTE dit qu'il avoit sauté l'espace de cinquante pieds. Apparemment qu'il ne s'agit pas d'un saut à platte terre.

charniens qu'il leur fait presque invoquer une muse charbonniere. Car il la compare à la fumée qui sort du brasier quand on fait griller les viandes. Il faut passer ces mœurs & ces railleries à une République où grands & petits, nobles & roturiers, riches & pauvres, tout étoit égal en fait de politique & de liberté. Du reste Dicæopolis pour parodier jusqu'au bout la scène de Téléphe badine sur la peur de ces charbons qu'il menaçoit; il leur pardonne, & met bas l'épée, quand les Acharniens ont laissé tomber leurs pierres.

La trêve étant conclue entre cet homme & ses compatriotes, il se détermine à leur parler en faveur des Lacédémoniens, quoique cette matière lui paroisse infiniment délicate. Car, à l'en croire, les Athéniens, & tous ceux des bourgs de l'Attique veulent être loués, flattés, & caressés par les Orateurs. Ils ne veulent pas voir qu'on les trahit; ils ne cherchent qu'à juger du matin au soir, sur tout à condamner, sans s'embarrasser des affaires les plus essentielles de la Grèce & de l'Etat. C'est ainsi que Démosthène dans la Tribune gourmandoit les Athéniens. On trouvera souvent en lisant notre Poëte, que j'ai eu raison

de dire qu'il ne les gourmandoît pas moins sur le Théâtre. „ Je ſcai, (ajoute „ Dicæopolis au nom d'Aristophane) „ je ſcai ce qu'il m'en coûta pour ma „ Comédie de l'an paſſé. Cléon me traîna „ à leur Tribunal, & avec un bruit „ effroyable, il * déchargea ſur moi des „ torrens d'impoſtures & de calomnies, „ en un mot je penſai périr dans le bournier où il me plongea „. Cette Comédie étoit intitulée les *Babyloniens* **, & Cléon y avoit été apparemment maltraité. Comme cette pièce avoit été jouée vers le Printems aux fêtes Dionyſiales en préſence des Alliés qui apportotent alors leurs tributs à Athènes, Cléon en prit occaſion d'accuſer le Poëte d'avoir livré les citoyens & l'Etat à la riſée des étrangers. Il lui diſputa même ſon droit de citoyen d'Attique. Ariſtophane ſe tira de cette affaire, ainſi que nous l'avons expliqué dans le diſcours précédent. En jouant la Comédie des *Acharniens* il ne ſe trouva plus dans le même cas, puisqu'il la repréſenta aux fêtes Lenéennes ſur la fin de l'Automne, tems où il n'y avoit plus d'étrangers dans la ville. C'eſt ce qui

* Cléon avoit la voix forte & enrouée, On le verra dans la ſuite.

** Comédie perdue.

se fait parler si librement, & plus librement que jamais de la République & de Cléon. Le procès que lui fit Cléon donna lieu à la Comédie suivante intitulée *les Chevaliers*.

Le Villageois en finissant sa plainte s'avise d'un artifice comique pour parler sans danger en faveur des Lacédémoniens: c'est de se déguiser en gueux afin d'exciter davantage la pitié. » Pourquoi » tant de détours, dit le Chœur, prenez-moi le casque infernal du Poète » Jérôme, & parlez comme un Sisyphé*. Ce Jérôme qu'on raille ici étoit

* Sisyphé, selon la fable, revient des enfers. (Voyez *Philoctète* T. II. part. I.) Voici comment NOËL DE COMTE raconte la chose après Démétrie sur les Olympies de Pindare. » Les » autres maintiennent que (Sisyphé fut con- » damné à rouler sa pierre aux enfers) pour avoir » déloyalement trompé les démons souterrains, » disant qu'après sa mort il descendit aux enfers, » & fit là bas un tour de son métier à Pluton. » Comme il étoit en l'article de la mort, il com- » manda à sa femme de jeter son corps em- » la place sans sépulture. Ce qu'elle ayant fait » il demanda permission à Pluton d'aller châtier » sa femme qui tenoit si peu compte de lui, pro- » mettant de retourner en bref. Mais lui étant » sa requête accordée sous cette condition, com- » me il eut derechef goûté l'air de ce monde, » il ne voulut plus retourner en l'autre, jusqu'à

414 LES ACHARNIENS,

» un Poëte Tragique *, mais extraor-
 » dinaire & irrégulier dans les imagina-
 » tions dépourvues du jugement. Il vivoit
 » au terrible, & ne laissoit pas de s'at-
 » tirer quelquefois des applaudisse-
 » mens ». Il avoit une grande & noire
 chevelure qu'Aristophane appelle perru-
 que ou casque d'enfer, par allusion à
 un proverbe fait au sujet de ceux qui
 se rendoient invisibles par enchante-
 ment.

Afin d'exécuter son projet de gueu-
 serie, le bourgeois d'Acharne frappe à
 la porte d'Euripide. Le valet Cephiso-
 phon ouvre. Euripide est-il ici, dit le
 Bourgeois? Il y est & n'y est pas **.
 répond le valet. Il s'explique : c'est que
 le corps d'Euripide y est; à l'égard de
 son esprit, il bat la campagne pour
 recueillir de petits vers. On appelle Eu-

» tant que Mercure l'empoignant au collet, l'y
 » ramena, mettant en exécution ledit Arrêt des
 » Dieux contre lui. D'autres veulent encore que
 » ce soit pour avoir pris à force sa nièce Tyrro ».
Trad. de JEAN DE MONTLYARD 1607.

* SUIDAS.

** Ce mot paroît une parodie de quelques ré-
 ponses ambiguës de ce goût qu'on trouve dans
 EURIPIDE, comme quand il fait dire au sujet
 d'Alceste, *elle vit & ne vit plus*. III. Vol. *Alceste*
 Act. I. S. IV.

ripide. Il se fait tirer l'oreille. Enfin il arrive; & Dicæopolis avec cet air guoguenard que prend volontiers Aristophane au sujet d'Euripide, demande par charité à ce Poëte quelque'un de ses lambeaux tragiques dont il a coutume de revêtir ses personnages. Car enfin, dit-il, il me faut faire à ce peuple un long discours qui étant mal dit me procure- roit la mort.

Euripide lui propose plusieurs de ses diverses Tragédies. Mais l'autre répond toujours, Ce n'est pas cela: il y en a une dont le Héros est encore plus déplorable. On nomme enfin Téléphe. Justement, dit le Bourgeois, ce sont ses haillons que je demande. Hola quelque'un, dit Euripide, qu'on m'ap- porte les habits déchirés de Téléphe; on les trouvera sur ceux de Thyeste, & parmi ceux d'Ino.

On les apporte; & Dicæopolis s'en revêt en disant quelques plaisanteries de même goût; par exemple qu'il lui faut dans cette conjoncture paroître gueux, & non pas l'être, être riche aux yeux des spectateurs, & pauvre en apparence pour amuser de vaines paroles les fots Acharniens.

* Tragédies perduës.

Devenu gueux il importune de plus en plus Euripide par ses demandes toutes comiques dans le même genre , jusqu'à lui demander un paquet de ces herbes que vendoit sa mere. C'est un reproche qu'Aristophane fait souvent à Euripide , que celui d'être fils d'une vendeuse de légumes. Que la chose soit vraie ou fausse , la discussion en est peu utile , & encore moins aisée. Tout cela étoit extrêmement malin pour le tems. Euripide indigné fait fermer la porte au nez de Dicæopolis. Celui-ci métamorphosé en Téléphe en prend toutes les manieres & tous les gestes. Il rappelle son courage , & avec la permission qu'il obtient d'une partie du Chœur , il commence sa harangue , ou plutôt la parodie de la belle Scene de Téléphe. On jugera de ces parodies de pièces perduës par celles qu'on verra de quelques Tragédies que nous avons.

Voici le fonds de la harangue , où il faut supposer ce sel de parodie. Dicæopolis prie les Athéniens de ne pas trouver mauvais qu'il ose parler d'affaires d'Etat , quoique gueux , puisqu'il fait une Tragédie , & que la Tragédie a pour objet ce qui est juste. Il ajoute que Cléon ne se plaindra plus qu'il parle

mal de la République en présence des étrangers * Tel est l'exorde. Il déclare ensuite qu'il hait les Lacédémoniens :
 » Mais après tout, dit-il, pourquoi les
 » accuser de la perte de nos vignes ?
 » Au moins je ne parle point d'Athènes ;
 » songez, dis-je, Messieurs, que je ne
 » parle point de l'Etat. Mais quelques
 » hommes perdus, diffamés, sans foi,
 » sans loi, sans naissance, calomnient
 » les Mégariens. Tout devint Mégarien
 » à leurs yeux. L'on n'apportoit rien
 » au marché qui ne le fût, & qu'on ne
 » confisquât sur ce pied-là. C'étoit peu.
 » Nos jeunes étourdis dans l'ivresse vont
 » à Mégare, & enlèvent Simætha. Les
 » Mégariens pour s'en venger dérobent
 » deux courtisanes d'Aspasie. Voilà la
 » source de la guerre qui inonde la Grèce.
 » Trois courtisanes ! Voilà la cause des
 » emportemens de Périclès. Voilà pour-
 » quoi il a tant éclaté, tant foudroyé
 » ** dans le Sénat, & brouillé enfin
 » la Grèce-entière. Voilà le principe de

* Il s'en suit donc des paroles mêmes d'ARISTOPHANE, que cette Comédie parut aux fêtes de Bacchus sur la fin de l'automne, lorsque les étrangers n'étoient plus à Athènes.

** Ce passage est cité par CICERON, pour faire voir le caractère de l'éloquence de Périclès.

„ cet Edit fatal qui interdisoit aux Mé-
 „ gariens la terre & la mer. Ceux-ci con-
 „ traints par une cruelle nécessité, prient
 „ les Lacédémoniens de solliciter pour
 „ eux la rescision d'un si funeste decret
 „ porté pour un sujet si frivole. Nous
 „ n'écoutons ni les prieres ni les sou-
 „ missions. De là les fureurs de la guerre
 „ & le bruit des armes. Il ne falloit pas
 „ cela, dira-t'on. Dites donc ce qu'il
 „ falloit faire „ ? C'est-à-dire comment
 se devoient comporter les Lacédémoniens.
 Dicæopolis en effet apporte aux Athéniens
 un exemple comique, mais qui ne souffre pas
 de réponse. „ Si
 „ quelque Lacédémonien eût enlevé un
 „ chien à ceux de Seriphe * la moindre
 „ de vos Isles, & qu'on vînt vous de-
 „ mander justice, ne vous verroit-on pas
 „ aussi-tôt en mouvement pour équiper
 „ trente vaisseaux afin de venger cette in-
 „ jure ? &c „.

Le Chœur se partage en deux bandes, dont l'une blâme & l'autre approuve l'Orateur. L'une trouve qu'il dit la vérité, l'autre prétend qu'il ne faut pas la dire. Grand bruit de part & d'autre.

* Seriphe, petite Isle de la mer Egée, une des Cyclades, rocher pelé, & presque désert du tems d'ARISTOPHANE.

La discorde qui s'en mêle fait qu'on appelle à grands cris Lamachus au secours.

Il vole sur le champ à ce cri de guerre. Il fait l'empressé comme s'il s'agissoit d'une surprise de l'ennemi, ou d'une sédition fort sérieuse. On lui défère un gueux qui parle avec audace des affaires d'Etat, & calomnie la République. Dicæopolis fait beaucoup de soumissions railleuses au grand Lamachus pour obtenir un moment d'audience. Il contrefait l'effrayé à la vuë de l'armure, des plumes, & des aigrettes du terrible guerrier. Ainsi l'appelle-t-il en tremblant pour le rendre ridicule au suprême degré. C'est, si je ne me trompe, une imitation burlesque de l'adieu d'Hector à Andromaque, qui est un des plus beaux endroits d'Homere. Car Hector en disant à son épouse un adieu qui fut le dernier, remarqua que l'enfant Astyanax qu'elle tenoit entre ses bras eut peur du casque chargé d'aigrettes que portoit son pere; & il est dit qu'Hector le mit bas. Dicæopolis tout saisi d'effroi prie Lamachus d'en faire de même. Le Général qui sent la raillerie veut se fâcher. Mais le prétendu gueux quitte son personnage, redevient lui-même, fait le fâché

à son tour, & muni de ses Traités comme d'un bouclier, il fait face à son adversaire. Il lui reproche assez nettement d'avoir été fait Général plutôt par la voye de l'argent, que par celle du mérite. Il lui insulte sur sa jeunesse & son oisiveté, tandis qu'il profite (comme beaucoup d'autres qu'il insinüe) des récompenses dûes aux services & à la valeur. O République, s'écrie Lamachus, doit-on supporter ces outrages ! Non, répond Dicæopolis, on ne devroit pas les souffrir, si tu n'étois pas au service de la République.

Le premier jure une guerre éternelle aux Péloponnésiens ; & l'autre en vertu de ses Traités leur permet à tous le commerce avec Athènes, excepté en faveur de Lamachus. Tous deux s'étant retirés, le Chœur fait un de ces intermèdes satyriques *, que j'appellerai discours aux spectateurs.

On y parle en faveur & au nom du Poëte. Par la bouche du cœur il se lave des calomnies que ses ennemis ont lancées contre lui ; il se justifie en particulier sur l'accusation d'avoir maltraité le Peuple & l'Etat dans ses Comé-

* Parabasis.

dies *. Il prétend, au contraire mériter de grandes récompenses pour avoir tâché de détromper les Athéniens au sujet des vaines promesses des nations étrangères. Mais il se justifie avec hauteur & avec dérision. Plus cynique & non moins hardi que Démosthène, il traite ses citoyens d'enfans, & de duppes. Il leur reproche leur imbécillité à se laisser séduire par les fades louanges des étrangers, qui se récrient sur la beauté d'Athènes, & qui ne font rien pour elle; tandis que lui Aristophane a seul osé leur dire la vérité en plein Théâtre au péril de sa vie. Il ajoute qu'à ce seul titre de veridique censeur, il est devenu l'objet de la curiosité de tous les Alliés & tributaires d'Athènes. » Que même sa gloire a été si loin que le Roi de Perse interrogeant un jour les Ambassadeurs de Lacédémone après leur avoir demandé quels Peuples de la Grèce avoient le plus de forces sur mer, les questionna ensuite sur Aristophane & sur les sujets ordinaires de ses traits satyriques ajoutant que ses conseils tendoient au bien, & que si les Athé-

* Dans celles que nous n'avons plus, sur tout dans les Babyloniens. La première de toutes étoit intitulée *les Dattaliens*.

412 LES ACHARNIENS,

» niens les suivoient, ils seroient les
 » maîtres de la Grèce. C'est pour cela,
 » (continuë-t-on) que les Lacédémoniens
 » demandent qu'on leur rende
 » Egine pour préliminaire de la paix,
 » non qu'ils se soucient beaucoup de
 » ce port, mais afin de nuire à ce Poë-
 » te * ». Du reste le Chœur demande
 aux spectateurs qu'on laisse faire Aristophane,
 qu'il n'a en vuë que le bien public,
 & qu'il le procurera de toutes ses
 forces, non par des adulations basses,
 & par des souplesses artificieuses; mais
 par de salutaires avis. Il défie Cléon.
 Qu'en auroit-il à craindre, ayant pour
 lui la droiture & l'équité, assuré d'ail-
 leurs qu'il ne sera jamais reprehensible
 de lâcheté en fait de bien public, com-
 me l'a été son ennemi? Il n'y a certai-
 nement plus de République où l'on ose
 parler sur ce ton, & dans une Comédie,
 aux premières personnes de l'Etat, & à
 la République assemblée.

Je me suis étendu sur ce point, parce
 qu'il jette un grand jour sur les inimi-
 tiés personnelles entre Aristophane &
 Cleon, sur la réputation du Poëte, &

* Il falloit qu'ARISTOPHANE eût du bien dans
 Egine. Aussi Cléon l'avoit-il accusé d'être Egi-
 nette. *Voyez le Discours préliminaire.*

sur le caractère de la vieille Comédie. Il seroit à souhaiter que nous eussions de même la clef de quantité d'autres particularités, surtout de l'inimitié d'Aristophane & d'Euripide. L'Acte finit par une reprimande du Chœur qui reproche à la République la préférence qu'elle donne aux jeunes citoyens sur les anciens dans le gouvernement de l'Etat, & le commandement des armées. Cela regarde en partie Lamachus. Il étoit jeune, & il n'avoit pas encore fait parler en sa faveur les belles actions qu'il fit depuis, & qui obligerent Aristophane de lui rendre justice.

A C T E III.

Tout le reste de cette pièce n'est ni long, ni curieux, & demande moins de discussion. Dicæopolis revient, & marque sur le Théâtre le marché où il permet aux Péloponnésiens, aux Mégariens, & aux Béotiens de venir faire le négoce pour lui à l'exclusion de Lamachus, comme il le lui avoit déclaré. Il ordonne de tout, comme s'il étoit le maître absolu en vertu de son Traité avec Lacédémone.

Le marché ouvert, un Mégarien affa-

424. LES ACHARNIENS,
mé, à cause du commerce interrompu
par la guerre, vient apporter des mar-
chandises. Ce sont les enfans qu'il instruit
à contrefaire le cri des porcs pour les
vendre: Scène du plus bas comique. Un
délateur survient, & crie *haro* pour avoir
sa part de la confiscation. Dicaëopolis le
confond: Autre Scène mieux entendue,
pour faire conclure que la paix faite, il
n'y aura plus de Cléonyme, plus d'Hy-
perbolus, ni d'autres pareils fripons qui
sont tous nommés par leur nom, tou-
jours prêts à déferer leurs citoyens, & à
s'enrichir par les délations.

A C T E IV,

Un Béotien riche & chargé de quan-
tité de denrées, Herbes, poissons, gi-
bier de toute espee arrive à son tour
au marché. Un autre délateur accourt.
On le baffouë. Le valet de Lamachus
vient de la part de son maître pour faire
quelque achat. On le congédie impitoya-
blement. Le Chœur commence à voir les
grands biens que produit la paix, & à la
souhaiter. Un Hérault annonce cette paix
à toute la famille de Dicaëopolis, & l'ex-
horte à la célébrer par une fête. Un mi-
serable Laboureur qui a perdu ses bœufs.

veut y prendre part; & un nouveau marié vient offrir des présens à Dicæopolis pour participer, s'il est possible, à son bonheur. Mais ce bonheur incommunicable est réservé à Dicæopolis qui seul a sçu connoître le prix de la paix, & se la procurer. Deux courriers arrivent: l'un demande Lamachus, & lui dit, qu'il faut courir aux armes contre les Béotiens; l'autre invite Dicæopolis à un festin. Cela fait un contraste ridicule. Car Lamachus va malgré lui à la guerre, & le Villageois vole au festin après bien des railleries sur Lamachus, & une antithèse soutenue de termes de guerre & de cuisine.

A C T E V.

On annonce comiquement que Lamachus est blessé, & qu'on le ramene avec les fuyards. Il paroît lui-même déplorant son destin, & il sert de jouet à Dicæopolis qui a bien dîné.

Ceux qui connoissent Aristophane m'excuseront gré de ma brieveté sur les derniers Actes de cette Comédie. Il y en a d'entieres, sur lesquelles il sera difficile & peu nécessaire de s'arrêter davantage.



LES CHEVALIERS,

COMEDIE D'ARISTOPHANE.

*Cette Comédie fut jouée la 7^e. année de la guerre du Péloponnèse, aux fêtes de Bacchus Lenéen, la 4^e. année de la 88^e. Olympiade, sous l'Archonte Strato-clès *.*

PLU-
TAR.
dans S.
lon, trad.
d'A-
MYOT.

„ S O L O N voulant (dit Plutarque)
„ que les offices & magistratures de-
„ meurassent entre les mains des riches
„ citoïens comme ils étoient, & au de-
„ meurant mêler l'autorité du gouver-
„ nement ; de sorte que le menu peuple
„ en eût sa part, ce qu'il n'avoit pas
„ auparavant, il fit une générale esti-
„ mation des biens de chaque particu-
„ lier citoïen : & de ceux qui se trou-
„ verent avoir du revenu annuel, jus-
„ qu'à la quantité de cinq cens minots
„ & au dessus, tant en grains qu'en
„ fruits liquides, il en fit le premier
„ ordre, & les appella *Pentacosiomedi-*

* La preuve est tirée d'une préface Grecque,
& des paroles du Poète qu'on citera.

» *nes*, * c'est-à-dire, ayant cinq cens mi-
 » nots de revenu : & ceux qui en avoient
 » trois cens, & pouvoient entretenir un
 » cheval de service, il les mit au second
 » rang & les appella *Chevaliers*. Ceux qui
 » n'en avoient que deux cens furent mis
 » au troisiéme rang, & appelés *Zeugites*.
 » Tous les autres au-dessous s'appel-
 » loient *Thetes*, comme qui diroit mer-
 » cenaires ou manœuvres vivans de leurs
 » bras, auxquels il ne permit tenir ni
 » exercer aucun office public; & ne
 » jouïssent du droit de bourgeoisie,
 » sinon en tant qu'ils avoient droit aux
 » élections, aux assemblées de ville, &
 » aux jugemens esquels le peuple jugeoit
 » souverainement ».

Le titre de cette pièce étant ainsi con-
 nu, il sera aisé de voir qu'elle n'est qu'une
 violente satire de Cléon Trésorier &
 Général d'armée. Une haine particuliere,
 autant que l'amour du bien public, pouf-
 fa Aristophane à se déchaîner si furieu-
 sement contre un homme si puissant.
 Cléon avoit accusé le Poëte d'un crime
 grave, comme nous l'avons dit, & il
 lui avoit disputé son droit de bourgeoi-
 sie. Voilà la cause secrete du dechai-
 nement. Du reste, Cléon étoit d'une

Voyez la
 Comédie
 précédem-
 te.

* *Medimnus*, mesure Attique.

insolence extrême. Nul Auteur n'en dit du bien. Fils de corroyeur & corroyeur lui-même il s'étoit élevé par la brigade, & apparemment par une sorte de mérite, tel qu'il le falloit pour réussir dans une République. Il avoit une voix terrible & imposante, avec un art merveilleux de gagner le peuple, & de le mettre dans ses intérêts. Enflé d'un succès extraordinaire que lui procura la fortune plutôt que la bravoure, il devint presque le maître de l'Etat, & ce fut lorsqu'il étoit au comble de sa gloire qu'Aristophane osa l'attaquer, non plus indirectement, mais en le produisant lui même sur le Théâtre. On reproche à Cléon le pécumat, de l'ardeur à s'attirer des présens, de l'adresse à séduire le peuple, & le vol d'une belle action qui n'étoit pas à lui. Voici l'occasion qui l'éleva à un si haut degré de pouvoir.

THU-
CYD. l. 4. Pyle, petite ville du Péloponnèse, située sur le bord de la mer vis-à-vis l'Isle Sphaëterie, & dans le territoire de Coryphasion, avoit été abandonnée & dénuée de garnison, ainsi que plusieurs autres, durant le cours de la guerre. Démosthène qui y aborda avec deux flottes engagea, quoiqu'avec peine, Eu-

rymedon & Sophocle à la fortifier & à
 s'en faire une place d'armes, d'où l'on
 pourroit aisément infester les Lacédé-
 moniens, qui n'en étoient éloignés que
 d'environ quatre cens stades. Ce projet ^{soit} s'exécuta; & il étoit en effet si impor-
 tant, que les Lacédémoniens firent tous
 leurs efforts pour reprendre Pyle. Elle
 devint même l'objet principal d'Athè-
 nes & de Lacédémone jusqu'à la fin de
 la guerre. Les Lacédémoniens ne man-
 querent pas de l'assiéger, & pour en
 venir plus aisément à bout, ils jetterent
 des troupes dans la petite Isle voisine;
 mais comme les flottes agissoient de part
 & d'autre, les troupes de l'Isle se trou-
 verent interceptées, & manquerent bien-
 tôt de tout. Les Athéniens de leur côté
 ne souffroient pas moins dans Pyle; de
 sorte qu'eux & les ennemis étoient éga-
 lement assiégeans & assiégés, les premiers
 dans la ville, & les seconds dans l'Isle,
 victimes les uns & les autres de leur opi-
 niâtreté. Cependant les Lacédémoniens
 envoyèrent des Députés à Athènes pour
 demander une composition honorable,
 afin de tirer leurs troupes de Sphaëterie.
 Leurs demandes étoient justes, & même
 soumises. Leur harangue chez Thucy-
 dide en fait foi. Mais Cléon s'opposa

vivement à tout accord avec les Lacédémoniens, jusqu'à maltraiter de paroles leurs Ambassadeurs. Démosthène à son tour se voyant dépourvu de vivres & de secours, envoya son collègue Nicias à Athènes pour engager la République à secourir l'armée ou à entrer en négociation avec les ennemis. Le peuple d'Athènes irrité de ce mauvais succès, commença à s'en prendre à Cléon; mais Cléon pour se tirer d'intrigue, rejettoit la faute sur l'incapacité où la lenteur des deux Généraux; & il se vantoit publiquement de prendre l'Isle en vingt jours, si on le faisoit Général. Nicias le prend au mot. Cléon croit que c'est une feinte, & ne recule point; mais voyant que Nicias songeoit tout de bon à abdiquer le commandement, il commence à faire naître difficultés sur difficultés, pour faire oublier ce qu'il avoit témérairement avancé. On n'en fut point dupe; & ce qui est surprenant, on le fit Général malgré lui, avec ordre de partir pour le siège. Il fut plus heureux qu'il n'avoit été prudent: car comme il étoit en chemin, Demosthène brûla un petit bois de l'Isle qui incommodoit fort ses troupes; & par-là, la prise de Sphacterie lui devint si facile, qu'il n'é-

toit plus besoin de secours. Cléon arrive, se joint à lui, & tous deux contraignent les soldats qui étoient dans l'Isle à se rendre. On les emmena à Athènes dans un triste état. Cléon revenu triomphant, contre l'attente publique, devient plus que jamais l'idole du peuple qui lui attribue cet exploit, & le regarde comme le plus grand Capitaine de son siècle. C'est ce qui le rendit extrêmement odieux aux principaux Athéniens, sur tout aux Chevaliers, qui le haïssoient déjà à cause de sa basse naissance, & de ses emplois obtenus à leur préjudice. Aristophane pour démasquer cet homme vil, eut la hardiesse d'en faire un sujet de Comédie, sans redouter son crédit. Mais il fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon; & il monta sur le Théâtre pour la première fois, aucun des Comédiens n'ayant osé faire ce personnage, ni s'exposer à la vengeance d'un homme si redouté. Il se barbouilla le visage de lie faite de masque, n'ayant trouvé aucun ouvrier assez hardi pour faire un masque ressemblant à Cléon, comme on en faisoit pour ceux qu'on vouloit jouer en public.

Deux choses empêchent qu'on ne puisse prendre aujourd'hui à cette pièce tout

le plaisir qu'elle fit aux Athéniens, à sçavoir une infinité de traits personnels sur un homme qui ne nous intéresse pas, & un style composé d'énigmes & d'anecdotes, dont il n'est pas toujours aisé de trouver le vrai sens. Nous tâcherons de ne rien omettre d'essentiel par rapport au but principal.

A C T E I.

Demosthène & Nicias vêtus en esclaves, ouvrent la scène. Le premier crie de toute sa force, comme s'il venoit d'être battu. Il envoie au Tartare cet homme nouveau, ce maudit Paphlagonien * qui s'est introduit depuis peu dans la maison, & qui roue de coups les esclaves. Allégorie ingénieuse : car la maison c'est Athènes, le Paphlagonien c'est Cléon, non qu'il fût de Paphlagonie, mais par allusion ** à sa voix rauque & semblable au bruit des flots. Les esclaves sont les premiers de la République ; tels que Demosthène & Nicias, aussi-bien que la République même. Le maître de la

* Paphlagonie, Région de l'Asie mineure, dont LUCIEN dit que les habitans étoient superstitieux & bêtes.

** *παφλάζω, servus.*

maison, c'est le peuple. Cette satire est autant contre le peuple & l'Etat, que contre Cléon.

On voit que le reproche de Plutarque tombe de lui-même, quand il blâme Aristophane d'avoir fait parler des Orateurs en esclaves, sans garder la bienséance des caractères. Dans le tour allégorique qu'il a pris de représenter ces grands hommes, & les meilleures têtes de l'Etat, comme des esclaves d'un vieillard capricieux maltraités par un homme vil, pouvoit il mieux garder la décence des caractères, qu'en les faisant parler en véritables esclaves? Il est vrai qu'il outre beaucoup; mais il ne force le pinceau que pour jetter plus de ridicule sur eux, sur Cléon, sur les Magistrats, sur le Peuple, & sur tout le Gouvernement.

Nicias peste aussi de son côté contre le nouveau venu, & il invite son ami & son compagnon d'armes, à faire avec lui une lamentation, qui devient risible par la parodie d'un air digne du Musicien Olympus*. Demosthène est d'avis de lais-

* Olympus étoit un ancien joueur de flûte, instruit (disoit la fable) par Marsias. Le Poète parodie quelque air connu, & en général les Poètes Tragiques, qui faisoient quelquefois pleurer leurs Chœurs en Musique.

434 LES CHEVALIERS;

fer les pleurs, & de songer aux moyens de se délivrer. Il se fait entr'eux un combat à qui prononcera le grand mot, le mot décisif. Nicias cherche à le dire à la façon d'Euripide, à dire & ne dire pas, à parler d'une manière couverte & intelligible. Aristophane fait allusion à la manière adroite & embarrassée dont Phédre découvre à sa confidente son amour pour Hippolyte.

RACINE
après EU-
RIPIDE.

Tu connois ce fils de l'Amazone;

Ce Prince si long - tems par moi - même oppri-
mé.

Æ N O N E.

Hippolyte, grands Dieux !

P H E D R E.

C'est toi qui l'as nommé.

Voilà précisément la scène & l'endroit que raille Aristophane dans Euripide. On peut juger sur ce seul trait s'il est croyable, quand il raille ce Poëte. Il nous le peint par tout comme un homme très-rusé. Peut-être en étoit-il quelque chose: mais on ne croira pas aisément sur la foi d'un ennemi envenimé, qu'Euripide fût un homme dangereux, & encore moins que ce fût un Poëte médiocre. Athènes n'étoit pas dupe de ces Parodies Comiques.

Le grand mot qu'aucun des deux Orateurs n'oseroit dire, comme Phedre n'osoit nommer Hippolyte, c'est le mot *fuyons chez les Lacédémoniens* *. L'un portant l'autre le disent enfin sans le dire, & cela en joignant les syllables qu'ils séparoiént : c'est un jeu de mots & de Théâtre. La fuite chez les ennemis étoit une fâcheuse ressource où les Athéniens réduisoient souvent leurs plus grands hommes, par la crainte de l'ostracisme ou de quelque chose de pis. Sans compter Miltiade, Themistocle & tant d'autres, Alcibiade étant à la celebre expédition de Sicile, & se voyant rappelé pour répondre à ceux qui l'accusoient d'impieté, jugea à propos d'user de cette recette. Nous aurons sujet d'en parler dans la suite.

Retenu par la crainte, Nicias veut prendre le parti de se réfugier aux autels des Dieux. „ Quels Dieux, dit „ Demosthène ; en tenez-vous ? Oïïi, „ répond Nicias ; car ils me persécutent si injustement, qu'il me faut bien „ croire qu'il y en a „. Ce mot impie est allegué pour faire soupçonner l'un & l'autre d'impieté. Cette accu-

* *Μολῶσαι* fuir, *ἀπομολῶσαι* s'enfuir chez les ennemis.

DIOG.
LAERT.
l. 6. Sec.
42. & l.
11. Sec.
103.

sation se trouve souvent dans Aristophane. Au reste c'est à peu près la réponse que fit Diogene à un Apoticaire, & Théodore le Philosophe à un autre, étant interrogés, s'ils croyoient aux Dieux. „ Sans doute (disoient-ils chacun à celui qui leur faisoit la question) „ puisque je vous crois leur ennemi „. Demosthène & Nicias s'avisent enfin d'exposer la chose aux Spectateurs, à condition qu'ils applaudiront.

Demosthène fait l'exposé par une énigme dont voici le sens. „ Nous avons „ un maître dur *, mangeur de fèves, „ homme colere & emporté, *Pycnitien* **, „ de nation, vieillard difficile & sourd. „ Il y a quelque tems qu'il s'est avisé „ d'acheter un esclave Paphlagonien, „ corroyeur, homme intrigant & dé- „ lateur fieffé. Ce fripon connoissant „ bien son vieillard s'est étudié à le „ flater, à le gagner, & à le séduire par „ ses insinuations. Peuple d'Athènes,

* Il désigne le peuple & les Magistrats. Ils pressioient des fèves entre leurs dents, pour ne pas dormir à l'audience ; & les guerriers prenoient de l'ail ; c'est pourquoi ARISTOPHANE les appelle souvent mangeurs d'ail.

** Du terme *Pnyx* ; lieu de l'assemblée du peuple.

„ lui disoit-il, reposez-vous après les
 „ jugemens, bûvez, mangez, prenez ce
 „ qu'on donne aux assemblées *: Vou-
 „ lez-vous souper chez moi ? Et sem-
 „ blables impertinences. Par ce moyen
 „ il s'est infinué dans les bonnes grâces
 „ du vieillard, & nous a pillés tous.
 „ Par exemple il m'a escamoté mon
 „ gâteau de Pyle **. Il a toujours le
 „ foïet *** de cuir en main pour frap-
 „ per, & pour empêcher les Orateurs
 „ d'approcher du vieillard. Celui-ci ra-
 „ dote, & dit des Oracles. Alors le
 „ Paphlagonien l'obsède, nous calomnie,
 „ nous menace, & tire de nous des
 „ présens, en criant, voyez comme j'ai
 „ traité Hylas. Si vous ne donnez, vous
 „ mourrez dès ce jour. Que faire ? Il faut
 „ donner ».

Demosthène après ces mots revient
 à Nicias, & lui demande quelle sera leur

* C'étoient trois oboles, ou une demi
 dragme. Nous aurons souvent lieu d'en parler.
 Cléon établit qu'on donneroit trois oboles à
 chacun des six mille Juges au lieu de deux
 qu'on donnoit auparavant. Le Triobole valoit
 cinq sols de notre monoye.

** Allusion à la victoire de Pyle dont Cléon
 eut tout l'honneur, quoique Démosthène eût
 tout disposé.

*** Allusion au métier du pere de Cléon.

438 LES CHEVALIERS;
ressource. » La fuite, dit celui-ci; mais
» répond l'autre, le Paphlagonien s'en
» appercevra: car il a l'œil à tout.
» Il a un pied à Pyle, & l'autre au
» Barreau;

* Ses deux mains sont au païs d'Etolie

Et son esprit est en la Clopidie **.

pour dire qu'il ne songe qu'à voler. » Il
» faut donc mourir, dit Nicias; mou-
» rons au moins en braves gens. Com-
» ment, reprend Demosthène? Prenons,
» dit l'autre, du sang de taureau. Est-
» il rien de plus désirable que le sort
» de Thémistocle »? C'est que le bruit
populaire étoit que Thémistocle avoit
pris pour s'empoisonner du sang de tau-
reau. Demosthène avouë qu'il aime
mieux boire du vin, pour bien déli-
berer sur le parti qu'ils prendront. Cet
Orateur aimoit à boire, puisqu'on le
pince à ce sujet. Il vante ici beaucoup
la puissance du vin dans les conjonctures
délicates de la vie, & il engage Nicias
à aller voler une bouteille. Il ne faut

* AMYOT Trad. de PLUTARQUE, Traité de
la Curiosité.

** Clopidie, comme si c'étoit un païs. Jeu
de mots sur le terme κλίπειν voler.

pas oublier qu'ils agissent l'un & l'autre en esclaves, & que tout cela est allégorique & rempli d'allusions qui nous font échappées. Si on les retrouvoit toutes, peut-être blâmeroit-on moins Aristophane.

Nicias revient avec la bouteille fort content d'avoir trouvé le Paphlagonien dans un sommeil d'ivresse, après s'être gorgé de confiscations & couché sur un cuir. Ce cuir revient toujours pour confondre Cléon sur sa naissance. Demosthène boit avidement en vrai esclave; & le premier conseil que lui dicte Bacchus, c'est d'engager Nicias à voler les Oracles qui sont entre les mains du Paphlagonien. On les dérobe, & on les lit. C'est une autre énigme un peu moins claire pour nous qu'elle ne l'étoit pour les Athéniens. L'Oracle dit, » D'abord » un vendeur de toile gouvernera l'Etat; » (c'est Eucrates) * puis un vendeur » de moutons, (c'est Lyficles) un plus » méchant lui succédera, & ce successeur » sera le vendeur de cuir, le Paphlagonien, le broüillon, l'homme vorace » & à voix bruyante, en un mot Cléon. » Car il est écrit dans les Destins que

* Eucrates, Lyficles, & Cléon successivement Questeurs ou Trésoriers.

„ tous les vendeurs se succéderont. Mais
 „ qui pourra supplanter le corroyeur
 „ qui a supplanté le boucher „ ? De-
 mosthène dit en lisant toujours, que ce
 sera un vendeur de chair cuite ou de
 boudins. Peut-on rien imaginer de plus
 cruel contre une République telle qu'A-
 thènes.

Nicias & son ami s'empres-
 sent l'heureux libérateur prédit par
 l'Oracle ; & il se présente justement à
 eux un homme de cette espèce * nommé
Agoracritus qu'ils prient de sauver la Ré-
 publique. L'on croit que ce personnage
 représentoit allégoriquement Hyperbo-
 lus, homme vil dont nous avons déjà
 parlé. Cette fiction, toute basse qu'elle
 nous paroît, n'en étoit que plus causti-
 que contre les Athéniens qui faisoient
 quelquefois entrer dans le Gouvernement
 des gens très-méprisables.

„ O l'heureux homme, (s'écrient les
 „ deux Orateurs, à la vûë d'Agoracrite)
 „ vous n'êtes rien aujourd'hui, & demain
 „ vous ferez tout „ **. Le bon de l'affaire
 c'est que ce manant auquel ils s'adressent

* C'étoit un vendeur de chair cuite avec sa
 boutique portative.

** Ce mot étoit plaisant, parce qu'il étoit vrai
 dans un état aussi capricieux que celui d'Athènes.

paroît avec une table remplie de viandes cuites ; & qu'au lieu de lui parler de la marchandise, les deux Orateurs l'abordent & le saluent respectueusement comme le chef & l'ange tutelaire de la République. Celui ci aussi surpris que *l'homme aux fagots* de Moliere qu'on fait Medecin malgré lui, les regarde l'un après l'autre.

» Voyez-vous, continuë Demosthène,
 » tout ce Peuple nombreux ; vous en ferez
 » le maître, & l'arbitre souverain. Vous
 » maltraiterez & emprisonnerez, même
 » les Généraux d'armée. Montez sur
 » votre table & regardez ces Isles, ces
 » ports, ces vaisseaux, ces marchés. Jetez un regard à droite sur la Carie, & un autre à gauche sur Chalcédoine *
 » vous pourrez vendre tout cela. L'Orateur l'a déclaré ».

Cet homme étonné de tous les honneurs qu'on lui rend ne sçauroit concevoir qu'en étant qu'un misérable il puisse devenir un si grand homme.

* La Carie & Chalcédoine étoient aux deux extrémités, l'une au midi, l'autre au nord d'Athènes dont elles étoient tributaires. Ainsi Agoracrite ne pouvoit les regarder ensemble sans se divariquer la vûe, comme il le dit plaisamment. La Carie & Chalcédoine sont aux deux extrémités de l'Asie, ayant entr'elles toute la mer Egée, l'Hellepont, & la Propontide.

„ Bon, lui replique t'on, c'est à cause de
 „ cela même ». Il a beau dire qu'il sçait
 à peine lire, qu'il est indigne en toutes
 manieres d'un si grand honneur ; on lui
 persuade que ce sont là justement les
 qualités qu'il faut pour gouverner dans
 le tems présent. On lui lit l'Oracle énig-
 matique & burlesque qui le regarde,
 à sçavoir que le Milan Paphlagonien,
 c'est-à-dire le voleur Cléon sera dompté
 par le Dragon, c'est-à-dire par l'an-
 douille, ou plutôt par le faiseur d'an-
 douilles.

Agoracrite a de la peine à revenir de
 son étonnement, tant il se croit peu né
 pour gouverner. „ Pauvre homme, lui
 „ dit Demosthène ; tu n'auras qu'à faire
 „ ton métier. Rien de plus facile. Il n'y
 „ a qu'à user d'enveloppes *, tout
 „ broüiller, attirer le peuple par des ca-
 „ resses de cuisine, & le dupper. Voilà
 „ ce que tu fais. Tu as outre cela d'au-
 „ tres excellentes qualités pour le peu-
 „ ple, la voix forte, l'éloquence impu-
 „ dente, le génie malin, & la charlatanerie
 „ du marché. Crois-moi, tu vaux trop,
 „ & tu as tout ce qu'il faut pour le

* Allusion au métier de cet homme comparé
 à la maniere dont Cléon en ufoit dans le Gou-
 vernement.

„gouvernement „. On l'exhorte à attaquer le Paphlagonien ; entreprise hardie. Il en sent tout le poids, & il demande qui le secondera. Les riches ? Ils respectent Cléon. Les pauvres ? Ils le craignent. Demosthène lui promet l'assistance des Chevaliers ennemis jurés de Cléon, celle des spectateurs, la sienne, & celle des Dieux. Il l'exhorte plaisamment à ne rien craindre. „ Car, dit-il, ce n'est „ pas Cléon lui-même qui paroîtra ; puis- „ qu'aucun artisan n'a osé faire son masque. Mais on le reconnoîtra si bien „ qu'on croira le voir lui-même „. Nicias avertit aussi-tôt par un cri effrayant, que le Paphlagonien s'est reveillé, & qu'il va paroître. L'on ne sçauroit certainement mieux préparer l'arrivée d'un scélerat sur le Théâtre ; que le fait ici Aristophane depuis la première Scène. Moliere l'a peut-être imité dans l'artifice qu'il a employé à préparer ainsi les spectateurs à son Tartuffe, qui ne se montre qu'après avoir été ébauché par autant de coups de pinceau que Cléon. On ne peut nier du moins que Moliere n'ait pris d'Aristophane l'idée & les traits du Médecin malgré lui. On le reconnoît dans Agoracrite qui malgré lui devient un grand homme d'Etat.

Cléon paroît en reprimandant d'une voix terrible les deux esclaves. Il semble leur reprocher obscurément de solliciter ceux des Chalcis à la révolte. Les Chalcidiens se révolterent en effet un ou deux ans après *. Ce soupçon que jette Aristophane sur Demosthène & Nicias est bien odieux , & montre bien la liberté de l'ancienne Comédie. Demosthène de son côté appelle à grands cris Agoracrite qui s'enfuit en tremblant. A son défaut l'Orateur appelle au secours les Chevaliers qui viennent en Chœur. Il les arrange comme s'il s'agissoit de livrer bataille **. Le Chœur répond à ses cris , & tout retentit de ces mots : „ Frapez , „ frapez cet ennemi des Chevaliers & „ du peuple , ce gouffre de déprédations „ & de rapines ; prenez garde qu'il n'é- „ chappe. Car il sçait les routes détour- „ nées d'Eucrates „. On taxe ici obscurément la souplesse & la basse naissance de l'un & de l'autre.

Cléon fort embarrassé de cette espèce de sédition appelle à son aide les Juges. Il leur donne l'épithète de *Triobolaires*

* La huitième année de la guerre sous l'Arch. Harachus. THUCYD. l. 4.

** Allusion à l'expédition de Pyle , où Démocrate & Cléon commandoient par indivis.

par égard à l'honoraire qu'il avoit fait augmenter pour eux : & il leur fait entendre qu'il les nourrit par ses délations & ses clameurs. Mais les Juges ne viennent point. Le Chœur allégué ses raisons contre Cléon, à sçavoir qu'il dévore la patrie. Celui-ci flatte les Chevaliers pour les appaiser. » Quoi, s'écrie-t'il, traiter » ainsi un homme qui vouloit ouvrir l'a- » vis de vous ériger un monument en mé- » moire de votre bravoure * ». Le Chœur n'est pas la dupe de cette basse adulation, & menace de plus en plus son ennemi.

Agoracritus qui s'étoit caché, voyant qu'il n'y a rien à craindre & qu'il sera soutenu, vient droit à Cléon dont l'aspect l'avoit d'abord épouvanté, & il se vante de dompter ce rival malgré sa voix de tonnerre. On consent à ce combat ; combat entierement comique, puisqu'il s'agit entre les deux rivaux de sçavoir qui l'emportera par la force des poumons, & par l'impudence, qui sont les deux uniques talens que les Chevaliers reconnoissent dans Cléon **. Thucydide &

* Ce trait a l'air d'une satire contre les Chevaliers. Il tombe cependant plus à plomb sur Cléon.

** THUCYD. l. 4. PLUT. dans Périclès & ailleurs.

446 LES CHEVALIERS:

Plutarque disent qu'en effet il étoit mauvais Capitaine; & citoyen turbulent. Les Historiens s'accordent assez avec le Poëte.

Cléon qui sent quel est le concurrent à qui il a affaire, commence par vouloir le rendre suspect d'intelligence avec les ennemis: ruse ordinaire qui lui réussissoit, & qui montre son caractère de délateur. Mais il trouve un adversaire digne de lui. Car Agoracritus l'accuse lui d'aller à jeun au Prytanée, & d'en sortir rassasié. Il feint même malignement qu'il a tous les vices qu'il veut reprocher à Cléon, & il les expose en termes allégoriques, & tirés du métier de Cléon & du sien. Les deux combattans sont aux prises. Ils s'accablent de clameurs & d'injures coup sur coup. Cléon insiste, tonne, & menace, & crie d'une voix de Stentor. Agoracritus réplique, le bat d'estoc & de taille, & ne cede pas un pouce de terrain. C'est un combat singulier fort vif où les bottes font autant de coups de dent qui emportent le morceau. Mais cette alternative d'injures quoique pleine du sel le plus mordant sur Cléon n'est pas propre pour notre langue & nos mœurs. L'affaire de Pyle mise en assaisonnement.

burlesque en fait presque tout le prix. On peut imaginer ce que c'est que de voir aux prises deux Athlètes tels qu'un faiseur de faucisses, & un Général d'armée aussi accrédité qu'insolent, qui disputent le prix de l'impudence & de l'étendue de la voix pour montrer qu'ils sont propres à se mêler du gouvernement d'Athènes. Il n'est presque point de crimes infamans qu'ils ne s'imputent mutuellement, & par-là ils font la preuve, suivant l'idée du Poëte comique. Trait hardi, s'il y en eût jamais, & si souvent répété qu'il est inconcevable comment l'Etat Athénien pouvoit l'entendre & le souffrir. Mais la politique étoit de laisser dire & de toujours faire. Pour conclusion Agoracritus & Cléon se citent l'un l'autre devant les Juges, & courent s'entr'accuser.

L'intermède du Chœur est un discours ^{Parabasis} adressé en partie aux spectateurs. On y dit la raison qui a engagé le Poëte à donner pour la première fois cette pièce en son nom, ce qu'il n'avoit encore osé faire d'aucune autre Comédie. C'est qu'il regardoit, dit-on, l'art comique comme une chose très-épineuse; & que le sort de ses prédécesseurs, même des plus célèbres, tels que Magnès, Cra-

448 LES CHEVALIERS;
tinus, Cratès, &c. lui faisoit peur. On
y parle des anciens guerriers Athéniens
plus braves & moins intéressés que ceux
du tems présent avec qui on les com-
pare. Enfin le Chœur y vante ses belles
actions, c'est-à-dire celles du second
ordre des Athéniens. Le tout est mêlé
d'invocations aux Dieux, à la maniere
des Chœurs, & traité avec autant de
malice que d'allégorie.

A C T E II.

Dès que Agoracritus reparoit, il an-
nonce au Chœur impatient de sçavoir
le succès de sa dispute avec Cléon en
présence du Sénat, que Cléon a été
honteusement vaincu. Il raconte la chose
en détail, mais d'une maniere bouffonne.
Car en se faisant le singe de Cléon, il
le bat par ses propres armes. Voici la
substance du démêlé. „ Cléon, dit Ago-
„ racritus aux Chevaliers, a répandu
„ d'abord des torrens de calomnies con-
„ tre vous tous. Il vous a traités de
„ conjurés. Le Sénat séduit par ses four-
„ beries commençoit à s'armer d'un front
„ sévère; j'ai pris la parole après avoir
„ invoqué comme des Dieux, les effron-
„ tés, les imposteurs, le marché, &c. „

Agoracritus ajoute ici une polissonnerie pour contrefaire les basses manœuvres de Cléon. Il dit qu'après avoir salué profondément un des Juges à qui il étoit échappé quelque bruit involontaire, il s'est mis à crier: „ Grande nouvelle, „ Messieurs, nouvelle intéressante ! Hé „ quoi ? Depuis que nous avons guerre „ jamais vos poissons * favoris que vous „ aimez tant n'ont été à si grand mar- „ ché „. C'est un mot sanglant contre l'imbécillité des Magistrats, qui au lieu de songer sérieusement aux guerres de l'Etat, se laissoient séduire par les raisonnemens de Cléon qui leur faisoit croire que tout alloit bien, quand les mets dont ils faisoient leurs délices n'étoient pas rares. „ A ce mot, (conti- „ nuë Agoracritus) vous eussiez vû la „ sérénité reparoître sur tous les visages. „ On m'applaudit, on me couronne, „ & je fais en sorte qu'en effet ces pois- „ sons tant vantés étoient à vil prix. „ Cléon qui se voit supplanté propose „ à son tour une Hécatombe pour „ les bonnes nouvelles qu'il a reçues : „ mais je recharge en demandant deux „ Hécatombes, & même un sacrifice de

* Α'φύς sorte de poisson très-délicat dont les Athéniens étoient friands..

„ mille chèvres *, si les *Trichides* ** ne
 „ content qu'une obole le cent. Ce mot
 „ réveille le Sénat. En vain Cléon veut
 „ raisonner ; on ne l'écoute plus. Un
 „ Député de Lacédémone vient deman-
 „ der audience, & parler de paix. On
 „ ne daigne pas l'entendre. Quoi, parler
 „ de paix tandis que les ennemis sçavent
 „ que les poissons les plus exquis ne
 „ content presque rien à Athènes ! On
 „ rompt l'assemblée, & on court aux
 „ poissons. Agoracritus achete des herbes
 „ pour assaisonner ces poissons si re-
 „ cherchés. Il en donne *gratis* à ceux
 „ qui n'en peuvent acheter. On le com-
 „ ble de louanges & de caresses, de
 „ sorte, dit-il, que j'ai gagné tout le
 „ Sénat pour une obole de coriandre,,.
 Voilà l'histoire du Sénat par rapport à
 Cléon, & de Cléon par rapport au Sénat.
 Est-il une satire plus accablante ? Y en
 eut-il jamais de semblable dans tout au-
 tre Etat qu'Athènes.

* Allusion au vœu que firent les Athéniens
 avant la bataille de Marathon. C'étoit de sacri-
 fier à Diane autant de boucs ou de chèvres qu'ils
 tueroient d'ennemis. Ils ne purent trouver assez
 de victimes, & ils se contenterent d'en immoler
 cinq cens tous les ans, ce qui se faisoit encore
 du tems de Xenophon. XENOPH. l. 3. de ex-
 ped. Cyri. & ÆLIAN. var. hist. l. 2. c. 25.

** *Zeuxides* sorte de poisson.

Cléon revient tout fumant de courroux. Il jette feu & flamme contre Agoracritus. Mais celui-ci fier de sa victoire soutient ce nouveau choc du même air. La contestation se renouvelle avec plus de vivacité en présence des Chevaliers qui soutiennent Agoracritus. Après quelques injures allégoriques, Cléon qui s'est mal trouvé du Tribunal supérieur menace son concurrent de le traîner à celui du peuple. L'autre accepte le parti en disant qu'il criera plus haut. Il sçait que c'est le moyen d'avoir gain de cause auprès du peuple.

C L É O N.

Mais tu es un misérable que le peuple ne croira pas. Pour moi je le tourne comme il me plaît.

A G O R A C R I T U S.

Voyez comme il se joue du peuple qu'il se vante d'avoir à lui.

C L É O N.

C'est que je sçai de quels mets il le faut regaler.

A G O R A C R I T U S.

Oùï, tu imites les nourrices qui mangent la bouillie de leurs enfans.

Cléon appelle le vieillard qui fait le personnage du peuple. » Sortez, dit-il,

» mon cher petit Peuple, sortez mon
» pere ».

Agoracritus en dit autant. Le vieillard gronde, & paroît. Cléon se plaint à lui des maux qu'il souffre pour l'avoir trop aimé. Mais le concurrent ne fait pas moins de caresses à l'imbécille vieillard.

C L É O N.

Une preuve de mon amour pour le Peuple, c'est que j'ai supplanté le Général de Pyle, & que j'ai chassé les Lacédémoniens.

A G O R A C R I T U S.

Et moi en me promenant j'ai escamotté un potage qu'un autre avoit fait.

Agoracritus prie donc le Peuple de juger sur cette contestation, pourvû que ce ne soit pas dans le lieu ordinaire de l'assemblée. » Car, ajoute-t'il, le bon-
» homme est très-sensé chez lui. Mais
» dans l'assemblée il tombe en en-
» fance ».

Les deux concurrens plaident devant le vieillard. Cléon commence, & fait une imprécation ridicule pour prouver son amour envers le Peuple *. Agora-

* Il insinuë qu'il est le plus honnête homme des Trésoriers après Lyficles & deux courtisanes qui étoient apparemment celles de Lyficles.

critus enchérit par une imprécation encore plus impertinente. On entre en matière. Le premier allégué ses extorsions & ses vols sur les particuliers en faveur du peuple. Mais le second dit que rien n'est plus aisé que d'en faire autant, & pour montrer combien Cléon est peu amateur du Peuple. „ Quoi, dit-il, „ vous Peuple qui avez si bravement „ combattu à Marathon, & dont les victoires nous ont inspiré tant d'orgueil, „ il vous laisse asseoir sur la pierre dans les „ lieux d'assemblée, „ ! Là-dessus il donne au vieillard un carreau. Cette complaisance commence à le gagner en faveur d'Agoracritus qui profite de cette ouverture pour accuser Cléon d'avoir eu de la dureté pour le Peuple durant huit années * ,

* Quelque tems avant la guerre, les habitans de plusieurs Bourgs de l'Attique s'étoient retirés à Athènes où ils logeoient comme ils pouvoient. THUCYD. l. 1. Cela dura long-tems, & causa enfin une peste. Cet endroit d'ARISTOPHANE, & quelques autres où il parle des fêtes Lénéennes, d'une victoire remportée sur les Corinthiens par deux mille fantassins & deux cens cavaliers, de l'allégresse qui précéda les echecs des Athéniens à Mégare & à Délium, malheurs qui n'arriverent que la huitième année de la guerre ; tout cela, dis-je, confirme la date de cette Comédie marquée par la Préface Grecque.

454 LES CHEVALIERS,
tandis qu'il le voyoit réduit à habiter
dans de misérables chaumieres ; & sur
tout d'avoir renvoyé avec hauteur les
Lacédémoniens qui demandoient humblement une paix aussi utile à Athènes
qu'à eux-mêmes. Cette négociation
des Lacédémoniens si bien décrite par
Thucydide * se fit au suiet de leurs
troupes interceptées dans l'Isle de Sphac-
terie.

Cléon replique qu'il n'a maltraité les
Députés que par amour pour la patrie,
& sur la foi de certains Oracles **, qui
l'assuroient que le Peuple Athénien fe-
roit la loi à tous les Grecs , & recevrait
jusqu'à cinq oboles *** par tête à chaque
assemblée. C'étoient là en effet les motifs
puerils dont l'ambitieux Cléon repais-
soit la Commune pour l'engager à s'op-
poser à la paix, ce qu'elle fit pour son
malheur. Aussi Agoracritus reproche-t-il
à Cléon que son motif est moins la gloire
du Peuple que son propre intérêt, soit
pour s'enrichir durant la guerre & pê-
cher en eau trouble, soit pour empêcher

* Thucyd. l. 4.

** On raille ici Cléon comme dans les pre-
mières scènes, sur ce qu'il affectoit de bercet le
peuple d'oracles prétendus.

*** Cléon fut le premier qui en fit donner trois.

la recherche de ses crimes. Thucydide dit la même chose au livre quatrième. Cléon veut égaler ses services à ceux de Thémistocle; nouvelle matière à raillerie. Le vieillard indigné d'avoir été si long-tems duppe de Cléon lui impose silence. Son rival le charge de plus belle, & l'accuse de péculat & de collusion intéressée avec ceux qui vouloient perdre les Mityleniens. Le Poète touche là une histoire qui est rapportée fort au long au troisième livre de Thucydide. Ceux de Mitylene, Etat de l'Isle de Lesbos s'étoient revoltés pour la 2^e. fois contre les Athéniens; le Général Pachès s'étant rendu maître de la ville envoya les plus coupables à Athènes. On délibéra sur le sort de cette ville rebelle, & à l'instigation de Cléon on fit un décret qui condamnoit à mort non-seulement les prisonniers, mais tous les Mityleniens qui étoient au dessus de l'âge de puberté. Le reste tant femmes qu'enfans fut condamné à l'esclavage. La République après ce premier transport de courroux se repentit d'un décret si barbare. Cléon fit une harangue qu'on lit dans l'Historien pour engager le Peuple à le confirmer. Cette harangue est vive & belle. Diodore y

répondit en faveur des Mityleniens. Les voix furent partagées. Mais le plus grand nombre fut pour faire grâce. On cassa le décret, & l'on envoya sur le champ un vaisseau pour révoquer les ordres cruels qu'un autre portoit. Le second arriva heureusement aussi-tôt que le premier. On épargna Mitylene, & l'on se contenta de faire mourir les plus coupables. Aristophane veut apparemment insinuer que Cléon avoit reçu quarante mines pour plaider contre les Mityleniens, ou bien qu'on lui avoit promis ou donné les dépouilles de ceux qui étoient condamnés.

Cléon est réduit à se jeter sur la défensive. Il allégué en sa faveur les boucliers de Pyle pris sur l'ennemi, & on le raille sur les cuirs attachés à ces boucliers. Il allégué encore qu'il a apaisé seul une conjuration. On lui répond qu'il a imité les pêcheurs qui troublent l'eau pour faire une pêche plus abondante. Agoracritus lui demande méchamment si dans le tems qu'il s'est enrichi à vendre du cuir, il a donné seulement au vieillard-peuple de quoi se faire des courroyes. Aussi-tôt il donne lui-même des fouliers. Il y ajoute un manteau, après un semblable reproche à Cléon.

Cléon. Celui-ci veut faire de même & couvrir les épaules du Peuple. Mais le vieillard rejette cet autre manteau comme sentant le cuir. Agoracrite tournant toujours en ridicule tout ce qu'a fait Cléon le met dans une grande fureur, dont il se rit, & le vieillard est tellement gagné qu'il ôte à Cléon l'Anneau qui étoit la marque de la dignité des Questeurs pour le donner à Agoracrite. Mais on est fort surpris de trouver que l'Anneau au lieu de porter la marque ordinaire; représente un oiseau de proie le bec ouvert comme pour haranguer. » Ce n'est pas là mon anneau, c'est celui de Cléon », dit le Peuple ». Incontinent il en donne un autre avec la Questure à Agoracrite. Cléon pour se soutenir veut revenir à ses oracles; mais son rival lui ferme la bouche en disant qu'il en a de plus intéressans. Toutefois comme les Oracles sont une nouvelle ressource de Cléon pour regagner le Peuple, on consent à les écouter. Après quelques traits mordans du Chœur, Cléon les produit, & Agoracrite y oppose les siens; c'est le sujet du troisième Acte.

A C T E III.

Cette opposition d'Oracles, c'est-à-dire de belles promesses dont on tâche de repaître le peuple, est traitée dans le même genre de plaisanterie que tout ce qui s'est passé jusqu'ici entre les deux rivaux, mais d'une manière encore plus énigmatique. Cléon montre quelques papiers mystérieux, ajoutant qu'il en a plein un coffre. Les Oracles pour séduire Athènes ne lui coutoient rien. L'autre pour encherir dit que sa maison en est remplie. Le premier Oracle de Cléon est un ordre de *garder le chien qui abboie*. Le chien c'est lui-même. Agoracrite en donne un tout contraire contre ce *Cerberé qui se nourrit du sang du Peuple*. Cléon en produit un second où il se compare à *un lion qu'il faut conserver*. Mais on lui fait remarquer que ce même Oracle mieux entendu dit qu'il faut *enfermer le lion & le mettre au pilori* *. Les Oracles continuent toujours sur le même ton plus obscur pour nous qu'il ne l'étoit pour les spectateurs. Cela mon-

* Dans un bois à cinq trous *πεντεσύντριον ξύλον*
SCHOL.

tre que le peuple se laissoit amuser par les sentences superstitieuses, dont ceux qui vouloient gouverner usoient habilement. Cléon dans un de ses Oracles fait allusion à celui de Thémistocle qui est très-connu, c'est-à-dire aux *murs de bois* qu'Apollon conseilloit aux Athéniens de construire, & que Thémistocle interpreta par le terme de vaisseaux, en les engageant à donner la bataille navale de Salamine.

Comme il n'est-ici question que du goût de la Comédie ancienne, & non pas de grandes recherches d'érudition qui écarteroient du but principal, on se dispensera aisément de l'explication pénible, & souvent impossible de quelques autres Oracles comiques dont les allusions sont moins aisées à démêler & feroient peu de plaisir.

Les Oracles n'ayant pas réussi à Cléon, il a recours à une autre adresse, c'est de promettre au Peuple du blé. Mais le Peuple ne veut pas en recevoir d'un pareil Ministre d'Etat, parce que, dit-il, on l'a souvent éprouvé trompeur, ainsi que Théophanes. Cléon ajoute qu'il est prêt de donner un festin au vieillard. Agoracrite fait la même offre en termes plus magnifiques, desoit

que le vieillard-peuple qui se prenoit aisément par ces repas & ces largesses, accepte le défi & les met aux prises, résolu de se livrer à celui qui sçaura mieux le régaler. Cela dispose à l'Acte suivant. Car les deux Athletes vont préparer le festin, & durant cet intervalle les Chevaliers font observer au vieillard qu'il est en effet le Souverain d'Athènes, puisque tous les Grands s'empressent à le caresser & à lui faire la cour; mais qu'après tout il ne sçait pas user de son pouvoir, puisqu'on le séduit, comme on veut, par les pièges les plus grossiers. Le Peuple répond que c'est un plaisir exquis pour lui d'enrichir des brigands qui le flattent, & de leur faire ensuite rendre leur proye.

A C T E I V.

Les deux compétiteurs résolus de se concilier l'amitié du vieillard à quelque prix que ce puisse être, reviennent en équipage de Maître d'Hôtel, chacun avec une table chargée de mets pour le Peuple: leur entrée est comique: car feignant qu'ils sont dans une lice prêts à courir au moindre signal, ils attendent celui du vieillard pour com-

mencer. Cléon lui presente une chaise, & Agoracrite une table. Le premier dit :
 » Mangez de ce gâteau que j'ai fait à
 » Pyle. Prenez, dit l'autre, cette croûte
 » que Cerès fit exprès pour vous ». Chacun des deux offre ainsi alternativement quelque mets par allusion aux affaires de la Republique ; & le second encherit toujours sur le premier. Mais Agoracrite, qui jusques-là a plus offert que son rival, se trouve pris lorsque son adversaire presente un salmi de lièvre au Peuple. Car il n'en a point à offrir. Or c'étoit le mets délicieux. Il s'avise donc d'un tour de souplesse, pour exprimer celle de Cléon par rapport à l'affaire de Pyle. Il feint qu'il voit arriver des députés chargés d'argent. Où font-ils, dit vivement Cléon ? Agoracrite profite de ce moment de curiosité pour le supplanter ; & il presente au Peuple le plat que lui destinoit son compétiteur. L'allusion est visible, & Aristophane comptoit bien qu'on la sentiroit parfaitement. Aussi Cléon avoue-t-il qu'il est vaincu en fait d'impudence.

L'autre pour le confondre par un dernier effort de génie propose au vieillard de fouiller leurs mannes. Celle d'Agoracrite se trouve vuide. Il avoit

462 LES CHEVALIERS,
tout donné au Peuple. Mais celle du
Paphlagonien est toute remplie ; il n'en
avoit presque rien tiré pour regaler le
Peuple. » Et voilà ce qu'il a toujours
» fait (dit Agoracrite.) Il vous a donné
» peu , & s'est tout réservé ». Sur cela
le Peuple veut ôter à Cléon la couron-
ne dont il l'a orné , pour la donner au
nouveau favori. Mais Cléon dit à haute
voix qu'il n'en fera rien , parce qu'il a
un Oracle de Delphes qui lui marque
les qualités de celui qui le supplantera.
Ce sera moi-même , répond Agoracrite ;
& j'ai tout ce qu'il faut pour cela. En
effet Cléon l'interroge à peu près comme
Œdipe questionne le Berger de Laïus
dans Sophocle *, & à chaque réponse
il reconnoît peu à peu son successeur
dans ce nouveau rival. Les questions
& les réponses sont singulieres. Car elles
aboutissent à montrer qu'Agoracrite est
un homme vil , un vendeur de viandes
cuites , un voleur , un parjure , un im-
posteur , un coquin fieffé , & par con-
séquent le véritable & digne successeur
de Cléon. Cléon le reconnoît par l'in-
terprétation de l'Oracle , & imitant tou-
jours Œdipe. » Hélas , s'écrie-t-il , l'O-

* Parodie de la plus brillante Scène de SOPHOCLE , vol. I.

„ racle est accompli : Cachez le mal-
 „ heureux Cléon. Adieu , chere cou-
 „ ronne , je te quitte à regret , un au-
 „ tre te portera , sinon plus grand vo-
 „ leur que moi , du moins plus fortuné „ .
 Ces derniers vers sont une parodie d'un
 des plus beaux endroits de l'*Alceste* *
 d'Euripide. Il y a encore , dans le reste ,
 des parodies de quelques autres mor-
 ceaux d'Euripide que nous n'avons plus.
 Quoique les Scholiastes ne disent rien
 de celle de Sophocle , elle est trop vi-
 sible pour ne pas l'appercevoir ; & il
 est bon de ne pas l'oublier , & de con-
 clure qu'Euripide n'a pas été le seul des
 trois Poètes tragiques qu'Aristophane
 ait maltraité.

Le nouveau Trésorier est déclaré vain-
 queur , & salué comme tel. On lui livre
 le Paphlagonien pour en faire ce qu'il
 voudra. Agoracrite promet au Peuple qui
 se recommande à lui , un retour parfait
 & un soin particulier de la *ville des*
fots **. Ainsi appelle-t-il Athènes par
 un mot métaphorique ***. Tandis que

* Voyez *Alceste* premiere partie , vol. III.

** ARISTOPHANE dit ici & ailleurs que le
 Peuple a toujours la bouche béante , comme
 un fot.

*** *Xαῖνα ἵστον*.

le vainqueur s'en retourne avec le Peuple, le Chœur fait son office comique de médire, ou plutôt de déchirer le public & les particuliers en dévoilant impudemment les choses les plus exécrables.

A C T E V.

Agoracrite revient brusquement, mais en homme triomphant. Il demande silence comme pour annoncer une grande nouvelle. On l'écoute : „ J'ai refondu, „ dit-t-il, le Peuple, & je vous le rends „ honnête homme de scélérat qu'il étoit. „ Il habite l'ancienne, la véritable Athènes, & il est devenu tel qu'il fût „ autrefois du tems des Miltiades & des „ Aristides „. On ouvre les portes, le Peuple rajeuni paroît au milieu des acclamations du Chœur. Il remercie Agoracrite du bienfait qu'il vient d'en recevoir ; & comme s'il eût perdu la mémoire de tout ce qui lui étoit arrivé du tems de Cléon, il demande qu'on l'en instruisse. Agoracrite lui raconte sans façon une partie des folies qui sont échappées au vieillard, comme dans un délire, par exemple de s'être livré à des séducteurs qui le flattoient pour le piller, & choses pareilles. Le

Peuple rougit de ses fautes passées. Mais le nouveau Questeur les attribue moins à lui qu'à ceux qui l'ont trompé. Il lui fait cependant des questions sur la manière dont il se comportera désormais. En personnage sage, répond le Peuple. Cette espèce d'interrogatoire est très satyrique, ainsi que toute la Scène. Enfin pour surcroît de satyre & de comique extraordinaire, Agoracrite produit deux femmes qu'il dit être les anciennes alliances d'Athènes avec Lacédémone que Cléon tenoit captives chez lui, & il les remet entre les mains du Peuple devenu sensé. » Mais que ferez-vous (dit ce dernier personnage,) de ce coquin de Paphlagonien qui a tant fait de mal » ? Agoracrite ne voit pas de plus grande punition que de rendre l'échange parfait, & de lui donner le métier qu'il quitte lui-même pour prendre sa place.

Voilà ce qu'il y a de plus curieux dans cette pièce, dont le goût & la conduite représentent parfaitement la bizarrerie, l'acrimonie, la hardiesse des comiques Grecs, & le génie des spectateurs qui aimoient les vérités crues, & les traits sanglans, fût-ce contre eux-mêmes.



LES NUÉES,

COMEDIE

D'ARISTOPHANE.

Jouée pour la première fois sous l'Archonte Isarchus, la 9^e année de la guerre du Peloponnèse, la 1^e de l'Olympiade 89. aux Fêtes Dionysiales; pour la seconde fois avec des changemens, sous l'Archonte Aminias, la 2^e année de la même Olympiade 89. retouchée enfin pour la 3^e fois (& non représentée) l'année suivante, sous l'Archonte Alcée.

DESFR.
Art. poët.
t. 3.

IL n'y a personne qui ne connoisse cette Comédie au moins de nom. C'est une des plus distinguées d'Aristophane. Le grand Socrate qu'on y déchire impitoyablement, l'a renduë un monument précieux à toute la postérité. En effet comme dit Despreaux :

Aux accès insolens d'une bouffonne joye
 La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proye.
 On vit par le public un Poëte avoué
 S'enrichir aux dépens du mérite joué:
 Et Socrate par lui dans un Chœur de Noces,
 D'un vil amas de peuple attirer les huées.

Plus cette Comédie est intéressante; plus il me paroît nécessaire d'en bien fixer l'époque, afin de juger précisément, si & jusqu'à quel point il est vrai que Socrate fut la victime de cette Comédie. Le silence de Platon, de Thucydide, d'Aristote, en un mot, des Auteurs contemporains sur un article si considérable, m'avoit toujours paru étonnant, & me rendoit un peu suspecte l'opinion de ceux qui croient qu'en effet cette Comédie coûta la vie à Socrate. Il est vrai qu'Elie'n paroît le dire nettement; mais après tout Elie'n vivoit sous l'Empereur Antonin le Débonnaire, & il est le premier qui ait avancé ce fait, que d'autres comme Eunapius & quelques Scholiastes ont pris de lui. Ses paroles meritent toutefois d'être pesées. Voici le chapitre entier.

„ Anytus & ceux de son parti, cher-
 „ choient avec soin les moyens de per-
 „ dre Socrate, pour les raisons que nous

ÆLIX.
 var. in f.
 ad. 23

» avons alleguées ailleurs; mais ils re-
 » doutoient les Athéniens; ils se défioient
 » de la maniere dont le peuple pour-
 » roit prendre une accusation grave con-
 » tre un homme qui par bien des rai-
 » sons avoit un grand crédit dans l'E-
 » tat, & particulièrement parce qu'il
 » decrioit les Sophistes, qui ne sca-
 » voient & n'enseignoient rien qui en
 » valût la peine. Ils commencerent par
 » sonder cette espece de gens sur le
 » projet qu'ils méditoient d'accuser So-
 » crate: car ils ne jugeoient pas qu'il
 » fût sûr de précipiter les choses, non
 » seulement à cause de ce que je viens
 » de dire, mais par la crainte qu'ils
 » avoient que les amis & les sectateurs
 » de Socrate n'aigrissent l'esprit des
 » Juges, & ne fissent retomber toute la
 » confusion sur les accusateurs d'un
 » homme, qui après tout n'étoit pas
 » coupable, & qui faisoit l'ornement
 » de son siecle. Qu'imaginent-ils? Ils
 » vont trouver Aristophane le faiseur
 » de Comédies, grand rieur de pro-
 » fession, vrai Turlupin, & qui faisoit
 » gloire de l'être. Ils le gagnent & lui
 » persuadent de traduire Socrate en
 » ridicule en plein Théâtre, sur les
 » choses qu'on lui reprochoit fausement,

» comme d'être un séducteur éloquent,
 » capable de changer le blanc au noir,
 » & de donner une entorse au bon
 » droit, homme à sentimens singuliers
 » & dangereux, qui vouloit introduire
 » de nouveaux Génies à la place des
 » Dieux qu'il méprisoit, homme enfin
 » propre à inspirer ses erreurs à qui-
 » conque l'approchoit. Aristophane fai-
 » sit vivement ce sujet, y répand le sel
 » de la plaisanterie & l'agrément des
 » vers, sans rougir de prendre pour
 » l'objet de ses risées le meilleur de
 » tous les Grecs. Car ce n'étoit pas un
 » Cléon qu'il se proposoit de déchirer,
 » ni les Lacédémoniens ou les Thé-
 » bains; mais un sage chéri des Dieux,
 » & particulièrement d'Apollon *. So-
 » crate mis en spectacle public sur-
 » prit d'abord étrangement les Athé-
 » niens, qui ne s'attendoient à rien
 » moins; mais parce qu'ils étoient na-
 » turellement défiants & soupçonneux

* C'est qu'Apollon à Delphes l'avoit déclaré
 par un Oracle, le plus sage des hommes. So-
 crate expliqua lui-même l'oracle aux Athéniens
 avec autant d'esprit que de modestie, en leur
 disant qu'ils croyoient tout sçavoir & ne sça-
 voient rien, au lieu que lui ne sçavoit rien,
 & croyoit aussi ne rien sçavoir.

„ à l'égard des hommes extraordinaires
 „ & distingués, soit dans le maniement
 „ des affaires publiques, soit dans les
 „ talens, & dans la régularité de la con-
 „ duite, cette Comédie des Nuées com-
 „ mença à leur plaire au point qu'ils
 „ donnerent plus d'applaudissemens au
 „ Poëte qu'on n'en avoit donné à au-
 „ cun spectacle. Ils le proclamèrent vain-
 „ queur *, & ils contraignirent les Ju-
 „ ges de ces jeux, à mettre au pre-
 „ mier rang le nom d'Aristophane. Tel
 „ fut le succès de cette Comédie.

„ Quant à Socrate, il alloit rarement
 „ aux spectacles, excepté quand Euri-
 „ pide disputoit le prix par des Tra-
 „ gédies nouvelles; car il ne manquoit
 „ pas de s'y trouver. Il assistoit de même
 „ à ses combats au Pyrée. En effet, il
 „ aimoit ce Poëte Tragique pour sa sa-
 „ gesse & pour la beauté de ses piéces
 „ toutes vertueuses. Cependant Alcibia-
 „ de ** & Critias *** le contraignirent
 „ d'aller quelquefois aussi à la comédie.
 „ Mais loin de se plaire à ce divertis-
 „ sement, il avoit un souverain mépris

* Donc le peuple se trouvoit aussi avec les Commissaires nommés pour décider des prix.

** Fils de Clinias.

*** Fils de Callisclerus.

» pour les Comédiens *, Philosophe
 » comme il l'étoit, & homme de bien,
 » il ne pouvoit goûter des gens qui
 » faisoient profession de mordre, d'ou-
 » trager, de déchirer tout le monde, &
 » de ne rien dire d'utile. Ce furent là
 » les causes secrètes du dépit qui don-
 » na lieu à la Comédie des Nuées,
 » sans compter les suggestions d'Anytus
 » & de Melitus. Il est même vraisem-
 » blable ** qu'Aristophane se laissa cor-
 » rompre par argent dans cette con-
 » joncture; car vû l'ardeur & l'em-
 » pressement des uns à calomnier Socrate
 » devant les Tribunaux, vû la pau-
 » vreté & la méchanceté du Poëte, est-
 » il étrange de croire qu'il ait reçu de
 » l'argent pour cette mauvaise affaire?
 » Mais il sçait ce qui en est. Enfin la
 » Comédie des Nuées procura beau-
 » coup de gloire à son Auteur: car le
 » mot de Cratinus eut lieu plus que

* Ces paroles sont remarquables, car elles
 sont conformes à celles des anciens, qui ne
 parlent point de l'instigation d'Anytus au sujet
 de cette pièce. Le mépris de Socrate pour ARIS-
 TOPHANE étoit, selon les apparences, le vrai
 motif qui engagea le Poëte à se venger du Phi-
 losophe.

** ELIEN n'assure pas; il ne donne son sen-
 timent que pour vrai-semblable.

» jamais en cette occasion; à sçavoir
 » que le Théâtre gâtoit * les esprits,
 » Comme on célébroit alors les Dio-
 » nyfiales, il y étoit accouru une grande
 » multitude de Grecs étrangers. Lors donc
 » qu'on balottoit & qu'on bernoit le mal-
 » heureux Socrate, à ce nom si fréquem-
 » ment répété, & à sa figure que les
 » faiseurs de masques avoient parfaite-
 » ment imitée, les Etrangers qui ne
 » sçavoient de qui il s'agissoit, faisoient
 » du bruit dans l'assemblée, à force de
 » demander qui étoit donc ce Socrate.
 » Il le remarqua; car il y étoit venu
 » tout exprès sçachant bien qu'il étoit
 » le bouffon de la Comédie; & il s'é-
 » toit placé dans un lieu, d'où il pouvoit
 » être vû de tous les spectateurs. Il affecta
 » de tirer les Etrangers d'embarras; il se
 » leva, & durant tout le spectacle il se tint
 » debout, tant il montra de mépris pour
 » cette satyre, & pour tous les Athéniens
 » assemblés »!

Il faut ajouter à ce recit d'Elie-
 n deux des cinq expositions ou préfaces
 de cette Comédie. C'est la seconde &
 la cinquième *. Elles en parlent com-
 me Elie n; mais sans doute sur son au-

* Les rendoit malades.

** *Thoma Magistri.*

torité. Or il n'y a ici qu'une chose à faire voir, qui est qu'on doit compter évidemment 22 ou 23 ans au moins d'intervalle entre cette Comédie & la mort de Socrate; d'où il s'enfuivroit (à en croire M. Paulmier) que l'histoire d'Elie & de ses Copistes n'est qu'une fable; & qu'Aristophane n'a pas été plus complice de cette mort qu'Eupolis qui déchira aussi impitoyablement Socrate, ni que * Cratès & Diphilus, l'un & l'autre Poètes Comiques, le premier à l'égard d'Hippon, & le second par rapport à Beda, tous deux Philosophes livrés comme leurs pareils à la censure & à la licence des anciens Comiques ennemis déclarés de la Philosophie & de quiconque en faisoit profession. Cette conclusion se tire naturellement des Scholastes, des anciens

* Cratès Athénien fut d'abord acteur de Cratinus, & ensuite Poète de la vieille Comédie. Il fut; dit-on, le premier, qui introduisit des yvrognes sur la scène. A l'égard de Diphilus le Comique, il étoit à peu près contemporain de Ménandre, & il composoit dans le même goût. Ainsi on doit entendre ici Diphilus le Tragique, Poète extrêmement mordant, & qui fit une satire contre le grand Pompée au rapport de CICERON à Atticus, & de VALERE MAXIME, l. 6, c. 2.

faiseurs de préfaces Grecques, & du morceau d'Élien que nous venons de citer, où il est fait mention de la haine personnelle d'Aristophane contre Socrate & Euripide, tandis que les autres nous instruisent de l'antipathie générale des Poètes Comiques & des Philosophes, qu'ils disent avoir été l'origine de cette Comédie. Je ne tirerai pas une conséquence aussi étendue que M. Paulmier; mais en constatant les époques, tant de la Comédie des Nuées que de la mort de Socrate, je conclurai qu'on peut accorder Élien avec la vérité, en disant qu'Aristophane ne prétendit pas procurer la mort à Socrate; que peut-être même il ne fut pas suborné par Anytus; mais qu'il n'en fut pas moins coupable, aussi-bien qu'Eupolis, d'avoir été la cause éloignée de l'injuste procès qu'Athènes fit au plus sage de tous les payens. Il fut en effet condamné pour les mêmes crimes qu'Aristophane lui avoit imputé faussement; cela n'arriva toutefois que plusieurs années après que le Poète eut tâché de le faire siffler par toute la Grece dans la pièce qu'il dit avoir le plus travaillée. Venons aux preuves. Elles sont essentielles. Je ne les tirerai

que d'Aristophane, qui doit en être crû sur les dates, beaucoup plus qu'Elien. Cette voye d'interpréter un Auteur par lui-même est plus sûre que tous les commentaires.

Il est certain d'abord que nous avons les *Nuées* de la première, de la seconde, & peut-être de la troisième façon; c'est-à-dire, retouchées, & non différentes pour le fonds. Il n'est pas moins certain que cette unique pièce où l'on reconnoît trois façons, a été jouée & retouchée dans les trois premières années de la 89. Olympiade: car sans avoir égard aux anciens faiseurs d'expositions, * sans compter quelques vers cités par Athénée, soit des premières soit des secondes *Nuées*: vers, qui se trouvent dans la Comédie que nous avons, ** Aristophane parle dans un endroit de Cléon comme vivant ***, & dans un autre, il parle du même Cléon

* Voyez le quatrième ancien argument, & les autres.

** ATHÈNE l. 4. cite cinq vers des premières *Nuées* qui se trouvent dans cette Comédie, v. 198. Il cite encore des secondes *Nuées* un passage qu'on lit dans cette pièce, v. 559. Donc nous avons la même Comédie retouchée & jouée deux fois.

*** Vers 590.

comme mort *. On le verra par le détail de la pièce. Or Cléon mourut certainement la dixième année ** de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Aminias, la 2^e. année de l'Olymp. 89. Donc les secondes Nuées n'ont pu être représentées au plutôt que cette même année : & les premières n'ont pu l'être qu'auparavant. Or dans les *Guespes* qu'on joua cette même année sous l'Archonte Aminias, Aristophane se plaint d'avoir été vaincu injustement par ses rivaux, en dormant la Comédie des *Nuées* pour la première fois l'année précédente, je veux dire la 1^e de l'Olymp. 89. Il fait à peu près la même plainte aux spectateurs dans le discours des secondes *Nuées*. Donc les premières & les secondes ont roulé dans les années 1^e, 2^e. & tout au plus troisième de la même Olympiade 89. Si l'on joint à ce raisonnement l'autorité des préfaces Grecques, il n'y aura plus de difficulté, & l'on trouvera qu'Aristophane est d'accord avec ses commentateurs, du moins pour la pre-

* V. 549. Ajoûtez encore qu'il cite la pièce d'Eupolis, intitulée *Marica*, où l'on supposoit Cléon mort.

** THUCYD. & DIODOR.

miere représentation, dont il s'agit principalement.

D'un autre côté Socrate âgé de 70. ans ne fut accusé par Anytus & Melitus, puis condamné par les Athéniens à s'empoisonner, que sous l'Archonte Lachès la premiere année de l'Olympiade 95. * c'est-à-dire, 23 ans après la mort de Cléon. Donc la date de la mort de Socrate étant certaine, & celle de la Comédie des Nuées ne l'étant pas moins, il y a eu un intervalle de plus de 23. années entre cette Comédie & cette mort. Conclurons-nous avec M. Paulmier qu'Élien est entièrement recusable dans l'histoire qu'il raconte; non pas tout-à-fait: car après tout il s'accorde avec les autres sur la haine des Comédiens contre les Philosophes, & en particulier contre Socrate. Il en fait même la principale cause de cette satire. Il y ajoute à la vérité l'infirmité d'Anytus & de Melitus; en quoi il pourroit bien s'être trompé: mais à

* DIOG. EUSEB. Véritablement quelques-uns ne donnent à Socrate que 60. ans, & par-là ils avancent sa mort de dix ans, de sorte que suivant leur idée Socrate seroit mort 13 ans après Cléon. C'en est assez pour le sentiment que je soutiens; mais il faut ajouter que la date de la mort de Socrate âgé de 70. ans, est la plus sûre & la plus universellement reçue.

cela près , son récit ne semble défectueux que pour n'avoir pas marqué le long intervalle qui se passa entre la représentation des Nuées & la condamnation de Socrate. Concluons qu'Aristophane décria Socrate par les mêmes motifs qu'il avoit décrié Cléon ; c'est-à-dire , par haine personnelle , & apparemment sans concert avec Anytus. Ajoutons que , bien que sa Comédie n'ait pas porté le dernier coup à Socrate , elle a pu indisposer les esprits , puisque les accusations comiques devinrent des accusations très-sérieuses , qui perdirent enfin le plus sage des Grecs par le moyen d'Anytus & de ses partisans. Il y a encore un article repréhensible dans le récit d'Elie ; c'est qu'il parle des *Nuées* comme d'un spectacle extrêmement applaudi , tandis qu'Aristophane qui en doit être crû se plaint deux fois du mauvais accueil & de l'injustice que lui firent les Juges , qui lui préférèrent les pièces de Cratinus & d'Amipsias. Il est vrai qu'Aristophane dit beaucoup de bien de sa Comédie , & qu'à force de la vanter , il vint peut-être à bout de la faire applaudir une seconde fois ; mais ce n'est - là qu'une conjecture qui ne justifie pas tout-à-fait Elie. J'ai crû devoir entrer

dans ce détail après M M. Paulmier & Spanheim, & plus encore sur la confrontation d'Aristophane avec lui-même, afin de marquer précisément ce qu'on doit penser de l'opinion trop générale où l'on est, qu'Aristophane tourna à cette occasion les esprits pointilleux des Athéniens, & les engagea à faire mourir sur le champ Socrate : ce qui n'est pas, ni ne sçauroit être. Les Athéniens, quoique défiants & jaloux de toute sorte de mérite extraordinaire, n'alloient pas certainement si vite sur la foi de leurs Orateurs & de leurs Poètes Comiques. Ils rioient de tout, & permettoient tout à l'éloquence & à la satire; mais on ne voit pas que Périclès, Cléon, Lamachus, Alcibiade & tant d'autres des premières personnes de l'Etat qui valoient bien Socrate simple Philosophe, ayent été les victimes des railleries sanglantes, & des accusations horribles d'Aristophane, qui nous dit en plus d'un endroit que ses concurrens en faisoient à son exemple autant que lui & aussi impunément.

P E R S O N N A G E S.

Strepfiade, homme riche & endetté;
Phidippide, jeune dissipateur, fils de

480 LES NUÉES,
Strepfiade; leur valet; Socrate & son
valet; un Chœur de Nuées; le bon &
le mauvais Droit; deux Usuriers, Pafias
& Amunias; Chairéphon * ami de So-
crate. La Scène est près de la maison de
Socrate à Athènes.

A C T E P R E M I E R.

Strepfiade couché sur un canapé peu
loin de son fils, ne fait que se tourner
& se retourner en attendant le jour. Il
parle en lui-même, fort inquiet sur les
dettes que lui fait contracter le luxe de
son fils & de sa femme. Il éveille son
valet, demande de la lumière, saute du
lit, & s'entretient seul de ses affaires **.
» Douze mines à Pafias! D'où ai je con-
» tracté cette dette! Ah c'est pour ce
» cheval de prix que j'achetai à mon
» dissipateur de fils... Item, trois mi-
» nes à Amunias pour rajuster un char ».
L'on croit qu'Aristophane donne ici &
ailleurs sur les doigts à Amunias Ar-
chonte de la 2^e année de l'Olympiade 89.

* Prononcez Cairéphon.

** MOLIÈRE a imité ce monologue dans la
première scène du Malade imaginaire, où Ar-
gante fait tout seul ses comptes, comme s'il étoit
avec son Apothicaire & son Medecin.

mais

mais qu'il déguise un peu son nom, par égard à la Loi qui défendoit de jouer sur le Théâtre le premier Magistrat. Que cela soit ou non, il censure souvent Amunias.

Strepfiade qui avoit passé sa vie à la campagne, se repent d'avoir quitté ses terres & sa vie champêtre * pour épouser une femme de la race de Mégacles & d'Alcmæon**, une femme dépensière, délicate & coquette, dont il a eu un fils du même génie. Il faut remarquer que durant ce monologue on entend Phidippide le fils de ce Bourgeois, qui rêve tout haut sur son lit. Il ne parle que de chevaux & de courses de char***: ce qui rend le monologue du pere plus piquant & plus comique? Car cette manie de chevalerie est justement ce qui le désespere.

Après avoir fait ainsi le caractère de son fils, il va l'éveiller, mais doucement, car il l'aime malgré sa mauvaise conduite.

* Comme dans la Comédie du mari confondu chez MOLIERE.

** Maison des plus illustres d'Athènes.

*** Il falloit être bien riche à Athènes pour se procurer ces divertissemens. Les Républicains naturellement gens d'épargne, ne souhaitoient pour dernier malheur à leurs ennemis que celui de nourrir des chevaux.

Il veut lui persuader de suivre une pensée qui vient de lui tomber dans l'esprit. C'est d'aller dans un logis voisin qu'il lui montre, chez ces gens qui prouvent que le Ciel est un four, & que les hommes font des charbons; parodie ridicule des comparaisons que faisoit Socrate; car c'est de la maison de Socrate qu'il s'agit. Le fils traite ces Philosophes, à sçavoir le maître & son disciple Charréphon, de visionnaires, de fous, & de piedplats*; mais le pere en pense bien autrement. Ce qui montre que les Philosophes d'Athènes avoient leurs partisans & leurs censeurs outrés. La scène qui se passe entre le pere & le fils à ce sujet peint de toutes ses couleurs un enfant gâté & un pere trop indulgent. Ménandre & Térence ne firent pas mieux depuis. Strépsiade n'ayant pu gagner sur Phidippide qu'il se fit disciple de Socrate pour en apprendre l'art de payer ses dettes en gambades, & de prouver qu'il fait jour quand il est nuit, trouve ce secret trop beau pour le négliger. Il prend le dessein d'aller lui-même à cette Ecole, bien persuadé qu'après une teinture de Philosophie Socratique, il se tirera d'affaire avec ses

* Ils alloient nuds pieds.

créanciers & ne les payera qu'en paroles.

Il heurte donc à la porte de Socrate dont le valet sort brusquement d'un air rêveur & fâché, de la même manière que le valet d'Euripide dans les *Acharniens* *, ou celui d'Agathon dans les *Fêtes de Cérès* **: car Aristophane se répète quelquefois ; & l'avantage que je me flatte de procurer au public par ces analyses de toutes les Comédies du Poëte Athénien, c'est de faire connoître tout son esprit, & de donner lieu aux Lecteurs de le confronter avec lui-même : ce que n'ont pû faire ceux qui se sont contentés de donner quelques-unes de ses Comédies en François ***.

Le valet de Socrate est donc une espece de valet-Philosophe, comme ceux d'Euripide & d'Agathon sont des valets-Poëtes. Ces trois scènes de trois diverses

** Voyez les *Acharniens* ci-dessus, & les *Fêtes de Cérès*, Tom. VI.

*** Madame DACIER a traduit *Plutus* & les *Nuées*, & M. BOIVIN les *Oiseaux*. Je ne rougirai point de profiter de leurs lumieres ni de l'avouer, à condition toutefois de ne pas m'asservir à leur manière de traduire, ni à toutes leurs pensées, sans les examiner en elles mêmes. sur ARISTOPHANE, & sur ceux dont ils les ont tirées.

Comédies se ressemblent, comme d'autres dont nous parlerons. Ce valet bel esprit peste contre la rusticité de Strepsiade, qui en heurtant trop fort lui a fait perdre le fil d'une grande & belle réflexion. Ce sont là des traits de maître qui caractérisent d'un seul mot les personnages ridicules qu'on va produire. Strepsiade lui fait d'humbles excuses, & lui demande modestement quelle est l'idée qu'il a malheureusement interrompue.

LE VALET.

Il n'est permis de révéler ces mystères qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment; car je viens pour m'initier à cette école.

LE VALET.

Je me rends; mais au moins songez que ce sont là de grands mystères. Socrate demandoit tout-à-l'heure à Chairéphon combien une puce sautoit de longueurs de ses petites pattes: car il faut noter qu'une puce s'étoit attachée au sourcil de Chairéphon, & avoit sauté de là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t'il mesuré cela?

On ne peut pas plus ingénieusement ; car ayant fait fondre de la cire , il y a plongé les pattes de l'insecte qui s'est trouvé avoir des fouliers. La cire refroidie , on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter , que de finesse d'esprit !

LE VALET.

Ce feroit bien autre chose , si vous sçaviez une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quelle ? dites la moi je vous conjure.

C'est une autre fadaïse de même goût qui est de sçavoir d'où vient le bruit que font les cousins en volant ; si c'est de leur trompe ou d'ailleurs , & une explication physique de leur intestin rempli de vent *. Le valet fait encore mention d'une plaisanterie au sujet de Socrate qui observoit la Lune la bouche ouverte , tandis qu'un animal laissa tomber son ordure. Mais le tableau le plus Satyrique & le plus marqué , c'est celui qu'il fait de son maître déroband subti-

* C'est comme si l'on plaisantoit sur les raisonnemens physiques d'aujourd'hui.

lement un manteau. „ Hier nous n'a-
vions rien à souper , dit-il „.

STREPSIADE.

Cela est fâcheux. Comment se tira-
t'il de cette affaire-là ?

LE VALET.

Il répandit de la poussière sur la ta-
ble , & tandis qu'il amusoit ses auditeurs
avec un compas d'une main , de l'autre
il décrocha adroitement un manteau
avec un fer recourbé.

STREPSIADE.

Ma foi , Thalès n'y faisoit œuvre. Al-
lons , ouvrez - moi promptement cette
école de sagesse. Montrez-moi Socrate ;
car je brûle d'être adepte. Ouvrez donc.
(*on ouvre*) O Hercule , qui sont ces
animaux-là ?

LE VALET.

Le voilà bien étonné. A qui les com-
parez-vous , s'il vous plaît.

STREPSIADE.

Aux prisonniers de Pyle * : ils en ont

* Le Poète parle des Lacédémoniens pris
dans l'Isle de Sphaëterie par Démosthène &
Cléon. (Voyez les Chevaliers) Comme ils
avoient beaucoup souffert , ils arriverent à
Athènes dans une situation pitoyable. Ils y res-
terent assez long-tems , & on ne les rendit que
tard. Les Philosophes affectoient d'être pâles
& défigurés comme eux , de marcher sans chaus-
sure , & de mener une vie fort austere.

en vérité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre ?

LE VALET.

Ils cherchent ce qu'elle a dans ses entrailles.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons, &c.

Tandis que le valet est en humeur de faire le sçavant, Strepfiade l'interroge sur divers instrumens qu'il voit, des globes, des spheres & choses semblables.

STREPSIADE.

Qu'est-ce que ceci ?

LE VALET.

C'est l'Astronomie en personne*.

STREPSIADE.

Et cela ?

LE VALET.

La Géométrie.

STREPSIADE.

Ouais, à quoi sert cette machine-ci ?

LE VALET.

A mesurer la terre.

STREPSIADE.

La terre ! Quoi celle qu'on distri-

* Il fait le montreur de curiosités du Cabinet.

488 LES N U E' E S;
bue au sort après les conquêtes * ?

LE VALET.

Non, ce qui s'appelle la terre, toute la terre.

STREPSIADE.

Grande nouvelle, parbleu ? Bonne chose pour l'Etat ! Quoi l'on nous partagera toute la terre ?

LE VALET.

Tenez, voici son contour. Voyez-vous ? Voilà Athènes.

STREPSIADE.

Oh, pour le coup je ne vous crois pas ; car je n'y vois point de Juges assis **.

LE VALET.

Il ne faut point railler : voilà tout le domaine de l'Attique.

STREPSIADE.

Où sont donc mes chers compatriotes les Cicynniens ? (Cicynne étoit le

* C'étoit l'usage des Athéniens de partager au sort les terres conquises aux Colons qu'ils y envoyaient ; ainsi partagerent-ils quelques terres de Mitylène après la défection (THUCYD. l. 3.) ainsi le firent-ils à Samos, ARIST. Rhet. l. 2. c. 6.) & en Eubée (THUCYD. l. 1.)

** Trait contre la fureur que les Athéniens avoient de délibérer & de juger. C'étoit leur maladie qu'ARISTOPHANE leur reproche sur tout dans les *Guespes* & ailleurs.

païs de la tribu Acamantide dans l'Attique.)

LE VALET.

Les voici; & voilà l'Eubée: vous n'en pouvez pas douter. Vous voyez combien elle s'écarte de nous en longueur.

STREPSIADE.

Oui, elle s'écarte de nous; je ne le sçai que trop: c'est Périclès qui nous l'a ainsi aliénée en la subjuguant & en l'accablant d'impôts*; mais où est Lacédémone?

LE VALET.

Ici proche.

STREPSIADE.

Oui, trop proche de nous. Croyez-moi, tâchez de l'éloigner tant que vous pourrez**.

LE VALET.

Cela ne se peut.

STREPSIADE.

Tant pis pour vous, il vous en pren-

* Après l'avoir subjuguée il partagea quelques terres aux Athéniens; & depuis, l'Eubée fut toujours extrêmement chargée (THUCYD. L. I.) au reste il y a dans ce passage un jeu de mots qu'on ne sçauroit rendre.

** Ce mot est impaiable pour le tems & les conjonctures. Les Lacédémoniens étoient les mobiles de la guerre du Péloponnèse.

490 L E S N U E ' E S ;

dra mal : mais dites-moi quel est cet homme guindé en l'air dans une corbeille.

L E V A L E T .

C'est lui.

S T R E P S I A D E .

Qui lui ?

L E V A L E T .

Socrate.

S T R E P S I A D E .

Ah, Socrate, Socrate, &c. (*Il le prie de descendre.*)

Le Philosophe abîmé dans une profonde méditation , paroît d'abord ne rien entendre. On crie à pleine tête ; il révient à lui & répond. L'entretien du valet avec le Bourgeois avoit déjà préparé Socrate comme un ridicule achevé ; mais ce n'étoient que les premiers traits en comparaison de cette scène , & le ridicule croît toujours jusqu'à son comble dans tout le cours de la Comédie.

Aristophane fait rendre d'abord à Socrate une impertinente raison de ce qu'il se hisse ainsi en l'air. » C'est dit-il que la terre attire toutes les pensées subtiles de l'esprit , comme le cresson sauvage tire à lui toute l'hu-

„meur destinée aux plantes voisines „
 Comparaisons familières dont usoit So-
 crate pour rendre ses raisonnemens sen-
 sibles : car il est peint ici au naturel ; &
 je ne crois pas que le P. Rapin ait tout-
 à-fait eu raison de dire que Socrate en-
 tendoit mieux la fine raillerie qu'Arif-
 tophane qui le railloit. Ils étoient l'un
 & l'autre d'un génie à ne se rien céder
 sur l'article : mais l'un railloit en Phi-
 losophe égaïé, & l'autre en Comique
 libertin ; ce qui fait la différence de leur
 génie railleur.

Le Bourgeois, en ignorant malin ;
 prend de travers la pensée de Socrate,
 pour la tourner en plaisanterie, puis il
 revient au fait. Son dessein est d'appren-
 dre d'un si habile voisin le moyen de
 payer ses dettes, sans qu'il lui en coûte
 rien. Il ne s'agit que de lui enseigner
 l'art de parler ; „ car, dit-il, les usu-
 „ riers me mènent grand train, & la
 „ maladie des chevaux m'a perdu, ma-
 „ ladie qui en a consumé bien d'autres.
 „ Je vous conjure donc par les Dieux
 „ de m'aider en ceci „. Socrate l'in-
 terrompt pour lui demander par quels
 Dieux il jure, ajoutant que dans son
 école on ne reconnoissoit point les Dieux :

du païs *. L'autre le prie de lui dire par quels Dieux on jure dans son école, si c'est par des Dieux de fer, comme ceux de Bizance, passage qui montre que les Bizantins se servoient de monnoie de fer. Après cette première insinuation qu'Aristophane veut faire regarder comme la première leçon d'impiété que donne son Philosophe, il lui fait faire un second pas : c'est d'interroger le nouveau disciple sur ses dispositions aux spéculations Philosophiques, & de le fonder pour sçavoir, s'il veut entrer en rapport avec les grandes Déeses de l'école de Socrate, c'est-à-dire, les Nuées : malice d'Aristophane, pour faire entendre que Socrate & ses sectateurs n'avoient pour objet de leur culte & de leurs contemplations que de pures chimères. On verra qu'il impute la même chose à Euripide, ami du Philosophe, & à tous ceux qui le pratiquoient, hormis au grand Alcibiade, quoiqu'il le pince dans ses Comédies.

Strepfiade consent à tout pour ne pas payer ses dettes. Son maître lui ordonne

* C'étoit le fondement de l'accusation contre Socrate ; & c'est de quoi il se justifie dans son apologie chez PLATON.

pour premiere épreuve de prendre une couronne & de se jeter sur un lit : chose qui donne lieu au disciple de badiner sur ce mystère qui a l'air d'un sacrifice, comme si on vouloit l'immoler. On le rassure en lui remontrant que ce sont là les initiations de l'école. En effet, Socrate fait une invocation burlesque à l'air & aux nuées, comme aux Divinités suprêmes. Il les conjure de se rendre visibles & de paroître aux yeux du nouvel adepte, qui a regret de n'avoir pas apporté son double manteau, de peur d'être mouillé. C'est ainsi qu'Aristophane entrelarde de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, tous les mots sérieux de Socrate, pour les rendre encore plus impertinens, que ceux qu'il lui met dans la bouche.

L'invocation est redoublée ; & les Nuées en habits de femmes avec des masques singuliers, commencent à se montrer en l'air sur des machines figurées en nuages. C'est là qu'elles font ce beau Chœur que Madame Dacier admire avec raison. Ces sortes de Chœurs étoient toujours les endroits les plus travaillés & les plus poétiques des Tragédies & des Comédies Grecques. Ceux d'Aristophane tiennent du sérieux & du

comique, & quelquefois du sublime & du trivial: souvent ce sont des parodies. On a beau se replier pour les rendre: comme ils sont entièrement dépendans de la versification & de la musique Grecque, on ne peut les faire goûter aux François ni en vers ni en prose.

Socrate dans son enthousiasme se sent ou se prétend exaucé. Le bruit du tonnerre, & la vûe des Déeses le frappent. Mais, malgré leurs chants redoublés, Strepsiade a l'esprit si bouché, & la vûe si peu philosophique, qu'il ne peut ni les entendre ni les voir. » Sont-ce des héroïnes, dit-il; non, répond Socrate, » ce sont les Déeses des paresseux. Ce » sont elles qui donnent de l'esprit, du » sens, du jugement, l'art de parler » d'une manière extraordinaire, im » possible comme la nôtre, & capable de » captiver les cœurs ».

S T R E P S I A D E.

En effet, à peine ai-je entendu leur voix, que mon cœur a tressailli d'ardeur de Philosopher. Oui je brûle de raisonner sur la fumée, de bâtir & de renverser des argumens opposés, & de contredire tout ce qu'on dira.

Le Villageois en disant cela ne voit

pas encore les Nuées; mais il prie Socrate de les lui faire voir. Celui-ci a de la peine à en venir à bout, vû la grossiereté de son disciple; ce qui fait un jeu de Théâtre aussi satyrique qu'il est vif, pour montrer que les élèves n'avoient pas tous les mêmes dispositions à voir les chimères philosophiques. Enfin les Nuées descendent de leurs machines, remplissent tout le Théâtre, & sont vûës de Strepsiade qui les adore.

„ Tu ignorois, dit le Philosophe, que
 „ c'étoient là des Déeses. Quoi, tu ne
 „ sçavois pas qu'elles nourrissent les So-
 „ phistes, les Devins; les Médecins; les
 „ Poètes, &c. „. Strepsiade est fort étonné de leur voir des figures de femmes; lui qui avoit crû bonnement que ce n'étoit que du brouillard. Sur cela Socrate lui fait comprendre avec sa manière ordinaire de Philosopher, c'est-à-dire, par des questions réitérées que les Nuées prennent toutes les formes qu'on veut & qu'elles veulent. De cette fadaïse Aristophane tire une satyre des plus fines qui se puissent, & désignant plusieurs des spectateurs, „ quand par
 „ exemple elles voient (dit-il) Simon
 „ ce voleur public, elles se métamor-
 „ phosent en loups „.

C'est donc pour cela qu'apercevant hier le lâche Cléonyme *, elles se déguisoient en Cerfs.

SOCRATE.

Où, & présentement comme vous voyez, parce qu'elles apperçoivent l'efféminé Clisthène, elles se sont transformées en femmes.

STREPSIADE.

Je vous adore donc, ô puissantes Dées-ses: si jamais vous daignâtes faire entendre votre voix à quelque mortel, je vous supplie de m'accorder cette grace.

Elles la lui accordent en faveur de Socrate, qu'elles veulent particulièrement obliger ainsi que Prodicus. Prodicus étoit un Sophiste fort intéressé, & fou de son prétendu sçavoir; Aristophane ne le met ici en parallele avec Socrate que pour faire plus de peine au vrai sage par la comparaison qu'il en fait avec un fou.

De cette faveur des Nuées Socrate prend occasion de débiter des impiétés, & de traiter Jupiter de chimere. Il est incomprehenfible qu'on le souffrît, quoi-

* Celui qui jetta ses armes à la guerre. On en a parlé.

que ce fût pour faire regarder Socrate comme un impie. Le raisonnement de ce Philosophe, pour prouver qu'il n'y a point de Jupiter, c'est que ce sont les Nuées seules qui donnent de la pluie, & qu'on n'a jamais vû Jupiter pleuvoir sans elles *. L'explication du tonnerre, conforme à celle de Descartes, est la suite de cette leçon. Mais elle dégénere en polissonnerie, chose que ne manque jamais Aristophane, soit qu'il en trouve occasion ou non. Enfin, toute la scène aboutit à exiger de Strepsiade qu'il renonce aux Dieux du pais, pour ne reconnoître de divinités que les Nuées. On veut faire entendre que c'étoit le premier sacrifice que Socrate exigeoit de ceux qui vouloient être ses disciples, & qu'il l'obtenoit aisément : car le Bourgeois en passe par tout ce qu'on veut de lui, dans l'espoir de ne pas payer ses créanciers. A cette condition jointe

* Voyez la planche ci-dessous, & la belle médaille d'Antonin le Débonnaire, T. AIA: K. ANTONEINOC, avec un Jupiter qui pleut sans nuages. Assis sur son Thrône, il laisse tomber de la corne d'Abondance une pluie féconde sur la Terre qui est à ses pieds. C'est un monument de la piété & de la tendresse des Ephésiens envers Antonin. ΠΕΙΩΝ ΕΦΕΣΙΩΝ *piorum Ephesiorum*. Cette Médaille est chez le Roi.

à celle de mener une vie dure & philosophique, les Nuées lui accordent la demande, qui est de corrompre le bon droit pour emprunter & ne rien payer. Laissez-vous, disent-elles, conduire par Socrate, & vous réussirez.

Strepsiade est content de tout ce qu'on lui propose, d'être vêtu de haillons, de souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, les outrages, tout ; d'être Philosophe en un mot, pourvû qu'on lui apprenne l'art qu'il desire de sçavoir. Le maître commence par flater son élève d'une gloire pareille à la sienne, comme d'être consulté d'une foule d'admirateurs, & choses semblables, sans compter le gain * réel qui en reviendra ; puis il l'exerce, & le sonde par l'avis du Chœur : scène plaisante. Car le Bourgeois interrogé sur ses talens, sur sa mémoire & sur sa disposition à la fine éloquence, jure qu'il n'a de mémoire que pour se souvenir de ce qu'on lui doit, & de disposition qu'à tromper ceux à qui il doit. Socrate pour l'éprouver veut en venir aux coups d'étrivieres. Il lui fait mettre bas son manteau, & le Bourgeois gardant toujours son caractère d'in-

* Accusation injuste : Socrate étoit fort désintéressé.

nôcent très-railleur, balance un moment entre la crainte & l'espoir de ressembler à Chairephon, le plus cher, mais le plus pâle des disciples de Socrate. Il consent toutefois d'entrer dans l'école du maître, & se soumet à toutes les épreuves.

Ici commence cette belle digression* du Chœur qui est double, une partie appartenant aux secondes Nuées, & l'autre aux premières. Il est bon de donner ce morceau tout entier, parce qu'il jette un grand jour sur tout ce qui regarde Aristophane, & en particulier sur la date & le sort de cette pièce. Immédiatement après que Socrate a fait entrer son disciple chez lui, c'est-à-dire, dans l'autre de Trophonius**, comme l'ap-

* *Παράλογος.*

** Trophonius étoit un homme qui s'étoit érigé en donneur d'oracles qu'il rendoit du fond d'une caverne près de Delphes. Cet autre devint célèbre dans la suite. On y alla toujours depuis chercher des oracles: mais comme c'étoit un repaire de serpent, on y jettoit quelques gâteaux emmiellés par précaution ou par cérémonie superstitieuse; & c'est ce qui fait dire à Strepfiade qu'il devoit avoir des gâteaux avant que d'entrer dans la maison de Socrate. On dit qu'on ne rioit plus au retour de l'autre de Trophonius. Cela passe en proverbe.

pelle plaisamment Strepfiade, pour railler cette école de gens qui ne rioient jamais, non plus que ceux qui avoient été dans l'autre, le Chœur dit un mot au maître & à l'élève; puis se tournant vers les spectateurs, il leur parle en ces termes.

» Messieurs, j'atteste Bacchus *, mon
 » pere & mon maître, que je vous dirai
 » la vérité. Puissai-je être vainqueur en
 » ces jeux, & passer dans votre esprit
 » pour aussi bon écrivain, que je vous
 » crois bons connoisseurs ! Aussi vous
 » ai-je déjà donné cette Comédie com-
 » me la meilleure que j'eusse faite, en
 » vous priant de l'entendre avec autant
 » d'application & de soin que j'en avois
 » mis à la composer. J'eus pourtant le
 » malheur d'être vaincu par d'indignes
 » concurrens **, destinée que je ne mé-
 » ritois pas. C'est de cela même que
 » j'ose me plaindre à vous & aux hon-
 » nêtes gens pour qui seuls je travaille;
 » non que je veuille vous abandonner :
 » car je n'ai pas oublié le succès que

* Il atteste Bacchus comme le Dieu des Poëtes comiques, parce que les Comédies se jouoient aux Fêtes de Bacchus.

** Cratinus & Ameipsias. Ils en disoient apparemment autant d'ARISTOPHANE.

„ vous donnâtes à ma premiere Comé-
 „ die *, & l'accueil que vous fîtes au
 „ jeune homme sage & au jeune dé-
 „ bauché qui en font le jeu **, comme
 „ je n'étois pas encore dans l'âge prescrit
 „ par les loix *** pour donner des
 „ piéces de Théâtre, j'exposai *incognito*
 „ ce premier fruit de mes veilles. On
 „ le releva, & vous le reçûtes favora-
 „ blement. Depuis cette faveur j'ai tou-
 „ jours compté sur vos suffrages. Or je
 „ viens aujourd'hui, Messieurs, vous
 „ offrir une Comédie, qui comme une
 „ autre Electre **** cherche à recon-
 „ noître ses amis. Si elle trouve les che-
 „ veux de son frere, elle les reconnoitra
 „ bien *****. Jugez, je vous prie, par
 „ vous-même de la décence avec la-
 „ quelle mon Electre (*ma Comédie*)
 „ paroît. Elle ne vient point avec des
 „ habits déchirés pour faire rire les en-

* Les Daitaliens, peuple de l'Attique.

** GALIEN en a conservé un fragment qui confirme cela.

*** Il falloit avoir trente ou quarante ans.

**** Allusion Satyrique à la reconnoissance d'Electre & d'Oreste dans ESCHYLE. Voyez la premiere partie, T. II.

***** Il veut dire qu'elle reconnoitra au moindre signe d'approbation les spectateurs qui ont autrefois applaudi aux Daitaliens.

» fans *. Elle ne s'avilit point par des
 » railleries fades sur les chauves, & moins
 » encore par des danses deshonnêtes.
 » Vous ne la verrez point introduire
 » un vieillard qui frappe de son bâton
 » tout ce qui se présente pour faire plus
 » aisément passer ses mauvaises plaisan-
 » teries. Elle ne paroît point avec des
 » flambeaux comme une Furie, & ne
 » s'amuse point à faire des hélas ridi-
 » cules. Elle vient appuyée de son seul
 » mérite & de sa propre beauté. Je ne
 » me glorifie pourtant pas de ces avan-
 » tages. Je cherche beaucoup moins à
 » vous tromper en répétant deux ou trois
 » fois la même chose. Je produis toujours
 » des images nouvelles différentes les
 » unes des autres, & toutes singulieres.
 » Je puis me vanter d'avoir terrassé le
 » redoutable Cléon **. Mais je ne l'ai
 » pas insulté depuis sa mort ***. La con-

* Traits Satyriques contre les Poëtes ses con-
currens.

** Dans la Comédie des Chevaliers, & ailleurs.

*** *κεκένω* *jacenti*; mort ou terrassé. Le terme est véritablement équivoque. Mais la suite le détermine à signifier mort. Madame DACIER a crû devoir en juger autrement, sur ce qu'ARISTOPHANE dit qu'il ne donne pas la même chose. Mais cette raison prouve tout au plus qu'il y avoit beaucoup de changemens dans les secondes Nuées, pour lesquelles ce discours étoit fait.

50 duite de mes rivaux est bien diffé-
 51 rente: depuis qu'Hyberbolus a donné
 52 prise, ils ne mettent sur le Théâtre
 53 qu'Hyberbolus & sa mere. Eupolis
 54 a donné d'abord à ce sujet sa Comé-
 55 die *Marica* *, où il n'a pas rougi de
 56 piller mes *Chevaliers*, en y ajoutant
 57 seulement de sa façon une vieille qui
 58 fait une danse deshonnête; encore a-
 59 t-il volé cette vieille à Phrynicus qui
 60 la faisoit dévorer par un monstre ma-
 61 rin. Le Poëte Hermippus est venu
 62 ensuite: voilà encore Hyperbolus en
 63 jeu. Enfin tous à la file tombent sur
 64 Hyperbolus **, & me dérobent mes
 65 anguilles *** le plus subtilement qu'ils
 66 peuvent. Que ceux qui rient à leurs
 67 pièces ne se divertissent pas aux mien-
 68 nes! C'est tout le mal que je leur

* Les Scholiastes assurent que dans cette Comédie d'Eupolis, il étoit parlé de Cléon comme mort.

** Homme de basse naissance, faiseur de lampes de cuivre. Il avoit trouvé comme Cléon, le secret de se rendre redoutable jusqu'à oser attaquer les premières têtes de l'Etat.

*** Il parle d'anguilles dans sa Comédie des Chevaliers. Ce sont les anguilles délicieuses du lac Copaie en Béotie. On avoit fait apparemment sur cela des allusions dont nous n'avons point la clef.

„souhaite. Pour vous, Messieurs, si vous
 „prenez goût à mes idées, je vous don-
 „ne parole de croire désormais que vous
 „êtes fins connoisseurs „.

Il est visible, 1°. Que ce discours a été fait pour la seconde représentation des Nuées. 2°. Que c'étoit la premiere Comédie revûe, corrigée, & augmentée. 3°. Que Cléon étoit mort quand on la représenta la seconde fois. La seule citation de *Marica* où Eupolis parloit de Cléon mort est une preuve sans réplique. Donc en joignant à ce discours un endroit des *Guespes*, où il est dit que la premiere Comédie des Nuées fut jouée un an auparavant, il est évident que les deux représentations se firent dans les années que nous avons assignées. Et quand même les Scholiastes nous tromperoient après s'être trompés eux-mêmes sur le fait de la Comédie *Marica* qui suppose Cléon mort, cela ne prouveroit autre chose, sinon que les deux représentations des Nuées se sont faites avant la mort de ce Général, ou avant la dixième année de la Guerre du Péloponnèse: & par conséquent cette Comédie n'en seroit pas moins éloignée de la mort de Socrate, comme le fut en effet la premiere représentation. Car
voici

voici le discours que le Chœur y fit aux spectateurs , & qu'on lit après le premier à la suite d'une invocation.

» Messieurs , Ecoutez-nous bien , je
 » vous prie , (ce sont les Nuées qui
 » parlent) nous sommes fort en colere
 » contre vous ; & n'avons-nous pas rai-
 » son ? Est-il un de vos Dieux qui vous
 » enrichisse autant que nous le faisons ?
 » Toutefois point de libations , point
 » de sacrifices pour nous , qui sommes
 » vos Déeses tutélaires. En effet , vous
 » mettez-vous en campagne mal-à-pro-
 » pos ? Sur le champ le tonnerre ou la
 » pluie surviennent pour vous faire ren-
 » trer. Par exemple quand vous vous
 » avisâtes de mettre à la tête de vos ar-
 » mées ce Paphlagonien , ce Corroyeur ,
 » ce Cléon , nous fronçâmes le sourcil ,
 » nous fîmes du fracas , la foudre tom-
 » ba , la lune quitta sa route * , le soleil
 » retira son flambeau , & vous menaça
 » de ne plus luire pour vous , si vous
 » élisiez Cléon pour Général. Vous l'é-
 » lûtes pourtant. C'est le proverbe : les

* Il y eut une éclipse de Lune vers le tems où Cléon fut envoyé à Pyle en qualité de Général. ARISTOPHANE en parle dans ses Chevaliers. Quelque-tems après il y en eut une de Soleil.

» délibérations vont ici tout de travers ;
 » & les Dieux réparent tout *. Or vou-
 » lez-vous ſçavoir comment tout ſera
 » réparé. Le voici. Prenez-moi cet oi-
 » ſeau de proye **, ce voleur de Cléon ,
 » & mettez-le au Piloni ***. Alors tout
 » reviendra dans ſon premier état , & vos
 » fautes ſe tourneront en heureux ſuccès.

Dans le premier morceau Cléon étoit mort , dans le ſecond il étoit plein de vie. Ces deux morceaux ont donc été faits en deux années différentes. Mais quelque tour qu'on veuille y donner , il ſera toujours vrai de conclure d'A-riſtophane ſeul , que cette pièce fut faite & jouée entre l'époque de l'affaire de Pyle ſous Cléon , & celle de la mort de Cléon ; donc entre la ſeptième & la dixième année de la guerre du Péloponnèſe : donc plus de vingt-trois ans avant la condamnation de Socrate ****, Cela eſt démontré.

* DEMOSTHENE en dit autant aux Athéniens , dans ſes harangues.

** Larus, oïſeau aquatique fort vorace ; dit SUIDAS.

*** Serrez lui le cou dans une pièce de bois trouée.

**** Ou du moins treize ans avant cette mort , ſi Socrate mourut ſexagénaire , comme quelques-uns l'ont écrit : ſentiment peu ſuivi.

Il y a encore un troisiéme morceau adressé aux spectateurs. Mais c'est une plaisanterie bien moins importante que celle que nous venons de voir. Les Nuées disent qu'elles saluent les Athéniens de la part de la Lune, qu'elle est pourtant un peu piquée contr'eux, de ce que malgré tous les biens dont elle les comble, ne fût-ce que d'épargner leurs flambeaux *, elle n'éprouve d'eux que de l'ingratitude, parce que toutes les fêtes sont dans une horrible confusion, & qu'on s'en prend à elle; que les Dieux, par exemple, s'attendent à des sacrifices qui ne viennent point au jour marqué, qu'on voit des jeûnes au lieu de festins, & des procès au lieu de vacations, que dans l'Olympe on fait un bruit horrible contr'elle, comme si elle étoit la cause du peu de soin des Athéniens à bien ranger leur calendrier.

Il n'est pas aisé de rendre raison de cette confusion des fêtes dont parle Aristophane, les diverses conjectures qu'on apporte n'étant que de pures conjectures, & trop longues à développer.

* Il paroît par là, & par beaucoup d'autres endroits où ARISTOPHANE raille l'épargne des Athéniens, qu'ils étoient en effet fort épar-
gnans.

Soit que le nombre d'or , ou le Cycle de Méton fut alors introduit ou non , il y a toujours des difficultés : & il sembleroit vrai-semblable que le désordre dont on parle , seroit plutôt venu d'avoir voulu ajuster les fêtes à ce Cycle , qu'autrement *. Nous aurons moins lieu de nous étendre beaucoup sur le reste de cette Comédie.

A C T E II.

Socrate après avoir dépouillé son disciple de son manteau , apparemment pour s'en accommoder , & après lui avoir donné quelques commencemens d'instruction , le ramene sur le Théâtre en jurant par le chaos & l'air qu'il n'a

* Voyez le sçavant M. EZECH. SPANHEIM dans l'édition d'ARISTOPHANE de M. KUSTER : c'est son sentiment que je rapporte ici. Il y a pourtant apparence que le Cycle de Méton ne fut adopté que depuis cette pièce. Les Grecs pour retrouver le même point de rencontre du Soleil avec la Lune , avoient pris d'abord huit années , puis onze , toujours avec erreur considérable. Méton s'avisa le premier en mettant huit & onze de fixer le terme de dix-neuf ans , où le retour de la Lune & du Soleil se trouva sans erreur sensible pour ces temps-là.

point encore trouvé d'esprit si épais que Strepsiade. Mais Strepsiade est comme on l'a vû, un Bourgeois de bon sens & malin, qui sans paroître y toucher tourne son maître en ridicule. Aristophane veut faire entendre qu'un sens droit que les Philosophes traitent de grossier, est rétif à la Philosophie, tant elle est opposée au sens commun.

Le maître appelle son élève pour continuer sa leçon, & lui ordonne de tirer son canapée & de s'y coucher. L'autre obéissant malgré lui, badine sur les Corinthiens qui le prennent au collet, & qui concourent avec Socrate à le piller. Il appelle ainsi certains insectes dont il soupçonne que les meubles philosophiques de son maître sont infestés. Toute la scène roule sur quantité d'impertinences qu'on fait dire à Socrate suivant sa manière de Philosopher, & à Strepsiade pour les relever par un contraste comique : par exemple, Socrate commence à peu près comme le Maître de Philosophie dans le *Bourgeois Gentilhomme* *. » Ça » que souhaitez - vous d'apprendre ? » Les mesures, l'harmonie, la cadence » ce » ?

* MOLIERE a visiblement imité la Scène d'ARISTOPHANE.

Oui parbleu, les mesures. Car il n'y a pas long tems qu'un homme m'a trompé par une fausse mesure.

Socrate poursuit son discours & Strepsiade le sien, l'un & l'autre répondant toujours à sa pensée. Le dernier vient au fait, & demande à quoi lui servira l'harmonie. » Pour faire l'agréable dans » les compagnies ? C'est bien là de quoi » il s'agit. Je ne me soucie, dit-il, ni » de Pyrrhiques, ni de dactyles. Ap- » prenez-moi à culbuter le bon droit ».

Plus Strepsiade va au fait, plus Socrate affecte de s'en éloigner, & de lui faire voir qu'il faut acquérir auparavant bien d'autres connoissances. Il lui donne une leçon de Grammaire, mais bien maligne. Car en lui enseignant à distinguer les noms des choses qui appartiennent aux hommes & aux femmes, il donne sur les doigts à quelques Athéniens notés pour leur lâcheté ou leurs débauches, particulièrement à Cléonyme & Amunias.

Socrate ordonne ensuite tout de bon au disciple de se coucher, de méditer, de s'attacher à une pensée, & s'il ne peut la démêler, de passer à une autre,

de fixer son imagination, de diviser, de définir, de contempler, enfin de chercher dans sa tête le moyen de frustrer ses créanciers. Ce jeu de Théâtre qui exprime toutes les petites façons des meditatifs d'alors, leurs grimaces sçavantes, & les tours de souplesse qu'on leur imputoit, anime extrêmement cet Acte. Mais si les *Femmes Sçavantes* de Moliere ont eu d'abord de la peine à plaire au monde poli à cause de leur caractere singulier, il n'est pas possible d'esperer que celui des Philosophes Athéniens lui plaise, quelque finement qu'il soit représenté. Poursuivons sans nous arrêter considérablement sur chaque chose.

S T R E P S I A D E.

Que voulez-vous donc que je cherche dans mon esprit ?

S O C R A T E.

Dites-moi vous-même ce que vous voulez trouver.

S T R E P S I A D E.

Je vous l'ai dit mille fois, le moyen de ne point payer.

Voilà la vraye maniere de Socrate ; quoique travestie. Il faisoit éclore les pensées d'autrui sans dire les siennes ;

ce qui le faisoit appeller *la Sage-Femme des esprits*.

Le Bourgeois las de se tourner sur son lit dit enfin qu'il a trouvé le secret qu'il cherchoit. C'est une plaisanterie à laquelle on ne s'attend point. » Si j'achetois, dit-il, une forcieri de Thessalie, & que par son moyen je prissela Lune, & que je l'enfermassé dans un étui comme un miroir »....

S O C R A T E.

Hé-bien qu'en arriveroit-il ?

S T R E P S I A D E.

S'il n'y avoit plus de Lune, je ne payerois plus d'intérêts.

S O C R A T E.

Comment cela ?

S T R E P S I A D E.

La chose est toute claire. Il n'y auroit plus de mois, & par conséquent plus de paiement au bout.

Socrate lui propose à son tour une autre subtilité de même force. Il demande comment il se tireroit d'affaire s'il étoit condamné à payer cinq talens. Le Bourgeois rêve quelques momens, suivant le conseil de son maître qui lui dit de donner l'essor à son esprit, comme les enfans le font aux hannetons qu'ils at-

tachent à un fil. C'est que Socrate disoit que l'ame avoit des ailes pour s'élever au-dessus des choses terrestres; de sorte que ces comparaisons lui étoient familières. Strepfiade trouve enfin un expédient rare qui seroit de se mettre derrière le Greffier, d'exposer un miroir ardent aux rayons du soleil, & de brûler toutes les écritures qu'on feroit contre lui. Je ne trouve pas qu'aucun Commentateur ait dit un seul mot de ces cinq talens. Mais il s'agit visiblement de ceux que Cléon fut condamné à payer pour crime de péculat *. Cela saute aux yeux. Mais que signifie l'allusion du miroir ardent? Je l'ignore. Il y en a bien d'autres que nous ne connoissons pas. Par exemple pour éviter une condamnation par corps, Strepfiade n'imagine point d'autre secret que de s'aller pendre. Peut-être aussi n'y a-t-il point d'autre finesse dans ces mots que la naïveté. Socrate ne pouvant rien tirer de plus du génie grossier de son disciple, désespere d'en faire un Philosophe, & lui conseille d'amener son fils en sa place. L'autre y consent en disant que son fils avoit de l'esprit étant enfant, ce qu'il prouve aussi naïvement que le Medecin Diafoi-

* Voyez les *Acharniens* ci-dessus.

514 LES NUÉES,
rus au sujet de son fils Thomas. Moliere
a copié à beaucoup d'endroits de cette
Comédie.

A C T E III.

Strepsiade comme possédé de l'esprit
Socratique & de l'enthousiasme des
Nuées, pousse son fils Phidippide hors
du logis, & jure par les Nuées qu'il
n'y restera pas plus long-tems. „ Sors,
„ dit-il, coquin, & vas manger, si tu
„ veux, les colonnes de Megacles „. Ap-
paremment que cette maison à laquelle
Strepsiade s'étoit allié, avoit dissipé
tout son bien, hormis le Palais de Mé-
gacles. Le sel comique de cette scène
est précisément le même que celui du
Bourgeois Gentilhomme, qui veut in-
struire sa femme & sa servante des leçons
qu'il a reçues de ses maîtres. La copie
est plus conforme à nos mœurs; mais
elle est moins vive que l'original dont
Moliere avoit bien étudié tous les traits.
A la vérité Strepsiade ne fait pas ici à son
fils un récit tranquille, comme le Bour-
geois Gentilhomme à Madame Jour-
dain, & à Nicolle: mais il parle dans
le même goût avec plus de vivacité. Car
ayant la tête remplie des grands myste-

res qu'il croit avoir appris chez Socrate, il en dit une partie sans suite ni liaison à son fils, en le contraignant d'aller promptement tenir sa place à la même école.

Phidippide qui croit que son pere extravague le regarde du même œil que Madame Jourdain fait son mari enharnaché en Turc. Il ne laisse pas d'obéir sans rien comprendre à ce qu'on lui dit; & voilà tout le plaissant de ce Dialogue. Dès les premiers mots le fils jure par Jupiter. Ce serment choque le Pere, qui lui dit que cela étoit bon autrefois, mais que depuis Socrate il n'y a plus de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Qui dit de pareilles impietés!

STREPSIADE.

Qui! Socrate, Diagoras le Mélien *, & Chairephon qui sçait calculer les sauts des puces.

PHIDIPPIDE.

Quoi, mon pere, êtes-vous assez in-

* Diagoras étoit de Mélos. Ainsi quand ARISTOPHANE dit le Mélien, il faut entendre ici Diagoras. Il passoit pour Athee, & les poètes comiques vouloient donner cette idée des Philosophes pour les perdre. Mais il s'en faut bien que Socrate niât la Divinité. Il n'y a qu'à lire PLATON.

316 LES NUÉES;
fensé pour croire ces bourrus atrabi-
laires ?

S T R E P S I A D E.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.
Ne dites point de mal de ces sages qui
ont tant de lumieres, & qui portent
l'épargne jusqu'à ne connoître ni bar-
biers, ni parfumeurs, ni baigneurs, tan-
dis que tu me dévores les entrailles,
comme si j'étois mort. Mais il ne s'agit
plus de cela. Va les trouver, & devient
leur disciple en ma place.

Il est aisé de reconnoître ici des traits
du malade imaginaire, à l'égard des Mé-
decins.

P H I D I P P I D E.

Hé que peut-on apprendre de bon
de ces animaux-là ?

S T R E P S I A D E.

Tout ; les connoissances les plus esti-
mées, la vérité même, par exemple que
tu n'est qu'une bête, & qu'un sot, Mais
attends un moment je reviens.

P H I D I P P I D E.

Mon pere a perdu l'esprit. Quel parti
dois-je prendre ? Dois-je le faire déclai-
rer fou en justice, ou le livrer aux
bourreaux de Médecins*, comme un

* Madame DACIER a passé ce vers. Le Scho-

homme à mettre en terre en peu de jours?

Le pere revient avec un cocq & une poule qui s'expriment par le même mot Grec. Socrate en avoit fait autant à son égard en lui donnant une leçon de Grammaire. Il l'imité, & demande à son fils ce que c'est que l'un & l'autre volatile. Le fils répond comme le pere avoit répondu à Socrate. „ Vous n'êtes qu'une „ bête, lui dit Strepsiade, & vous ne „ sçavez pas les premiers élemens de la „ Grammaire „. Il y a là quelque raillerie cachée sur quelque événement, comme celle de Moliere dans le Bourgeois Gentilhomme qui admiroit & repetoit la leçon qu'on lui avoit donnée sur la maniere de prononcer les voyelles, les consonnes, & les syllabes, allusion maligne à un livre * qui avoit eu de la réputation dans le monde. L'original de ces traits est Aristophane. On perdra dans la suite la trace de plusieurs bons mots de Moliere, comme des siens.

Strepsiade assure qu'il a appris bien

LIASTE l'explique de ceux qui enterrent les morts. Le sens que j'ai suivi me paroît le véritable.

* Le livre de la parole.

d'autres belles choses de cette nature ; mais que son grand âge lui ayant ôté la mémoire, il est à propos que son fils se mette en sa place chez ces grands Philosophes.

Phidippide remarquant que son père n'a ni manteau, ni souliers, » c'est » donc pour toutes ces subtilités, dit- » il. que vous avez perdu votre man- » teau ».

S T R E P S I A D E.

Oh non, je ne l'ai pas perdu ; mais je l'ai converti en pure Philosophie *.

P H I D I P P I D E.

Et vos souliers qu'en avez-vous fait ?

S T R E P S I A D E.

Je les ai employés *pour le besoin*, comme Periclès le fit des trésors de la citadelle.

Ceci regarde un fait singulier de Périclès. Suidas dit, qu'il employa une grande partie de ces trésors pour la guerre du Péloponnèse, & qu'en rendant ses comptes il se contenta de dire, au sujet de cinquante talens ; qu'il les avoit employés *pour le besoin*. On ne le pressa pas

** Il veut faire entendre que Socrate étoit intéressé & voleur.

davantage. Les Lacédémoniens l'ayant
 ſçu, conſiſquerent les biens de Cléander,
 & condamnerent Plistoanax à une amen-
 de de cinq talens, prétendant que ces
 deux Généraux de Lacédémone, dont
 l'un étoit leur Roi, avoient épargné une
 partie de l'Attique, pour avoir été cor-
 rompus par des largeſſes ſecrettes; &
 que Périclès n'avoit répondu ſi oblique-
 ment en rendant ſes comptes, que pour
 épargner aux Rois de Sparte la confu-
 ſion de leur baſſeſſe & de leur perfidie.

Le vieillard fait tout de bon marcher
 ſon fils chez Socrate, en lui diſant,
 » Viens, mon enfant, viens avec moi.
 » Si tu fais mal, c'eſt moi qui t'y obli-
 » ge : obéis ſeulement, & ſouviens-toi
 » que je n'ai que trop eû d'égard moi-
 » même à tes caprices dans l'enfance.
 » La premiere obole * que je reçus pour
 » l'aſſemblée publique, je l'employai à

* ARISTOPHANE l'appelle obole *heliastique*,
 ainſi nommée du lieu où ſe tenoient les plus
 nombreuses aſſemblées des Athéniens. On n'y
 donnoit d'abord aux aſſiſtans qu'une obole,
 ou la ſixième partie d'une dragme; enſuite on
 en donna deux, & enfin trois à la réquiſition
 de Cléon, qui ſe fit un mérite de cette aug-
 mentation. Le Poète comique tourne partout
 & mille fois en ridicule cet honoraire, qui
 lui paroifſoit ſordide. C'étoit en effet peu pour

» t'acheter un petit chariot aux Fêtes de
» Jupiter ».

Phidippide dit à part que son père
se repentira de la violence qu'il lui fait; &

chaque particulier, & beaucoup pour l'Etat; puisque les trois oboles valaient cinq sols de notre monnoie. M. EZECH. SPANHEIM dans ses notes sur les *Nuées*, nous a donné une suite de sept différentes monnoies depuis la dragme Attique, jusqu'à la demi-obole inclusivement. Quoique cette monnoie Grecque soit fort connue, comme ARISTOPHANE en parle souvent, & qu'on doit être curieux de voir ensemble la dragme & la monnoie, j'ai crû faire plaisir au lecteur de représenter ici ces pièces exactement gravées d'après celles que M. SPANHEIM a fait graver sur la suite d'un cabinet d'Angleterre. Toute cette monnoie est d'argent. Il y en a eû d'airain: & ARISTOPHANE nous l'apprend quand on ne le sçauroit pas d'ailleurs. Ces sept pièces ont toutes d'un côté la tête de Pallas & de l'autre le Hibou son oiseau avec les deux ou trois premières lettres du nom de la Déesse, comme toutes les autres monnoies d'Athènes. La cinquième est singulière, en ce qu'elle porte d'un côté une double tête d'homme & de femme à visages addossés en forme de Janus avec la couronne. C'est la figure de Cécrops, ancien Roi d'Athènes. La tête de femme montre qu'il procura & facilita les mariages pour peupler l'Attique. Cette monnoie battue en son honneur plusieurs siècles après lui, marque la vénération des Athéniens pour sa mémoire.

il lui tiendra en effet parole. Socrate paroît ; le pere lui livre son fils. „ Je l'ai „ enfin persuadé , dit-il , malgré qu'il „ en eût „. Ce mot tombe à plomb sur la maniere de philosopher dont usoit Socrate , qui mettoit les gens au point de se rendre malgré eux , en les faisant donner dans des absurdités , dont ils ne pouvoient se tirer sans revenir à son sentiment.

SOCRATE *parlant de Phidippide.*

C'est apparemment un innocent qui n'est pas encore fait à se tenir suspendu en l'air comme nous *.

PHIDIPPIDE, *entre ses dents.*

Puisses-tu l'être tout de bon !

STREPSIADE.

Ah coquin , tu dis des injures à ton maître.

SOCRATE.

Voyez avec quelle grimace il a dit cette sottise. Hé comment pourroit-il apprendre à éluder un procès , à chicaner sa partie adverse , & à jeter de la poussière aux yeux des Juges ? Hyperbolus **

* A méditer.

** C'est le faiseur de Lampes dont nous avons déjà parlé. Il y mettoit (dit-on) de mauvais alliage , & il s'enrichissoit par ses friponneries , à en croire ARISTOPHANE.

donneroit pourtant un talent pour en sçavoir autant.

STREPSIADE.

Oubliez les impertinences, & daignez lui donner vos soins. Il a naturellement du génie : car n'étant encore qu'enfant il faisoit de petits châteaux, des vaisseaux, des chariots, des grenouilles, des grenades ; il falloit voir ! * Qu'en pensez-vous ? Ne croyez-vous pas qu'il puisse apprendre ces deux *moyens* ** favoris qui sont les pivots de votre doctrine, le *Juste* & l'*Injuste* ? S'il ne les apprend tous deux, il aura du moins l'esprit d'apprendre l'*Injuste*.

SOCRATE.

Je vais le donner à instruire à tous les deux.

STREPSIADE *prenant congé.*

Je suis votre valet. N'oubliez pas au moins de l'armer de pié en cap contre le *Juste*.

A peine le Bourgeois s'est-il retiré ; que le *Juste* & l'*Injuste* paroissent en personne. L'allégorie est hardie, & les personnages sont bizarres, mais dignes d'A-

* Voilà Thomas Diafoirus.

** Toute la Philosophie morale de Socrate rouloit sur ces deux idées.

ristophane, & plaisans pour qui connoissoit ou connoît Socrate & ses discours éternels sur le Juste & l'Injuste. Il faut donc imaginer ces deux choses comme des Acteurs que le Poëte avoit apparemment orné d'un air aussi grotesque, que ses autres mascarades.

Le *Juste* défie son rival de paroître devant les spectateurs ? Mais l'*Injuste* qui connoît les Juges à qui il a affaire, se montre sur le champ, bien assuré, dit-il, de l'emporter sur son concurrent devant de tels arbitres ; bon commencement de satyre qui dure pendant toute la scène ; car le premier prétend être le plus fort * ; & l'autre allégué qu'il est toujours victorieux quoique plus foible. L'un veut que ce soit chez les foux (en montrant les spectateurs ou les Philosophes) & l'autre prétend que c'est chez les sages, en montrant les mêmes. L'un dit qu'il n'a qu'à se montrer pour triompher ; l'autre nie qu'il n'y ait au monde aucune ombre de justice. Quoi, pas même chez les Dieux ? Non, pas même chez Jupiter. Cela est dit pour rendre

* *κρείστων*, le plus fort. C'est le nom du *Juste* chez les Philosophes. *ῥηστὸν*, le plus foible. C'est le nom de l'*injuste*. Il y a ici bien des antithèses qui portent sur ces deux dénominations.

lés Philosophes exécrables par leurs impiétés. Le *Juste* accable en effet d'injures son rival , comme un impie : l'autre affectant un air de Philosophe , ne répond à chaque outrage que par des applaudissemens , comme Socrate & comme les fergens de Comédie , qui disent *bon cela* à chaque insulte qu'ils reçoivent. Aussi l'*Injuste* ajoute-t'il : » Hé , ne vois-tu pas que tu me prodigues de l'or à pleines mains » ? Les vivacités redoublées de l'un & de l'autre font un grand jeu de Théâtre ; mais tout n'en est pas selon nos manieres. Les reproches que le premier fait au second de corrompre les Athéniens & de perdre la jeunesse , les répliques du second , & la dispute des deux à qui se saisira de Phidippide pour l'instruire , (comme la Vertu & le Vice par rapport à Hercule * ,) ne montrent que trop à quel point les Poètes Comiques portoient la liberté de dénigrer Athènes ; & jusqu'où les Athéniens entendoient raillerie , sans s'embarrasser de ce que la postérité penseroit d'eux , & moins encore de se corriger de leurs défauts.

Le Chœur est contraint de mettre le hola , tant que la contestation s'échauffe.

* Hercules *in bivio*.

Il veut qu'elle devienne une dispute réglée, & que chacun des concurrens expose au long ses raisons : „ dont dépend (dit-il) la destinée de la Philosophie, & des querelles de nos amis les Philosophes „.

Le *Juste* fait le premier sa harangue. Il décrit la sévère discipline du vieux tems, où la Justice fleurissoit, la docilité des jeunes gens, leur assiduité, leur attention, leur respect à l'égard de leurs maîtres, leur éducation dure, leur modestie, la beauté de la musique d'alors bien différente des tons efféminés introduits par Phrynis *, l'importance de cette austérité & ses suites heureuses, la pudeur, la bienséance, & la sobriété.

„ Vrayment (dit l'*Injuste*) cela étoit bon du tems qu'on portoit des cigales d'or aux cheveux, &c „. Ces bijoux dont on a parlé ailleurs, étoient à la mode du tems des guerriers de Marathon. Les braves Athéniens de ce beau siècle ne laissoient pas d'être magnifiques. Celui qui fait le personnage de

* Ce Phrynis avoit amolli la musique ancienne; & les anciens tiroient de grands préjugés de la qualité de la musique pour ou contre la régularité des mœurs.

la Justice répond à son adverfaire, que la peinture qu'il a faite est celle des anciens héros, & non des jeunes gens du tems présent élevés dans la mollesse, sans force, sans vigueur, sans ame. Il exhorte Phidippide à suivre de si belles leçons, à haïr le barreau source de chicannes, à ne rien faire de honteux, à respecter ses parens, à honorer les vieillards, à éviter les danseuses; enfin à être vertueux de tout point. C'est un contraste des anciennes & des nouvelles mœurs d'Athènes.

L'*Injuste* leve les épaules & rit en petit maître, pour engager Phidippide à regarder ces discours-là comme des chansons; mais le *Juste* insiste, & montre à ce jeune homme, que s'il veut le croire il jouira d'une santé toujours parfaite, il se distinguera dans les exercices, il aura l'avantage de ne point dire ni entendre toutes les sotises qu'on dit & qu'on entend au barreau; qu'il goûtera le plaisir des promenades sçavantes & utiles; qu'il sera toujours sage & heureux; qu'au contraire s'il vit comme les autres jeunes gens de son âge, il deviendra misérable, & que, pour comprendre tous les malheurs ensemble, il sera aussi infâme qu'Antimachus: mot sanglant con-

tre ce citoyen, à en juger par tout ce qui a précédé.

Quoique le Chœur soit composé de Nuées, Déeses imaginaires, il ne laisse pas suivant son office de louer les vertueuses leçons que l'on vient de voir; mais l'*Injuste* prend à son tour la parole. Il lui pesoit d'avoir gardé un si pénible silence. Il dit d'abord que les Philosophes l'ont appelé à tort *le plus foible*, puisqu'il a imaginé le premier l'art de s'opposer aux Loix & au bon droit: ce qui meritoit des récompenses sans nombre*. „ Car (dit-il) quoi de plus beau „ qu'un art, qui tout *inferieur* qu'on „ l'appelle, est sûr de l'emporter dans „ les jugemens „? Il adresse ensuite le discours à Phidippide, en s'arrêtant comiquement sur les usages d'Athènes qu'a blâmés son adversaire. „ Il a parlé (dit-il) de bains chauds: grande merveille! „ Hé Hercule aimoit-il les bains froids „? Défaite comique digne de l'art attribué ici à Socrate. Quelle que soit la tradi-
 tion fabuleuse, il est certain qu'on ap-
 pelloit *héracléens* les bains chauds; &

Voyez la
 note * sur
 Héraclé,
 ci-dessus.

Le défenseur de l'injustice passe ensuite à la fréquentation du barreau, &

* Plus de mille stateres.

à l'art des harangues. „ Nestor n'étoit-il
 „ pas harangueur , selon le témoignage
 „ d'Homere „ ? L'*Injuste* attaque la vertu
 & la sagesse par des raisonnemens aussi
 frivoles pour insinuer que ce sont ceux
 de la Philosophie de Socrate. „ Car à
 „ quoi a jamais servi la vertu ? A rien.
 „ de bon. Quoi , à Pélée ? Le beau pré-
 „ sent que lui firent les Dieux , une
 „ épée * ! Hyperbolus a bien mieux fait
 „ ses affaires en faisant des lampes. Il
 „ a friponné ; il s'est enrichi aux dépens
 „ du public „.

Fondé sur ces principes l'*Injuste* de-
 mande à Phidippide , comment il se ti-
 reroit des aventures qui arrivent tous
 les jours aux jeunes gens , sans l'art de
 tourner le blanc au noir ; & il l'exhorte
 à faire du pis qu'il pourra , bien assuré
 de trouver une ressource immanquable
 dans le secours que lui donnera son nou-
 veau maître.

Le partisan de la Justice demande à
 son tour ce qui arriveroit si ce jeune
 homme étoit noté d'infamie , pour avoir
 suivi de si pernicieuses leçons. Cela fait
 naître une de ces Satyres cyniques , qui

* Dans un danger qu'il courut , Mercure ,
 dit-on , lui donna une épée pour se défendre.

rendent

rendent abominables les Athéniens censurés & leur censeur. Le tour est singulier.

L' I N J U S T E.

Que diras-tu, si je viens à bout d'avoir raison contre toi?

L E J U S T E.

J'avouerai que j'aurai tort, & je me tairai : voyons.

L' I N J U S T E.

Dis-moi un peu, quelles gens sont ce que nos Orateurs?

L E J U S T E.

Des scélerats.

L' I N J U S T E.

D'accord. Et nos faiseurs de Tragédies?

L E J U S T E.

Des scélerats.

L' I N J U S T E.

Fort bien. Et nos Magistrats?

L E J U S T E.

Des scélerats.

L' I N J U S T E.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc bien que tu as tort. Compte à présent les spectateurs : quel est le plus grand nombre? Sont-ce les gens de bien? Examine.

L E J U S T E *en regardant de tous côtés.*

Examinons.

Tome V.

L

530 LES N U E E S ,
L' I N J U S T E .

Hé-bien ?

LE J U S T E *montrant divers spectateurs,*

Les scélérats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre... & ce petit-maître là bas...

L' I N J U S T E .

Qu'as-tu à dire à présent ?

LE J U S T E .

Que j'ai perdu. (*aux spectateurs*)
Messieurs, prenez mon manteau *. Je vais passer de votre côté. Vous êtes les plus forts,

Socrate appercevant Strepfiade qui revient, lui demande s'il persiste à vouloir que son fils soit Philosophe de la bonne façon. » Oui, répond le Bourgeois ; instruisez-le comme il faut ; châtiez-le, s'il est nécessaire : & sur-tout » rendez-lui la langue aussi affilée qu'un » glaive à deux tranchans ; l'un sera pour » les menuës babioles de chicanne, l'autre pour les causes qui en valent la » peine ».

S O C R A T E .

Laissez-moi faire. Je vous le rendrai ;

* Il fait semblant de jeter son manteau, comme s'il vouloit sauter dans le parterre.

Sur ma parole, un des plus fins chican-
neurs de l'Attique.

PHIDIPPIDE *à part.*

C'est-à-dire, pâle, maigre, & Philo-
sophe accompli.

L E C H Œ U R.

Phidippide, entrez. (*à part*) Quel-
qu'un pourra s'en repentir.

Dès que le jeune homme est entré
chez Socrate, les Nuées adressent la pa-
role aux Juges de la Comédie qui étoient
apparemment dans un lieu distingué du
cirque. Elles leur promettent que s'ils
rendent justice au spectacle, elles pro-
cureront à leurs champs de la pluye
ou du beau tems à propos ; & une heureu-
se fertilité, résolues au reste de grêler sur
leurs vignes & de désoler tout, s'ils s'a-
visent de dédaigner de si grandes divi-
nités, & de juger de travers. Ce sont leurs
termes.

A C T E IV,

Strepsiade fort inquiet rode autour
de l'école en comptant les derniers jours
du mois à la maniere des Grecs *, » cinq,

* En retrogradant : ainsi comptoient-ils les
dix derniers jours du mois. Cela signifie, le
26, le 27, le 28, le 29, Juillet. SCALIGER

„ quatre, trois, deux, de la troisiéme
 „ dixaine du mois „; & il sent appro-
 cher le jour redouté, à sçavoir le der-
 nier du mois, appelé aussi la vieille
 & nouvelle Lune. C'étoit le jour mar-
 qué pour le payement des intérêts. Le
 sujet de son inquiétude, c'est que tous
 ses créanciers consignent de l'argent chez
 les Juges pour les frais des poursuites,
 & menacent de le ruiner, s'il ne les
 paye promptement. Que faire? Car de
 payer il n'en est pas question. „ J'ai
 „ beau, dit-il, leur faire des proposi-
 „ tions raisonnables, & leur dire: écou-
 „ tez. Des trois sommes que je vous dois,
 „ ne prenez pas l'une, donnez du tems
 „ pour l'autre, & quittez-moi de la
 „ troisiéme *. Loin de se payer de cela,
 „ ils me traitent de fripon, & me me-
 „ nacent de me traîner au barreau. A
 „ la bonne heure: que m'importe après
 „ tout, pourvû que Phidippide soit de-

dit que les Anciens n'avoient d'abord que trois
 principaux nombres, *en un Aio deux telx trois* ;
 & qu'ensuite ils disoient, *puis un autre encore* ,
et trois , d'où vient *quatre* ; qu'au delà ils di-
 soient *et en xi et un de plus* , *quinque* , *cing* .
 Le reste jusqu'à *dix* vint peu à peu.

* Il paroît faire allusion au partage du Lion
 dans la fable d'Esopé.

» venu beau parleur. Voyons où il en est :
 » heurtons ».

Socrate se montre, & après avoir reçu un présent du bourgeois, (c'est un sac de farine) il lui apprend que son fils en sçait déjà assez pour donner un soufflet au bon droit, & pour nier une dette, eût-elle été contractée devant mille témoins. Cette nouvelle fait triompher le vieillard, qui se mocque par avance de ses créanciers, en leur opposant un élève de Socrate. Phidippide paroît, & son pere l'embrasse avec transport.

» Viens, mon fils, viens que je t'em-
 » brasse. A ta pâleur je juge que tu sçais
 » contredire & nier hardiment; qu'en
 » un mot tu entends le fin de la chi-
 » cane la plus déliée, & que tu ex-
 » celle dans les manieres de ton pays.
 » Que dis-tu là va je n'en doute
 » point. Tu m'as l'air de faire croire
 » aux gens qu'ils ont tort quand ils ont
 » raison, & de le leur soutenir en face.
 » Oui, tu as maintenant la mine d'un
 » bon & franc Athénien. Aussi, puisque,
 » tu m'as perdu, est-ce à toi de me
 » sauver ».

P H I D I P P I D E.

D'où vient donc cette crainte que
 vous témoignez ?

334 L E S N U E' E S,

S T R E P S I A D E.

Hé, hé, je l'avoue : je crains un peu
cette vieille & nouvelle Lune.

P H I D I P P I D E.

Beau sujet d'inquiétude ! Vieille &
nouvelle ! Cela peut-il être ?

S T R E P S I A D E.

Il faut bien que cela soit : car mes
créanciers menacent de m'attaquer
ce jour-là en justice, & de configner.

P H I D I P P I D E.

Laissez-les faire. Ils perdront leurs
consignations : car il n'est pas possible
qu'un jour en soit deux.

S T R E P S I A D E.

Comment ?

P H I D I P P I D E.

Comment ! Une femme peut-elle être
jeune & vieille en même tems ?

S T R E P S I A D E.

Mais nos créanciers alleguent la loi.

P H I D I P P I D E.

Ils ne prennent pas l'esprit de la
loi.

S T R E P S I A D E.

Quel est il ?

P H I D I P P I D E.

Ma foi, Solon aimoit le peuple *.

* Trait indirect & malin (à ce que je crois)
contre Solon & la Démocratie qu'il avoit in-

STREPSIADE.

Cela ne fait rien à la vieille & la nouvelle Lune.

Phidippide soutient qu'il y avoit deux différens jours marqués par les Loix de Solon, à sçavoir 1°. le dernier jour du mois ou de la vieille Lune, afin que le débiteur pût comparoître & éviter les frais de la consignation; 2°. le lendemain ou le jour de la nouvelle Lune*, auquel le procès se faisoit en forme contre les débiteurs négligens.

STREPSIADE.

Pourquoi donc les Magistrats, sans attendre le premier jour du mois commencent-ils le procès dès le trentième du précédent, en recevant les consignations?

PHIDIPPIDE.

C'est qu'ils font comme les Maîtres-d'Hôtel, qui goûtent au plat avant que de les servir.

roduite. Il falloit qu'ARISTOPHANE fût un peu Aristocratique: car il feint dans les *Oiseaux* qu'on le lui reproche.

* Le premier jour du mois s'appelloit chez les Grecs *Néomenie*, nouvelle Lune ou nouveau mois. Ils ne connoissoient point les *Calendes*; d'où vient le proverbe, *aux Calendes Grecques*.

STREPSIADE, *brusquement.*

Hola, vous, Messieurs les spectateurs, pourquoi vous tenez-vous là comme des dupes, tandis que mon fils & moi faisons nos affaires à vos dépens? &c.

Ce trait est vif, & l'on ne sçauroit imaginer une insulte plus à bout portant, si l'on peut parler ainsi: mais les Athéniens rioient de tout, & d'eux-mêmes les premiers. Il ne manquoit plus à Strepfiade que d'éprouver par les effets la science que lui vient apprendre son fils. L'occasion s'en présente: car à peine a-t'il fait rentrer Phidippide chez lui pour le régaler, qu'il est arrêté lui-même par l'usurier Pasras, à qui il devoit douze mines avec les intérêts. Cet usurier est accompagné d'un témoin. Il demande son argent, tout prêt à consigner au jour de la vieille & de la nouvelle Lune; c'est-à-dire, au trentième. Mais Strepfiade se moque de lui, & faisant usage de ce qu'il a appris, il prend les gens à témoin qu'on l'appelle en justice en deux jours différens, l'un de la vieille & l'autre de la nouvelle Lune: il convient qu'à la vérité il avoit juré par Jupiter de rendre la somme; mais

que depuis on l'a instruit qu'il n'y avoit point de Jupiter. Il fait à Pafias la même question de Grammaire que lui avoit fait Socrate. Pafias ne répondant pas à la façon de Socrate, Strepfiade le met dehors, & se rit de ses menaces, assurant que quand il a été assez bête pour promettre de payer, son fils ne sçavoit point encore la Philosophie.

Pafias est suivi d'Amunias, autre créancier, qui après avoir fait, au sujet d'un chariot brisé, des lamentations que Strepfiade compare malignement, à celles des Dieux dans une Tragédie de Carcinus, prétend être payé du principal & des intérêts. Le Bourgeois se tire de ce nouvel embarras par de nouvelles gambades. Il traite le créancier de fou, & pour lui montrer qu'il n'est qu'une bête : „ Que pensez-vous (dit-il) „ de la pluye ? Est-ce de l'eau celeste „ ou attirée par le Soleil ? Je ne sçais „ ni ne m'en foucie, répond le créancier. „ Vous ne meritez donc pas d'être payé „ reprend l'autre „

A M U N I A S.

Composons. Si vous n'avez pas la somme entière, payez au moins l'intérêt.

S T R E P S I A D E.

L'intérêt ! Quelle bête est-ce-là ?

Z. v

C'est le produit de l'argent, ne croît-il pas par jours & par mois ?

S T R E P S I A D E.

Vous parlez d'or Mais répondez un peu à une petite question. que je vais vous faire. Croyez-vous que la mer soit plus grande aujourd'hui qu'autrefois ?

A M U N I A S.

Non. Que fait cela ?

S T R E P S I A D E.

Comment, scélérat, tu conviens que la mer ne croît pas malgré le concours des fleuves, & tu veux que ton argent croisse d'une manière si exorbitante ! Veux-tu te retirer ? Qu'on m'apporte un bâton *. (*Il le chasse aussi-bien que le témoin qui l'accompagnoit, suivant l'usage ; & il rentre chez lui.*).

Pour préparer le dénouement, le Chœur déteste de pareilles friponneries, & l'art qui leur a donné lieu. Il en prédit la punition à l'égard de Strepfiade & des Philosophes : car Aristophane, après avoir représenté tant d'impietés & de crimes, ne pouvoit se dispenser de ménager un retour qui corrigeât ces fâcheuses impressions ; & c'est ce qu'il

* Grec, un aiguillon.

fait avec beaucoup d'art dans le cinquième Acte.

A C T E V.

Strepfiade accourt en criant au meurtre; & implorant du secours contre son fils qui le maltraite cruellement. Le fils le suit, & soutient de sang froid qu'il a bien fait de battre son pere. Il montre qu'il a parfaitement retenu & pratiqué les leçons de l'*Injute*: car il renouvelle cette scène, & à chaque injure, d'infame, de parricide, &c. que lui dit son pere, il répond tranquillement: *vous me comblez de joye, vous me couvrez de roses*. Il fait en un mot le Philosophe*, comme:

* PLUTARQUE (*Tr. de l'Educat. des enfans*, trad. d'AMYOT) dit, « ne se courroucer point du tout, c'est une vertu bien singuliere; » mais il n'y a que ceux qui sont parfaitement sages qui le puissent du tout faire, » comme étoit Socrate; lequel ayant été fort outragé par un jeune homme insolent & téméraire, jusqu'à lui donner des coups de pied, & voyant que ceux qui se trouvoient alors autour de lui s'en courrouçoient amerement, & en perdoient patience; & vouloient courir après: comment, leur dit-il, si un âne m'avoit donné un coup de pied, voudriez-vous que je lui en redonnasse un autre? Toutefois il n'en demeura pas im-

l'Injuste l'avoit fait à l'égard de son rival qui l'outrageoit. Phidippide fait plus avec son air tranquille & Socratique: car en prenant le Chœur à témoin, il prétend prouver en forme à son pere, quelque moyen qu'il choisisse des deux que Socrate enseigne, que c'est avec justice qu'il l'a frappé.

Le pere raconte la cause de la querelle. C'est que Phidippide au lieu de chanter à table, (comme on l'en prioit) quelques vers de Simonide, a traité cet usage de ridicule *, & Simonide de méchant Poëte ::

» puni, car tout le monde lui reprocha tant:
 » cette insolence, & l'appella-t'on si souvent:
 » le regimbeur & donneur de coups de pied,
 » que finalement il s'en pendit & étrangla.
 » lui-même de regret. Et quand ARISTOPHA-
 » NE fit joüer la Comédie qui s'appelle *les Nuées*
 » en laquelle il répand sur Socrate toutes les
 » sortes & manieres d'injures qu'il est possible,
 » comme quelqu'un des assistans à l'heure qu'on
 » le farçoit & gaudissoit ainsi, lui demanda,
 » ne te courouces-tu point, Socrate, de te
 » voir publiquement blasonner? Non certai-
 » nement, répondit-il, car il m'est avis que
 » je suis en ce Théâtre ne plus ne moins
 » qu'en un grand festin, où lon se gaudit joüeu-
 » sement de moi ».

* Ce mot est dit contre EURIPIDE, qui dans sa *Médée* fait dire à la confidente de cette Princesse, que la Musique devoit être inter-

que de plus il a eû l'insolence de préférer Euripide à Eschyle; cet Euripide qui a osé parler d'incestes dans * ses Tragédies. Strepfiade avoue qu'il n'a pû y tenir. La dispute s'est échauffée; des paroles on est venu aux coups: & c'est le fils qui a frappé son pere. Celui-ci, au récit de cette insolence, fait de nouveaux reproches à Phidippide, en lui rappelant en détail tous les soins qu'il a eû de son enfance; morceau comique pour parodier ce que dit Phenix à Achille au 9e livre de l'Iliade, ou plutôt ce que dit Euripide dans quelques-unes de ses Tragédies, à l'imitation de cet endroit d'Homere,

» Je m'imagine, dit le Chœur, que
 » nos petits-mâîtres sont dans l'impac-
 » tience de sçavoir ce que va dire ce
 » jeune homme, afin de s'en autoriser ».

dite des festins, où la joye est assez naturelle, sans chercher à la ranimer. A l'égard du vieux SIMONIDE, on le traite ici comme le PIBRAC des Athéniens; & apparemment les gens à la mode trouvoient que SIMONIDE n'y devoit plus être. Il étoit pourtant un des plus grands Poëtes, & toujours estimé des gens de bon goût.

* Il entend les mariages de frère & de sœur de même mere. *ἑμμητεῖαν ἀδελφῶν*. Car les freres & sœurs de meme pere & de différentes meres pouvoient s'épouser par les loix de Solon.

Il prend en effet la parole. » Quel plaisir (dit-il) d'apprendre des nouveautés » & d'être en état de se moquer des loix ! » Quand je n'étois occupé que de chevaux, je ne pouvois pas dire trois mots » sans broncher ; mais à présent que » mon pere m'a guéri de cette manie, » & m'a rendu Philosophe, je suis sûr » de lui prouver à lui-même, qu'un fils » a droit de battre son pere ».

Les raisons du jeune homme sont ajustées au Théâtre, comme l'on peut croire, afin de faire tomber tout l'odieux de cette pernicieuse doctrine sur celle de Socrate, comme s'il enseignoit ces belles choses. Phidippide dit, par exemple, qu'un pere bat son fils parce qu'il l'aime. Or un fils ne doit-il pas aimer son pere & lui prouver son amour ? Il ajoute que les vieillards sont doublement enfans, & qu'ils méritent d'autant plus d'être chatiés, que leurs fautes sont plus considérables ; qu'en vain on allegue les loix ; que celui qui les a portées étoit homme ; qu'il a persuadé aux autres de les admettre ; que tout homme raisonnable a les mêmes droits que le Législateur ; & pareils raisonnemens, tous imaginés pour faire haïr Socrate & ses sectateurs. Le pere allegue vainement Ju-

pter & les Dieux. Phidippide lui re-
 plique, » Hé c'est de vous même que
 » j'ai appris qu'il ne faut reconnoître
 » d'autres Dieux que les tourbillons &
 » les Nuées... Le pere desesperé de voir
 l'esprit de son fils entierement gâté &
 incorrigible, veut s'en prendre aux
 Nuées. Elles lui répondent que s'est sa
 faute, puisque c'est de lui même qu'il
 s'est porté à faire des injustices criantes,
 & à ne pas payer les créanciers.

S T R E P S I A D E.

Hé, que ne m'avertissiez-vous? Pour-
 quoi trompiez-vous un homme simple
 tel que moi?

L E C H O E U R.

Nous en ufons ainsi avec tes pareils,
 quand ils s'aveuglent jusqu'à devenir
 injustes & scélérats. Nous les plongeons
 dans l'infortune, afin de leur apprendre
 par une triste expérience à craindre les
 Dieux*.

Voilà Strepfiade puni par la cause,
 l'occasion, & les complices de son in-
 justice, c'est-à-dire, par son fils, les
 Nuées, & le commerce avec Socrate.

* Mot remarquable pour faire voir qu'A-
 RISTOPHANE n'étoit pas un Athée déclaré,
 comme quelques-uns l'ont prétendu. Athènes
 ne l'auroit pas souffert.

Dans la douleur où il est plongé il se repent d'avoir abandonné les Dieux pour suivre une dangereuse philosophie. Il demande grace à Mercure, & feignant d'en être inspiré, il appelle ses gens, fait apporter des échelles, des haches & des torches, monte sur le toit de l'école de Socrate, & y fait appliquer le fer & le feu. Socrate & Chairephon avec une suite de Philosophes en sortent tout enfumés & tout désolés. Strepfiade les congédie d'un air comique: les Nuées se retirent, & le spectacle finit brusquement pour ne pas donner lieu aux spectateurs d'examiner de trop près le peu de vrai-semblance qu'il y a dans cet incendie théâtral.





L E S

G U E S P E S ,

C O M E D I E

D'ARISTOPHANE.

Jouée la 9^e année de la guerre du Péloponnèse, sous l'Archonte Aminias aux Fêtes Lénéennes ; la 2^e année de l'Olympiade 89. La date est autorisée par l'ancien sujet Grec, par un Scholiaste, & par Aristophane lui-même dans un discours du Chœur aux Spectateurs.

R Acine a trouvé cette piece si plaisante, qu'il nous l'a donnée sous le nom des *Plaideurs* : mais, à dire la vérité, je crois que ce sujet lui a paru plus agréable que la maniere d'Aristophane, au moins par rapport à nos mœurs ; car autant qu'il y a de différence entre notre barreau & celui d'Athènes, autant & plus en trouvera-t-on entre les

Plaideurs & les Guespes. Il est vrai que Racine a profité de beaucoup de bons mots d'Aristophane, qu'il en a pris quelques jeux de Théâtre, & certains morceaux presque entiers; qu'enfin il a saisi l'esprit de son original: mais il ne s'est pas astreint à le copier, d'autant plus sage en ceci, comme dans les autres imitations, qu'il n'auroit pas manqué d'ennuyer la France avec les mêmes traits qui avoient si agréablement amusé la Grece. Il ne sera pourtant pas impossible en examinant en détail le Poëte Grec, d'y reconnoître le Poëte François, ni de rendre l'un intelligible & agréable par le moyen de l'autre. On perdra beaucoup de traits du premier; car le moyen de trouver le mot pour rire dans plusieurs plaisanteries Grecques qui supposent des usages de barreau qui ont plus de deux mille ans, usages obscurs, ou ignorés, ou imparfaitement connus. On ne rit point quand il est besoin de longues circonlocutions, pour avertir le lecteur qu'il faut rire. Malgré ces difficultés qui nous feront perdre bien de bonnes choses, ou du moins qui nous empêcheront d'en sentir tout le sel, nous tâcherons de tirer des *Guespes*, l'ébauche des *Plaideurs*, & de faire

conclurre que la Comédie Grecque étant beaucoup plus personnelle dans ses applications que la Françoisé, à cause de la liberté des anciens à nommer les maîtres, a dû extrêmement satisfaire la malignité du peuple le plus médisant qui fût jamais, & le divertir beaucoup à ses dépens.

Le sujet d'Aristophane consiste dans une fiction ingénieuse d'un Magistrat devenu fou de jugemens & de sentences, mais fou à lier. Il a un fils plus sage, qui touché de son état, imagine un moyen singulier de guérir son pere en flattant sa passion. Ce moyen exposé comiquement se tourne en satire inimitable contre la folie commune des Magistrats & du Peuple qui, sans s'embarrasser des suites d'une guerre où il s'agissoit de la ruine de l'Etat, ne s'occupoit que de jugemens & de condamnations. Racine n'a pas eû, à beaucoup près, si beau jeu dans ses *Plaidours*. Il falloit être Aristophane & avoir terrassé, comme il s'en vante, un Cléon le plus redoutable & le plus dangereux des Athéniens, pour oser ainsi berner la République en corps. Certainement ce Poëte ne se donne point une louange outrée, quand il fait dire au Roi de

Perse * que ses Comédies étoient l'école du bon sens, où les Athéniens pouvoient apprendre à se réformer, & à triompher de leurs ennemis.

A C T E I.

Sosie & Xanthias, les deux esclaves chargés de garder Philocléon le fou de la Comédie, paroissent couchés à la porte, & accablés de sommeil. Ils raifonnent entr'eux à moitié endormis, & ils se racontent leurs songes en baillant. Xanthias dit qu'il a vû un oiseau de proie s'élever dans les airs, voler vers le barreau avec un bouclier entre ses griffes; mais que Cléonyme a jetté ce bouclier. C'est une de ces énigmes que les conviés se propofoient à table. Elle signifie, suivant l'explication qu'en donne le Poëte, que Cléonyme étoit un lâche & un voleur. Sosie raconte qu'il a vû une assemblée de moutons avec des manteaux & des cannes *, au milieu desquels étoit une baleine animale vorace qui présidoit avec une voix de

* Dans la Comédie des ACHARNIENS ci-dessus.

** Il peint les vieillards Athéniens dans le Sénat.

porc. Xanthias devine bien que c'est Cléon dont il s'agit; car il dit en se bouchant le nés que ce songe sent bien le cuir.

Autre songe énigmatique: Sosie a vu Théorus rempant lâchement aux pieds de la baleine; & il a rêvé qu'Alcibiade * avec son affectation à parler gras, s'étoit écrié, „ voyez, voyez Théorus „ métamorphosé en flatteur „ **. C'est que *flatteur* & *corbeau* en Grec ne diffèrent que d'une lettre, qui se change aisément par ceux qui ont la langue épaisse. La plaisanterie est continuée sur cette équivoque qu'on ne peut rendre; & il est à remarquer qu'en une cinquantaine de vers qui précèdent l'exposition du sujet, quatre des principales têtes d'Athènes sont drapées, à sçavoir, Cléonyme, Cléon, Théorus, & Alcibiade; belle préparation pour la satyre générale. Un des esclaves se tournant ensuite vers les spectateurs, expose le sujet en forme de Prologue. Il leur annonce qu'ils ne trouveront dans cette pièce ni les ris impertinens des Mégariens *** , ni les

* C'est le grand Alcibiade.

** *κίεαξ* corbeau, *κίλαξ* flatteur.

*** Apparemment ceux de Mégare rioient naïvement, ou faisoient d'impertinentes railleries

bouffonneries des Poëtes qui jettent des babioles * au parterre pour le divertir, ni un Hercule glouton & dupé, ni une seconde satire d'Euripide ou de Cléon **; mais de bons mots, qui à la vérité ne valent pas tout-à-fait ce que vaut le parterre, mais qui valent mieux qu'une mauvaise Comédie. Ainsi Aristophane apostrophoit comiquement les spectateurs qu'on est aujourd'hui sur le pied de flatter, quand on leur adresse la parole.

Après ce début Xanthias déclare que son maître Philocléon (c'est-à-dire, le partisan de Cléon) a une maladie fort singulière, & que son fils a chargé les valets de le garder nuit & jour. » Mais » on ne devinera jamais (dit-il) quelle

Peut-être ARISTOPHANE drappe-t'il ici quelque Comédie au sujet des Mégariens.

* Des fruits.

** On n'est pas embarrassé de sçavoir quelle étoit la première Satyre contre Cléon: c'est la Comédie des *Chevaliers*. A l'égard d'EURIPIDE, il faut juger qu'il avoit été déjà joué dans quelque pièce d'ARISTOPHANE qui n'est pas venue jusqu'à nous, ou qu'ARISTOPHANE parle des traits qu'il lui lance en passant dans les *ACHARNIENS*, car les deux pièces qui nous restent contre EURIPIDE, à sçavoir les *Grenouilles* & les *Fêtes de Cérès*, sont certainement postérieures aux *Guespes*.

« est la maladie, si nous ne la déclarons.
 « Aminias * le joueur, fils de Pronapus,
 « dit que c'est la maladie du jeu; il se
 « trompe. Un autre dira que c'est le
 « vin; autre erreur ». Les deux esclaves
 poursuivent cette énumération, toujours
 aux dépens de quelque Athénien. Cela
 suspend la curiosité du parterre en le
 réjoüissant. Xanthias annonce enfin net-
 tement quel est le mal incurable de son
 vieux maître: c'est qu'il veut toujours
 juger, qu'il a jour & nuit l'oreille au
 guet & l'œil sur l'horloge *, comme s'il
 étoit au tribunal; que ses doigts sont
 tournés à force de s'imaginer qu'il ma-
 nie les petites pierres qui servent de suf-
 frages, comme s'il rouloît un grain d'en-
 cens pour le mettre au feu; qu'il se plaint
 que son coq a été corrompu par ar-
 gent pour l'éveiller trop tard; ou comme
 dit Racine:

Qu'il fit couper la tête à son coq de colere;
 Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.

* Ou *Aminias*, c'en est un autre que l'Ar-
 chonte Aminias: & il se pourroit faire que
 l'Aminias dont parle souvent ARISTOPHANE,
 fût toujours le fils de Pronapus, & jamais l'Ar-
 chonte Aminias.

* Il y avoit une Clepsidre ou horloge d'eau;
 afin de mesurer le tems accordé aux Avocats,
 pour haranguer.

Plusieurs traits pareils de folie enracinée font cause que son fils Bdelycléon (c'est-à-dire ennemi de Cléon) le fait garder à vuë , de peur qu'il ne s'échape , jusqu'à faire exactement fermer portes , fenêtres & soupiraux , tant le juge insensé est adroit à s'évader.

En effet , le fils vient promptement avertir les deux esclaves que son pere est apparemment entré dans la cheminée , par où il pourroit sortir. On badine sur cette nouvelle espèce de fumée , & on l'empêche d'aller plus loin. Toutes les précautions qu'on employe pour garder ce vieillard font un jeu de Théâtre fort vif. „ Laissez-moi , dit-il , laissez-moi aller juger , ou bien le scelerat „ Dracontides * se tirera d'affaire „. Bdélycléon a beau alléguer un oracle de Delphes , user de ruse & de force , Philocléon peste , crie , jure , & fait cent efforts pour se procurer la liberté. Il dit qu'il veut aller vendre son âne , parce que c'est jour de marché. Le fils répond qu'il le fera lui-même , & il ordonne qu'on amene cet animal. Mais craignant que ce ne soit un prétexte à son pere pour s'évader , il va lui-même délier l'âne & l'amene. Il est fort surpris en

* Fameux scélérat.

fortant d'apprendre que Philocléon s'est attaché au ventre de la bête, comme Ulysse au bélier du Cyclope *, grand sujet de bouffonnerie & de spectacle digne de la Foire. Il y a seulement un proverbe digne d'être observé, à sçavoir, *disputer de l'ombre d'un âne* **. On croit que Demosthène donna lieu le premier à ce proverbe : car comme il haranguoit en faveur d'un homme qu'il vouloit dérober au supplice, ne pouvant venir à bout de se faire écouter du Peuple, il s'avisa de conter cette historiette. J'allois, dit-il, à Mégare sur un âne que j'avois loué. Au milieu du chemin la chaleur étant extrême, & n'y ayant point d'arbres ni d'ombre aux environs, je voulus me mettre un moment à couvert du Soleil sous le ventre de ma monture. Mais le conducteur m'arrêta en me disant froidement qu'il ne m'avoit pas loué l'ombre de l'âne. La dispute s'échauffa.... A ces mots les Athéniens ayant prêté silence pour entendre la suite de l'aventure, Demosthène, dit-on, releva éloquemment la puérilité de ses auditeurs, en leur reprochant leur attention

* Dans l'Odyssée, Ulysse se mit sous un bélier pour éviter le Cyclope aveuglé.

** SUIDAS.

554 LES GUESPES,
pour une bagatelle, à une histoire d'âne,
tandis qu'ils la refusoient lorsqu'il s'a-
gissoit de la vie d'un homme.

Bdélycléon fait rentrer son pere. Ce-
lui-ci appelle Cléon & les Juges à son
secours. On a beau barrer portes &
fenêtres, il grimpe comme un rat jus-
qu'au plancher. Quant au fils il défend
à ses valets de s'endormir: car quoique
l'aurore ne soit pas encore levée, il craint
que les Juges qui vont passer en foule,
ne viennent appeler son pere à grands
cris, suivant leur coutume. Les esclaves
proposent de les écarter à coup de
pierres. » Gardez-vous en bien (dit le
» jeune maître) cette engeance est cole-
» re & de la nature des Guespes ». Il dé-
crit ici figurément l'humeur acariâtre,
dure & inflexible des vieillards qui vont
paroître sur la scène. Leur déguisement
indique leur caractère; car ils remplissent
incontinent le Théâtre sous la figure
bizarre de Guespes, mascarade horri-
ble, mais du goût de l'ancienne Comé-
die, qui cherchoit autant à faire rire
par le spectacle que par les bons mots.
Après tout, cela devoit rendre extrême-
ment ridicules les principaux Juges d'A-
thènes; car quel spectacle que des Gues-
pes monstrueuses avec des manteaux,

des bâtons & tout l'attirail de la Magistrature ? Ce Chœur, ou plutôt le Coriphée anime les suivans, dont il nomme quelques-uns, à vaincre les glaces de l'âge, & à se presser pour aller au barreau juger le procès intenté par Cléon au riche Lachès *. Il ajoute que Cléon souhaite qu'on fasse provision de mauvaise humeur pour ne pas épargner le coupable. Il les fait souvenir du tems de leur jeunesse, où ils couroient avant le jour pour voler les vendeuses de pain. Comme le jour ne paroît pas encore, leurs petits enfans portent des lanternes pour les éclairer, & les avertissent des borbiers qu'il faut éviter. Les réprimandes comiques que leur font leurs peres en y joignant les coups, peignent au naturel la méchante humeur, la rudesse & l'avarice fardide de ces vieillards. Ils s'apperçoivent que Philocléon leur manque ; & comme ils sont devant sa porte, & qu'il aime leur musique, à ce qu'ils disent, ils se déterminent à lui donner une aubade pour le réveiller. Elle exprime leur surprise de ne point voir ce Juge rigide qui étoit toujours à leur tête, loin d'arriver le dernier. Ils

* Général Athénien qui avoit commandé en Sicile.

conjecturent que ce doit être goutte ou gravelle, ou faute de pantoufles * qui l'arrête, ou plutôt l'évasion de quelque malheureux qu'il auroit voulu condamner, mais qui pour se sauver aura découvert à la République les secrètes trames des Samiens **. Mais on le console par l'esperance d'avoir bien-tôt à juger un autre criminel qui a trahi la Thrace. Il entend apparemment Cléon qui y étoit

* Allusion à quelque accident comique.

** Vrai semblablement Carylton éluda quelque jugement, en découvrant aux Athéniens les intelligences de ceux de Samos avec la Perse du tems de Périclès. Samos & Milet étoient en guerre pour la ville de Priène, & les Samiens étoient supérieurs. Mais les Athéniens se firent d'autorité les arbitres de la querelle, & citerent les uns & les autres à leur tribunal. Les Samiens refusent d'obéir. Périclès va les châtier, abolit le gouvernement des nobles, & prend cinquante ôtages des principaux, avec autant d'enfans. Les Samiens recouvrent leurs ôtages & se revoltent. Périclès revient à eux, On combat vivement près de l'Isle *Tragia*. Périclès serre la ville & commet une faute en se retirant. Son Lieutenant est attaqué. Les Samiens gagnent la bataille, font plusieurs Athéniens prisonniers, & pour leur rendre les outrages qu'ils en avoient reçus dans une autre occasion où les Athéniens avoient gravé sur le front des prisonniers Samiens la figure d'une barque Samienne, ceux-ci mar-

alors à la tête des troupes Athéniennes ;
& qui fut tué l'année suivante vers Am-
hipolis.

On voit que dans ce premier acte
l'on retrouve celui de Racine : même
folie dans le Juge, mêmes précautions
pour le garder. Mais Aristophane a plus
donné dans la farce. Les traits person-
nels qui faisoient le grand ragoût des
spectateurs Grecs, n'en étant plus un
pour nous, il est difficile de comparer
ces deux pièces. Quoiqu'elles soient les
mêmes pour le fonds, elles sont aussi dif-
férentes pour la manière & le tour, qu'A-
thènes & Paris.

A C T E II.

Philocléon répond au Chœur par les
quelques le front de leurs captifs d'une figure de li-
bou, marque ordinaire de la monnoye Athénien-
ne. C'est par allusion aux Samiens ainsi maltraités
qu'ARISTOPHANE dit :

Les Samiens sont hommes fort lettrés.

PLUTARQ. trad. d'AMYOT.

PLUTARQUE ajoute qu'on accusoit Périclès
d'avoir fait décerner la guerre contre les Sa-
miens en faveur de ceux de Milet, à la re-
quête d'Aspasie qui étoit Milesienne. Il prit
à la fin Samos & en détruisit les fortifica-
tions.

sentes de sa porte, que depuis long-
 tems il entend l'agréable concert de ses
 confreres, mais qu'il a le malheur de
 ne pouvoir y joindre sa voix, ni aller
 faire avec eux quelque misérable au Con-
 seil. Il prie Mercure de le changer en
 fumée ou en cendre, afin d'échaper par
 les airs, ou encore mieux de le méta-
 morphoser en petite pierre noire pour
 servir à la condamnation des plaideurs.
 Il apprend au Chœur que c'est son fils
 qui le retient dans cette triste captivité;
 il prie les vieillards de parler bas, de
 peur de réveiller ce redoutable geolier;
 qui pourtant ne lui veut d'autre mal, que
 de l'obliger à vivre heureux & sans pro-
 cès, comme si l'on pouvoit vivre heu-
 reux sans juger. Il y a ici un trait dé-
 coché en passant contre Cléon; car le
 Juge insensé dit que son fils est d'in-
 telligence avec Cléon pour renverser le
 gouvernement populaire. Le Chœur
 cherche dans son esprit quelque artifice
 pour tirer son ami de captivité: mais
 toutes les issues sont fermées, & Phi-
 locléon ne sçauroit sortir de sa prison,
 fut-il un autre Ulysse. A ce mot on
 le fait souvenir qu'il a assez bien imité
 dans sa jeunesse les ruses du Roi d'Itha-
 que, en volant finement des pains, &

en sautant adroitement les murs. C'est la deuxième fois qu'il est parlé de ces subtilités nocturnes attribuées à la jeunesse d'Athènes. Aussi Philocléon répond-il qu'il étoit jeune alors, & en état d'escalader les murs, mais que cet heureux tems n'est plus; que d'ailleurs il a une sentinelle importune qui veille toujours. Réduit à ronger le treillis de ses fenêtres, & à descendre ensuite par le moyen d'une corde, il fait un jeu de farce tant par le spectacle que par les bons mots, dont on peut excepter celui-ci, que le prisonnier adresse au Chœur. » Au moins, mes amis, si je me romps le cou, enterrez-moi au barreau ».

Bdélycléon se réveille en sursaut, & accourant au bruit il trouve son pere suspendu à la corde. Aidé de ses valets il veut le rentraîner dans le logis. Le pere appelle à grands cris ses confreres. Le Chœur de Guespes prend fait & cause, s'arme de tous ses aiguillons, envoie chercher Cléon, fait tant de bruit par ses menaces réitérées, que Bdélycléon est contraint de sortir avec ses gens pour tâcher de leur faire entendre raison. Mais il ne gagne rien avec des Guespes qui le poursuivent à grands

coups d'aiguillon lui & ses gens; autre jeu comique accompagné de beaucoup de plaisanteries contre les Magistrats & les Juges. Car il se fait un combat risible entre les esclaves & les Guespes pour enlever de part & d'autre Philocléon, non sans un assez bon nombre de traits satyriques qui font le sel de ce jeu. Théorus y est peint comme un impie & un adulateur parvenu au gouvernement à force d'intrigues & de bassesses. On l'appelle au secours. On y parle d'un Philippe fils de Gorgias comme d'une victime des Juges-Guespes. On y joue sur le nom de *Dracontides* appliqué au Roi Cécrops changé en dragon, sur Eschine comparé à la fumée, sur le Poëte Philoclès & ses vers durs, sur Amyntas & son ambition, enfin sur Bdélycléon lui-même, que le Chœur traite de Tyran, d'ennemi d'Athènes, & d'ami de Lacédémone, parce qu'il se révolte contre les Juges, & qu'il empêche son pere de juger*.

Outré de ce reproche Bdélycléon sçait bien leur rendre cet odieux nom

* Le Chœur reproche encore à ce jeune homme d'être ami des Lacédémoniens, à cause qu'il a la barbe longue comme eux. Ils ne se rasoient point.

de Tyran , & leur prouver qu'ils le méritent à plus juste titre , eux qui affectent de juger despotiquement de la moindre bagatelle , eux qui ont si bien établi ce reproche de tyrannie & de conjuration (qu'on ne connoissoit point depuis un grand nombre d'années) que rien n'est plus fréquent au marché même , où si quelqu'un achete une sorte de poisson précieux , l'on dit , voilà un homme qui vise à la tyrannie. » Et moi , ajoute-t-il ,
 » parce que je veux procurer à mon
 » pere une vie heureuse , comme celle
 » du Poëte Morichus * , & indépendante
 » de cette vermine qui ronge les Plai-
 » deurs ** , ils me traitent de conjuré
 » & de Tyran ». Philocléon répond
 que chacun a son goût ; mais que pour lui il ne voit de félicité que dans le Barreau , & qu'il aime mieux un ragoût de procès , que les mets les plus délicieux. Son fils lui propose de lui démontrer qu'il a tort en tout point , sur tout qu'il est véritablement esclave.

* Faiseur de Tragédies , & grand amateur de la bonne chere.

** ARISTOPHANE exprime cette injure par un mot de quatorze syllabes. Il a plusieurs de ces termes comiques , & PLAUTE l'a imité en cela.

PHILOCLEON.

Moi esclave ! Je prétends bien être Roi.

BDELYCLEON.

Roi de Théâtre sans doute : mais, dites-moi, je vous supplie, mon pere, quel revenu tirez-vous de votre prétendu Royaume.

PHILOCLEON.

Un gain prodigieux. Je prends ces Messieurs pour arbitres.

BDELYCLEON.

J'y consens. Qu'on laisse mon pere en liberté. Si je perds mon procès, qu'on me donne une épée, je me perce à l'instant. A quelle peine vous condamnez-vous en cas que j'aye raison, & que vous recusiez les arbitres ?

PHILOCLEON.

A ne jamais ni boire ni juger.

Le Chœur flaté de se voir établi Juge : accepte le parti, exhorte son confrere à bien soutenir la cause commune, & consent, si Philocléon perd, à devenir la fable d'Athènes.

A C T E III.

Philocléon commence & son fils prend des tablettes pour écrire les points capi-

taux & singuliers. Le pere tâche de prouver qu'un Juge est véritablement Roi. Car peut-on imaginer une souveraineté, une félicité, une grandeur pareille à celle d'un vieux Magistrat? A peine est-il au Tribunal qu'il se voit escorté de Licteurs de quatre coudées. » Alors les premiers de l'Etat, (continuë-t-il) s'en viennent me présenter une main qui a volé le Peuple, & tombant à mes pieds ils s'écrient d'une voix soumise, ayez pitié de moi, ô mon pere, si jamais » vous fûtes en cas pareil. Hé bien, si je » ne sauvois ces malheureux, sçau- » roient-ils seulement que je suis au » monde »,

B D E L Y C L E O N.

Les cliens, bon: je noterai ceci dans mes tablettes.

P H I L O C L E O N.

Sorti du Barreau je ne songe plus à ce que j'ai promis. Poursuivons; je reçois les prieres de ceux qui veulent éluder un jugement; & quelles caresses ne fait-on pas à un Juge pour le gagner? Les uns nous font dépositaires de leurs maux qu'ils augmentent de moitié jusqu'à les égaler aux nôtres. Les autres cherchant à nous égayer nous recitent quelques morceaux du Comédien Esope.

A a vj

Quelques-uns tâchent de nous dérider par leurs bons mots. S'ils ne gagnent rien par là, ils nous amènent leurs enfans & leurs femmes qui jettent des cris pitoyables pour nous émouvoir, tandis que les peres tremblans nous adorent comme des Dieux, pour tâcher d'obtenir grace..... Cela ne s'appelle-t-il pas regner ?

B D E L Y C L E O N.

Je noterai encore ceci.

Philocléon à ces avantages ajoute celui d'entendre l'Acteur Œagre, ou quelque joueur de flute, qui pour remercier leur Juge, lui donnent chacun un essai de ce qu'ils savent faire, l'un en récitant quelque bel endroit de sa Niobe, l'autre en jouant quelque belle pièce de Musique.

Autre avantage plus réel, ou plutôt friponnerie insigne qu'Aristophane reproche aux Magistrats d'Athènes, la voici. » Si un pere en mourant, dit » Philocléon, laisse une riche héritiere, » devenus les maîtres du testament nous » l'ouvrons, & sans égard aux volontés du pere, nous donnons la fille en » mariage à celui qui sait mieux l'art

» de nous persuader *, (c'est-à-dire au
 » plus offrant,) & voilà un privilege que
 » n'a nul souverain. Autre avantage en-
 » core. Quand le Sénat & le Peuple
 » sont partagés sur une affaire importan-
 » te, par exemple, sur le jugement de
 » quelque criminel, c'est à nous autres
 » vieillards qu'on remet la cause. C'est
 » alors qu'on voit un coquin d'Evathlus *,
 » & un Cléonyme ** lâche & rempant
 » nous assurer qu'ils sont à nous, &
 » qu'ils ne cherchent que le bien public.
 » Enfin nulle affaire considérable n'est
 » jugée dans l'assemblée du Peuple,
 » qu'elle n'ait pris forme à notre Tribu-
 » nal, & c'est véritablement de nous
 » que partent les Arrêts. Ajoutez à ceci
 » que Cléon lui-même, avec sa voix de
 » Stentor, loin d'oser nous contredire,
 » nous fait la galanterie de chasser les
 » mouches autour de nous, & que Théo-
 » rus ce complaisant à gages, qui ne
 » le cède en rien à Euphemius, ne dé-
 » daigne pas de prendre l'éponge pour
 » nettoyer notre chaussure. En feriez-

* En disant ceci, il y a apparence qu'il fai-
 soit le geste d'un homme qui compte de l'ar-
 gent.

** C'est le même dont il est tant parlé ail-
 leurs.

» vous autant pour un pere ? Sont-ce
 » là des biens à dédaigner ? En jouir
 » est-ce être esclave, comme vous osez
 » témérairement l'avancer ? Mais
 » un dernier avantage, & beaucoup plus
 » aimable que j'oubliois ; ce sont les ca-
 » resses que je reçois chez-moi au retour
 » du Barreau avec mes trois oboles ».

Il décrit plaisamment l'accueil que lui
 font sa fille & sa femme à l'aspect de
 ces trois oboles, comment chacune d'el-
 les s'empresse à lui laver les pieds, à lui
 préparer à manger, & à le *choyer*. Pour
 conclusion Philocléon dit que tout Juge
 est redouté & courtiſé, que pour lui il
 l'éprouve jusques dans sa maison ; &
 qu'enfin Jupiter n'est pas plus Roi que
 lui. Tous ces détails, & ceux où nous
 descendrons encore, font connoître la
 Magistrature d'Athènes ; & il n'y a rien
 à perdre des traits qui caractérisent une
 Nation telle que l'Athénienne.

Le Chœur de Guespes est enchanté
 de l'éloquence & de l'exactitude de son
 confrere Celui-ci goûte cette louange,
 & jouit par avance de son triomphe,
 comme si son fils qu'il insulte n'avoit
 rien à repliquer à un discours de cette
 sorte.

Le fils commence sa harangue en di-

tant qu'il est fort difficile de guerir une maladie inveterée telle qu'est celle des Athéniens, & de son pere. Puis il vient au fait. Par la supputation des revenus qui vont au trésor public, il compte deux mille talens; combien en revient-il aux six mille Juges qui inondent Athènes, à ne donner que trois oboles par tête, sans compter les jours de vacation? Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens, c'est-à-dire, comme l'avoue Philocléon, que les Juges ne touchent pas la dixième partie du trésor public. Au reste le calcul est facile. Car il n'y avoit que dix mois de payement pour les Juges *, les deux autres mois étant employés en fêtes qui interdissoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens employés par mois; & les dix mois donneront 150. talens: ce qui s'accorde parfaitement avec l'évaluation de la mon-

* Les fêtes montoient au moins à deux mois, apparemment sans compter celles où l'on ne laissoit pas d'exercer la justice par erreur, ou autrement, comme ARISTOPHANE le reproche aux Athéniens dans les *Nuées*. Ce calcul de fêtes évaluées à deux mois est pris du *SCHOLIASTE*.

noye Attique. Car un talent valoit foixante mines, & une mine cent dragmes. Le talent étoit donc de fix mille dragmes. Or les fix mille Juges recevoient trois oboles, ou une demi dragme chaque jour de Barreau. D'où il s'ensuit qu'ils jugeoient tous les jours en dix mois par chaque année *.

Il est bon de remarquer qu'Ariftoptiane fait cette supputation pour tourner en ridicule 1°. le mauvais gouvernement de l'Etat qui employoit près d'un dixième de ses revenus pour payer la justice qui auroit dû se rendre *gratis*: 2°. l'avarice des Juges qui couroient avidement après un honoraire qui n'étoit presque rien pour chacun d'eux, puisqu'il n'alloit qu'à 150. dragmes par an tout au plus, en supposant qu'on ne manquât pas un seul jour d'Audience, & qui étoit considérable, pour l'Etat. 3°. Sur le nombre exorbitant des Juges. Enfin le ridicule tombe en partie sur Cléon, qui le premier avoit fait augmenter cet honoraire d'un obole par jour.

* Suivant l'estimation la plus vrai-semblable le talent valant mille écus, la mine cinquante livres, la dragme dix sols, &c. Il est aisé de conclure que le Juge le plus assidu ne gagnoit que 75. livres par an.

Bdélycléon supposant toujours que les cent cinquante talens pris sur le trésor public sont une bagatelle, dit plaisamment à son pere, „ à qui donc „ va le reste des deux mille talens „.

PHILOCLEON.

A qui? A ces gens..... mais non, ne révélons pas la honte d'Athènes, & soyons toujours pour le peuple.

Il entend ici, par les voleurs du trésor public, les partisans & les flatteurs du peuple, tels qu'étoit Cléon. C'étoient d'ordinaire les Orateurs, & ceux qui étoient employés dans le gouvernement & dans les armées. Il étoit rare que leur conduite fut nette, quand ils avoient occasion de s'enrichir par leur crédit ou leurs charges. Aussi Bdélycléon fait-il sentir à son pere que ce sont-là ceux dont les vieillards-Juges sont les esclaves & les duppes. Car tandis que les premiers à force de se rendre redoutables aux villes & aux citoyens s'attirent des respects, des sommes, & des présens considérables, les seconds perdent tout leur crédit auprès des Grecs, & n'ont pour toute récompense que les restes de ces Messieurs, c'est-à-dire précisément trois oboles; encore est-ce à condition d'arriver à tems au Barreau,

Car le signal donné, il n'est plus question d'entrer, & par conséquent point d'oboles, tandis que le fils * de Chairée, un jeune Orateur, sera introduit, & remportera une dragme pour avoir plaidé; que s'il reçoit un présent de quelque riche scélérat qui veuille se tirer d'affaire, il partagera le gâteau avec les premiers Magistrats, de sorte que l'un portant l'autre on ferme les yeux & l'affaire s'accommode, tandis que le Juge réduit à juger fait sa cour au trésorier pour en tirer son triobole, sans s'apercevoir du manège de ces Messieurs.

Ainsi parle le fils à son pere, qui bien étonné de ces friponneries qu'il avoit ignorées, commence à croire qu'il pourroit bien être plus esclave que Roi. En effet on lui fait sentir que l'intérêt des grands est de tenir les Juges & le peuple dans la pauvreté & dans l'esclavage; qu'ils les flattent toutefois pour s'attirer le titre de bienfauteurs, comme fait Cléon: & que cependant ils épuisent les villes en impôts, qui seroient plus que suffisans pour nourrir le peuple avec la même magnificence qu'on le faisoit du tems des victoires de Marathon. La supposition qu'on fait ici est remarqua-

* Prononcez *Cairée*.

ble ; c'est que si les mille * bourgs ou dépendances de l'Attique se bornoient chacune à entretenir vingt personnes , il y auroit vingt mille hommes entretenus à peu de frais , au lieu que tout le peuple souffre malgré les revenus immenses qu'on tire de tant de lieux.

Bdélycléon finit par dire que quand les brigands publics se voyent pressés par la crainte au sujet de leur administration , ils ne manquent pas de promettre au peuple tous les revenus de l'Eubée , & cinquante grandes mesures ** de blé par tête , tandis qu'ils n'en donnent que cinq. Il fait allusion à une tentative qu'on avoit faite l'année précédente sur l'Eubée , & à une distribution du blé que Psammetichus Roi de Lybie avoit envoyé aux Athéniens vingt-trois ans auparavant dans un tems de disette. La distribution s'en fit avec épargne , & après avoir séparé les étrangers au nombre de 4760. d'avec les citoyens qui montoient à 14240. c'est ce qui

* Il y en a qui croient que le nombre *mille* est pris pour un grand nombre indéterminé. D'autres le prennent à la lettre.

** Médimnus , grande mesure Attique contenant 48. chænices , c'est-à-dire un minot selon Amyot déjà cité sur cet article.

fait dire à Bdélycléon que son pere eut même de la peine alors à se faire regarder comme citoyen dans cette odieuse distribution. » Voilà pourquoi, (con-
 » tinuë-t'il, je me suis déterminé à vous
 » tenir renfermé, pour avoir soin moi-
 » même de votre entretien, & pour
 » ne vous exposer plus à la risée de
 » ces vains prometteurs. Car encore
 » une fois, je me suis chargé de vous
 » fournir tout ce que vous demanderez,
 » hormis le triobole qui vous tient si
 » fort au cœur », Il falloit qu'Aristo-
 phane fût bien assuré de plaire au peu-
 ple, pour oser ainsi dévoiler le mystere
 du gouvernement présent & passé.

Quoique le Chœur fût extrêmement prévenu contre Bdélycléon, il se rend à des raisons si fortes, jusqu'à souhaiter d'avoir un pareil curateur. Le pere n'ayant rien à répliquer à un fils si généreux, si sensé, & approuvé par les arbitres mêmes, soupire, hésite, balance. La force de l'habitude l'emporte chez lui sur la raison. » Quoi, dit-il, » je ne jugerois plus ! Ah, loin de moi » vos flatteuses promesses. J'aime mieux » entendre l'Huissier crier, *qui n'a pas » encore donné son suffrage ? qu'il se » leve.* Oui je ne soupire qu'après l'urne

du Barreau, & le comble de mes
vœux est d'y mettre mon suffrage le
dernier de tous *. Rappelions mon
courage ébranlé. Je suis si éperdu,
que dans le Barreau même j'aurois
peine à convaincre Cléon de fripon-
nerie ».

Le fils ne pouvant rien gagner sur
un pere aussi entêté que le *Dandin* de
Racine, s'avise d'un stratagème qu'on
voit dans la Comédie des *Plaideurs* **,

LEANDRE.

Hé doucement.

Mon pere, il faut trouver quelque accommodement.

Si pour vous sans juger la vie est un supplice,
Si vous êtes pressé de rendre la justice,
Il ne faut point sortir pour cela de chez vous :
Exercez le talent, & jugez parmi nous.

DANDIN.

Ne railions point ici de la Magistrature,
Vois-tu, je ne veux point être Juge en peinture.

LEANDRE.

Vous ferez au contraire un Juge sans appel,
Et Juge du Civil comme du Criminel.
Vous pourrez tous les jours tenir deux Audien-
ces :

* Ceci est une parodie du Bellerophon d'Eur-

PIPIDE.

** Les *Plaideurs*, Act. III, Sc. XII.

Tout vous fera chez vous matiere de sentences.

Un valet manque-t-il à rendre un verre net ;

Condamnez-le à l'amende ; & s'il le casse , au fouet.

D A N D I N.

C'est quelque chose : encor passe quand on raisonne.

Et mes vacations qui les payera ; Personne ;

L É A N D R E.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

D A N D I N.

Il parle , ce me semble , assez pertinemment.

C'est à peu près la scène d'Aristophane, mais tournée à nos manieres. Il y a seulement dans la Scène Grecque quelques traits qui marquent beaucoup plus vivement la passion, ou plutôt la fureur du vieillard pour le Barreau. Car Philocléon en consentant d'être Juge chez lui , veut que tout ait l'air & l'appareil du lieu où l'on juge ; & son fils lui promet cent avantages ridicules qu'on ne trouveroit point dans ce lieu ; par exemple de se chauffer , de manger s'il veut , & de satisfaire ses besoins en jugeant. Philocléon veut de plus qu'on lui apporte une statue ou figure de Lycus : plaisante imagination. Ce Lycus étoit un des fils de Pandion qui avoit

* SUIDAS.

l'air d'un loup. Son image ou sa statue étoit placée dans le Barreau. Les Juges se rangeoient dix à dix autour de cette statue; & c'étoit là qu'ils attendoient les présens qu'on ne manquoit gueres de leur apporter pour les corrompre. Cet usage d'environner *Lycus* à ce dessein passa en proverbe.

A peine le vieux Juge pour achever de réduire son Tribunal domestique sur le pié du Tribunal public a-t-il demandé un sacrifice, suivant l'usage, afin de faire l'inspection des entrailles, qu'on entend chez Racine, les cris des valets qui courent après un chien qui a volé un fromage.

P E T I T J E A N.

* Tout est perdu.... Citron....

Votre chien.... vient là bas de manger un chapon.

** Rien n'est sûr devant lui, ce qu'il trouve il l'emporte.

* *Les Plaideurs*, Act. II. Sc. XIV.

** RACINE apparemment a voulu imiter ARISTOPHANE jusques dans ses Parodies. Car le Poète François par ce vers builesque parodie un des plus beaux morceaux de MALHERBE dans l'Ode à Henri IV. sur le voyage de Sedan.

Tel qu'à vagues épandues

Marche un fleuve impétueux

LEANDRE.

Bon, voilà pour mon pere une cause. Main forte;
Qu'on se mette après lui: courez tous.

DANDIN.

Point de bruit,

Tout doux: un amené sans scandale suffit.

LEANDRE.

ça, mon pere, il faut faire un exemple authentique:

Jugez sévèrement ce voleur domestique.

Voilà l'idée d'Aristophane. Mais le Grec la pousse beaucoup plus loin que le François. Celui-ci se foutient par un

De qui les neiges fondues

Rendent le cours furieux.

Rien n'est sûr en son rivage

Ce qu'il trouve il le ravage,

Et traînant comme buissons

Les chênes & leurs racines

Ote aux campagnes voisines

L'espérance des moissons.

Tel & plus épouventable

S'en alloit ce conquérant

A son pouvoir indomptable

Sa colere mesurant.

Son air avoit une audace

Telle que Mars en la Thrace,

Et les éclairs de ses yeux

Etoient comme d'un tonnerre

Qui gronde contre la terre

Quand elle a fâché les Cieux.

épisode

épisode à notre manière : celui-là remplit tout le reste de la Comédie de ce jugement ridicule. Aussi devoit-il être beaucoup plus agréable pour les Athéniens que pour nous par les allusions fréquentes que fait Aristophane à toutes les formalités du Barreau d'Athènes sur les moindres bagatelles.

Les préparatifs se font avec beaucoup de cérémonies comiques. On apporte diverses choses, des tablettes, des vases pour les suffrages, des branches de myrte, de l'encens, & du feu, toutes choses qui donnent lieu à des plaisanteries propres de ce tems-là. On fait une invocation aux Dieux, mais fort maligne. Car on demande pour Philocléon, ou plutôt pour tous les Juges d'Athènes qu'il représente, un esprit plus doux & moins porté à jouir des larmes des malheureux qu'ils condamnent impitoyablement.

Après cette cérémonie Bdélycléon appelle les Juges, comme si la chose étoit fort sérieuse, en menaçant de ne plus recevoir personne, quand la cause sera commencée. * Le Thesmothete, c'est-

* Les Magistrats qu'on appelloit Thesmothetes (nom tiré du pouvoir de porter des Loix) connoissoient des accusations & des plain-

à-dire le valet qui fait le personnage de ce Magistrat, dit en deux mots. „ Écou-
 „ tez le crime dont le chien Cidathé-
 „ nien * accuse le nommé Labès chien
 „ Exonien. Le fait est un fromage de
 „ Sicile excroqué. La peine se bornera
 „ aux étrivieres „

Voilà précisément la formule dont on se servoit pour établir le délit, & pour commencer la plaidoirie. Il paroît impertinent que des chiens soient les Avocats ou les Parties, l'un demandeur, & l'autre défendeur. Mais il ne faut pas croire qu'Aristophane s'en tînt à l'écorce. Ces chiens dont le pays est nommé étoient deux plaideurs réels que le Poëte avoit en vuë, & que les spectateurs connoissoient. Sous le nom de Labès il faut entendre Lachès homme important dans l'Etat (comme nous l'avons dit) qui ayant mené des troupes en Sicile, se laissa, dit-on, corrompre par un présent de fromages. Le chien accusateur pourroit bien peut-être désigner

tes. Ils portoient la parole sur ces sortes d'affaires. Mais leur principal office étoit de revoir les Loix chaque année, & de les corriger, suivant le besoin par des interprétations convenables.

* Cidathène, Exone, Bourgs de l'Attique.

Aristophane lui-même qui étoit Cida-
thénien. Avec cette clef on doit passer
au Poëte mille plaisanteries qui n'au-
roient nul sel sans cela, & qui avec cela
même n'en ont gueres pour nous, parce
que nous avons perdu la trace de quan-
tité de circonstances & de menus faits
qui y donnoient un tout autre prix. Ra-
cine n'a pas eu l'avantage d'Aristophane.
Le coupable dans les *Plaideurs* n'est
réellement qu'un chien. C'est pour cela
sans doute que ce morceau a trouvé des
critiques, quoiqu'il n'ait pas laissé de ré-
jouir la Ville & la Cour *. Tout le plai-
sant des *Plaideurs* consiste donc unique-
ment dans la folie d'un homme de robe qui
fait le Juge dans sa maison, comme le Ma-
lade imaginaire se fait recevoir Méde-
cin, pour être le sien. Quant au plai-
sant des *Guespes*, il consiste non-seule-
ment en cela même, mais encore dans
le procès allégorique des deux chiens.

Malgré cette duplication d'objets qui
renferment des mysteres assez fins, il
seroit peu agréable de suivre vers à vers
cette Scène, où un chien jappe & parle,
où le Juge boit & mange, & fait des
bouffonneries, où les témoins sont des
meubles de cuisine, où enfin tout est

* Voyez la Préface de RACINE.

puérile & bas comique en apparence. Un trait remarquable, c'est que quand l'Avocat du chien accusateur fait valoir l'énormité du vol (un fromage, & un fromage de Sicile !) Philocléon trouve ce cas d'autant plus odieux, que le ravisseur n'a pas fait part du vol à son Juge : grande injustice ! Il y a encore quantité de petites circonlocutions qui font entendre nettement qu'ils s'agit de Lachès, & que ce Général avoit fait sa main dans la Sicile. Sur quoi Philocléon trouve le fait si notoire, qu'il croit en avoir assez pour juger sans entendre l'accusé. Celui ci, en effet, ne répond rien & demeure muet (dit le Juge) comme fit autrefois Thucydide. C'est qu'un Thucydide, autre que l'Historien, & fils de Milésias, homme qui joua un grand rôle à Athènes du tems de Périclès dont il étoit l'ennemi déclaré, fut soupçonné & accusé de trahison ; & comme il ne dit rien pour sa défense, il fut banni par l'ostracisme.

Bdélycléon pour faire les choses plus régulièrement, & ne pas laisser périr un accusé sans défense, se fait l'avocat du chien. Il commence par un exorde sérieux comique, & continuë sur ce ton, en imitant, comme il y a apparence,

quelque avocat à la mode. Tout ce plaidoyé est du même goût que celui de Racine, hormis qu'il ne bat pas la campagne. C'est que ce n'étoit pas l'usage des Orateurs Athéniens. A la fin l'on apporte les petits du chien pour émouvoir le Juge, comme dans *les Plaideurs*. Il feint d'être attendri; mais quand ce vient à jetter le suffrage, il demande le vase de condamnation *. On lui donne l'un pour l'autre, de sorte qu'il absout en croyant condamner.

Le vieillard impitoyable est presque pâmé d'étonnement. Il ne sçauroit revenir de sa surprise & de sa douleur. Avoir fait grace, c'est pour lui une tache qu'il ne conçoit pas. Il en demande pardon aux Dieux, & par-là il achève le comique & le ridicule qui tombe à plomb sur la dureté des Juges Athéniens. Cependant son fils lui persuade de se retirer. „ Venez, dit-il, j'aurai soin de
 „ vous amuser par toutes sortes de plaisirs. Vous irez aux festins, aux bals,
 „ aux spectacles. Laissez-là les jugemens,
 „ & ne souffrez pas qu'un Hyperbolus
 „ vous duppe désormais „.

* Il y avoit deux vases; dans l'un on jettoit les suffrages favorables, dans l'autre les contraires..

Le Chœur fait ici sa digression ou son discours aux spectateurs en les priant d'abord de ne pas prendre dans un mauvais sens tout ce spectacle. Ensuite parlant librement en faveur du Poëte, il dit qu'Aristophane a lieu de se plaindre de l'assemblée *, lui qui s'étoit livré & consacré au divertissement des Grecs, jusqu'à donner ses pièces à d'autres pour les jouer, lui qui loin de faire sa cour à personne & d'épargner les ridicules, n'avoit paru sur le Théâtre que pour attaquer le plus redoutable homme de l'Etat; cet homme à voix de torrent, ce monstre devant qui tout trembloit, & qui n'a pû le corrompre par les présents, ni le contenir par la crainte, en un mot Cléon **. Aristophane, à l'en croire, a tout bravé & tout osé en faveur du peuple, qui pourtant n'a pas goûté l'année précédente la pièce des *Nuées*, une des meilleures au sentiment du Poëte. Ce morceau confirme nette-

* A cause de la représentation des *Nuées* qui avoit mal réussi l'année précédente. SCHOL.

** Le Poëte se compare en ceci à Hercule, qui sans s'arrêter aux hommes, a osé luter avec des monstres. Il dit la même chose dans un autre discours, & par tout il regarde comme un exploit des plus hardis, son audace à attaquer Cléon.

ment le Scholiaſte, & l'ancien auteur de la préface Grecque, qui affurent la date des *Gueſpes* telle que nous l'avons fixée, un an après celle des *Nuées*.

Dans le reſte de ce diſcours, qui comme les autres de ce genre prend différens noms peu néceſſaires à ſçavoir, le Chœur rend raiſon de ſa maſcarade. Les vieillards ſont devenus *Gueſpes* pour marquer la promptitude des Athéniens à ſe défendre des ennemis, qui ont oſé mettre la main dans la ruche. La Perſe a éprouvé leur courage & le danger qu'il y avoit à les irriter. Cette première comparaifon eſt flatteuſe pour Athènes; mais il en ſuit une autre qui a bien l'air d'une raillerie. La République, dit-on, n'eſt en effet qu'un eſſain. Le peuple eſt colere comme les *Gueſpes*: comme elles les Athéniens ont leurs ouvrages & leurs occupations toutes pareilles. Une partie fait la cour à l'Archonte: une autre s'attache au tribunal des onze*: les uns vont au barreau; les autres ſe traînent dans la ville comme des vermiſſaux pour aller à leur tribunal: car tout étoit tri-

* Le tribunal des onze conſiſtoit dans onze Juges, qui connoiſſoient plus particulièrement des vols, des brigandages, & des priſonniers de toute eſpèce.

bunal, à entendre Aristophane, & il y en avoit en effet un trop grand nombre. Enfin, il y a, dit-il, des frêlons qui vivent du travail d'autrui; il entend les Orateurs & les intrigans, comme Cléon; & par là il rend complete la comparaison des Athéniens avec un es-fain.

A C T E I V.

Comme Philocléon a consenti de changer son train de vie, en s'abandonnant à la conduite de son fils, celui-ci conjure son pere de quitter son vieux manteau de Juge, & de prendre un vêtement plus sortable; en un mot de se mettre comme les honnêtes gens. C'est un jeu de Théâtre relevé par des plaisanteries dont il est difficile de démêler le fin, bon ou mauvais. Il en est de même de quelques contes que fait le vieillard en s'exerçant aux manieres du bel usage. Cela rend ridicule ceux qui se donnent pour faiseurs de contes & pour diseurs de bons mots, tels qu'on en trouvera dans la suite qui en faisoient profession. Les récits de Philocléon consistent dans des allusions, & sentent toujours les manieres du barreau, dont

il ne ſçauroit ſe défaire. Son fils lui explique comment il faut ſ'y prendre pour briller à table en homme du bel air. Il feint que les convives du feſtin où on l'attend ſont Théorus, Eſchine, Phanus, Cléon, & Aceſterus mauvais Poëte Tragique. Il exhorte donc ſon pere à chanter des airs dignes d'eux, & il commence lui-même : ce qui donne lieu de tirer ſur Cléon, ſur Théorus, & ſur chacun des prétendus conviés. Le pere & le fils ſortent auſſi-tôt pour aller au feſtin. Le Chœur qui reſte fait en peu de mots des ſatyres violentes contre Amynias, ſoit l'Archonte, ſoit l'autre dont nous avons parlé, contre la table ſomptueuſe du riche Léogoras, contre la pauvreté d'Antiphon ſi grand homme d'ailleurs, contre un Automene & ſes trois fils, enfin contre Cléon. La propreté affectée, l'avidité & les débauches horribles ſont les traits dont il les note en paſſant. Racine n'a rien tiré de cet Acte ni du ſuivant, & il ſ'eſt borné à peindre un Juge inſenſé, au lieu qu'Ariſtophane lui fait changer de vie dans les deux derniers Actes, où il le rend un débauché & un furieux de grave Magiſtrat qu'il étoit.

A C T E V.

Bdélycléon est bien puni d'avoir voulu guérir son pere de sa folie de juger, par celle de boire: car tout cet acte représente un vieillard yvre, avec des couleurs qu'il ne sied pas d'examiner de près. Un valet roué de coups vient annoncer au Chœur l'ivresse où il a laissé son maître, & tout ce qui s'est passé dans le festin où étoient Ippylus, Antiphon, Lycon, Lysistrate, Théophraste, & Phrynicus, tous gens gueux & notés, à ce qu'on fait entendre. Il raconte enfin les incartades que fait Philocléon à tous ceux qu'il rencontre dans son chemin. Son fils, en effet, qui le ramene a beau faire pour le rappeler au bon sens, il ne peut en venir à bout; & le pere rend au fils tout ce que le fils lui avoit dit pour l'engager à se donner du bon tems. Plusieurs personnes qu'il a insultées le suivent & demandent justice. Euripide est de ce nombre. Philocléon se moque d'eux & se tire d'affaire en petit maître. C'est un quadre dont s'est servi Aristophane pour railler plus comiquement les jeunes gens, en mettant toutes leurs impertinences sur le compte

d'un vieillard , qui prend leur caractère jusqu'à danser dans les ruës. Il n'est pas de la décence d'en dire davantage : & d'ailleurs on ne sçauroit en tirer rien de fort utile ; sans compter l'obscurité de quantité de satyres , qui sont des énigmes impénétrables , particulièrement au sujet des Poëtes Tragiques.

Fin du Tome V.

THE
JOURNAL
OF
THE
AMERICAN
MEDICAL
ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL., U.S.A.

Vol. 10, No. 1, January 1, 1917



